Numéro 6 / Année 2014

Synergies
Pays riverains du Mékong

Revue du GERFLINT

Trương Quang Đệ,
Penseur humaniste vietnamien,
Et le « Gai savoir » libérateur

Tome 2

Coordonné par Nguyen Lan Trung
et Jacques Cortès

Pourrons-nous un jour
« habiter poétiquement la terre ? »

Edgar Morin, *La Méthode n°5, l'Humanité de l'humanité*,
Seuil 2001, p.342

GERFLINT

Synergies
Pays riverains du Mékong

N°6 / Année 2014

Trương Quang Đệ,
Penseur humaniste vietnamien,
Et le « Gai savoir » libérateur

Tome 2

Coordonné par Nguyen Lan Trung
et Jacques Cortès

REVUE DU GERFLINT
2014

Le ProfesseurTrương Quang Đệ chez lui, 2014.

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Pays riverains du Mékong est une revue francophone de recherche en Sciences Humaines et Sociales particulièrement ouverte aux sciences du langage et de la communication, à l'éthique et à la didactique des langues-cultures.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans l'ensemble des pays concernés (Laos, Cambodge, Viêtnam, Thaïlande, Birmanie) le Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre accès et Copyright © *Synergies Pays riverains du Mékong* est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code de la Propriété Intellectuelle. La reproduction totale ou partielle, l'archivage, l'auto-archivage, le logement de ses articles dans des sites qui n'appartiennent pas au GERFLINT sont interdits sauf autorisation ou demande explicite du Directeur de publication. La Rédaction de *Synergies pays riverains du Mékong*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle
ISSN : 2107-6758

Président d'Honneur
Professeur Mai Trong Nhuan,
Président de l'Université Nationale de Hanoï

Directeur de publication
Jacques Cortès,
Professeur émérite, Université de Rouen, France

Rédacteur en chef
Nguyen Lan Trung , Viêtnam

Rédacteurs en chef adjoints
Lammai Phiphkhavong, Laos
Phi Nga Fournier, Vietnam

Comité de lecture
Miytsu Modard (France et Birmanie), Nguyen Van Dung (Vietnam), Sar Siphan (Cambodge), Niramit Kunanuwat (Thaïlande), Sombat Khruatong (Thaïlande), Thi Tuoi Nguyen (Vietnam), Thi Ngoc Suong Nguyen (Vietnam),Tu Huyen Nguyen Xuan (Vietnam), Nguyen Minh Nguyet (Vietnam), Ratha Ny (Cambodge), Phouang malay Phommachanh (Laos), Chan Somnoble (Cambodge), Serge Borg (France), Daniel Modard (France), Sylvie Liziard (France).

Patronages
Université Nationale de Hanoï (Vietnam), Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris, Ministère français de l'Éducation nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (DREIC).

Numéro financé par le GERFLINT et l'Université Nationale de Hanoï.

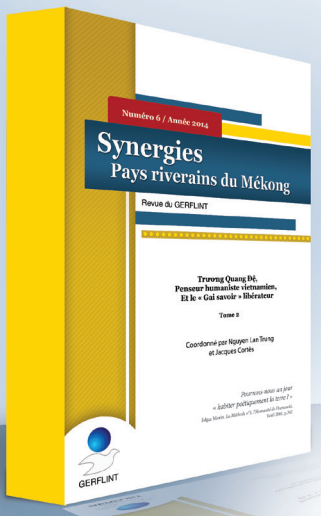
Siège en France
GERFLINT
17, rue de la Ronde mare
Le Buisson Chevalier
27240 Sylvains les Moulins - France
www.gerflint.fr
Contact : gerflint.edition@gmail.com

Siège de la rédaction
Université de Langues et d'Études Internationales de Hanoi
Duong Pham Van Dong, Cau Giay
Hà noi, Viêtnam
Contact : synergies.mekong.gerflint@gmail.com

© Archives GERFLINT - 2014 - Pôle éditorial -
– Tous droits réservés –

Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau

Synergies pays riverains du Mékong n°6/2014
http://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-du-mekong



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

fondation maison des sciences de l'homme

ULIS
OPPORTUNITAS
ĐẠI HỌC NGOẠI NGỮ

Indexations et référencements

DOAJ
EBSCOHost (Communication Source)
Ent'revues
Héloïse
MIAR
Mir@bel
MLA International Bibliography
SHERPA-RoMEO
Ulrich's

Synergies pays riverains du Mékong, comme toutes les Revues *Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris *(Pôle de soutien à la recherche)* et répertoriée par l'*ABES (Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC).*

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité

© Archives GERFLINT - 2014 - Pôle éditorial -
– Tous droits réservés –

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - Année 2014

GERFLINT

Trương Quang Đệ, Penseur humaniste vietnamien, Et le « Gai savoir » libérateur

Coordonné par Nguyen Lan Trung

Sommaire

Première Partie
Trương Quang Đệ homme de culture et de science

Jacques Cortès et Nguyen Lan Trung 11
Préface
Science et Rêve dans l'œuvre surprenante de Trương Quang Đệ

I. Hommages

Trinh Van Minh 19
Trương Quang Đệ, ce grand francophone et humaniste que je connais !

Hoàng Dũng 21
A piece of memory

Đỗ Ca Sơn 25
Trương Quang Đệ
À la recherche du Beau dans l'enseignement

Thái Thu Lan 27
À la Recherche du Beau dans l'oeuvre de Stendhal

II. Six Travaux comparatifs de Trương Quang Đệ en linguistique et Didactique des Langues-Cultures

1. La Morphologie 33
Éléments essentiels pour former le sentiment linguistique des apprenants vietnamiens

2. Questions de linguistique 61
Éléments de Grammaire de Texte (GT)

3. Les sentences parallèles, un jeu de mathématique moderne pour les anciens lettrés 147

4. Les verbes délocutifs en français et en vietnamien 151

5. L'enseignement face à des problèmes d'ordre socio-culturel 153

6. Les méthodes d'apprentissage-apprentissage du français, langue étrangère 161

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

III. Varias

Trương Quang Đệ **173**
Les auteurs vietnamiens d'expression française
Alexandre Dumas-père et la littérature spectacle
J'ai deux amours : mon pays et l'Afrique
Hué, ville qui se veut francophone

Deuxième Partie
Trương Quang Đệ, grand écrivain et poète de langue française

9 Nouvelles **191**
Au crépuscule
Histoire d'un roseau non pensant
La crue du Niger
L'éternel retour ou Au carrefour de Dong Vong
Les petits bourgeois
« À bas les maudits pharaons! »
Combien coûte un coup de fil
Souvenirs de Paris
Un soir à Moscou

7 Poèmes **271**
L'Ode des parfums
Citadelle
Ici et ailleurs
À son Altesse B.Y.
Hallucinations
La pointe de Camau
Souvenirs de Paris
Merveilleuses retrouvailles

Annexes

Profils des auteurs **279**

Appel à contributions **281**

Consignes aux auteurs de la revue Synergies Pays riverains du Mékong **283**

Le réseau des Revues Synergies du GERFLINT **287**

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

Première Partie
Trương Quang Đệ
homme de culture et de science

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 11-15

Préface
Science et Rêve dans l'œuvre surprenante de Trương Quang Đệ

Jacques Cortès
Nguyen Lan Trung

« On ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé »
(Bachelard)

Ce deuxième ouvrage est plus épais, plus « tomineux[1] » que le précédent, mais quiconque en affrontera la lecture, découvrira sans doute avec une très agréable surprise, qu'il renferme de riches trésors.

Une âme bien née

TQD[1] est d'évidence l'exact contraire de Rodrigue (le Cid) allant provoquer le Père de Chimène, avec la naïveté mais aussi la fougue impulsive de cette jeunesse inexpérimentée que Don Gormas, compatissant jusqu'au paternalisme, présentait comme un projet héroïque mais suicidaire. La suite des événements prouva qu'effectivement, *« pour une âme bien née, la valeur n'attend pas le nombre des années ».*

Nous aventurant à notre tour dans le rôle prêcheur de Don Gormas, c'est l'objection inverse que nous pourrions présenter à TQD en lui faisant observer qu'à son âge, il serait peut-être plus prudent d'éviter de lancer des défis guerriers aux absurdités et niaiseries du monde contemporain. Pastichant un poème bien connu de du Bellay, nous lui recommanderions donc de *« vivre sereinement le reste de son âge », c'est-à-dire* de mettre son âme en repos, et ses pieds dans de bonnes, chaudes et douces charentaises.

TQD, d'évidence, ne s'est jamais accommodé d'un tel langage et il a eu raison. Son vœu le plus cher a été, dès le début de sa carrière, de prolonger chaque période de sa longue et tumultueuse vie par de multiples tentatives d'élucidation de problèmes souvent difficiles (ou même carrément graves quand, dans ses nouvelles, il évoque la période tragique que le pays a endurée pendant 20 ans) problèmes pour lesquels il est régulièrement parvenu à poser de bonnes questions et à tenter d'y répondre lui-même en vue de construire un système explicatif original.

1. « tomineux » est un terme figurant dans les Pages bis du parti pris des choses de Francis Ponge, 1942, republié en 1970 chez Gallimard, p.195. Sous la plume du poète, ce mot inventé est évidemment ironique, Ponge raillant l'enflure scientiste, la démesure, la prétention, le casse-tête métaphysique ». Il veut, lui, pratiquer un autre genre d'écrit, «moins tomineux, moins Volumenplusieurstomineux ». Si nous l'employons ici, c'est pour bien souligner que TQD a eu, lui aussi, en dépit d'une oeuvre écrite abondante, le souci de la mesure, de la simplicité de ton et même de la litote.

Si la valeur n'attend pas le nombre des années, la réciproque est donc tout aussi vraie : le nombre des années non seulement n'exclut pas la valeur, mais même – ce qui est moins banal - stimule, revigore, fouette et tonifie la créativité des « âmes bien nées », quel que soit leur âge. TQD figure indiscutablement dans cet ensemble emblématique réservé aux êtres d'exception.

Un polémiste

Après ce qui vient d'être dit, les nombreux textes ici rassemblés (faisant suite aux 200 pages du premier tome) ne peuvent plus être pris pour d'aimables délassements du troisième âge. Par bien des aspects, et quel que soit le thème traité (linguistique, sociologie, philosophie, littérature, roman ou poésie) chacun d'eux est, si courtoisement, précieusement et voluptueusement que ce soit, un acte polémique au sens où l'entendait Gaston Bachelard, autre célèbre autodidacte, que nous avons volontairement inscrit dans l'exergue même de cette préface.

On ne peut étudier, en effet, **que ce que l'on a d'abord rêvé** car le rêve est tout le contraire des évidences premières souvent confondues avec la vérité fondamentale[2]. Rêver est donc un droit[3] et même pour un scientifique, une nécessité. TQD, à la fois curieux et pugnace, entend bien puiser à toutes les sources de la connaissance pour réaliser une œuvre en évolution permanente selon un mouvement ternaire :

1. partir de ses « rêves » pour sortir de la routine de la pensée objective quotidienne (*doxa*) et, par « l'ironie »[4], forger de nouvelles hypothèses plausibles donc de nouvelles pistes à explorer ;
2. élargir ou diversifier ces pistes au maximum en envisageant la construction constamment évolutive, élargie et précisée de sa pensée ;
3. *« rendre le rêve, la poésie et la science complémentaires, les unir comme deux contraires bien faits en opposant l'esprit poétique expansif et l'esprit scientifique taciturne pour lequel l'antipathie préalable est une saine précaution* [5]».

La quintuple identité de TQD : mathématicien, linguiste, enseignant, écrivain, poète (et l'on pourrait certainement allonger cet inventaire), nous indique d'emblée une personnalité difficilement « claquemurable » dans un espace restreint. Chez lui[6] l'objectivité et la subjectivité,

2. Voir à ce propos les pages introductives de *La psychanalyse du feu,* Gallimard 1949.
3. Autre ouvrage de Bachelard *Le Droit de rêver,* publié post mortem, et dont le titre n'est pas de Bachelard lui-même.
4. Ce mot peut surprendre mais il est de Bachelard, op.cit, note 1 ci-dessus, p.10 où il écrit : *« Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser ».*
5. In *La psychanalyse du feu,* Gallimard 1949, p.10. L'antipathie est évidemment le stimulant de l'ironie. Sans elle, la pensée unique menace, et avec elle le consensus béat.
6. Nous établissons ici une opposition entre TQD, chercheur aimant passionnément l'objet de sa recherche contrairement à un chercheur simplement curieux barricadé derrière une muraille de références magistrales présentée comme la base théorique incontournable d'une explication transmise. Rêve comme amour chez TQD, identification, effort conduisant à la fascination et à la création plutôt qu'au simple constat. Chez TQD, pas de trésor d'Ali Baba. Ce qu'il découvre n'est pas ailleurs qu'en lui. Pas de « sésame ouvre-toi » chapardé par miracle. Tout est construit, enfanté, conçu, créé.

le fantastique et la raison, l'imagination et la rigueur s'entremêlent et s'équilibrent, un peu à la façon du fameux sonnet sur les *Correspondances* de Baudelaire, *« dans une ténébreuse et profonde unité ».*

Par nature, TQD est intrinsèquement polémiste[7], inscrit dans une création en évolution donc en subversion permanentes, qu'il s'agisse des fluctuations de la notion de personne, des surprises parfois effarantes de la traduction, des perspectives infinies de la grammaire de texte, des pièges de la morphologie, de l'évolution ou du piétinement de tout enseignement/apprentissage, de la bêtise bureaucratique, du temps qui dévore, des délices et des tourments de l'amour, de l'injustice, de la cruauté des « au revoir » ou des « adieux », de la douceur de vivre en terre natale, de la majesté des grandes âmes que la vie lui a fait l'immense faveur de côtoyer… tout cela étant saisi à la fois dans sa rationalité mais aussi dans sa légèreté, dans la dureté marmoréenne, mais aussi dans l'élan aérien de l'humour et de la poésie, dans la résistance et dans l'incertitude, dans la force et dans la fragilité… et pour tout résumer, dans[8] l'opposition et la complémentarité de ce que Nietszche appelle *l'esprit apollinien* qu'il oppose à *l'esprit dionysiaque*[9].

Le goût de l'aventure

Si nous avons donné une grande place à Gaston Bachelard et à Nietzsche dans l'essai de portrait que nous esquissons ici, c'est d'évidence parce que, directement ou indirectement, ces deux immenses personnages semblent avoir influencé la pensée et les écrits de TQD. Il ne s'agit probablement pas de simples coïncidences fortuites. Tout un travail de maturation a d'évidence précédé son cheminement scientifique, et même si c'est de façon latente, Nietzsche et Bachelard l'ont certainement inspiré comme ils ont inspiré bien des travaux contemporains dans l'ensemble des sciences humaines.

Rappelons, par exemple, que le regretté Louis Porcher[10], en 1987, a publié dans un ouvrage largement diffusé à l'époque[11], un article dont le titre était un appel très pressant à s'intéresser à Bachelard, même si ce dernier « n'a jamais consacré ses réflexions à la DLE ». Le titre de l'article en question est significatif : « Promenades didacticiennes dans l'œuvre de Bachelard [12]». Tout un programme bien sympathique comme on le voit, mais sans doute trompeur. Certains textes, en effet, autorisent « la promenade », c'est-à-dire une lecture apparemment paisible et souriante

7. Mais au sens bachelardien du terme, donc toujours avec courtoisie..
8. Dans *« la naissance de la tragédie »,* Denoël 1964, p.17 et ss.
9. Pour résumer il s'agit là, pour Nietzsche, du « dualisme de l'esprit ». Apollon et Dionysos s'opposent dans le monde grec à bien des égards, le premier renverrait à l'art du sculpteur et le second à celui de la musique. Mais au-delà de leurs oppositions, ils apparaissent finalement unis dans une conjonction artistique, apollinienne et dyonisiaque à la fois, qui est l'origine de la tragédie attique.
10. Louis Porcher (1940- 2014) fut, parmi bien d'autres identités scientifiques, un immense didacticien. Il nous a quittés le 13 juillet dernier et le GERFLINT lui rendra un hommage dans un prochain numéro de la revue *Synergies Europe*.
11. *Une introduction à la recherche scientifique en Didactique des langues*, Ouvrage dirigé par Jacques Cortès dans le cadre de la Coll. Essais (CREDIF - Didier).
12. Op. cit. PP.123-139

et cela n'est pas obligatoirement un leurre. On peut, effectivement prendre un grand plaisir à étudier ces textes, quelle que soit leur taille, mais l'interprétation qu'ils exigent n'est certainement pas aussi légère qu'il y paraît. *Le Gai Savoir* ou *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietszche, par exemple, sans usurper le côté plaisant de leurs titres, sont des ouvrages difficiles parce que d'une profondeur considérable. Même observation pour le *Droit de rêver, la formation de l'esprit scientifique* ou *la psychanalyse du feu de Bachelard.* Et nous pensons qu'il en va de même des travaux de TQD qui se lisent toujours avec délectation, mais qui, au niveau de l'interprétation, peuvent se révéler d'une grande complexité.

Mais poursuivons notre rapprochement. Il y a chez Bachelard, par exemple, l'idée que « l'esprit n'est jamais jeune quand il se présente à la culture scientifique » dans la mesure où « il a l'âge de ses préjugés». Pour affronter la science dans les nombreux essais que TQD a consacrés à la linguistique et à la Didactique du FLE, il lui a fallu « spirituellement rajeunir », *i.e*. « accepter une mutation (pour) contredire le passé et subvertir le niveau souvent trompeur de « l'opinion » qui est, comme le dit Porcher (citant Bachelard), non pas celui des « vérités premières » mais celui des « erreurs premières ».

On devine l'immense aventure de rectification que TQD a dû entreprendre, et le cheminement difficile qui a été le sien pour la mise en forme démonstrative (rationnelle, argumentée et richement exemplifiée en français et en vietnamien) des résultats de ses analyses. Et cela pourtant, sans donner, lui le mathématicien, dans le positivisme, le scientisme et le quantitativisme. « Bachelard – nous dit Porcher - ne manque jamais d'ironie corrosive à l'égard de ceux qui, pour donner des garanties, se lancent dans une émeute de chiffres ». On ne peut que savoir gré à TQD d'avoir eu la même discrétion à cet égard.

Pour tout dire, un Poète

L'antidote de l'ennui, quelle que soit la matière enseignée, c'est la poésie. TQD l'a parfaitement compris. Toute son œuvre et tout sen enseignement peuvent être résumés par le texte de Hans Sachs, le héros des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner qu'évoque Nietszche dès les premières pages de *La naissance de la tragédie :*

Oui, tel est, mon ami, l'ouvrage du poète
De son rêve il se fait le scribe et l'interprète
C'est parce que, rêvant, il a vu sa chimère
Que l'homme la connaît, la chérit et l'espère.
Et toute poésie oncques n'eut d'autre lai
Qu'interpréter cela, ce rêve qui est vrai.

TQD – il nous pardonnera certainement cette indiscrétion – entrera bientôt dans la décennie des octogénaires. Certains vivent ce passage comme une sorte de catastrophe. Lui non. Comme

Henry Miller, il pourrait écrire : « *à quatre-vingts ans, je me juge infiniment plus gai que je ne l'étais à vingt ou trente ans. Je n'ai décidément pas la moindre envie de retomber en adolescence. La jeunesse est peut-être une splendeur – elle n'en est pas moins pénible à endurer. De plus, ce que l'on appelle jeunesse n'est pas la jeunesse, à mon avis : cela ressemble plutôt à une vieillesse précoce* [13]*».*

Un poète, en effet, ne vieillit jamais. Chaque nouvelle composition est pour lui (et pour son lecteur) comme un bain de jouvence. On découvrira certainement, avec un sourire ému, les poésies qui clôturent ce livre, auxquelles nous empruntons simplement quatre petits vers qui nous rappellent discrètement l'attachement vibrant de TQD à un être mystérieux désigné par un simple pronom, mais aussi à la langue française et à sa littérature symbolisées par « la carte du tendre » et à une vie ouverte sur cet infini de l'amour que laisse entendre l'interminable fil de soie du bonheur

L'amour nous fait agir comme le ver-à-soie
Uniquement soucieux sur la carte du tendre
D'enrouler du bonheur pour aimer et répandre
Le fil mystérieux qui me rattache à TOI

A une époque où d'aucuns s'accommodent déjà du déclin inéluctable de la langue et de la culture françaises dans le monde, nous saluons respectueusement, en la personne du Professeur Trương Quang Đệ un francophone particulièrement éminent en ces temps de pensée unique et de consensus béat.

13. Henry Miller, *Virage à quatre-vingts », Stock, 1973,* p.12

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

I. Hommages

Truong Quang Đệ, ce grand francophone et humaniste que je connais !

Trinh Van Minh

S'il y a quelqu'un qui, de par ses qualités intellectuelles et humaines, a profondément marqué le parcours professionnel de nombreux enseignants francophones vietnamiens, c'est bien notre cher « Thầy » Truong Quang DE (notre Maître, pour employer une vieille appellation mais pleine d'estime), professeur de mathématiques d'origine devenu par amour et passion probablement professeur de français, linguiste et didacticien, chercheur et écrivain de langue française, bref un éminent francophone pas comme les autres.

Ayant travaillé en sa compagnie pendant de nombreuses années, submergé en ce moment même dans d'innombrables souvenirs qui me reviennent les uns après les autres, il ne me serait vraiment pas facile de commencer mes quelques réflexions sur cet homme si cher à beaucoup de collègues vietnamiens francophones ou non, d'étudiants et d'amis étrangers. Ceci dit, parler de lui en une page ou deux serait en effet une réelle gageure.

Mais ce qui m'a beaucoup impressionné et qui lui a valu une reconnaissance presque unanime dès son installation à Huế, capitale impériale du Viet Nam, à la fin des années 70 du siècle passé, quelques années après la réunification du pays, c'est avant tout son esprit d'ouverture au sens large du terme, le sans parti pris et ceci était d'autant plus apprécié qu'en situation de l'époque. Cet humanisme intellectuel et francophone, le dirait-on, faisait de lui un grand rassembleur sans équivalent. Rassembleur des ressources humaines dont avait besoin le développement de l'École Normale Supérieure de Huế, du moins en ce qui nous concernait au département des langues étrangères. Les premières pierres de l'édifice qu'il avait apportées alors à notre communauté universitaire étaient sur cette base de confiance mutuelle et conviviale.

Je me rappelle bien la fin des années 80 du 20e siècle; la création du département de langues étrangères à Hue était une tâche non seulement administrative, mais notamment académique et pédagogique. Il fallait certes en même temps une rénovation académique avec entre autres la formation des jeunes enseignants aux spécialités dites modernes telles par exemple les sciences du langage, la didactique, la méthodologie des langues étrangères,… Monsieur ĐE était tout de suite devenu notre seule référence scientifique. Tout imprégné d'esprit cartésien, méthodique, mélangé de temps à autre d'un peu de romantisme, il a vite conquis les cœurs et esprits des enseignants, étudiants, du personnel en général travaillant sous sa direction.

À propos de « Thầy » Đệ, j'ai à la fois une certitude et un très grand regret de ma vie : *un esprit ouvert, une façon humaniste de voir le monde aussi complexe qu'il soit* et *un bout de chemin parcouru avec lui relativement court*.

Je lui réserve au fond de mon cœur toutes mes pensées affectueuses.

Ce grand francophone de cœur et d'esprit, Mon Maître Đệ !

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 21-23

A Piece of Memory

Hoàng Dũng
Professor of linguistics
Ho Chi Minh City University of Pedagory

Someone patted me on the shoulder. I turned around and saw two totally strange faces; one was a young man and the other quite advanced in years. They were both fixating their eyes on me. “Excuse me,” the young man ventured in English (wow!) and asked me something that has now slipped from my memory. After a short dialog, I found out that they were father and son, both Japanese, who had been in town for one or two days and were now staying at Hương Giang Hotel, only half a mile from Hue University’s College of Education. They seemed to have been delightedly taking a walk along Lê Lợi Street when they casually swerved into the school. A young instructor at this institution, I did not have anything to read at home in the evening and therefore had no choice but ride my bicycle over here to read the *Nhân dân*, a mouthpiece of the Vietnamese Communist Party, which was most available: at the stair landing on the first floor, a copy of the *Nhân dân* was always pasted to a wooden board hanging on the wall. The pat on my shoulder came while my eyes were still glued to the newspaper.

In the meantime, at a quick glance, I barely caught sight of a person who was a few classes senior to me at this college and currently the secretary of the school’s unit of the Ho Chi Minh Communist Youth Union. It seemed as if a shadow was passing by accidentally. Yet, a few minutes later, I heard an English phrase in a polite tone, “Excuse me,” perhaps directed toward the two foreigners, followed by a stern order in Vietnamese, evidently directed toward me this time: “You must escort them out of here, right now!” The bilingual speaker was Professor Trương Quang Đệ, head of the Foreign Languages Department. I was quickly aware of the delicate situation I was in at the time, and I accompanied the Japanese, father and son, out of the building.

At the gate, the two persons lingered on, as if not wanting to go right away. The father was quiet, his eyes constantly on me, with a look of inquiry and concern. But the son could not help saying it out loud: “Are you sure you won’t be in trouble?” Reluctantly, I replied: “My country is not as gloomy as you might think, gentlemen.”

Then I headed back to the building. A tall handsome man, who had been waiting for me at the doorsteps, introduced himself as an Internal Protection cadre – i.e., a public security agent. I was asked to write a report explaining the encounter between me and the strangers. How did I meet the two Japanese? What did they say? What did I say? The report had to be specific, with as many details as possible.

A week later, I was summoned hurriedly to the school's personnel office. Again, a public security agent was waiting, but he was a different guy. The same old inquiries that consisted of the same old questions were repeated, yet a little less intimidating: "We have in our hands proofs that you have met these foreigners many times. I hope you're wise enough to tell the truth, as truthful as possible."

I was ordered back to the school's personnel office a few more times. Finally, they probably found nothing wrong with me, so they decided to leave me alone.

I taught at from Hue University's College of Education for more than ten years and met Professor Đệ again and again many times, but he never mentioned the old story. What I really knew was that he was on duty that night (as a rule, members of the school's leadership took turns staying overnight at school during those days); someone must have reported something abnormal to him, and he had to show up to deal with what was happening. Honestly, I did not actually understand the reason why he behaved that way.

Thirty years later, I happened to meet him again in a seminar on Vietnam's educational system, organized by a magazine in Saigon. I remember saying with fervor that facing the specter of a nationwide starvation, "they" could not afford to maintain a barrack socialism and therefore were forced to allow "household contracts," and then "the five sectors of the economy". I pointed it out that the national educational system, however, remained the last bastion of that barrack socialism; that changes in education after decades of "reform" were basically a move caused by economic factors: as a result, the operations of "people-founded" schools and "private" schools were allowed; that the ways "they" managed the nation's educational system remained unchanged; that all liberating initiatives had been thwarted by official vigilance or condemned as being "lax". Spurred on by my own enthusiasm, I began to relate how I had been interrogated by public security agents decades ago just because I simply traded a few phrases with foreigners. I completely forgot that Professor Đệ was also present and listening in the conference room.

At the end of the seminar, Professor Đệ came close to me and said in a gentle voice: "In those days, if I hadn't done as I did concerning the trouble you'd run into, you'd certainly have been arrested right away."

How grateful I feel to you, Professor Đệ! And how lucky I have been to be friends with those who came of age under "the North's socialist system", learned every zigzag of its operations and silently tried to help out a guy like me, who grew up in the South – the entire society was going through a radical transformation, and yet I remained too naiive.

The image of the amiable professor seems to be rushing back to my memory from a distant evening in the past. In the dusky atmosphere surrounding us that evening, we were occasionally distracted by the whining whistle of a passing train. The professor had just come back from France and was visiting his friend, who was in charge of the department of literature at the Teachers

College, and I happened to be with them. In a dramatical and yet painful manner, he retold the massacre of students at the Tienanmen Square that he had seen on French television.

True, Viet Nam was fortunately spared a Tienanmen-styled bloodshed that killed thousands of people in one fell swoop. But, in our country, victims of quiet arrests and unjust imprisonments with or without court trials may have manyfold outnumbered the Tienanmen death toll.

If it had not been for Professor Đệ, I might have been one of the unfortunate.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 25-26

Trương Quang Đệ
À la recherche du beau dans l'enseignement

Đỗ Ca Sơn
Linguiste, Didacticien

Au début des années soixante-dix du siècle dernier, un jeune enseignant du département de français de l'École Normale supérieure de langues venait assister régulièrement au séminaire de méthodologie ouvert sous ma direction et qui durait un mois chaque année. Il assistait, avec la même régularité, à un séminaire de linguistique assuré par des professeurs compétents. Ce jeune s'appelait Truong Quang De. Il avait quitté depuis peu le département de mathématiques de l'École Normale supérieure de Hanoi pour une raison tout à fait personnelle. Il faisait partie désormais du petit groupe de jeunes enseignants de français qui travaillaient sous la tutelle des vétérans "blanchis sous le harnais" qu'on appelait volontiers "les grands lettrés" formés pour la plupart dans des universités françaises avant la guerre d'Indochine et maintenant sur le point de prendre leur retraite. Ces enseignants étaient tout à fait conscients de leur situation: que faire pour assurer la marche normale du département une fois que les vétérans, les uns après les autres l'auraient quitté définitivement?

Truong Quang De assistait à notre séminaire dans l'espoir de trouver une solution heureuse pour son département. En ce temps-là la méthode qui dominait au département de français était celle de "grammaire-traduction, pratiquée par les vétérans, tandis que les jeunes, un peu influencés par le matériel utilisé au Lycée Albert Sarraut d'Hanoi et au Vietnam du Sud tel le "Cours de langue et de civilisation françaises" de Mauger, adoptaient la méthode dite "directe". Après le départ à la retraite des vétérans, il était naturel que TQD et ses jeunes collègues assumassent la responsabilité du département. Ils le faisaient avec courage. Mais justement, à cette époque, la puissante vague de l'approche audio-visuelle se développait avec les premiers laboratoires de langues, don du Service culturel de l'Ambassade de France. Pour pouvoir maîtriser cette approche, TQD se lança dans l'apprentissage de la manipulation des magnétophones, des projecteurs, des tableaux de feutre et des consoles …et dans la lecture de toutes sortes de grammaires nouvelles, de la distributionnelle de Bloomfield et Harris à la grammaire générative-transformationnelle de Chomsky en passant par la grammaire structurale de Dubois.

La tempête audio-visuelle passa rapidement et TQD eut cette fois à faire connaissance avec une approche qu'on qualifiait de "cognitive". Là-dessus il quitta notre École normale de langues de Hanoi pour revenir travailler dans sa province natale, à l'École Normale Supérieure de Hué. Je ne sus que plus tard ce qu'il avait fait pendant cette période lors de notre rencontre dans le cadre du colloque sur les méthodes de l'enseignement des langues tenu à Hué en 1984. À l'issue de ce colloque "historique", l'approche communicative fut officiellement adoptée dans tout le pays. J'étais pour ainsi dire le premier à prononcer le syntagme "approche communicative", le pionnier

dans ce domaine mais ce que TQD avait fait à Hué était allé dans le même sens. Il avait en effet composé un essai de méthodologie servant de manuel universitaire basé sur l'acte de langage. Il avait par ailleurs vu les choses d'un œil de mathématicien: tout devait être rangé en système, structures, lignes de forces. Il avait défini ainsi les unités de base pour l'enseignement du français: le mot pour l'approche traditionnelle, l'énoncé pour l'approche structure-globale audio-visuelle avec les quatre "skills" CO, CE, EO, EE, enfin l'acte de langage pour l'approche communicative. Comme il pensait que la compétence communicative devait se confondre avec la compétence textuelle, il s'était mis à élaborer une grammaire de texte du français, ouvrage très original à ma connaissance. TQD et moi, avions saisi l'occasion du colloque pour nous entretenir de plusieurs problèmes qui nous intéressaient. Il était d'avis que l'approche communicative demandait un esprit ouvert, orienté non seulement vers le vrai mais aussi vers le beau. Apprendre une langue, selon lui, c'était apprendre non seulement à communiquer dans cette langue, mais aussi, ce qui paraît plus important, à penser dans cette langue. TQD était arrivé à cette constatation: l'apprentissage d'une langue doit être mené de pair avec l'apprentissage de la pensée. Pour cette raison, il se consacra, un certain temps après le colloque, à l'élaboration d'un livre sur Descartes. Il s'agissait d'une étude sérieuse sur l'esprit cartésien, étude assez rare dans le pays à l'époque. Bref, le beau que TQD avait cherché pour son enseignement était une efficacité basée sur l'harmonie de la langue et de la pensée. Tant qu'on parle (lit, écrit, entend) le français en "pensant vietnamien", c'est peine perdue. Notre ami était allé un peu plus loin en liant l'apprentissage du français au développement et à la récupération de la francophonie pour le Vietnam. Pendant les années où il travailla à Hué, il organisa de nombreux colloques et séminaires francophones pour les milieux culturels et universitaires de la région.

Maintenant TQD est à la retraite, mais son influence sur ses jeunes collègues, sur ses étudiants reste toujours vivante dans presque tous les coins du pays. Sa recherche du beau dans l'enseignement est une précieuse contribution au développement d'une nouvelle pédagogie des langues au Vietnam. Ses ouvrages sur la linguistique et ses essais littéraires, merveilleusement conçus et écrits sont des moyens réellement d'étude efficace non seulement pour ses jeunes collègues et ses étudiants mais aussi pour tous ceux qui désirent perfectionner leur compétence professionnelle.

Hanoi, Novembre 2013

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 27-29

À la Recherche du Beau dans l'oeuvre de Stendhal

Dr Thái Thu Lan
Présidente du Club Stendhal au Vietnam

Vers la fin des années quatre-vingt du siècle dernier, je me rendais souvent à Huế - ma ville natale- d'une part, sans doute, pastichant Marcel Proust, pour aller moi aussi à la recherche (de mon) temps perdu, mais d'autre part, pour assurer un cours de littérature française du XIXe siècle au département de français de *l'Ecole Supérieure de Pédagogie* de Hue. C'est à cette occasion, et de façon tout à fait naturelle, que je prenais régulièrement contact avec le responsable du Département, M. Trương Quang Đệ.

À notre première rencontre je ne me sentis pas très à l'aise face à son air pensif et à son attitude un peu distante. À ma connaissance, il était professeur de mathématiques et était devenu professeur de français après un long séjour en France pour une formation en méthodologie de l'enseignement des langues. C'était, pensais-je, la raison pour laquelle il ne semblait pas beaucoup s'intéresser à la littérature.

Cependant, avec le temps, mes premières impressions défavorables s'effacèrent assez rapidement, car, en réalité, M.Trương Quang Đệ était un passionné de littérature. Plusieurs fois, lors de nos entretiens professionnels ou pendant nos échanges à bâtons rompus, il me parlait de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse pendant la guerre. Ah, les neiges d'antan! Il m'apprit ainsi qu'il avait eu très tôt le désir d'écrire quelque chose se rapportant à cette période douloureuse de l'histoire, à ses expériences vécues, au destin du peuple et à ses réflexions personnelles sur les événements historiques.

Je lui dis un jour que j'avais personnellement à cœur d'organiser un colloque sur Stendhal, projet qui ne me quittait plus depuis mon retour de France. Il m'accorda tout de suite son soutien chaleureux, d'abord, parce qu'il avait lui-aussi une forte admiration pour Stendhal, ce grand romancier de réputation mondiale ; ensuite, parce qu'il voulait profiter de cette occasion pour développer au Vietnam une francophonie dont il déplorait qu'elle ne fût pas au niveau qui pouvait et devait être le sien. La francophonie au Vietnam, c'était pour lui son « talon d'Achille ».

Nous partîmes donc pour Hanoi et fîmes tout notre possible pour obtenir le soutien matériel et moral des Services culturels de l'Ambassade de France, M. Pierre Bourlon, alors Conseiller culturel, nous soutint de tout son cœur.

Et c'est ainsi qu'en avril 1989, pour la première fois, en langue française, un colloque national sur Stendhal fut organisé à l'E.S.P. de Huế en commémoration du bicentenaire de la Révolution française (1789-1989).

Les participants en furent nombreux, venus de presque tous les milieux universitaires prestigieux du pays: professeurs d'université: Hoàng Trinh, Đặng thị Hạnh, Trần Thanh Đạm…, chercheurs: Đỗ Đức Dục, Hoàng Thiếu Sơn…et poètes : Xuân Sanh, Tế Hanh….

Dans son intervention, Mr Trương Quang Đệ développa une thématique originale sur la personne de Stendhal qu'il qualifía de "républicain lucide". Lucide il l'était, certes, l'auteur de chefs-d'œuvre éblouissants au solide rationalisme cartésien, assumant sans transiger les critères moraux qu'une société déchirée entre idéal humaniste et empirisme terrestre menaçait à tout moment de bousculer en ces années 30 du XIXe siècle.

Quelques années plus tard, Trương Quang Đệ m'offrit son livre intitulé *René Descartes et la pensée scientifique* publié par la Maison d'éditions de l'Éducation {HCM-ville, 2000) dans lequel il insistait sur l'idée essentielle du grand penseur, auteur de la déclaration immortelle *"Je pense, donc je suis".*

Libre pensée, esprit critique, renoncement aux statuts doctrinaires et bureaucratiques étaient, parmi d'autres idées d'inspiration analogue, le fil conducteur de cet ouvrage à la fois courageux et lucide. Dès sa parution, le livre de Trương Quang Đệ bénéficia d'une critique favorable et chaleureuse de la part de ceux qui, comme lui, préconisent la rénovation de la pensée contemporaine au Vietnam.

En 2012, Trương Quang Đệ fit paraître son recueil de récits "Au crépuscule et autres nouvelles" qu'il me dédicaça avec beaucoup d'affection. Je me dis alors :"Tiens , Trương Quang Đệ est lui aussi à la recherche du Beau , et je fis l'hypothèse que les œuvres de Stendhal l'avaient inspiré !" Assurément, cette première création littéraire présente aux lecteurs d'émouvantes histoires humaines, imprégnées tout à la fois de réalisme et de rêves poétiquement mélancoliques. Les personnages sont dessinés dans une tonalité à la fois impressionniste et sensuelle. Quoique ne ressemblant à personne de connu, (les nouvelles de TQD sont d'authentiques créations de fiction) ses « héros » n'en sont pas moins attrayants et vivants dans leur générosité, leurs malheurs, leurs illusions perdues et même dans ce je-ne-sais-quoi d'égotisme qui me fait décidément penser à Stendhal.

Quel est donc le Beau dans l'écriture stendhalienne dont Trương Quang Đệ a pu s'inspirer pour en faire l'essence de son œuvre ? Simple hypothèse de ma part car une telle rencontre spirituelle n'est certainement qu'une pure coïncidence. Il est clair, pour la stendhalienne que je suis, que la beauté de ces textes est dans l'impressionnante lucidité et sérénité de l'auteur face à des événements tragiques ou comiques sobrement narrés, et à des personnages inoubliables croqués sans jamais forcer le trait. Elle l'est aussi, toujours avec la même discrétion, dans l'évocation des souffrances d'un petit peuple rejeté en marge de la vie sociale pendant deux décennies d'une guerre atroce. Elle l'est enfin dans la forte impression de grandeur et d'humanité que l'on retire de toute lecture de ces touchantes nouvelles.

Quelle joie pour moi d'avoir découvert un talent qui, pour s'être exprimé tardivement, n'en est que plus impressionnant. Ce chemin de liberté choisi tout au long de ces nouvelles est l'expression littéraire du « Moi » profond et généreux de Trương Quang Đệ. Je souhaite, pour son bonheur et pour le nôtre, qu'il le poursuive et parvienne au plein épanouissement qu'il mérite parmi les grands écrivains vietnamiens contemporains d'expression française.

Saigon, Fin d'Automne 2013

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

II. Six Travaux comparatifs de Trương Quang Đệ en linguistique et Didactique des Langues-Cultures

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 33-59

1. La Morphologie Éléments essentiels pour former le sentiment linguistique des apprenants vietnamiens

Trương Quang Đệ

1. Introduction, la double articulation 2. Qu'est-ce que la morphologie? 3. Les parties du discours 4. Une terminologie traditionnelle pour les nouveaux concepts 5. A la recherche des morphèmes 6. Morphèmes libres et liés 7. Flexion et dérivation 8. Morphologie de l'oral et de l'écrit 9. Les allomorphes 10. La morphologie du genre 11. L'association entre terminaison et genre 12. La morphologie du nombre 13. La morphologie verbale 14. La morphologie comme trait distinctif 15. Bibliographie

1. Introduction, la double articulation

Toute communication se fait par énoncés successifs, le plus souvent par des passages composés de plusieurs énoncés, et quelquefois par des mots isolés, comme OUI, NON, SI, par exemple. La curiosité nous pousse à découvrir dans chaque énoncé les éléments qui le constituent.

Soit l'énoncé

Si j'avais su, je n'aurais pas accepté cette mission impossible

Nous voyons tout d'abord qu'il contient des mots que nous pouvons identifier sans difficulté avec notre connaissance élémentaire de grammaire. Il y en a 12, a savoir : si, j', avais, su, je, n', aurais, pas, accepté, cette, mission, impossible. Notre intuition nous dit que nous ne devons pas nous arrêter là : d'une part, le mot n'est pas l'unité la plus petite qui porte un sens. En effet, dans le mot « impossible » on peut voir des éléments tels que im, poss, et ible, qui portent chacun un sens. Ce sont justement ces éléments qui sont les plus petites unités de sens et qui sont appelés morphèmes. Scientifiquement parlant, une première décomposition de tout énoncé doit aboutir à des morphèmes. C'est ce qu'on appelle la première articulation.

Nous continuons notre décomposition, par exemple, avec le morphème *si*, et nous trouvons des sons /s/ et /i/ que nous appellerons *phonèmes*. C'est *la deuxième articulation* qui fait l'objet d'étude de la phonétique ou plus précisément de la phonologie.

L'étude de la première articulation nous amène à la *morphologie* qui sera l'objet de notre réflexion.

Il s'agit donc de l'étude des morphèmes, qui s'occupe de la variation de chaque mot dans l'énoncé pour découvrir, à partir de cette variation, un sens nouveau. Une langue dont les mots

ne varient pas (ou sont invariables) comme le vietnamien, n'a pas de morphologie proprement dite. Par contre, le français possède une morphologie abondante qui contribue à former le sentiment linguistique des sujets parlants (des francophones).

Ce cours de **morphologie française** est inspiré du travail d'un linguiste canadien, M. Lessard. Il s'écarte un peu des ouvrages traditionnels par le fait qu'il s'intéresse à des éléments oraux ou à des graphies qui constituent à coup sûr le sentiment linguistique des apprenants. Il s'agit plutôt ici de règles "sentimentales" et non de règles de grammaire normale auxquelles nous sommes tant habitués. Puisse cette approche apporter un nouveau souffle à la didactique dans notre pays à l'heure actuelle!

2. Qu'est-ce que la morphologie?

La morphologie, on l'a vu plus haut, s'occupe des plus petites **unités de forme et de sens**, qu'on appelle les *morphèmes*. Ainsi, on voit dans l'énoncé cité dans l'introduction

Si j'avais su, je n'aurais pas accepté cette mission impossible

les éléments suivants: **si, j'** (pour je), **av** (radical de avoir), **ai** (imparfait), **s** (première ou deuxième personne), **su** (participe passé de savoir), **je, n'** (pour ne), **au** (un autre radical de avoir), **r** (futur), **ai** (marque que ce futur est dans le passé), **s** (première ou deuxième personne), **pas**, **accept** (radical de accepter), **é** (participe passé), **ce** (déterminant), **tte** (féminin) **mission, im** (préfixe de négation), **poss** (de pouvoir), **ible** (suffixe pour possibilité). Nous avons en tout 21 morphèmes qui ont chacun une forme minimale (réduite quelquefois a un seul son, et un sens (lexical comme **mission**, et grammatical comme **je**). A raisonner de faVon plus rigoureuse, les éléments *ne, pas* n'appartiennent qu'à un seul morphème dit *discontinu* noté **[ne…pas]** pour le sens d'une négation verbale.

A un moment donné, il existe un nombre fini de morphèmes dans une langue, qui constituent en quelque sorte les briques qu'on utilise pour faire des énoncés. Or, puisqu'il s'agit d'unités de forme et de sens, il faut étudier de front ces deux aspects : d'une part, nous verrons comment on peut classer les morphèmes du point de vue de leur forme et de leur fonctionnement; de l'autre, nous essayerons de saisir comment les morphèmes d'une langue (ici le français) structurent notre façon d'exprimer la réalité. Car, il faut reconnaître une chose importante dès le début: les morphèmes sont des entités très abstraites qui forment dans leurs oppositions une extraordinaire architecture mentale qui nous permet d'exprimer la réalité. Nous les utilisons sans toujours saisir cette complexité.

Revenons à notre décomposition ci-dessus. Nous nous sommes arrêté à la première articulation. Car si nous allons plus loin, nous aurons affaire à des phonèmes de la deuxième articulation qui ne portent plus de sens mais qui servent simplement d'éléments distinctifs pour identifier

différents morphèmes. Par exemple les phonèmes /R/ et /s/ ne donnent pas un sens quelconque lorsqu'ils sont employés seuls, ils servent à distinguer, par exemple, "pare" de "passe" (en transcription phonétique: /paR/ et /pas/).

3. Les parties du discours

La morphologie, étude des morphèmes, se situe généralement dans le cadre des parties du discours. Chacun des mots dans un énoncé se comporte différemment des autres. Il appartient à une classe définie, c'est une *partie du discours*. En morphologie traditionnelle, la définition des parties du discours (le Nom, le Verbe, l'Adjectif, l'Adverbe, le Pronom, la Préposition, la Conjonction, l'Article, l'Interjection) est souvent défectueuse car elle ne s'appuie que sur un seul critère. Par exemple, voici quelques définitions basées **sur le sens** (critère sémantique):

- Le Nom est un mot qui nomme une personne, un lieu, une chose ou un concept (*un professeur, une ville, un arbre, la grandeur etc.)*
- Le Verbe est un mot qui nomme une action (*parler, réfléchir, jouer, discuter…)*
- L'Adjectif est un mot qui nomme une qualité ou une relation (*beau, ferreux)*
- L'Interjection est un mot qui exprime un sentiment, une attitude (*hélas!, Ah)*

Ces critères sémantiques ne sont pas faux, mais ils sont difficiles à utiliser seuls, puisqu'ils sont assez imprécis. Prenons le mot "arrivée" par exemple, c'est un nom et non un verbe et pourtant il désigne une action. Le mot "rougeur" est un nom mais il désigne une qualité. C'est pour cela que nous avons maintenant tendance à utiliser en même temps plusieurs critères dans l'examen des parties du discours.

Ces critères, les outils spéciaux qu'on utilise pour manipuler l'objet d'étude, sont pour la morphologie **le sens, la forme et la distribution**. Par exemple, au point de vue du sens, un adjectif se lie à une qualité (une *belle* voiture), une relation (des livres *français*). Au point de vue de la forme, un adjectif varie en genre et en nombre (un cours *général*- une conclusion *générale* – les points *généraux*). Enfin au point de vue de la distribution, un adjectif peut changer de sens lorsqu'il se place avant ou après le nom (un étudiant *pauvre*- un *pauvre* étudiant). Il est d'ailleurs susceptible de suivre un adverbe de degré comme "très" (très heureux) ou un adverbe comparatif (plus beau), et ce n'est pas le cas pour le nom ni pour le verbe.

Prenons maintenant le cas des noms. Qu'est-ce qu'il y a dans le fonctionnement des noms qui les distingue des verbes? Du point de vue de la forme, les noms peuvent prendre le nombre singulier ou pluriel mais non la personne ou le temps. Par contre, on trouve toutes ces trois caractéristiques dans les verbes. Du point de vue de la distribution, les noms peuvent suivre un déterminant (*le* cahier, *cette* table, *ma* soeur…), mais non pas un pronom (*je cahier, *tu table, *elle soeur…). Par contre les verbes peuvent suivre un pronom (*je* marche, *il* travaille, *tu* pars…) mais non pas un déterminant (* le travaille *ce mange, *des parlez…).

Une autre partie du discours est l'adverbe comme *bientôt, hier, là*…Qu'est-ce qui distingue les adverbes des adjectifs? Entre autres choses, les adverbes ne s'accordent pas en genre ou en nombre: ils sont invariables. En outre, un adverbe peut suivre un verbe (elle travaille *là*) tandis qu'un adjectif suit ou précède un nom (un cahier *bleu*, un *petit* cahier).

4. Une terminologie traditionnelle pour les nouveaux concepts

En morphologie il faut connaître la terminologie traditionnelle pour la simple raison qu'on s'en sert dans les dictionnaires et dans les livres de grammaire par exemple. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit de *simples étiquettes* qu'il ne faut pas prendre pour des *réalités*. Il faut toujours essayer d'identifier les classes naturelles sur la base des *critères sémantiques, formels et distributionnels.*

Prenons d'abord le cas des pronoms. Le pronom est censé remplacer un nom (pro+nom). Or, on l'a vu supra, les mots *je, tu*, ne remplacent aucun nom puisqu'ils sont des déictiques et qu'ils indiquent le locuteur et l'allocutaire.

Le cas des adverbes nous invite aussi à bien réfléchir. L'adverbe est censé accompagner le verbe pour le compléter. Mais des mots comme *hier, aujourd'hui* s'emploient pour localiser dans le temps l'énoncé entier et non pas le verbe seul. Ce sont des **circonstants**. Des mots comme *heureusement, malheureusement*…marquent l'**attitude du locuteur** à l'égard de l'événement dont il parle. Ils n'ont rien à voir avec le verbe de l'énoncé. Seuls des mots comme *lentement, bruyamment*…suivent le verbe pour le compléter sur la manière.

Mais le cas le plus frappant du décalage entre l'étiquette et la réalité est le suivant. Considérons ce que disent souvent les grammaires traditionnelles:

le la les	sont des	articles définis
un une des	sont des	articles indéfinis
mon ma mes	sont des	adjectifs possessifs
ce (cet) cette ces	sont des	adjectifs démonstratifs

Or, même au premier coup d'œil, il est évident que les membres de cette liste ont quelque chose en commun. Dans tous les cas, on trouve une forme masculine singulière, une forme féminine singulière et une forme plurielle. Du point de vue de la distribution, on constate que tous ces éléments peuvent précéder un nom ou un adjectif. Et pourtant, dans la terminologie traditionnelle, on appelle les deux premiers membres de la liste des *articles* et les deux derniers des *adjectifs*. Ce qui est pire, c'est que les adjectifs possessifs et démonstratifs ne satisfont même pas aux critères des adjectifs, dans le sens qu'on ne peut mettre un adverbe de degré devant une forme de la sorte (*très mon cahier).

On voit donc que la terminologie traditionnelle correspond assez mal à la réalité linguistique. C'est à cause de tout cela que les linguistes utilisent un autre terme pour nommer les quatre sortes de formes: on les appelle des **déterminants** puisqu'ils déterminent un nom.

On mettra dans la catégorie des déterminants (en vertu du critère distributionnel)

- ce que la terminologie traditionnelle appelle adjectifs indéfinis: quelque/quelques; certain/certaine/certains/certaines; chaque/plusieurs; différents ; divers; tout/toute/ tous/toutes; aucun/aucune; tel/telle/tels/telles; nul/nulle….
- l'adjectif interrogatif: quel/quelle/quels/quelles

5. A la recherche des morphèmes

Nous avons réalisé la décomposition d'un énoncé en morphèmes pour le cas de la phrase complexe:

Si j'avais su, je n'aurais pas accepté cette mission impossible.

Nous avons obtenu dans cette décomposition 16 morphèmes simples différents: *si, je , av, ai, s, su, au, r, accept, é, ce, tte, mission, im, poss, ible et un morphème discontinu [ne….pas].*

Notre décomposition n'a pas rencontré de sérieux obstacles. Mais le plus souvent on a affaire à des cas plus complexes.

Prenons la liste suivante:

1. acheteur, fleur, danseur, acteur
2. cuisinette, cigarette, toilette, fillette

Considérons la forme *eur* dans la première liste. S'agit-il d'un morphème dans tous les cas? On peut le déterminer en se demandant:

- si la même forme est présente dans tous les cas.
- si cette forme porte le même sens dans tous les cas.
- si cette unité de forme et de sens se trouve dans au moins un autre contexte.

Or, on constate que dans achet*eur* et dans*eur* la forme *eur* signifie la personne qui fait l'action indiquée par le verbe. Cette unité de forme et de sens se trouve dans ces deux contextes, et dans d'autres aussi (vend*eur*, buv*eur*, lanc*eur* etc). Il s'agit donc d'un morphème. Par contre, dans le cas de *fleur*, la suite de lettres *eur* n'a pas de sens. Seule la suite totale *fleur* signifie quelque chose. La suite *eur* n'est donc pas un morphème dans *fleur*.

Le cas d'*acteur* est un peu plus complexe. On est tenté de voir dans *eur* la même unité qu'on

a vue dans achet*eur* et dans*eur*. Mais dans ce cas, quel serait le statut de act-? On peut voir dans "acheteur" et "danseur" les verbes "acheter" et "danser". Mais quel serait le verbe correspondant à *acteur*? Serait-il *agir*? Dans ce cas, il y a une différence de forme. On voit qu'ici nous avons le sentiment d'un suffixe, sans pouvoir en saisir la base. En fait, on entend parfois la forme créée *acter*, où on a refait un verbe à partir d'un nom en *eur*.

Passons à la deuxième liste. Dans le cas de *cuisinette* et de *fillette*, nous avons le sentiment que *–ette-* s'ajoute à un nom pour signifier "un x qui est petit". Ainsi une cuisinette est une petite cuisine et une fillette une petite fille. Mais passons à *cigarette*. Historiquement il s'agit d'un petit cigare. Mais ce sentiment n'est pas partagé par les locuteurs actuels, qui voient dans *cigarette* une unité. Il en va de même pour *toilette*. Historiquement, il s'agit d'une petite toile utilisée pour tenir les produits de maquillage. Par la suite, on a étendu le nom à la pièce où on avait l'habitude de se maquiller. Donc, en français moderne, il faut analyser *cigarette* et *toilette* comme des unités.

Les exemples donnés plus haut illustrent un principe important: il faut étudier une langue à un moment donné (étude synchronique). L'histoire de la langue, inaccessible à la plupart des locuteurs, et sans importance pour la communication, n'entre pas en ligne de compte.

Exercice 1. A partir des expressions "vingt ans *après*", "quatre heures *durant*"….cherchez une catégorie de discours contenant les mots "après", "durant". Quel lien y a-t-il entre ces mots et les prépositions?

Exercice 2. Identifiez les morphèmes dans les mots suivants: *page, découpage, démon, coupure, facture*.

6. Morphèmes libres et liés

Les morphèmes sont de plusieurs types. Considérons, par exemple, les formes *en italique* et **en gras** dans la liste suivante:

1. *table***s**
2. *grand***es**
3. *souvent*
4. *march***erait**
5. *vend***eur**
6. **in***complet*

Les formes en italique sont des *morphèmes libres* ou bases lexicales. On peut les trouver seuls et on peut en ajouter de nouveaux à une langue (en les empruntant à d'autres langues par exemple). Par contre, les formes **–s, -es, -erait, -eur, in-** sont des *morphèmes liés* ou des affixes.

Ils n'arrivent pas seuls dans le discours et la liste des morphèmes liés est en principe fermée: elle ne contient qu'un nombre fini d'éléments et il est rare qu'on puisse ajouter une nouvelle terminaison ou un nouveau préfixe ou suffixe à une langue.

En vietnamien, "khoâng" est un morphème libre puisqu'il s'emploie de faVon indépendante dans la phrase.

-Noù *khoâng* ñeán.
-Anh ñi Ha noäi a? –*Khoâng*. Mình ñi Hueá.

Cependant les morphèmes "voâ", "baát" qui ont le même sens que "khoâng" ne sont que des morphèmes liés. On ne trouve leur emploi que dans des mots dérivés tels que *voâ gia cö, voâ tình, voâ haïn….; baát löông, baát minh, baát töû….*

7. Flexion et dérivation

Considérons le mot *vendeurs*. Nous pouvons identifier trois morphèmes dans ce mot: *vend* = donner en échange d'argent; *eur* = quelqu'un qui a fait l'action indiquée dans la base verbale; *-s* = pluriel. La forme du mot *vend + eur + s* nous indique qu'il y a des couches de formation à partir de la base. Le suffixe *–eur* s'ajoute d'abord pour transformer une base verbale *vend* en un nom *vendeur*. Ensuite, l'élément de flexion -s s'ajoute au nom *vendeur* pour faire un nom pluriel. La situation ci-dessus peut se résumer en ces termes: à un morphème libre (vend) peuvent s'ajouter des morphèmes liés (-eur, -s) pour faire des mots nouveaux. Ainsi, ces morphèmes liés, dans une langue comme le français, appartiennent à deux classes différentes.

- les morphèmes du type –eur (ant, isme, iste, ure…) changent la catégorie grammaticale et aussi l'identité du mot de base.

Du verbe *vend* on a le nom *vendeur*
Du nom *raison* on a l'adjectif *raisonnable*
De l'adjectif *beau* on a le nom *beauté*
Du nom *France* on a le verbe *franciser*
…….

On voit bien que *vend* n'est pas le même mot que *vendeur*, pas plus que *raison* n'est pas le même mot que *raisonnable*. Cette opération s'appellera **la dérivation**.

Par contre, les morphèmes de type –s (et autres marques du nombre et du genre des noms et des adjectifs; les marques du temps, du mode, de la personne pour les verbes) ne changent ni la catégorie grammaticale, ni l'identité du mot.

On voit par exemple que *vendeurs* et *vendeur* ne sont que deux formes différentes d'un même mot. Tout comme *mange, mangeais, mangerions, mangeâmes*….sont autant de formes conjuguées d'un même verbe. Cette opération s'appellera **la flexion**.

Sur la base de cette différence dérivation/flexion, nous distinguons deux types d'opérations morphologiques. Il y a des opérations qui donnent des mots nouveaux (l'ajout de suffixes, de préfixes, etc.) qu'on classe dans la *morphologie dérivationnelle*.

Il y a des opérations qui ne donnent pas de mots nouveaux (comme l'ajout de marques du pluriel ou de terminaisons verbales) qu'on classe dans la *morphologie flexionnelle*. Une langue comme le français où la flexion joue un rôle important est dite *langue flexionnelle*. Le vietnamien, qui n'a pas de flexion, est considéré comme une *langue à morphologie réduite*.

Enfin, notons que pour la plupart des langues flexionnelles, on a tendance à mettre les morphèmes flexionnels après (ou à l'extérieur) des morphèmes dérivationnels.

Exemple: vend-*eur*-**s**; étudi-*ant*-**e**; grand-*i*-**r-ait** etc.

Expérience: Cherchez des exemples pour montrer que la dérivation précède la flexion.

8. Morphologie de l'oral et de l'écrit

Quand on fait de la morphologie, il faut bien distinguer **les niveaux oral et écrit**. Les opérations et les morphèmes changent d'un niveau à l'autre. Ainsi, à l'écrit, dans l'opposition *le chat/ les chats*, on aura deux marques **s** pour le pluriel à la fin de chaque mot au singulier. Par contre, à l'oral */ a / le a* , on aura un seul changement de marque en e.

Prenons un autre exemple: la conjugaison du verbe *marcher* au présent de l'indicatif.

A l'écrit	*A l'oral*	
Je marche		maR
Tu marche**s**	ty	maR
Nous march**ons**	nu	maR
Vous march**ez**	vu	maR e
Il (Elle) marche	il (l)	maR
Ils (Elles) march**ent**	il (l)	maR

Ici aussi, il y a plus d'indices de la personne à l'écrit qu'à l'oral. A l'écrit, le pronom personnel change (je-tu-il-nous-vous-ils), ainsi que la terminaison verbale (-e, -es,-ons, -ez, -ent). A l'oral, pour la première et la deuxième personne du pluriel, le pronom et la terminaison verbale changent comme à l'écrit (nu / vu e). Pour le reste, seul le pronom change (/ty/il). A la troisième personne, l'oral ne fait pas de différence entre le singulier et le pluriel (il maR /il maR).

Des exemples précédents, il y a deux conclusions à tirer, qui se confirment d'ailleurs en français:

1. Il existe plus d'indications morphologiques à l'écrit qu'à l'oral. En d'autres termes, l'écrit est **redondant**. L'écrit présente plus de marques qu'il n'est nécessaire, car sans doute dans un texte écrit, le locuteur (ici le scripteur) n'est pas là pour s'expliquer en cas de confusion. L'oral est plus économique, sans doute parce que le locuteur est là pour s'expliquer au besoin.
2. A l'oral, il y a une forte tendance en français à mettre les marques morphologiques au début des suites (ceci est clair pour les pronoms personnels et les déterminants) plutôt qu'à la fin. Là aussi, il s'agit d'une mesure d'économie: on retient plus facilement le début des mots que leur fin.

9. Les allomorphes

En phonologie, le même phonème peut se manifester dans plusieurs formes différentes sans que cela change le sens des mots. Par exemple, il existe plusieurs prononciations possibles pour le [R] en français. On les appelle des *allophones*. Or, on trouve la même chose au niveau des morphèmes. Il s'agit de formes diverses ayant exactement le même sens, et dont la forme dépend de facteurs contextuels. On parle d'**allomorphes**. Voyons un premier cas:

inacceptable
introuvable
immoral
immobile
immangeable
impossible
imbuvable
illogique
irréel

Dans tous les cas, il y a un mot de base (acceptable, trouvable, mangeable, etc.) auquel on ajoute un *préfixe négatif*. Ce qui est *inacceptable* est non acceptable, ce qui est *introuvable* est non trouvable, et ainsi de suite. Mais ce préfixe varie selon la base. Au niveau oral, on trouve [ ], [i], [in], [il], [iR]. Qu'est-ce qui détermine le choix entre les différentes variantes? Examinons les mots de base. On trouve [il] devant un mot qui commence par [l]; [iR] devant un mot qui commence par [R]. Mais les autres? En fait, la règle est en deux parties: on trouve [in] devant un mot qui commence par une voyelle, et [é] ou [im] devant un mot qui commence par une consonne. Dans le cas des deux derniers, c'est [é] qui est la forme la plus systématique. Quand on fait des mots nouveaux en français, c'est [é] qu'on trouve: *immontrable, immanquable,* etc. On trouve [im] dans quelques mots anciens commençant en [m]. Chacune des formes [ ], [in], [il], [iR] est un *allomorphe* d'un même morphème. On représente ce morphème général par IN-

Dans la conjugaison des verbes, nous avons le plus souvent différents allomorphes pour le radical.

- v, va, al, ir…..pour le verbe aller.
- suis, es, fut, étais, …pour le verbe être.
- ai, av, eu, aur, ay…pour le verbe avoir.
- sa, su, sav, …pour le verbe savoir.

10. La morphologie du genre

Le genre concerne surtout le Nom et l'Adjectif. Il est une caractéristique du français qui pose des problèmes aux apprenants. Dans ce qui suit, nous examinerons quelques aspects de ce phénomène.

Genre et Sexe

Une première distinction s'impose entre genre et sexe. Le premier concerne une distinction strictement grammaticale entre deux valeurs, le masculin et le féminin. Ainsi, le mot "mur" est masculin, mais le mot "table" est féminin. Par contre, le sexe concerne une caractéristique des êtres animés, entre les mâles et les femelles. Il peut exister une correspondance entre le genre masculin et le sexe mâle (le dentiste, un ouvrier), et entre le genre féminin et le sexe femelle (la chanteuse, une technicienne, une chatte), mais ceci n'est pas toujours le cas. On dit par exemple *la victime*, qu'il s'agisse d'un homme ou une femme, et jusqu'à récemment *un guide* pour un homme ou pour une femme.

Attribution du genre

Le choix du genre pour un nom donné n'est pas **aléatoire**. Une variété de facteurs entre en ligne de compte pour déterminer la valeur.

a. A un premier niveau on trouve des **facteurs morphologiques**. Par exemple, les mots composés à base verbale (formule: V + N) sont masculins. Ainsi même *glace* et *boîte* sont féminins, *brise-glace* et *ouvre-boîte* sont masculins. De même, les verbes utilisés dans une fonction nominale sont masculins: le boire, le manger, le sortir, le parler, le dire etc. Enfin, les noms d'emprunt sont pour la plupart des cas masculins: le bambou, le nuoc-mam, le dancing etc.

b. Au niveau du sens (**facteurs sémantiques**), on note que certaines classes de noms possèdent le même genre. Ainsi les jours de la semaine (*lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche*) sont masculins, de même que les mois (*janvier, février,* etc.). Les noms d'arbres sont masculins (*un pommier, un orme, un érable*), mais les noms de fruits sont en général féminins (*une pomme, une cerise, une banane*).

c. Finalement, la composition phonologique (**facteurs phonologiques**) des mots peut donner une indication de leur genre. Les mots se terminant en [ier], par exemple, sont en principe

masculins tandis que les mots se terminant en [ion] sont en général féminins (*une émotion, la friction*).

11. Association entre terminaison et genre

Les francophones sont sensibles au genre et arrivent le plus souvent à mettre le genre qui convient. Cette capacité est sans doute renforcée par le phénomène d'accord, dans lequel la forme de l'adjectif ou du déterminant signale le genre. En effet, lorsqu'on dit "une belle table", on marque l'accord deux fois.

Alors que nous voyons une association entre terminaison et genre, la structure morphologique des noms complexes détermine normalement le genre des inanimés.

Erreurs dans l'attribution du genre

Les apprenants de français langue étrangère ou langue seconde ont très souvent énormément de difficulté à maîtriser le genre. On relève un grand nombre de fautes, même parmi les apprenants relativement avancés. Qu'est-ce qui se passe?

L'une des explications vient du fait que les apprenants ont accès à un plus petit nombre de stratégies pour attribuer le genre. Par conséquent, ces stratégies sont souvent *surgénéralisées*. Prenons un cas particulièrement frappant. La plupart des apprenants ont tendance à mettre au féminin les mots qui se terminent par –e à l'écrit. C'est ainsi qu'on trouve des formes comme *la caractère, *la thème, *la décembre. Cette erreur s'explique en partie par le fait qu'il existe un grand nombre de mots français en –e qui sont effectivement féminins: *la page, la table, la lumière*. Tout simplement, les apprenants ont étendu la règle à trop de cas. Et ils tendent à maintenir cette façon de faire puisque très souvent la stratégie donne la bonne réponse.

Une stratégie un peu plus sophistiquée amène aussi les apprenants à attribuer au féminin un nom se terminant par [s] comme *silence* et au masculin un nom qui se termine par [ə] comme *rage*. En fait, la majorité des noms en [s] sont du féminin: *la danse, la science, la chance*…et la majorité des noms en [ə] (village, partage) sont du masculin. *Silence* et *rage* font exception à la "règle" affectant leur terminaison. En faisant cette erreur, les apprenants appliquent une "règle" phonétique en la surgénéralisant.

Nous mettons le mot "règle" entre guillemets, puisque les terminaisons phonétiques ne fournissent que l'indice d'une tendance en ce qui concerne le genre. Si l'on regarde les noms en [e] par exemple, on voit que, même si 90% sont du masculin (palais, délai, parquet, carnet…), certains des plus communs sont du féminin (la haie, la craie, la monnaie…).

Les stratégies d'évasion

Voici quelques stratégies qui aident les apprenants, en cas de doute, à éviter de faire une erreur de genre.

a) A la place du mot propre (par exemple le mot *livre*), on utilise ses formes au pluriel déterminé ou indéfini. Ainsi, au lieu de dire "J'ai oublié mon livre", on dit : "J'ai oublié des livres" (quelques livres, plusieurs livres, mes livres…).

b) On utilise "une sorte de….", "une espèce de…" dans une conversation familière. Ainsi l'on dit "J'ai oublié une sorte de livre…"

c) On utilise la forme non marquée pour un adjectif en cas de doute sur un accord. Qu'est-ce que c'est qu'une forme non marquée? Dans beaucoup d'oppositions linguistiques, il existe une forme plus simple que l'autre. Assez souvent, le singulier est plus simple que le pluriel (cf. cheval, chevaux), le présent est plus simple que d'autres temps comme l'imparfait et le passé composé (cf. vois/voyais-a vu). Ces formes simples qu'on appelle *non marquées* ont tendance à être plus fréquentes que les formes marquées, et assez souvent on peut remplacer une forme marquée par une forme non marquée. C'est ainsi que lorsqu'on raconte une histoire, on peut remplacer le passé composé et l'imparfait par le présent.

Dans le domaine du genre, c'est le masculin qui représente la forme non marquée. On peut démontrer cela par sa plus grande simplicité (cf. petit/petite), par sa plus grande fréquence dans le texte et par le fait que la combinaison du masculin et du féminin donne le masculin (cf. la ville et le fleuve sont très beaux). En d'autres termes, le masculin représente une sorte de défaut qu'on met, sans nécessairement choisir. C'est cela qui explique pourquoi dans le français des apprenants, on trouve beaucoup de masculins, en grande partie pour les cas où ils ont des doutes sur le genre.

12. La morphologie du nombre

Parmi les parties du discours concernées par le nombre, on compte le Nom, le Verbe, l'Adjectif, le Déterminant et le Pronom. Nous allons examiner leur cas, l'une après l'autre sur les deux plans écrit et oral.

Morphologie du nombre à l'écrit

A. Le Nom et l'Adjectif

En général, pour faire le pluriel d'un nom (ou d'un adjectif) on ajoute -s à la fin du mot. Ex: un étudiant/des étudiant**s**; une maison/des maison**s**. *C'est –s qui est le morphème pour marquer le pluriel à l'écrit*. Pour les mots qui se terminent par –s, -x, -z le morphème du pluriel n'est plus nécessaire: une vis/des vis; un choix/des choix; le nez/les nez.

Remarques:

1. Le pluriel grammatical: Quelquefois un nom au pluriel ne désigne qu'un seul objet, c'est le cas pour les ciseaux, les funérailles, les fiançailles etc. L'accord est normal: *les ciseaux sont cassés.*
2. Le pluriel sémantique: Un nom au singulier peut signifier la pluralité : la plupart, la majorité, un grand nombre. L'accord se fait en général au pluriel: *la plupart sont venus, la majorité ont donné leur avis.*

3. La plupart des noms d'origine étrangère suivent la règle générale : un bifteck-des biftecks, un référendum-des référendums. Pour les autres cas, on a deux pluriels possibles: un maximum-des maximums ou maxima, un match-des matchs ou matches, un barman-des barmans ou barmen.

B. Les déterminants

<table>
<tr><th>Type de déterminant</th><th colspan="2">Singulier</th><th>Pluriel</th></tr>
<tr><td>ARTICLE</td><td>M
le
un
du</td><td>F
la
une
de la</td><td>M et F
les
des
des</td></tr>
<tr><td rowspan="2">ADJECTIF POSSESSIF</td><td>mon
ton
son</td><td>ma
ta
sa</td><td rowspan="2">mes
tes
ses
nos
vos
leurs</td></tr>
<tr><td colspan="2">notre
votre
leur</td></tr>
</table>

<table>
<tr><th>Type de déterminant</th><th colspan="2">Singulier</th><th>Pluriel</th></tr>
<tr><td>ADJECTIF DÉMONSTRATIF</td><td>M
ce, cet</td><td>F
cette</td><td>M et F
ces</td></tr>
<tr><td>ADJECTIF INDÉFINI</td><td>quelque
certain
chaque
tout
aucun
tel</td><td>quelque
certaine
chaque
toute
aucune
telle</td><td>quelques
certains certaines
plusieurs
tous toutes
tels telles</td></tr>
</table>

C. Le Pronom

Le pronom, dans la terminologie traditionnelle représente la notion de personne pour le verbe. Dans la partie réservée à la personne du verbe, nous traiterons en détails cette notion. Ici, nous nous bornerons à examiner les formes de ces mots personnels au singulier et au pluriel.

Personne	Singulier	Pluriel
Première	Je	Nous
Deuxième	Tu	Vous
Troisième	Il, Elle	Ils, Elles
3e personne indéfinie	on	on

On voit qu'à chaque personne correspond un pronom ou précisément un mot personnel qui indique à la fois le nombre et le genre.

D. Le verbe

Considérons les conjugaisons suivantes des verbes CHANTER (1er groupe), FINIR (2e groupe) et COURIR (3e groupe)

Présent	**Imparfait**	**Futur simple**
Je chante Nous chantons *Tu chantes Vous chantez* *Il chante Ils chantent*	*Je chantais Nous chantions* *Tu chantais Vous chantiez* *Il chantait Ils chantaient*	*Je chanterai Nous chanterons* *Tu chanteras Vous chanterez* *Il chantera Ils chanteront*
Présent	**Imparfait**	**Futur simple**
Je finis Nous finissons *Tu finis Vous finissez* *Il finit Ils finissent*	*Je finissais Nous finissions* *Je finissais Nous finissions* *Il finissait Ils finissaient*	*Je finirai Nous finirons* *Tu finiras Vous finirez* *Il finira Ils finiront*
Présent	**Imparfait**	**Futur simple**
Je cours Nous courons Tu cours Vous courez *Il court Ils courent*	Je courais Nous courions Tu courais Vous couriez *Il courait Ils couraient*	Je courrai Nous courrons Tu courras Vous courrez *Il courra Ils courront*

A l'écrit, comme on le voit, nous avons les oppositions formelles:

Présent: Pour les verbes du premier groupe e/ons; es/ez; e/ent

Pour les verbes du second groupe: i/issons ; is/issez; it/issent

Pour les verbes du troisième groupe: s/ons; s/ez; t/ent

Imparfait: Pour le 1er groupe	ais/ions; ais/iez; ait/aient
Pour le 2e groupe	ais/ions; ais/iez; ait/aient
Pour le 3e groupe	ais/ions; ais/iez; ait/aient
Futur simple: Pour le 1er groupe	rai/rons; ras/rez; ra/ront
Pour le 2e groupe	irai/irons; iras/irez; ra/iront
Pour le 3e groupe	rrai/rrons; rras/rrez; rra/rront

Morphologie de l'oral

Le nom

Dans la prononciation, le morphème –s du pluriel ne se fait pas sentir, pas plus pour –x par ailleurs. Il n'y a rien qui puisse nous aider à distinguer *maison* au singulier de *maisons* au pluriel ni *hibou* au singulier de *hiboux* au pluriel. Par contre, avec des noms commençant par une voyelle ou pas un h muet (cf. ami, habitude), entre le déterminant et le nom il y a toujours le son [z] qui intervient: des (z)amis, ces (z)habitudes.

On retrouve ce son [z] quand on passe d'un verbe conjugué du singulier au pluriel, par exemple de *il aime* / *ils (z)aiment*.

Avec les pronoms c'est pareil: de *j'habite* à *nous (z)habitons*, on voit apparaître le son [z].

Conclusion: le son [z] est perçu par les sujets parlants comme une marque du pluriel à l'oral. Là où réside le pluriel, on a ce son [z]. Il ne s'efface que quand on rencontre une consonne. Il pense/ ils pensent; une maison, des maisons….

Pour le verbe, il y a des sons qui marquent le singulier et des sons qui marquent le pluriel. C'est cela qui forme le sentiment linguistique des francophones.

13. La morphologie verbale

Un autre domaine où la morphologie flexionnelle a son mot à dire, est celui de la morphologie verbale. Le système verbal du français est assez complexe et difficile pour des apprenants vietnamiens dont la langue maternelle ne connaît rien de pareil. Nous allons examiner un certain nombre de caractéristiques de ce système. Mais avant de commencer, il nous faut bien retenir l'objectif de notre analyse. Il s'agit non seulement d'identifier les différentes formes possibles du verbe français, mais aussi leur contribution au sens. Nous verrons qu'en tant que système, la morphologie verbale définit une sorte d'*architecture mentale* qui permet aux locuteurs de saisir et d'exprimer les actions dans le temps.

Formes fléchies et formes non fléchies du verbe

Une première distinction s'impose entre les formes fléchies qui portent des marques du temps, de personne, de mode et de voix ; et les formes non fléchies telles que l'infinitif, le participe qui ne portent pas de telles marques.

L'infinitif, en particulier, représente le verbe dans son état le plus neutre: sans spécification aucune. C'est pour cette raison qu'on l'utilise dans les entrées lexicographiques (des dictionnaires). C'est aussi cela qui explique pourquoi l'infinitif peut fonctionner comme un nom, qui lui aussi est dépourvu de marques temporelles, ou de personne. Ainsi l'on peut dire:

1. Marcher, c'est difficile. Ce livre, c'est difficile.
2. J'aime marcher. J'aime ce livre.

Le participe présent est presque aussi neutre que l'infinitif, sauf qu'il ajoute le concept d'action continue. On dira par exemple que le mot "marchant" implique le déroulement du temps, mais ne spécifie pas la personne, le nombre ou le point dans le temps. On peut utiliser le mot "marchant" pour parler du passé (cf. En marchant, j'ai vu un grand arbre), du présent (En marchant, je calcule la hauteur de l'arbre) ou du futur (En marchant, je penserai à ton problème).

Le participe passé est analogue, sauf qu'il ajoute le concept d'une action accomplie: *les enfants gâtés, les livres lus*. En outre, le participe passé peut porter les marques du nombre et du genre: fini-finie-finis-finies. Par contre, il ne porte pas de marques de personne, de temps, de mode ou de voix.

Si l'infinitif a une ressemblance frappante avec le nom, les participes ont une ressemblance évidente avec l'adjectif. C'est pourquoi le glissement entre les deux classes est assez facile.

Toutes les autres formes verbales sont à mettre dans les formes fléchies. Ainsi, en les analysant, on doit tenir compte des notions de personne, de temps, de mode et de voix.

La personne

Traditionnellement, on distingue trois personnes en français et deux nombres, ce qui donne le tableau de conjugaison qu'on voit tous les jours. Mais en regardant attentivement les personnes, on constate que leurs sens sont assez complexes.

Prenons la première personne du singulier *je* dans *je travaille*. Quel est le sens de cette personne? On constate que cela signifie "la personne qui s'exprime". Par contre, la deuxième personne du singulier (*tu travailles)*, signifie "la personne à qui l'on s'adresse". Finalement, la troisième personne du singulier (*il/elle travaille*) signifie "la personne ou la chose dont on parle".

Si l'on passe au pluriel, on note que la première personne *nous* ne signifie pas simplement "*je + je*". Au contraire c'est là un sens qu'elle ne peut pas avoir. Le mot *nous* signifie plutôt "*je + tu*" ou bien "*je + il/elle*" ou bien "*je + tu + il/elle*". Dans le premier et le troisième cas, on a un *nous dit inclusif* (toi inclus), tandis que dans le deuxième cas on a un *nous exclusif* (toi exclu) [cf. en vietnamien nous inclusif = chuùng ta; nous exclusif = chuùng toâi].

Pour ce qui est de la deuxième personne du pluriel, on note que le *vous* (mis a part le *vous* de politesse pour *tu*), ne signifie pas seulement "*tu + tu* " mais aussi "*tu + tu + il/elle*" ou bien "*tu + il/elle*".

Par contre la troisième personne du pluriel *ils* signifie bien "*il/elle + il/elle*". On constate que les personnes en français représentent une hiérarchie, dans laquelle la première personne prime sur la seconde et la seconde sur la troisième. Cela se résume dans les formules suivantes:

1 + 2 = 1 2 + 3 = 2

je + tu = nous tu + il = vous

Sur le plan formel, il est utile de noter que la personne se marque surtout par le pronom. Dans la langue parlée en particulier, il existe assez peu de terminaisons prononcées qui marquent la personne. Cela se voit par exemple, dans le présent et l'imparfait d'un verbe comme "marcher", où il n'y a que deux marques, pour la première et pour la deuxième personne du pluriel.

maR	maR
tymaR	tymaR
ilmaR	ilmaR
numaR	numaR
vumaR	vumaR
ilmaR	ilmaR

En français contemporain, on a tendance à simplifier le système verbal en utilisant le pronom indéfini "on" avec la troisième personne du singulier pour remplacer *il, ils, elle, elles, nous, vous, tu* et même *je*.

Voici quelques exemples authentiques.

1. on = je Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux
Et ne méritez pas l'amour qu'**on** a pour vous!
(Molière)

2. on = nous

Se quitter! Vilaine……**On** se verra tous les jours…..Tu viendras, je viendrai.
(Rolland)
On était restés bons camarades.
(Hugo)

On était perdus dans une espèce de ville.
(Barbusse)
Ma petite Paule! Douze ans qu'**on** ne s'est pas vues! **On** ne se serait pas reconnues.
(Simone de Beauvoir)

3. on = vous, tu

Une voix derrière lui demanda: "**On** est ici?"
(Maupassant)
Elle leva son voile et murmura: "Eh bien, **on** ne m'embrasse pas?
(Maupassant)
Eh bien, petite, **on** est toujours fâchée?
(Maupassant)

4. on = nous, vous, ils, elles

On ne peut pas mourir, soi.
(Dorgelès)

Le mode

Lorsqu'on parle, on se trouve dans une situation particulière. Mais en même temps, on a la possibilité d'envisager la réalité de diverses façons. C'est le mode qui nous permet de le faire. On distingue les modes suivants en français : l'indicatif, l'impératif, le subjonctif, le conditionnel, le participe, l'infinitif. Pour ce qui est de la flexion des mots (objet de notre étude), en l'occurrence la flexion des verbes, les 4 premiers modes nous intéressent. Comme le conditionnel, au point de vue de la forme, s'assimile à l'indicatif: le complexe *rais* se décomposant en *r + ais*, un morphème du futur + un morphème de l'imparfait, nous n'en tiendrons pas compte. Il nous reste à examiner l'indicatif, l'impératif et le subjonctif.

D'abord revenons à des verbes CHANTER, FINIR ET COURIR et voyons comment ils se conjuguent à ces trois modes.

INDICATIF PRÉSENT

Je chante	Nous chantons	Je finis	Nous finissons	Je cours	Nous courons
Tu chantes	Vous chantez	Tu finis	Vous finissez	Tu cours	Vous courez
Il chante	Ils chantent	IL finit	Ils finissent	Il court	Ils courent

IMPÉRATIF

Chante !	Finis!	Cours!
Chantons !	Finissons!	Courons!
Chantez !	Finissez!	Courez!

SUBJONCTIF PRÉSENT

Que je chante	Que nous chantions	Que je finisse	Que nous finissions
Que tu chantes	Que vous chantiez	Que tu finisses	Que vous finissiez
Qu'il chante	Qu'ils chantent	Qu'il finisse	Qu'ils finissent

Que je coure Que nous courions / Que tu coures Que vous couriez / Qu'il coure Qu'ils courent

L'impératif

Prenons en premier lieu le mode impératif. On dit à quelqu'un: *Ferme la porte!* Qu'est-ce que cela implique? D'abord, notons deux choses. Il faut qu'il existe une porte ouverte pour que cette phrase soit utilisable. Deuxièmement, il faut qu'on s'adresse à une personne (ou à un être animé) capable de fermer la porte. Il serait bizarre de dire "*Ferme la porte!*" à un livre ou à une chaise. Et il serait également bizarre de dire "Apportez-moi le mur!" ou "Mettez la lune là!" en parlant d'un vrai mur ou de la vraie lune. C'est que le mode impératif suppose un objectif *non pas encore réalisé, mais réalisable*, ainsi qu'un interlocuteur capable de réaliser cet objectif. On pourrait donc qualifier le sens de l'impératif comme une "réalité à produire".

Le mode impératif est possible à la deuxième personne, puisque c'est l'interlocuteur qui est censé produire la réalité que veut la personne qui prononce la phrase impérative. Il est aussi possible à la première personne du pluriel, dans le cas de *nous inclusif,* par exemple:" Toi et moi, allons au cinéma maintenant!". L'impératif est impossible dans le contexte d'un *nous exclusif*. Par exemple: *"Ma sœur et moi, allons au cinéma!".

En outre, l'impératif suppose une réalité présente. On ne peut pas demander à quelqu'un d'avoir fait quelque chose dans le passé. Cependant, dans les grammaires classiques, on continue à mentionner un impératif passé: *Ayez eu confiance en lui!, Soyez arrivé à l'heure!* Tout cela avec des connotations très littéraires.

Le subjonctif

Le subjonctif, comme l'impératif, n'est pas utilisé pour dire la réalité d'un événement. Considérons les exemples suivants:

1. Il est impossible qu'il soit en retard.
2. Il est possible qu'il soit en retard.

3. Je ne veux pas qu'il soit en retard.
4. Je ne pense pas qu'il soit en retard.
5. Je sais qu'il est en retard.
6. Il sera probablement en retard.
7. J'espère qu'il sera en retard.
8. Je pense qu'il est en retard.

Notez que dans les 4 premiers cas, on trouve le mode subjonctif, tandis que dans les 4 derniers, c'est l'indicatif qui se manifeste. D'où vient la différence? Dans les 4 premiers cas, il s'agit d'une situation qui met en question la réalité de l'événement (ici le fait d'être en retard). Par contre, dans les 4 derniers cas, cette réalité est vue comme vraie et présente.

A cause d'exemples de cette sorte, on peut identifier la valeur du mode subjonctif: le subjonctif identifie un événement comme irréel, c'est-à-dire, sans rapport nécessaire avec la réalité.

L'indicatif

Si l'impératif identifie un événement qu'on voudrait obtenir, et le subjonctif l'irréalité d'un événement, l'indicatif représente une simple constatation de la réalité, sans jugement ni objectif à atteindre.

Lorsqu'on dit:" Je vois ton ami", on ne fait qu'une observation. C'est cette absence d'élément supplémentaire qui fait que l'indicatif est le plus neutre des modes flexionnels.

On peut aussi montrer la neutralité (ou en d'autres termes, le statut non marqué) de l'indicatif en voyant comment il peut remplacer les deux autres modes. Ainsi à la place de "*Ouvre la porte*!", je peux dire " *Peux-tu ouvrir la porte*?" ou bien "*Tu ouvriras la porte*?". De faVon analogue, à la place de "*Je ne pense pas qu'elle soit fâchée"* je peux dire *"A mon avis, elle n'est pas fâchée*".

Par contre, je ne peux pas remplacer toutes les occurrences de l'indicatif par l'impératif ou le subjonctif.

La voix

Chaque verbe représente *une fonction* au sens mathématique y = f(x), c'est-à-dire une *relation* entre des termes. Chaque terme mis en relation par le verbe s'appelle un *argument*. Considérons les cas suivants:

1. *Pierre dort*. Pierre (argument), dort (relation) Dort (Pierre) = Pierre dort.
2. *Janine a acheté un nouvel ordinateur*. A acheté (Janine, ordinateur)
3. *Michelle donnera sa réponse à Jean demain*. Donnera (Michelle, sa réponse, Jean)
4. *Son frère a mis son manteau sur le lit.* A mis (son frère, son manteau, le lit)

5. *La petite fille dessine un cheval avec son stylo*. Dessine (la petite fille, un cheval, son stylo)

Dans toutes ces phrases, le verbe fournit un cadre pour un ou plusieurs arguments.

Dans la première, on trouve un seul argument *Pierre* qui représente l'**agent**, celui qui accomplit l'action du verbe.

Les autres agents dans les autres phrases sont *Janine, Michelle, son frère et la petite fille*.

Dans la deuxième phrase, on trouve aussi un argument qui représente la personne ou la chose influencée par l'agent: un nouvel ordinateur. On l'appelle le **thème** du verbe. Les autres thèmes dans les autres phrases sont *la réponse, son manteau et son cheval*.

Dans la troisième phrase, on trouve une personne qui reçoit quelque chose de l'agent: à Jean. On l'appelle le **bénéfacteur**.

Dans la quatrième phrase, on trouve un argument qui indique l'endroit qui reçoit une action: sur le lit. On l'appelle la **destination**.

Finalement dans la cinquième phrase, on trouve un argument qui indique l'outil utilisé pour accomplir un but: avec un stylo. On l'appelle l'**instrument**.

Chaque verbe de la langue fonctionne ainsi comme le centre d'une constellation d'arguments. Les différentes voix du système verbal servent à manipuler la place relative des arguments par rapport au verbe. On a ici l'image chimique d'une molécule avec un atome-noyau et sa valence.

La voix active

Dans une phrase simple, comme celles qu'on a vues tout à l'heure, l'agent du verbe est aussi le sujet grammatical de la phrase. Ce sujet grammatical précède le verbe, tandis que les autres arguments le suivent. Un tel arrangement s'appelle *la voix active*.

La voix passive

Prenons les exemples suivants:

1. Son frère a mis son manteau sur le lit.
2. *Son manteau a été mis sur le lit par son frère*.

Dans le premier cas, on a la voix active. L'agent précède le verbe et le thème et la destination le suivent. Par contre, dans le deuxième cas, c'est le thème qui précède le verbe tandis que l'agent le suit maintenant. En outre la forme du verbe a changé: a la place de "a mis" on trouve "a été mis". Nous avons ici un exemple de la voix passive. A quoi est-ce que tout cela pourrait servir? Pour répondre, prenons un autre exemple.

1'. Son manteau a été mis sur le lit

Ici c'est plus ou moins la même phrase qu'avant, sauf que maintenant l'agent est disparu. On

sait que *le manteau est sur le lit*, mais on ne sait pas qui l'y *a mis*. Du point de vue de la communication, la phrase passive sert à promouvoir le thème dans la position initiale, à abaisser la position de l'agent (parfois jusqu'à la disparition). Or, il y a des types de discours où justement l'identité de l'agent est sans importance et où c'est l'action et le thème qui comptent. Par exemple, c'est cela qui se produit dans le discours scientifique. Plutôt que d'écrire "J'évacue l'air du cylindre", on écrirait "L'air est évacué du cylindre". La personne qui évacue l'air n'a pas d'importance, c'est l'action qui compte. On voit donc que la voix passive permet de manipuler la place des arguments. Mais que fait-elle sur le verbe?

Prenons quelques cas:

1. Les techniciens ouvrent les portes tous les jours
   Les portes sont ouvertes tous les jours.
2. Les techniciens ouvriront les portes tous les jours
   Les portes seront ouvertes tous les jours.
3. Les techniciens ouvraient les portes tous les jours.
   Les portes étaient ouvertes tous les jours.
4. Les techniciens ont ouvert les portes tous les jours.
   Les portes ont été ouvertes tous les jours.

On voit que la voix passive se construit par le fait de conjuguer l'auxiliaire **être** de la même façon que le verbe principal et de mettre le verbe principal au participe passé.

Le temps

En français le mot "temps" a plusieurs acceptions:
- Temps chronologique: Au temps de Louis XIV; le 14 Juillet 1789.
- Temps physique: seconde, minute, heure….
- Temps verbal: aujourd'hui, hier, l'année dernière, dans un an….

Il faut donc se méfier du terme temps qu'on utilise pour parler du verbe. La ressemblance avec le mot ***temps*** qu'on utilise dans le langage de tous les jours pour parler du déroulement temporel ne veut pas dire que le temps verbal implique le mouvement du temps. De plus, l'image usuelle du temps verbal est assez simpliste. On le voit comme une ligne infinie à une dimension, qui vient du passé, touche le présent et s'étend vers l'avenir. Le présent serait comme une espèce de point mouvant. Or, le présent linguistique est beaucoup plus *élastique*. Considérons les exemples suivants:

1. On vous appelle au dîner. Vous répondez: "J'arrive". En fait, vous ALLEZ arriver. Linguistiquement vous voyez votre arrivée future comme un moment présent.
2. Vous êtes en train de prendre une pause au milieu d'une journée de travail. On vous

demande ce que vous faites. Vous répondez:" Je travaille". Linguistiquement vous voyez le temps qui entoure le moment où vous parlez comme faisant partie du présent.

3. On vous réveille pour vous dire "Vous dormez depuis deux heures". Dans cette phrase, on utilise le présent pour parler d'une activité qui a eu lieu au passé.

Tous les exemples ci-dessus montrent que le temps présent est élastique. Nous allons voir dans ce qui suit que tous les temps verbaux ont ce même niveau d'abstraction. Plus précisément, nous verrons que le système verbal du français est basé sur l'**aspect**, non pas sur le temps. L'analyse qui suit s'inspire des idées de Burger (1962).

Par l'aspect, nous voulons dire un point de vue sur la structure interne d'une situation. Par contre, le temps verbal relie un événement au moment d'énonciation, au passé, au présent ou bien au futur. Dans ce qui suit, nous examinerons une série de temps verbaux pour voir leur contribution au sens.

Le conjecturé

Considérons quelques exemples où l'on trouve le morphème –R-dans une série de verbes. D'habitude, on appelle *futur* le temps verbal qui se manifeste dans ces cas.

Il viendRa demain (futur simple).
Le professeur a dit qu'il seRait empêché lundi dernier (futur dans le passé).

Mais en fait, il ne s'agit pas nécessairement d'un moment futur.

1. Il neigeRa demain.
2. M. Lebaupin auRa discuté du problème avec le nouveau président.
3. Il m'a dit qu'il seRait là en fin de soirée, mais on ne l'a jamais vu.

Dans tous ces cas, le verbe décrit un événement dont l'existence est *conjecturée* par le locuteur. Dans le premier cas, le locuteur indique le temps qu'il fera demain, selon son jugement. Il ne s'agit pas d'une certitude, mais d'une conjecture. De même, dans la deuxième phrase, (qu'on trouve assez souvent dans les journaux), il s'agit d'un événement dont on n'a pas une connaissance certaine. On suppose que M. Lebaupin a discuté avec le nouveau président, mais l'emploi de *auRa* indique la conjecture. Finalement, dans la troisième phrase, il s'agit d'une situation qui a lieu au passé, comme l'indique *il m'a dit*, mais toujours conjecturelle à partir de ce point de vue: dans le passé, quelqu'un a jugé qu'*il seRait là* à un moment postérieur. Il ne s'agit donc pas d'un temps mais d'un aspect: on envisage l'événement dans son détail, non pas dans son mouvement temporel.

Exercice. Dans les œuvres d'histoire, on peut utiliser un présent historique et aussi un futur historique. Quel est son sens? Répondez sur la base d'exemples authentiques.

Quelques phrases-types:

1. *En avril 1792, Rouget de Lisle **écrit** à Strasbourg La marseillaise qui **deviendra** un siècle plus tard l'hymne national de la France.*

2. *En 1680 **est fondée** la Comédie française dont Napoléon **précisera** le fonctionnement par ses décrets de Moscou en 1812.*

3. *Louis Pasteur **naît** en 1822 et **meurt** en 1895. Il **commence** par étudier la chimie, mais il **s'intéresse** beaucoup aux microbes, ces êtres qu'il **considèrera** comme la cause de la plupart des maladies.*)

L'inactuel

Considérons maintenant quelques cas où l'on trouve les terminaisons de l'imparfait.

1. Je dormais quand le téléphone a sonné.
2. *Si j'avais assez d'argent, je passerais deux semaines dans le Sud.*
3. *(Au sujet d'un accident) Un pas de plus et j'étais mort!*
4. *Je voulais vous parler*.

Il ne s'agit pas d'un temps passé dans tous ces cas. Si le premier exemple porte sur le passé, le deuxième porte sur le futur, le troisième porte sur un futur possible qui dépend d'un pas de plus et le dernier porte sur le présent. Donc qu'est-ce que toutes ces phrases ont en commun si ce n'est pas le temps? Le point commun, c'est le fait que dans tous les cas, la situation décrite par le verbe est vue comme **inactuelle**, ou en d'autres termes, *sans contact direct avec le locuteur*.

Dans la première phrase, l'inactualité vient du fait qu'il y a deux plans dans l'action, un *arrière-plan*, où l'on dort, plan qui a moins d'importance, et un *premier plan*, où le téléphone sonne, plan vu comme essentiel.

Dans la deuxième phrase, il s'agit d'une possibilité inactuelle, puisque je n'ai pas l'argent en question. (Notez la différence qu'on obtient si j'envisage la situation où la présence de l'argent est vue comme certaine: *Quand j'aurai assez d'argent..,* ou bien *Une fois que j'ai assez d'argent*…. Dans les deux cas, le morphème –ais disparaît).

Finalement, dans la quatrième phrase, qu'on utilise comme forme plus polie à la place de "*Je veux vous parler*", il s'agit du moment présent, mais je présente ma demande comme inactuelle pour limiter sa force.

Expérience. Relevez d'autres cas où l'on utilise l'imparfait pour parler du non-passé.

L'accompli.

Le troisième et le dernier aspect surgit dans les cas où l'on trouve un temps composé, formé par la combinaison du verbe "avoir" ou "être" suivi d'un participe passé. Dans le cas le plus simple, où l'auxiliaire est au présent, on parle du *passé composé*. Mais s'agit-il vraiment d'un passé? Considérons les cas suivants:

1. Il est arrivé à trois heures et quart.
2. (En regardant un coureur) Il a franchi la ligne d'arrivée!
3. (En réponse a une question) J'ai fini dans deux minutes.
4. (En imaginant son avenir) J'ai obtenu mon diplôme et j'ai trouvé un emploi.

Dans le premier cas, il est effectivement question du passé. Par contre, dans la deuxième phrase, on décrit quelque chose qui vient de se produire, qui fait partie du moment actuel (ce qui prouve, c'est le fait qu'on pourrait remplacer le passé composé par le présent ici: « Il franchit la ligne d'arrivée! »). Et dans la troisième et la quatrième phrase, on envisage une situation future, soit un futur très proche, soit un futur imaginaire.

Ce n'est donc pas le passé qui caractérise ces exemples. C'est plutôt le fait que dans tous les cas, la situation est vue comme **accomplie**. En d'autres termes, on voit la fin de l'action dans tous les cas: la personne est bel et bien arrivée dans le premier cas, on vient de franchir la ligne d'arrivée dans le second cas, et on se voit comme ayant fini son travail ou ses études dans les deux derniers cas.

On voit que là encore, il ne s'agit pas de temps, mais d'aspect.

Les combinaisons d'aspects

Les trois aspects que nous venons d'identifier (conjecturé, inactuel, accompli) forment le noyau du système verbal français. Ensemble, ils forment une sorte d'architecture mentale pour exprimer les situations dans leur déroulement. En partant des trois, on peut constituer essentiellement tous les temps verbaux. Considérons quelques exemples.

Nous avons vu qu'on peut dire "Je voulais vous parler" à la place de "Je veux vous parler". Le fait d'ajouter l'aspect inactuel adoucit la demande. Mais il existe une forme même plus adoucie "Je voudrais vous parler". Dans ce cas, on combine l'aspect inactuel et l'aspect conjecturé pour rendre la demande aussi peu directe que possible.

Maintenant comparons les phrases suivantes:

1. J'ai fini mon devoir.
2. J'aurai fini mon devoir demain.
3. J'avais fini mon devoir quand il est arrivé.

On constate que dans la première, il y a l'aspect accompli (porté par le participe passé). Par contre, le présent *ai* ne conjecture pas d'autre aspect.

Dans la deuxième phrase, il y a toujours l'aspect accompli, mais en outre l'aspect conjecturé, à cause de *aurai*.

Et dans la troisième phrase, il y a toujours l'aspect accompli, mais aussi l'aspect inactuel, à cause de l'imparfait. Cette dernière phrase signifie donc un événement qui est fini, mais en même temps distant du locuteur.

Une autre constatation importante à faire concerne la possibilité d'une forme non marquée, qui n'implique pas d'aspect. C'est le cas du présent en français qui fonctionne comme forme verbale non marquée. Ainsi il est possible d'utiliser le présent pour remplacer un autre temps lorsqu'on parle d'un événement passé: on le fait assez souvent quand on raconte des histoires oralement, et c'est la base du présent historique. En même temps, on peut utiliser le présent pour parler d'événements futurs. Par exemple, en planifiant une réunion, on peut dire: "Toi, tu expliques le problème, et moi, je présente la solution".

14. La morphologie comme trait distinctif

En phonologie, les traits distinctifs nous aident à identifier les phonèmes. Prenons par exemple le cas des voyelles. Les traits distinctifs se trouvent dans les oppositions oral/nasal; antérieur/postérieur; ouvert/fermé; arrondi/non arrondi.

En morphologie les morphèmes que nous assimilons à des traits distinctifs d'ordre morphologique, nous aident à identifier les catégories des mots dans les oppositions grammaticales du genre: masculin/féminin; singulier/pluriel; première personne/2e personne/3e personne; présent/futur/passé, actuel/inactuel; conjecturé/certain; accompli/non accompli etc. Dans la liste suivante, on pourra voir comment ces morphèmes distinctifs se manifestent dans les mots:

- ami/amie, chat/chatte, amoureux-amoureuse
- aime-aimait-aimerions, aimera, aimé, aimer
- oiseau/oiseaux; maison/maisons; maximum/maxima

Bibliographie

Burger, A. 1962. *Essai d'analyse d'un système de valeurs*, Cahiers Ferdinand de Saussure.
Imbs, P. 1968. *L'emploi des temps verbaux en français moderne*. Paris, Klincksieck.
Matthew, P H. 1991. *Morphology*. Cambridge.
Mok Q.I.M.1968. *Contribution à l'étude des catégories morphologiques du genre et du nombre dans le français parlé actuel*. MOUTON.

Tucker, R., Rigault, A., Lambert, W. R. 1970. *Le genre grammatical des substantifs en français-analyse statistique et étude psycholinguistique*.
Lessard, Greg. 1996. *La morphologie*, dernière modification.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 61-146

Trương Quang Đệ

Introduction - *Préambule* ***-*** *Aperçu général - Langue et Parole - Qu'est-ce qu'un texte ?*

Premier Chapitre, analyse structurale du texte, unités supérieures à la phrase

● ***Juxtaposition*** **ou asyndète** - ● ***Représentation*** *- Le représentant et le représenté on la même dénotation - Le représentant et le représenté n'ont pas la même dénotation mais possèdent une certaine affinité sémantique - Le représentant est une forme susceptible de concrétiser ce qui est signifié par le représenté - Le représentant exprime une notion classificatrice de ce qui est signifié par le représenté - Le représentant est l'expression générique de ce qui est représenté - relation d'hyperonymie entre le représentant et le représenté* ● ***Corrélation*** *– Identification - Différenciation* ● ***Quantification*** *– Fréquence* ● ***Temps*** *- Ordre chronologique des événements - Simultanéité des actions - Succession des actions - Présent historique - Passé simple* ● ***Espace*** *- Connecteurs spatiaux rétrospectifs – Connecteurs spatiaux perspectifs - Discours et connecteurs discursifs* ● ***Énonciation*** *- Langage citant juxtaposé au langage cité dans une UT - Résumé avec citation - Langage du locuteur juxtaposé au langage intérieur du héros - Article défini - Répétition du lexique - Répétition d'un même terme - Répétition d'un terme avec changement de sa nature (partie du discours) - Reprise par un hyperonyme - Reprise par un hyponyme* ● ***Parallélisme syntaxique*** *- Structure télescopique - Ordre des mots - Présupposition et implication – Coordination - Connecteurs d'opposition totale - Connecteurs de concession - Collecteurs de compensation - Connecteurs de précision – Adjonction - Adjonctives en termes isolé - Adjonctives à conjonction de coordination* ***-*** *Adjonctives à conjonction de subordination* ***-*** *Coordination adjonctive -*

Deuxième chapitre : la conversation

Aspect socio-logico-pragmatiques de la conversation - Stock linguistique et culturel commun - Communication phatique - Articulateurs logiques - Notion de relevance - Implicatures conversationnelles - Analyse structurale de la conversation ; les unités communicatives - Tours de parole - Actes linguistiques et actes non-linguistiques - Formes linguistiques des actes verbaux - Recherche des unités linguistiques – Segment - Syntaxe des segments – Echange - Syntaxe des échanges – Transactions - Syntaxe des transactions - Transactions et conversation-

Troisième chapitre : la narration

● ***Communication narrative*** *- Narration incluse (enchâssée) -* ***Narration indépendante*** ● ***Démarche épistémologique*** *- Récit minimal -* ***Poétique de la narration*** *- Unités du récit -* ***Motifs primaires*** *- Motifs secondaires -* ***Syntaxe du récit*** *-* ●***Analyse d'un Conte*** *-*

Quatrième chapitre : Les graphes dans l'étude du texte

Répétition du lexique - Les graphes et leur application en Grammaire du texte – Définitions - La cohérence du texte du point de vue graphique - La composition française - La contraction de texte - La réduction des graphes - Le texte à trous - Les plus grands porteurs d'information - Le recours au métalangage-

Cinquième chapitre : Grammaire de texte et Enseignement du FLE

Une typologie des textes

Bibliographie

Introduction

Préambule

J'ai emprunté, pour réaliser cette étude, de nombreux résultats de recherches publiés par des auteurs français, russes, anglo-saxons, allemands, vietnamiens...dans différents ouvrages et revues scientifiques. J'ai apporté aussi ma part de réflexion personnelle sur tous les problèmes traités. Mon ambition, très modeste mais aussi résolument déterminée, est de contribuer à la rénovation de l'enseignement du français dans notre pays, le Vietnam, que ce soit à l'École primaire, au Collège, au Lycée ou à l'Université. La grammaire de texte (désormais GT) n'est évidemment pas un problème entièrement neuf en 2013, c'est certain, mais l'ancienneté n'étant pas une garantie d'assimilation parfaite, je fais l'hypothèse raisonnable qu'un rafraîchissement des idées reste toujours d'actualité pour mes collègues en activité et pour tous leurs élèves ou étudiants.

Aperçu général

Avant les années cinquante, l'intérêt des linguistes était essentiellement centré sur l'étude de *la phrase* et de ses éléments constitutifs dans toutes les langues considérées alors comme des systèmes clos. La question du sens était donc réduite aux considérations minimalistes nécessaires à la définition des fonctions grammaticales des unités concaténées dans les limites de la phrase. On travaillait sur des énoncés en laissant généralement de côté, du moins dans l'enseignement scolaire, la question de l'énonciation, c'est-à-dire cette énorme part prise par le sujet parlant dans sa participation orale ou écrite à un échange réel. Sans doute la question de l'affectivité au cœur du langage était-elle bien connue depuis Saussure, Bally et Benveniste (entre autres), mais la préoccupation didactique majeure était décidément ailleurs et il était d'usage de rejeter ou de minimiser tout le « suprasegmental » estimé non discret, donc non mesurable.

Les dernières décennies du XXème siècle ont été caractérisées par une attention particulièrement grandissante accordée : d'abord aux unités supérieures à la phrase dites unités transphrastiques (désormais UT), puis aux textes eux-mêmes. Le phénomène est d'ailleurs fort compréhensible, étant donné la nécessité impérieuse, dans toutes les recherches scientifiques sur le langage, de dépasser le cadre de la langue pour entrer dans le domaine du discours. On a ainsi commencé par considérer le texte comme un ensemble d'unités transphrastiques dont chacune, à son tour, serait organisée d'une certaine manière à partir de phrases simples ou complexes. À la différence de la phrase réduite très arbitrairement à une unité de la langue, l'UT appartint au discours et connut des lois propres aussi bien pour sa composition que pour son comportement syntaxique. Mais on s'aperçut très vite aussi que le texte ne saurait être un simple ensemble de phrases ou d'UT. Il fut alors considéré à juste titre comme une entité autonome, un

signe linguistique plus ou moins complexe, d'une nature particulière dont l'étude devait partir de lui-même sans recourir à aucune unité intermédiaire. On compte toujours quatre principales tendances dans l'approche textuelle :

I. *La linguistique du texte proprement dit* qui se présente sous les deux aspects suivants :

- étude structurale se proposant de découvrir tous les moyens formels servant à réunir des éléments linguistiques ou langagiers (phrase, intonation, UT...) en texte et à présenter l'organisation syntaxique à l'intérieur du texte.

- étude sémantique se proposant de découvrir le sens global du texte à partir d'indices formels et énonciatifs internes ou externes au texte.

II. *La théorie du récit ou narratologie*, dans laquelle on se propose de découvrir les principes de la construction de textes de différents genres et de les analyser du point de vue de leur logique narrative. Par exemple, bon nombre d'ouvrages existent sur l'étude des contes populaires, des récits mythiques, des histoires drôles...

III. *La sémiologie textuelle* destinée à l'étude des figures textuelles symboliques concernant les significations profondes. On appelle cette tendance « sémantique de deuxième génération », tandis que la « sémantique de première génération » concerne les signes isolés du langage (mot ou syntagme).

IV. *La sémio-linguistique du texte* qui vise à étudier le texte de façon intégrale. Cette approche est caractérisée avant tout par la fusion de nombreuses sciences apparentées à l'étude du langage, à savoir la sémiotique, la psychologie du cognitivisme, la sociologie, la culturologie...En d'autres termes, l'approche sémio-linguistique d'un texte demande de le placer dans le contexte des problèmes vivants et complexes de la société humaine et non de l'isoler de toute activité sociale.

Nous nous sommes fixé pour but de rassembler autant que possible les réflexions encore dispersées sur la grammaire de texte du français avec pour objectif didactique de faire prévaloir la linguistique du texte dans l'enseignement du français.

Langue et Parole

La dichotomie langue-parole avancée par Ferdinand de Saussure au début du 20e siècle reste toujours actuelle et continue de générer de nombreuses conceptions théoriques complexes. Tout le monde s'accorde sur le fait que la dichotomie est nécessaire et que, bon gré mal gré, on doit avoir affaire à elle du moment qu'il s'agit de mener une recherche sur le langage humain. Pourtant, comprendre à fond la distinction langue-parole n'est pas du tout chose aisée.

D'après Saussure, la langue est un système de signes formant un vaste réseau dont chaque partie est reliée à d'autres par un ensemble de règles immanentes tandis que la parole est le résultat d'une énonciation, c'est-à-dire la production langagière d'un ou de plusieurs locuteurs dans des conditions spatio-temporelles définies. Par exemple, quand on parle français, on doit se servir, le plus souvent, sans qu'on y songe sérieusement au moment où l'on s'exprime, des règles de cette langue. Mais dans les productions langagières de chaque locuteur, il y a des manières de s'exprimer qui sont propres à ce dernier : intonation, choix des mots et des expressions, habitudes de communion phatique, constructions syntaxiques plus ou moins personnelles...

Donc, d'un côté, les règles de la langue formant système clos, et, de l'autre, les utilisations individuelles et diverses que chacun fait conformément d'actes de parole particuliers. Dans l'optique de l'école saussurienne, la langue est un code et la parole est représentée par les diverses manifestations de ce code, à savoir les messages.

Toutes les communications doivent se réaliser sur la base d'un code (d'une langue), mais se manifestent dans la parole. C'est ainsi qu'à la différence de Saussure, nous pensons que la parole n'est pas simplement un produit individuel désordonné mais un domaine où le social est nettement marqué et où la culture nationale se révèle dans toute sa plénitude.

La dichotomie langue-parole implique des vues différentes sur les unités linguistiques. D'une part, ce sont des unités de langue bien connues dans les études linguistiques consacrées aux grammaires traditionnelle, structurale et générativo-transformationnelle. D'autre part, on a des unités de parole (ou des unités de communication verbale), étudiées dans des travaux sur le discours, sur le récit et sur l'argumentation...

C'est justement une dichotomie de ce type qui nous intéresse, car, pour étudier le texte afin de découvrir des procédés utiles à l'enseignement des langues, il nous faut délimiter les unités de parole grâce non seulement à la théorie du discours, mais aussi aux apports de la psycholinguistique, de la sociolinguistique, et des autres sciences qui ont le langage pour objet d'étude.

Qu'est-ce qu'un texte ?

Une des remarques les plus célèbres de F. de Saussure est : « *c'est le point de vue qui crée l'objet et non l'inverse* ». Nous croyons que cette remarque s'impose ici à propos du texte.

« On ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non ». Cette phrase de Paul Watzlawick n'est pas une boutade. Elle signifie que le silence même est un acte de communication, donc un texte, dans la mesure où l'on ne peut le traduire que par un texte interprétatif. En d'autres termes, tout est texte dès lors qu'on considère que nous communiquons toujours et de toutes les façons (onomatopées, mots isolés, graffitis sur un mur, affiches, mimiques, gestes etc..). Mais pour les besoins de notre exposé, nous resterons ici dans le domaine classique et nous

considérerons arbitrairement que chaque individu communique par texte (au sens linguistique du terme) et non par phrases isolées. Le point de départ de la GT que nous proposerons ici sera donc la recherche des unités de parole et de leur organisation syntaxique et sémantique.

Si, pour la linguistique de la langue, la phrase est considérée comme l'unité supérieure de la syntaxe subdivisée en sujet et prédicat (ou en SN = syntagme nominal et SV= syntagme verbal), la linguistique de la parole part de l'énoncé minimal de la communication, à savoir un « énoncé » subdivisé en *thème* et en *rhème.*

Exemple : dans *Ton Père fait de la bicyclette* :

- le thème est ce qui est connu par les participants, donc *Ton Père*
- le rhème (ou propos) est l'information nouvelle apportée : *fait de la bicyclette*

Au point de vue formel, un énoncé correspond quelquefois à une phrase, mais il s'agit de deux niveaux différents, rarement commensurables. Le noyau de l'énoncé étant le *rhème*, un mot peut donc constituer à lui seul un énoncé.

Exemple : *Bonjour ! Salut ! Imbécile ! Bof !*

Nous nous trouvons dès lors au carrefour de deux orientations différentes dans l'étude du texte. La première considère le texte comme un ensemble organisé d'éléments constituants, à savoir les énoncés et les UT. En ce sens, le texte peut se réduire à un seul énoncé ou, à la limite, à un seul mot, placé dans des situations d'énonciation définies (locuteur, allocutaire, mentalité, conditions spatio-temporelles...).

Rappelons, par exemple, les lettres laconiques échangées par deux seigneurs à propos d'une invitation à la chasse, chacune ne contenant qu'un seul mot : la première *« Quand ?*» et la seconde *« Demain* ». Tout proverbe, dicton, slogan ou mot d'ordre peut constituer à lui seul un texte.

L'étude de la parole révèle que la phrase isolée, même indépendante, doit son sens au contexte. Pour devenir un énoncé, elle doit faire partie d'un ensemble de produits langagiers appelé U.T qui s'organise sur la base de *connecteurs textuels* : conjonctions, substituts, coordinations....unités ne ressemblant en rien aux appellations traditionnelles réservées aux textes écrits : chapitre, paragraphe, alinéa...qui ne sont que des créations subjectives de leurs auteurs.

La seconde orientation considère le texte comme un tout indivisible : le signe linguistique qui possède, comme les autres signes, ses deux faces inséparables, le *signifian*t ou récit et le *signifié* ou l'histoire.

- L'étude du récit portera sur le signifiant du texte, c'est-à-dire sur l'organisation phonique et syntaxique, sur les manifestations sonores et les unités minimales (morphèmes ou tagmèmes);
- l'étude de l'histoire portera sur le signifié du texte, c'est-à-dire sur son intention communicative, sur sa valeur morale et sur ses effets pragmatiques.

Il en résulte que les critères utilisables pour faire la typologie des textes sont très nombreux et varient d'un point de vue à un autre. Il y en a qui s'appuient seulement sur le côté signifiant du texte, et d'autres sur son côté signifié. Emile Benveniste s'est basé sur les rapports dans le schéma de la communication pour classifier les textes en discours directs, discours indirects (ou rapportés), énoncés sans locuteur, récits (ou histoires). Mais en nous fondant sur le signifiant seul, nous pouvons citer ces catégories de textes :

- Texte constitué d'un seul mot.
- Texte constitué d'un seul énoncé correspondant formellement à une seule phrase (proverbe, dicton, slogan...).
- Texte fermé (poème classique, sentence parallèle, modèle de lettre...).
- Texte ouvert (roman, description, rapport, épopée...).
- Texte cyclique (dont le motif principal se répète comme une vis sans fin).

Nous nous bornerons, dans ce travail sur l'introduction à la linguistique de texte du français, à examiner trois types de textes : le texte écrit (du genre extrait de roman ou article de journal), le récit et la conversation.

Premier Chapitre

L'Analyse structurale du Texte, les unités supérieures à la phrase

La phrase prise dans un sens nouveau, désormais phrase-énoncé constituée d'un thème et d'un rhème, sera considérée ici comme unité minimale de communication.

Comme nous l'avons déjà dit *supra*, la linguistique de la langue limitait son objet d'étude à la phrase. Bloomfield, le chef de file du structuralisme américain, a développé de façon claire et concise ce point de vue en ces termes :

« A sentence is an independent linguistic form, not included by virtue of any grammatical construction in any larger linguistic form ». « How are you ? It's a fine day. Are you going to play tennis this afternoon ?" Whatever practical connexion there may be between these three forms, there is no grammatical arrangement uniting them into one larger form: the utterance consists of three sentences. The sentence is the largest unit of grammatical description.... ».

(«Une phrase est une forme linguistique indépendante, non incluse en vertu d'une construction grammaticale dans une forme linguistique plus large». «Comment allez-vous? C'est un beau jour. Allez-vous jouer au tennis cet après-midi? » Quelle que soit la connexion pratique qu'il peut y avoir entre ces trois formes, il n'existe pas d'accord grammatical les unissant dans une forme plus large: l'énoncé se compose de trois phrases. La phrase est la plus grande unité de description grammaticale ....).

Le point de vue de Bloomfield est exact dans la mesure où l'on exclut le sens de toute étude linguistique (comme il l'a fait souvent). Grammaticalement parlant, rien n'empêche de mettre n'importe quoi après *« How are you ?* » (« Comment allez-vous ? ») au lieu de *« It's a fine day* » (« il fait beau »). Par exemple, on pourrait mettre *« Were you at the meeting this morning*? » ("Etes-vous allé au meeting ce matin?") . Mais il serait aberrant, voire même impossible - sauf dans les pièces de Ionesco, par exemple, où l'absurdité est un ressort comique très prisé au théâtre - d'avoir la disposition suivante : *« How are you ? America is a bad country. My wife is reading an interesting novel in her room »*. (« Comment allez-vous? L'Amérique est un méchant pays. Ma femme lit une nouvelle intéressante dans sa chambre »).

Tout le monde s'accordera donc pour dire qu'une phrase, même indépendante, doit son vrai sens au contexte et qu'il doit y avoir une certaine cohésion dans un ensemble de phrases. Cette cohésion se présente sous des aspects structuraux et, quand il s'agit d'une cohésion sémantique, on a affaire à la cohérence textuelle. La cohésion du texte dans la perspective structurale est due au fait que des groupes de phrases se forment à l'intérieur du texte en unités transphrastiques grâce à un jeu de connecteurs syntaxiques et lexicaux (conjonctions, substituts, hyperonymes...). Dans la perspective sémantique, la cohérence du texte est due aux connecteurs thématiques (progression thématique, présupposition, implication logique, situation d'énonciation...).

Revenons aux phrases de Bloomfield citées plus haut. La seconde, « It's a fine day » est liée à la première « How are you ? » par un opérateur de communion phatique, en ce sens que les gens d'un certain âge, à leur première rencontre du jour, échangent par habitude des propos sur le temps qu'il fait. Le lien entre la deuxième « It's a fine day » et la troisième « Are you going to play tennis this afternoon ? » (« Est-ce que vous allez jouer au tennis cet après-midi ? ») est assuré par un connecteur sémantique d'implication logique.

Il fait beau ----------il fait un temps propice aux jeux et distractions.
(ce qui est posé) (ce qui est impliqué)

La troisième phrase vient s'accrocher à l'impliqué de la deuxième et non à la deuxième elle-même. Les éléments formateurs de l'unité transphrastique, qui est l'unité du discours, sont dégagés du texte essentiellement en raison de leur valeur sémantique, mais ils possèdent également des marques, le plus souvent difficilement décelables, de leur structuration.

L'analyse d'un texte en unités transphrastiques s'appuie sur des structures grammaticales et des procédés lexicaux mis à sa disposition par le code linguistique. On peut trouver parmi ces procédés grammaticaux et lexicaux la juxtaposition, l'adjonction, le parallélisme syntaxique, les structures télescopiques, l'emploi anaphorique et cataphorique des substituts grammaticaux et lexicaux, les déictiques, l'article défini, la répétition du lexique...

Mais il faut bien remarquer que les contours de l'UT sont parfois assez flous, parce que celle-ci possède de multiples caractéristiques. On peut pourtant tenir pour établi que chaque UT renferme une proposition-énoncé indépendante à laquelle se joignent d'autres constructions grammaticales.

● Juxtaposition ou asyndète

C'est un procédé syntaxique qui consiste à unir deux ou plusieurs propositions-énoncés pour former une UT correspondant à une communication sans avoir recours à aucun autre moyen formel de liaison que les signes de ponctuation, la représentation, la déduction sémantique et la répétition du lexique. Dans une UT, les phrases à juxtaposition perdent leur indépendance communicative. Elles sont grammaticalement proches de celles de la coordination dont la structure est conditionnée par un équilibre syntaxique et sémantique ainsi que par un identique schéma d'intonation des parties coordonnées.

Les parties formant l'UT à juxtaposition sont reliées les unes aux autres au même niveau pour exprimer :

- l'idée de suite (antéposition ou postposition)
- la simultanéité.
- la comparaison ou l'opposition.
- l'homogénéité des événements.

Il doit y avoir des termes communs aux composantes d'une UT et cette communauté de termes est considérée comme le trait structural caractéristique des unités à juxtaposition.

● **Représentation**

Dans une UT à juxtaposition, les phrases indépendantes sont reliées les unes aux autres le plus souvent par des connecteurs de représentation qui sous-tendent le rapport représenté-représentant.

Le représentant et le représenté ont la même dénotation

Dans ce cas, le représentant doit appartenir à l'une des classes suivantes : pronom personnel, pronom démonstratif, pronom possessif, adjectif numéral ordinal.

Exemples

Le papa du petit Ferdinand est ouvrier emballeur. ***Il*** *travaille rue des Ebenos, où la maman mène parfois les petits. On* ***le*** *voit clouer des caisses sur le trottoir devant la boutique de son patron.* (*L'Ile rose- Ch. Vildrac).*

Souvent le nom d'un saint a servi à désigner ***une localité. Celle-ci****, à son tour, a pu donner son nom à une spécialité quelconque*. (*Doppagne - Les trois aspects du français contemporain).*

Un beau jour de printemps comme celui-ci, Mme Prêtre n'avait quitté son fauteuil, de dix heures du matin à sept heures du soir, que ***deux fois****.* ***La première,*** *vers midi pour aller finir un ragoût de mouton de la veille ;* ***la seconde****, vers trois heures, pour aller surveiller le docteur Fischer qui téléphonait de la loge et qu'elle soupçonnait de tricher sur les communications. Elle avait donc pu vérifier en paix toutes les allées et venues des locataires. (L'Empire céleste- Maillet-Joris).*

Le représenté et le représentant n'ont pas la même dénotation mais possèdent une certaine affinité sémantique

Le représentant n'appartient pas à la même partie du discours que le représenté.

Exemples

L'économie française ***dépend*** *pour une grande partie de l'exportation.* ***Cette dépendance*** *semble persister et pose pas mal de problèmes aux responsables du pays.*

Dans toutes les sociétés, les moeurs, les coutumes ***évoluent. Le combat*** *se révèle multiple et c'est une visite à ces différents fronts que l'on vous propose ici.*

Le représentant est une forme susceptible de concrétiser ce qui est signifié par le représenté

Actuellement on constate l'expansion de *trois dispositions poétiques* en France et dans plusieurs autres pays :

(1*) les vers libres* (la rime persiste)
(2) *les vers libérés* (la rime disparaît)
(3) *le verset* (une forme poétique sans rime composée de phrases longues constituant des paragraphes).

Le représentant exprime une notion classificatrice de ce qui est signifié par le représenté

Exemple

Nous devrions disposer d'un dictionnaire sur fiches, d'une discothèque où les enregistrements les plus variés seraient conservés. Tous ces documents devraient pouvoir être consultés par tous les chercheurs intéressés, français et étrangers. (*Sauvageot).*

Le représentant est l'expression générique de ce qui est représenté

Exemple

La langue populaire et la littérature qui la reflète constituent une réserve étonnante de vie où viennent puiser la langue moyenne ou bourgeoise et la langue officielle. ***Le phénomène*** *est ancien dans la littérature française, mais l'élan du XVIe siècle avait été brisé par les restrictions du classicisme*. (*Doppagne).*

L'expression générique vient d'une liste assez longue de mots dont voici les plus usités :

- processus*, évolution, analogie, développement, tendance, emploi, modification, manifestation, phénomène.*
- raison, *motif, cause, condition, facteur, rapport, relation, dépendance.*
- résultat, *constatation, affirmation, conclusion, preuve, problème, idée, pensée, produit.*
- remarque*, observation, précision, explication, analyse, étude, fait, procédé, interprétation, transformation, principe, doctrine, théorie, pratique, détail, refus, répugnance, amour, sentiment, malheur, bonheur, joie, passion.*
- travail*, oeuvre, ouvrage, action, geste, mouvement, affaire, situation, scène, spectacle, cas, occasion, point, circonstance, condition.*
- volonté, *désir, ordre.*
- chose, *truc, machin...*

Exemples

Antoine est admis à l'écrit, mais il est recalé à l'oral : il a séché sur des questions de géographie et d'histoire qui ne l'intéressent pas. ***Après cet échec****, il hésite à choisir sa vie.* (*Migeot – A. de Saint-Exupéry).*

On a trop demandé à ce pauvre instituteur : être tour à tour conseiller culturel et responsable de l'éducation de la commune, défenseur de la langue française, secrétaire de la mairie, bref bonne à tout faire. ***La conséquence*** *est inévitable : il est surmené et les parents d'élèves ne sont pas satisfaits de son travail à l'école.*

Relation d'hyperonymie entre le représentant et le représenté

oiseau----------animal
ouvrier----------homme
instituteur---------enseignant

Exemple

Le papa du petit Ferdinand est ouvrier emballeur. C'est un ***homme*** *maigre et blond, aux moustaches tombantes, un peu voûté*. (*Ch. Vildrac).*

● Corrélation

Les phrases indépendantes qui composent une UT peuvent se relier les unes aux autres par un ensemble discret de termes corrélatifs. L'énumération est un acte de langage qui se manifeste sous diverses formes de corrélation :

- *d'abord....puis.....ensuite.....enfin.....*
- *premièrement.....deuxièmement.....dernière-ment.....*
- *en premier lieu.....en second lieu.....en dernier lieu.....*
- *primo.....secundo.....tertio.....*
- *d'une part.....d'autre part.....*
- *d'un côté.....de l'autre.....*
- *ici.....là.....là-bas.....*

Exemples

Énumérons maintenant nos serfs : ***D'abord*** *le père Perrault. (Le titre de père, en Craonnais, est obligatoirement accolé au nom des hommes, même célibataires, qui ont dépassé la quarantaine et n'ont pas droit, de naissance, à s'entendre appeler « monsieur ». Il est officiellement employé en chaire). Les contes de Perrault, entendez : ses histoires de chasse, ou plutôt de braconnage, sont une des rares choses qui aient enchanté mon enfance. Perrault était jardinier, garde-chasse*

et propriétaire d'une épicerie dans le bourg de Salodot. ***Ensuite****, la tribu des Barbelivion. Jean, le père, le dernier Gaulois, tenancier de la fermette annexe ; la mère Bertine, championne du battoir et du pilon à beurre (on fait le beurre, en Craonnais, dans une haute jarre, où tombe et retombe inlassablement un genre de piston.) ; Bertinette, la fille, qui avait le cou tordu par une facétie des tendons ; le gars Jean, dit Petit-Jean, dénicheur.* ***Puis,*** *les Huault, tenanciers de la vergeraie, accablés de filles dont l'une ne me sera pas cruelle ; les Argier, tenanciers de la Bertonnière, grands amateurs de nos carpes, secrètement raflés de nuit dans nos étangs à la bâche ou au tramail.* ***Enfin****, Jeannie, avec qui s'en est allé le secret du fromage ... , le père Simon, son homme, poussant dans les fesses quatre vaches pie , le curé Létandard, les vicaires, le marchand de peaux de lapins et trois cent paysans qui allaient régulièrement à la messe du dimanche, trois cent paysans pour nous anonymes comme les corbeaux, mais qui, eux, nous connaissaient bien et nous gratifiaient au passage d'obséquieux « Bonjour, mon petit Monsieur ».* (Hervé Bazin - *Vipère au poing).*

La longueur du passage est pleine de signification. Tant que les corrélatifs ne sont pas tous mentionnés, l'UT s'allonge et cela jusqu'au dernier terme d'une corrélation. Une UT plus restreinte sera composée des mêmes termes que dans l'exemple ci-dessus.

Il va ***d'abord*** *faire ses courses au Casino.* ***Puis*** *il passe chez les Mercier pour prendre une tasse de café avec eux.* ***Ensuite,*** *à dix heures, il se présente à son bureau. Et là, comme il n'a rien à faire, il se met* ***enfin*** *à remplir des mots croisés.*

Identification

Les idées contenues dans les composantes d'une UT peuvent être liées les unes aux autres par des connecteurs syntaxiques dits connecteurs identificateurs et exprimées au moyen des adjectifs « même », « pareil », « analogue », « semblable », « commun », ...qui entrent chacun dans des syntagmes nominaux dont le noyau a été évoqué antérieurement.

Exemples

La plupart des pays africains traversent maintenant une période difficile, surtout dans le domaine économique. ***La même situation*** *caractérise les autres pays du tiers monde.*

Il ne saurait être question d'expliquer ici dans quelles conditions la France a peu à peu perdu toutes ses anciennes colonies après la guerre. On constate ***une évolution semblable*** *pour l'Angleterre et pour les autres Empires.*

Dans de nombreux pays sous-développés, la faim a été enfin battue grâce aux succès merveilleux de la révolution verte. ***Un résultat analogue*** *pourrait être obtenu en ce qui concerne le combat contre la mortalité enfantine ou l'analphabétisme.*

Différenciation

Les composantes d'une UT sont mises en confrontation les unes avec les autres non seulement par leur ressemblance ou par leur identification d'idées, mais aussi par leur dissemblance ou par leur différentiation. Les connecteurs différentiateurs sont exprimés au moyen des adjectifs : « autre », « différent » qui connaissent la même distribution que les adjectifs d'identification.

Exemples

La principale difficulté provient de la crise énergétique. ***Un autre problème*** *est créé par une forte baisse du franc par rapport à la position renforcée du dollar.*

La langue française a été façonnée par des élites sociales réduites en nombre, mais qui exerçaient le commandement et décidaient des destins du pays. ***Un autre facteur*** *est intervenu dans le même sens, le prestige exercé incontestablement sur l'ensemble du corps national par les élites intellectuelles : professions libérales, universitaires, savants et surtout écrivains.*

Pour les promoteurs immobiliers, l'essentiel est de construire davantage de tours n'importe où et n'importe comment. ***Un problème d'ordre tout à fait différent*** *se pose aux habitants de la ville : des logements plus humains et une vie plus saine, plus proche de la nature.*

● **Quantification**

Nous avons dans ce cas des connecteurs quantificateurs qui sont exprimés au moyen :

- d'adverbes de quantité : *beaucoup, peu, bien peu....*
- de pronoms indéfinis : *plusieurs, certains, quelques-uns, beaucoup.....*
- d'adjectifs qualificatifs : *nombreux, innombrable, multiples (au pluriel)...*
- de groupes du nom marquant la quantité : *la plupart, la majorité, une minorité, une partie, une série, un ensemble...*

Ceux-ci s'emploient en général comme déterminants :

- d'un syntagme nominal,
- de groupes nominaux contenant le mot « nombre » : *nombre, un certain nombre, un bon nombre, un petit (grand) nombre, un nombre réduit (infini, restreint, limité...)*

Exemples

Aujourd'hui, de la Méditerranée aux Alpes, le temps sera très nuageux et passagèrement pluvieux. Quelques éclaircies pourront se développer l'après-midi. Les températures resteront douces pour la saison, les vents faibles. Risque d'avalanches, en particulier dans les Alpes. (*Humanité)*.

Chaque année, depuis 1880, quand arrivent les derniers jours de mai, le peuple de Paris et de sa banlieue se rassemble pour rendre hommage aux héros de la Commune dont le souvenir est gardé précieusement dans le cœur de la classe ouvrière depuis plus d'un siècle. Samedi encore, ***plusieurs***

personnes ont participé à la lente montée au Mur des Fédérés. (*Humanité)*.

On peut rapprocher des interjections ***un certain nombre*** *d'onomatopées descriptives : tic tac ! cric crac ! ding dong !* ***Beaucoup*** *appartiennent au langage enfantin : miaou ! teuf teuf !* ***D'autres*** *accompagnent la mimique des gens à l'imagination vive...* (*Grammaire Larousse).*

Fréquence

Les connecteurs de fréquence sont formellement exprimés par des adverbes :

parfois, quelquefois, souvent, toujours, constamment, rarement...

ou des syntagmes adverbiaux dont les termes cités plus haut constituent les noyaux :

presque toujours, assez rarement, très souvent, le plus souvent....

Dans une UT ces connecteurs apparaissent le plus souvent comme membres actualisés de l'énoncé avec une intonation particulière. Ils se distinguent ainsi des adverbes employés dans les phrases constituantes et qui ne sont pas actualisés.

Exemples

Marie-Claire et moi, nous étions heureuses de quitter la ville une journée entière. Nous aimions nos dimanches. ***Le plus souvent****, un tramway nous conduisait seulement dans la banlieue...*

Lorsque j'avais congé, j'allais à Paris chez mon oncle. Je le trouvais toujours dans son atelier où il peignait sans cesse : mon oncle était peintre. Ma tante, assise dans son coin, lisait ou tricotait. ***Quelquefois*** *l'artiste me prenait comme modèle et j'aimais rester longuement sous son regard, pendant que mon image naissait peu à peu sur sa toile...*

...A quatorze ans, lire « Le Grand Meaulnes ». A quinze, « l'Ingénu », « Candide » et « Madame Bovary ». A seize, « Les liaisons dangereuses » et « Sous le soleil de Satan ». ***Parfois****, il découvrait un livre trop tard. « Le bal du comte d»Orgel » par exemple. A son avis, c'est à douze ans qu'il aurait dû le lire. Il se désolait, le feuilletait avec l'impression de perdre son temps.* ***Souvent aussi,*** *ils transportaient leurs livres et une couverture sur une longue pelouse en pente qui s'étendait devant la maison.* (F. Marceau-*Bergère légère)*.

L'imparfait implique ainsi uniquement une référence à une élocution située dans le passé mais il ne renseigne pas sur l'événement auquel il fait allusion, ou plus précisément, il ne le situe pas dans son temps propre, mais exclusivement dans le temps du récit ou de l'élocution. ***C'est très rarement*** *que le locuteur s'arrache à cet automatisme pour émettre des énonciations du type : J'ai appris qu'il est malade...* (*Sauvageot).*

● Temps

Les connecteurs temporels servent à former des UT dont la cohérence est due à :

- l'ordre chronologique des événements relatés.
- la simultanéité des actions.
- la succession des actions.

Ordre chronologique des événements

Les connecteurs chronologiques prennent généralement les formes suivantes :

aujourd'hui, de nos jours, actuellement, maintenant, à l'heure actuelle, dans l'état actuel des choses, à présent...

autrefois, auparavant, dans le passé, au seizième siècle, jusqu'à une date récente.....A l'avenir, dans quelques années...

Exemples

***Autrefois**, le bien-parler était diffusé par les orateurs, les acteurs dramatiques, les enseignants. Les uns et les autres avaient reçu ou s'étaient donné une éducation phonique. Il n'en est plus de même **aujourd'hui.** Le premier venu s'arroge le droit de parler en public sans s'être soumis à la moindre préparation.* (*Sauvageot)*.

*Jusqu'au XVIe siècle, « en » (latin « in ») a rempli tous les emplois de « dans ». Il ne reste plus, des différentes combinaisons que formait la préposition « en » avec l'article, que la particule « ès » (en les) dans les formules : bachelier ès lettres, docteur ès lettres. **Actuellement**, « en » n'est plus employé devant un nom que précède l'article défini.* (*Grammaire Larousse)*.

Simultanéité des actions

Pour un texte portant sur la description (ou la relation) des actions, des états d'âme ou des aspects statiques des choses, la simultanéité servira par excellence de critère pour délimiter les UT. Le français offre ici une possibilité bien connue : l'emploi de l'imparfait quand il s'agit de la description du fond des problèmes. L'expérience vécue des sujets parlants francophones montre que chaque fois qu'on saute de l'imparfait à un autre temps, au passé composé par exemple, on change d'attitude à l'égard de l'objet. Autrement dit, on passe du statique au dynamique.

Exemples

La peinture d'un portrait :

J'étais accroupi sur mon lit et Salamine s'était assis sur une chaise devant la table. Il me faisait face et il avait ses deux mains sur les genoux. Il avait gardé son vieux feutre. Il mâchonnait des bouts de phrase sous sa moustache jaune. Il m'ennuyait un peu. (*Camus)*.

La description des notions de fond pour préparer des actions de surface (actions de premier plan).

L'autocar trépidait, ça battait, ça tapait sous les pieds, le plancher brûlait, il lui semblait que ses semelles se fendillaient, le gros coeur lâche de Pierre battait, tapait, tapait contre les coussins tièdes, la vitre était brûlante et pourtant il se sentait glacé, il pensait : « Ça commence » (*Sartre)*.

L'homme s'en allait là-dessus, comme un oiseau. Il était vêtu de façon légère et dégagée. Il ouvrait ses grandes jambes. Il les refermait. Il balançait ses bâtons. Il penchait son thorax à gauche, puis à droite...puis il plongeait comme s'il s'enfonçait dans la neige : il disparaissait puis il surgissait plus loin, les bras relevés, lancés tout droit, à pleine poitrine ; il se penchait en avant, il s'accroupissait, il sautait et il reprenait sa glissade. Il volait à ras de terre comme une hirondelle aplatie par l'orage. (*Giono*).

Succession des actions

Si l'imparfait, on l'a vu, est un temps qui marque par excellence la simultanéité des actions et par là même constitue un connecteur temporel du texte, le passé simple (ou quelquefois le présent dit historique), est le temps verbal qui convient le plus à la description des actions successives de surface dans une narration.

Présent historique

Exemple

Elle acquiesce, elle sourit de son sourire crispé...enfin elle se décide, ses yeux courent comme traqués, elle se tortille plus fort, elle me tend le bout de ses doigts durs, sa voix se fait toute mince, presque étranglée. (*Sarraut*).

Passé simple

Exemples

Elle remonta, remit du bois sur le feu, rouvrit sa Bible. Vers trois heures du matin, au milieu du silence profond, elle entendit frapper du poing à la porte de la rue. Elle se dressa. (*Heriat*).

Elle fit un crochet, rentra chez elle, s'enferma dans sa chambre et, fléchissant enfin, s'assit, les yeux fixés devant elle, regardant sa vie, sa misère. (*Plisnier*).

Il avala d'un trait sa tasse de thé, saute d'un bond les six marches du perron, galopa comme un enfant sur la pelouse inclinée qui descendait vers la ville et l'usine, et ne reprit le pas qu'à dix mètres des établissements Guesnay et Lecourbe. (*Maurois)*.

Remarque 1 : On voit que dans les deux derniers exemples, la manière de conclure l'énumération des verbes par la conjonction « et » est une figure de la langue littéraire moins stylistique que syntaxique. Elle est en général très sollicitée par presque tous les auteurs de textes écrits.

*Elle reprit connaissance, me voua aux gémonies, annonça comme il était prévu qu'elle me déshéritait **et** congédia ma mère.* (*Heriat)*.

Remarque 2 : Les connecteurs de simultanéité et ceux de succession que nous avons vus dans la manifestation de l'imparfait et du passé simple (ou du passé composé ou du présent historique) nous permettent de faire l'opposition entre un premier plan (plan de surface) et un arrière-plan (plan de fond). Mais il serait faux de croire que chaque plan constituerait à lui seul une UT. En effet, les exemples donnés plus haut ne sont que des cas extrêmes, car en pratique, les deux plans s'enchevêtrent dans une seule UT. « Les formes imperfectives se groupent autour des formes perfectives pour leur servir de base d'incidence, et chaque ensemble (formes perfectives et formes imperfectives associées) constitue donc une unité textuelle cohérente à l'intérieur d'une totalité narrative plus vaste », (cf. D. Maingueneau in « Approche de l'énonciation en linguistique française »).

Exemples

Il planta ses bâtons dans la neige. Il n'avait pas de gants. Son sang était assez chaud. Il ne sentait le froid que longtemps après les autres. Il regarda. Il était seul. Il ne mettait pas de masque de soie. Il pouvait regarder en plein soleil. (*Giono)*.

Tu sais, hier après-midi il fallait que j'aille chez Monique. Il ne faisait pas bien beau, mais je suis parti quand même à pied. A peu près à dix minutes de chez elle il s'est mis à dégringoler une averse terrible ; la rue était complètement couverte et tout le monde avait dû se mettre à l'abri. J'avais jamais vu ça. Eh bien ! Tu me croiras si tu veux, il m'a fallu une demi-heure avant de pouvoir repartir. Finalement quand je suis arrivé, elle était pas là et je m'étais fatigué pour rien... (*Discours authentique recueilli par D. Maingueneau)*.

● **Espace**

Un des moyens de liaison pour les composantes d'une UT est la reprise ou l'anticipation, au milieu d'une composante, de ce qui se rapporte aux composantes précédentes ou suivantes. On trouve ainsi deux types de connecteurs spatiaux reconnus sous forme de mots et d'expressions relatifs à l'espace.

Connecteurs spatiaux rétrospectifs

Voilà, là, dans le cas indiqué (examiné, cité, précité, mentionné...), le premier,
....le dernier, dans l'exemple précédent (ci-dessus, plus haut...)

Connecteurs spatiaux perspectifs

dans ce qui suit, plus loin, ici, là, là-bas, voici, dans le problème suivant...

Exemples

Souvent aussi, ils transportaient leurs livres et une couverture sur la longue pelouse en pente qui s'étendait devant la maison. De là, on voyait toute la plaine et, ***dans le fond****, Renaix, ses cheminées.*(*F. Marceau-Bergère légère*).

La modalité représente un élément intrinsèque de l'acte même de la prédication. C'est qu'elle établit un rapport spécial entre le groupe du sujet et celui du prédicat. La teneur ***du premier*** *est conçue comme parfaitement conforme à l'objet réel auquel on attribue telles ou telles propriétés. La teneur* ***du second****, par contre, revêt un caractère relatif, puisque l'objet en question peut posséder les propriétés que l'on cherche à lui attribuer*. (*Essai de grammaire théorique*).

Discours et connecteurs discursifs

Ces connecteurs servent à présenter des thèmes ou des motifs contenus dans un texte écrit ou dans tous les échanges linguistiques. Chaque fois qu'un de ces connecteurs intervient, on passe d'un thème à un autre. C'est ainsi que se formera une nouvelle UT. Les expressions sous-tendant les connecteurs discursifs sont les suivantes :

▪**Pour les connecteurs localisateurs (connecteurs qui situent l'origine ou le départ d'une idée ou d'un fait) :** *au point de vue de, du point de vue de, selon, d'après, suivant, conformément à, sur le plan de, au niveau de.....*

Exemples

Nous percevons les différences, et, grâce à cette perception, le monde « prend forme » devant nous et pour nous. Mais que signifie au juste- ***sur le plan linguistique*** *- l'expression « percevoir des différences »* ? (*Greimas-Sémantique structurale*).

Le gouvernement vietnamien vient d'autoriser la Compagnie générale du charbon VINACOAL à entreprendre une étude de faisabilité du projet de la Centrale thermique Cao Ngan, dans la province de Thai Nguyên. ***Selon les responsables*** *de la Compagnie générale, le premier turbo-alternateur sera opérationnel en l'an 2001 et le second l'année suivante.* (*Le Courrier du Vietnam, février 1998*).

Un contrat de réfection des ponts ferroviaires sur la ligne Hanoï-HCMV a été signé le 16 février entre le ministère des Transports et des Communications, l'Union des Chemins de fer et le comité de gestion des projets ferroviaires. ***Selon les prévisions,*** *ce projet sera achevé à l'issue d'environ deux ans de travaux, en avril de l'an 2000.* (*Le Courrier du Vietnam, février 1998*).

▪**Pour les connecteurs d'inclusion ou d'exclusion : exclusion** : *hormis, hors, sauf, en dehors de, excepté, à l'exception de, à l'exclusion de, à part, outre, à la différence de, non compris....*

inclusion: *en plus de, à côté de, y compris, ...*

Exemples

Depuis 1960, un système international d'unités a été établi pour faciliter les relations scientifiques entre les différents pays par la Conférence générale des poids et mesures. Il comprenait d'abord six unités de base : le mètre, le kilogramme, la seconde, l'ampère, le kelvin, et la candéla. En 1971 une septième unité de base a été adoptée-la mole. Toutes les autres unités, dites dérivées, se calculent à partir des sept précédentes. ***En plus,*** *certaines longueurs sont calculées à l'aide d'unités spéciales, par exemple l'année-lumière pour les distances entre les astres.* (*Les mesures aujourd'hui, TP 11,* p.97).

Dès la rentrée, les profs n'ont qu'un mot à la bouche : le bac, le bac et encore le bac. ***En plus****, les parents s'y mettent aussi à la maison !* ***A part ça****, c'est une rentrée comme les autres. Les programmes prolongent ceux de la première. Il n'y a que la philo qui soit vraiment une nouvelle matière.* (*Passe ton bac d'abord-TP 12,* p. 10).

La langue dispose, pour l'expression des sentiments, de nombreux moyens indirects. Mais avant de parler de faits de syntaxe, disons un mot des faits de prononciation. ***En dehors de l'accent normal*** *qui porte en français sur la dernière syllabe articulée, tout mot peut recevoir un accent d'intensité, de place, de hauteur, de durée, variables, d'origine affective...* (*Grammaire Larousse*).

▪**Pour les connecteurs d'incidence (isolateurs) :** *pour, quant à, en ce qui concerne, en ce qui touche, pour ce qui est de, s'agissant de, à propos de....*

Ces formes servent à faire la transition d'une idée à une autre dans un même développement logique d'une idée plus générale. Cette dernière serait, dans la plupart des cas, le contenu d'une UT.

Exemples

Si l'histoire de la Terre depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui devait être mesurée sur une échelle de douze heures, les premières formes de vie dans la mer auraient commencé vers 9 heures. La vie se serait installée sur terre à 10 h 45 et les animaux seraient apparus à 11 h 40. ***Quant aux hommes****, ils seraient arrivés une fraction de seconde avant midi !* (*La préhistoire-TP 11*).

Commençons par la prononciation. Le français n'oppose à l'étranger qui veut l'apprendre qu'une seule difficulté : la prononciation des voyelles nasales. Encore peut-on fort bien se tirer d'affaire sans parvenir à réaliser parfaitement la prononciation dite « normale ». ***Pour ce qui est des voyelles*** */y/ et /ø/ qui donnent du fil à retordre aux sujets de langue anglaise, aux Espagnols, aux Italiens, et autres Romans, elles existent dans beaucoup d'autres langues, et leur acquisition, même incomplète ne présente rien qui soit insurmontable.* ***Quant aux consonnes****, elles sont celles*

qui se rencontrent un peu partout, et elles ont le mérite de s'articuler avec beaucoup de voyelles. (Sauvageot).

● **Énonciation**

Les connecteurs énonciatifs (ou modaux) servent à distinguer différents niveaux d'énonciation pour les composantes d'une UT : le langage citant, le langage cité (ou rapporté) et le langage intérieur. Autrement dit, ces composantes peuvent être un discours direct, un discours indirect, un discours indirect libre, une citation, une attitude du locuteur.

Langage citant juxtaposé au langage cité dans une UT

Exemples

*Et puis tout d'un coup, une petite idée un peu gaie lui traversa la tête**. Un Nègre, ça se voit de loin, ça ne doit pas être difficile à retrouver** ; et il reprit sa marche, il se sentait moins seul, il le cherchait des yeux et il pensait : « **Je vais lui payer un verre** ».* (*J. P. Sartre*).

Remarque : Dans l'UT ci-dessus, l'énoncé *« Un Nègre.....à retrouver »* est le langage direct du délocuteur (mais indirect libre de l'auteur) enchâssé dans le langage du locuteur, c'est-à-dire de l'auteur. Tandis que l'énoncé *« Je vais.....verre »* est le discours direct reproduit tel quel et attaché au verbe « pensait ».

*Il y a un mois, je l'ai rencontré par hasard...**Il était écoeuré, rien n'allait dans sa vie, on ne voulait plus lui faire confiance.**..Je ne l'ai jamais vu si bas.* (*Discours authentique enregistré par D. Maingueneau*).

La chambre était glacée. Janine sentait le froid la gagner en même temps que s'accélérait la fièvre. Elle respirait mal, son sang battait sans la réchauffer, une sorte de peur grandissait en elle. Elle se retournait, le vieux lit de fer craquait sous son poids. ***Non, elle ne voulait pas être malade. Son mari dormait déjà, elle aussi devait dormir, il le fallait.***

Les bruits étouffés de la ville parvenaient jusqu'à elle par la meurtrière. Les vieux phonographes des cafés maures nasillaient, portés par une rumeur de foule lente. ***Il fallait dormir****. Mais elle comptait des tentes noires ; derrière ses paupières passaient des chameaux immobiles ; d'immenses solitudes tournoyaient en elle**. Oui, pourquoi était-elle venue ?** Elle s'endormit sur cette question.* (*A. Camus- La femme adultère*).

Résumé avec citation

C'est une sorte de discours rapporté. Mais si l'on en dégage sans difficulté un fragment du discours direct, signalé par la typographie (guillemets ou caractères italiques) et l'existence des incises, le reste est une forme assez floue qui ne relève ni du discours direct, ni du discours indirect, ni même du discours indirect libre.

Le « Quotidien du peuple » redoute la « corruption bourgeoise » pour les jeunes en contact avec l'étranger... L'oisiveté étant mère de tous les vices, le « Quotidien du peuple » constate le glissement de nombreux jeunes sur la vie de la délinquance et de la criminalité. Cela vient d'une part, dit-il, de ce que « la lutte de classe n'a pas cessé en Chine », d'autre part de « l'influence corruptrice des idées bourgeoises », accentuée par le développement des contacts avec l'étranger. Qu'y faire ? Appliquer la loi, certes, aux « trublions » et aux « meneurs ». Mais d'abord mettre l'accent sur l'éducation. « Nous devons laisser nos jeunes affronter la tempête », écrit le journal, « pour qu'ils établissent des contacts avec le monde extérieur....Mais cela ne signifie pas qu'il faut leur laisser libre cours dans ce domaine ». En bref, l'objectif est, grâce à un travail idéologique approprié, d'obtenir des jeunes qu' « ils luttent consciemment contre la corruption bourgeoise ». Une politique qui se bornerait à prononcer des interdits ne ferait que provoquer l'hostilité des jeunes. De même pour les « contacts normaux » entre garçons et filles, qu'on ne saurait prohiber sous prétexte que « quelques problèmes peuvent se présenter... ». (*Le Monde, 20/6/1979*).

Langage du locuteur juxtaposé au langage intérieur du héros

Les phrases juxtaposées d'une UT établissent un lien direct entre l'auteur et le lecteur (entre le locuteur et l'allocutaire). Le héros s'y insère également dans le cas des phrases juxtaposées qui unissent le discours de l'auteur (le langage citant) et le langage intérieur du héros (le langage cité).

Exemples

Il pensa : « Voilà une occasion d'observer ». Il avait découvert, quinze jours auparavant, qu'il ne savait pas observer, ***je suis poète, je n'analyse pas.*** *Depuis, il se contraignait à dresser des inventaires, partout où il se pouvait.* (*J. P. Sartre*).

Il prit sa mulette, referma la porte et descendit l'escalier. Ses larmes jaillirent sur le palier du troisième, il avait oublié d'emporter un mouchoir, il s'essuya les yeux avec sa manche, il renifla une fois ou deux, ***je ne suis pas un lâche.*** **(***J.P. Sartre*).

Il était resté pieds nus sur le carrelage, il éternua, ***je vais prendre froid****, l'interrupteur était près de la porte, il éteignit et gagna le lit à tâtons, il avait peur de marcher sur des bêtes, l'énorme araignée qui a des pattes comme des doigts d'homme et qui ressemble à une main coupée,* ***la mygale*** *; s'il en avait une ici, s'il en avait une ?...* (*J. P. Sartre*).

Article défini

L'article défini est un moyen sémantique qui signale les liens intérieurs réunissant les composantes d'une UT. Placé avant le Nom de la deuxième composante, il peut exprimer le rapport qui existe entre l'objet que désigne ce nom et le contexte antérieur. C'est ainsi que l'article réalise le lien logique et sémantique entre la deuxième composante et tout ce qui la précède.

Exemples

Il y a de la lumière chez Camus. ***Le patron*** *entassait des chaises les unes sur les autres ;* ***la serveuse*** *fixait un volet de bois contre l'un des battants de la porte.* (*J.P. Sartre*-).

Remarque : Les articles LE et LA placés avant « patron » et « serveuse » signalent que ces « objets » relèvent bien du contexte, c'est-à-dire de ce qui se passe dans le restaurant. La présence de ces « objets » est parfaitement naturelle.

Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. ***L'après-midi*** *était beau. Cependant****, les gens*** *étaient rares et pressés encore...* (*A. Camus*).

Une cloche se mit à sonner. ***Le clocher*** *devait être très haut dans la montagne.* ***Le son*** *venait comme du ciel.* (*Giono*).

*Martine se détourne de son comptoir, des clients, de l'animation bariolée qui l'entoure pour voir la rue****. Les nourritures*** *s'emplissent autour d'elle. Les fruits, les conserves, les légumes dans leur enveloppe de cellophane, prêts pour le pot-au-feu, la viande garnie d'un peu de persil, les gros fromages de Hollande rouges, la crème dont il faut remplir les petits pots de carton, les confitures.* ***Les prix*** *sont marqués sur les étiquettes.* (*Mallet-Joris*).

Un paquet de neige tombe du ***sapin. La branche*** *a à peine bougé. Déjà elle est immobile comme avant*. (*Giono*).

Répétition du lexique

Le rapport logique et sémantique qui existe entre les composantes d'une UT est rendu parfois par des répétitions du lexique, c'est-à-dire des répétitions d'un seul et même terme lexical. Dans le cas généralisé, on peut avoir aussi des répétitions d'un autre genre, pour lesquelles un terme répété n'est pas forcément celui contenu dans la composante précédente, mais un autre qui désigne une notion proche de l'original.

Répétition d'un même terme

Exemples

Il est assis à son bureau, penché sur des papiers. ***Des papiers*** *! toujours* ***des papiers*** *!* (*Cesbron*).

Il lui suffira au gouvernement d'obtenir une majorité ***muette.....****et c'est autrement facile.* ***Muette****, cette majorité n'aura même pas besoin de venir en séance le jour du scrutin de censure, pourvu que l'opposition ne totalise pas, elle, les 224 voix, le projet sera adopté. C'est ainsi.* ***Muette,*** *la majorité s'en remettra donc au gouvernement et à ses techniciens de tout régler à sa place.* (*Tiré d'un article publié dans un journal français*).

Remarque : Dans le dernier exemple, le mot « muette », répété plusieurs fois, est appelé mot-balise ou mot-relais.

Répétition d'un terme avec changement de sa nature (partie du discours)

Exemple

*Le Docteur éclate de **rire**. Un **rire** fou. Il est tout secoué. Il en pleure. (Dans « éclate de rire », rire est un infinitif. Dans « Un rire fou », rire est un nom)*.

Reprise par un hyperonyme

Exemple

*Une seule fois dans sa vie alors qu'il avait une douzaine d'années, il avait essayé de couper le cou à un **poulet...**Il s'en souvenait encore. Il était pâle, les narines pincées. Les plumes palpitaient dans sa main. **L'animal** battait d'une aile. Il ne parvenait pas à lui maintenir la tête sur le billot.* (*Simenon*).

Reprise par un hyponyme

Exemple

*Son premier coup avait été si maladroit qu'il n'était parvenu qu'à blesser **la volaille**....Il n'en avait pas mangé. Il n'avait jamais plus tué de **poulets** de sa vie.* (*Simenon*).

● Parallélisme syntaxique

Les constructions à parallélisme syntaxique se réunissent dans une UT de façon d'autant plus évidente qu'elles forment vraiment une unité de communication dans laquelle l'intention du locuteur est portée sur l'insistance des thèmes ou des rhèmes.

Exemples

Julien oubliait sa solitude// Maud oubliait ses souvenirs. La tendresse était un remède. Maud détruisait son bonheur//Julien son malaise. Ils étaient heureux. (*Soupault*).

Dans l'arbre au-dessus de la fenêtre, les petits moineaux piaillaient// Dans la rue, des autos cornaient.(*Queneau*).

Dans l'aimable sentiment bucolique virgilien, il voyait la tranquillité repue du propriétaire// Dans l'héroïsme des personnages de l' « Enéide », il découvrait le panégyrique de l'écrasante domination romaine...// Dans les chansons de gestes, le triomphe terrien de la féodalité germanique. (*P. Vaillant-Couturier*).

Il ne sait pas partir // Il ne sait pas rester. Il part // il revient // il est là // il est ailleurs. (*Soupault*).

L'Etat de Lautenbourg élit trois députés au Reichstag. Deux de ces députés sont agrariens, l'autre, celui de Sandau, est socialiste. Tous les trois font, de droit, partie de la diète ducale, qui

se réunit deux fois l'an, au château de Lautenbourg. Font également partie de droit à la diète le président du conseil municipal de Lautenbourg et deux conseillers désignés par leurs collègues. (Benoît).

On l'accusait d'être fier. Tout le monde, à commencer par sa mère, s'était trompé. Y compris ceux qui, comme son professeur, se figuraient qu'il se suffisait à lui- même et le regardaient avec une admiration mêlée d'inquiétude. // Il n'était pas fier. Il ne se suffisait pas à lui-même. Seulement, ce dont il avait besoin chez les autres, il le leur prenait sans qu'ils s'en aperçoivent. C'était un voleur, au fond. Et un lâche. (Simenon).

Structure télescopique

Le parallélisme syntaxique, la répétition du lexique et l'ordre des mots se mêlent les uns aux autres pour former une UT d'une structure particulière. Nous l'appellerons *structure télescopique,* voulant signifier par là que les composantes de cette unité s'enchâssent à l'image d'une antenne de radio ou de télévision.

Exemples

Dans le hall de l'hôtel, les journalistes attendaient (1). Dans la cour, trois chauffeurs attendaient(2), immobiles (1) au volant de leurs autos ; de l'autre côté du Rhin, immobiles(2) dans le hall de l'hôtel Dresson, de longs Prussiens vêtus de noir attendaient(3). Milan Hlinka n'attendait(4) plus. Il n'attendait(5) plus depuis l'avant-veille. (Sartre).

Je vis(1). Je suis vivant (2). Je suis encore vivant (3). Je suis toujours vivant (4). Je ne suis plus qu'une source de vie (5). L'ivresse (1) de la vie(6) me gagne. On dit « L'ivresse (2) du combat... », c'est l'ivresse (3) de la vie (7). (A. de *Saint-Exupéry*).

Les voix se turent. Mathieu regardait (1) Largin, sans raison particulière, comme ça....et Largin le regardait (2). Charlot et Latex se regardaient (3), tout le monde se regardait (4), tout le monde avait l'air d'attendre comme s'il restait quelque chose à dire (1). Il ne restait rien à dire (2), mais tout à coup Largin sourit (1) à Mathieu et Mathieu lui rendit son sourire(2). Charlot sourit (3), Latex sourit (4). (A. de Saint- Exupéry).

Ordre des mots

L'ordre inhabituel des mots dans les composantes juxtaposées d'une UT signale quelquefois le lien étroit qui les unit.

Exemples

Il écrivait à Ivich des lettres de vingt pages pour lui expliquer la situation. ***A Odette****, il n'expliquait rien du tout. (Sartre)*.

Remarque : La proposition normale serait : *« il n'expliquait rien du tout à Odette ». Mais si c'était ainsi, le lien existant entre les deux propositions serait moins fort, étant réduit à une sorte de parallélisme syntaxique ou à un simple jeu de substitution avec le pronom « il ».*

***Dehors. Tout est dehors** : les arbres sur le quai, les deux maisons du pont, qui rosissent la nuit, le galop figé d'Henri IV au-dessus de la tête : tout ce qui pèse. **Au-dedans rien**, pas même une femme, il n'y a pas de dedans, il n'y a rien.* (*Sartre*).

***Avant** il ne se sentait que peintre. **Aujourd'hui,** il se sent un peu chargé de mission. (Parmelin).*

*Il s'adossa à la grille, encore heureux mais las, avec dans le fond de sa bouche, un goût fiévreux d'été : il s'était promené tout le jour ; à présent ses jambes avaient peiné à le porter et il fallait marcher tout de même. **Dans une ville morte**, il faut qu'on marche. (Sartre*).

*Il faisait toujours bon dans la chambre de David. **Dès le seuil,** une tiédeur exquise vous enveloppait comme un vêtement impalpable et vous faisait sourire de bien-être. (Green*).

(Pour : *Une tiédeur exquise vous enveloppait dès le seuil **de la chambre**...)*

*Des colonnes blanches soutenaient les voûtes de ces galeries et semblaient se rapprocher les unes des autres à mesure qu'elles diminuaient, en sorte qu'au loin elles se touchaient formant une barrière. **Dans cette sorte de cloître**, une double rangée de portes peintes en vert sombre se détachaient en noir sur le rose pâle de la brique. (Green).*

Présupposition et implication

Les composantes d'une UT s'enchaînent non pas tant par des liens relevant du « posé » que par des liens basés sur le « présupposé » ou sur l' « impliqué ». Mais avant de voir comment fonctionnent ces liens, examinons un peu ce que sont les présupposés et les impliqués d'une proposition (ou d'un énoncé).

- *Présupposer quelque chose, c'est laisser entendre que ce quelque chose est vrai.*
- *Poser quelque chose, c'est dire que ce quelque chose est vrai.*

Une chose en implique une autre, la suivante est la conséquence logique ou psychologique de la précédente. Nous allons maintenant considérer quelques exemples tirés de « Un niveau Seuil », document élaboré par le *Conseil de l'Europe* pour l'apprentissage des langues à l'intérieur de l'Union Européenne.

(1) Il commence à pleuvoir.

Présupposé : Il ne pleuvait pas tout à l'heure.
Posé : Il pleut maintenant.
Impliqué : Il ne faut pas sortir.

(2) Sa voiture est en panne.

Présupposé : Il a une voiture.
Posé : Sa voiture est en panne.
Impliqué : Il devrait aller à pied (prendre un moyen de transport public, rester chez lui...)

(3) Les enfants de notre voisin sont malades.

Présupposé : Notre voisin a des enfants.
Posé : Les enfants sont malades.
Impliqué : Ils ne nous dérangent pas trop comme d'habitude.

(4) Le prisonnier a réussi à s'évader.

Présupposé : Il voulait s'évader.
Posé : Il s'est évadé.
Impliqué : On doit le chercher maintenant.

Dans une UT, une certaine composante peut être une variante du présupposé ou de l'impliqué de la précédente.

Il commence à pleuvoir. Pourquoi Pierre ne pensait-il pas rentrer un peu plus tôt ?
Il doit rester maintenant quelque part fatigué et peut-être dévoré par la faim.

On sait que la seconde phrase de l'unité ci-dessus relève du présupposé de la première, lequel consiste à exprimer ce qui suit :

- *Il ne pleuvait pas tout à l'heure.*
- *Pierre pouvait rentrer sans crainte d'être surpris par la pluie.*

Alors que la troisième phrase est en quelque sorte l'impliquée même de la première.

Sa voiture est en panne. Pensez-vous qu'elle puisse aller à pied maintenant ? La marche lui est souvent impossible voire déshonorante. Encore si elle était le vrai propriétaire de la bagnole ! Elle appartenait à un de ses soupirants, quoi ?

A la différence de l'exemple précédent, ici la seconde phrase est l'impliquée de la première, tandis que la quatrième en est le présupposé, ou plus précisément, une sorte de variante.

Le prisonnier a réussi à s'évader. Cela sans que les geôliers eussent été informés de son intention. Deux jours après, même peut-être trois, personne ne pense sérieusement à prendre la peine de le rechercher.

Nous retrouvons ici la seconde phrase de l'unité qui explicite le présupposé de la première et la troisième qui est une des variantes de son impliquée.

Voilà bien longtemps que je me promettais de vous écrire. Pourtant j'ai souvent pensé à vous, à votre ami.

Le peu d'exemples que nous avons signalés suffisent à montrer que les connecteurs « présuppositionnels » et « implicationnels » jouent un rôle assez important dans la cohérence des unités transphrastiques. Ceux-ci ont été étudiés dans le cadre de la stylistique, mais à partir d'un autre point de vue ou d'une autre vision. En linguistique textuelle et en théorie du discours, la notion de présupposition et d'implication nous est souvent d'une grande utilité. Nous aurons l'occasion d'en parler de nouveau lors de notre étude sur l'adjonction.

Coordination

La coordination, tout comme la juxtaposition, est un procédé syntaxique qui consiste à unir deux ou plusieurs phrases-énoncés en une UT correspondant à une communication. Mais si la juxtaposition ne repose sur aucun moyen formel de liaison entre les composantes, la coordination se sert de mots ou de groupes de mots appelés traditionnellement conjonctions ou jonctifs. Ces conjonctions unissent une à une les composantes d'une UT soit en les opposant, soit en les plaçant dans des situations (ou relations) d'énonciation complexes, qui dépendent de la mentalité du locuteur. C'est ainsi que O. Ducrot préfère les mettre dans la catégorie des « mots du discours » (Cf. : « Dire et ne pas dire »).

Les mots tels que *mais, puisque, certes, même, d'ailleurs*,...font l'objet d'une étude du discours et l'on sait combien la grammaire traditionnelle avait d'embarras pour les traiter. En effet, la plupart de ces mots n'ont pas connu de classification stable comme partie du discours dans l'optique traditionnelle. Certains les considéraient comme des conjonctions, d'autres comme des adverbes et enfin, les « modérés » les classent dans deux parties à la fois : conjonction et adverbe.

En linguistique textuelle, ce qui nous intéresse ce sont les termes qui coordonnent les composantes d'une UT. Ils sont de nature diverse mais leur rôle consiste grosso modo en ceci :

- signaler explicitement les liens unissant les composantes d'une UT.
- révéler la mentalité du locuteur (son attitude envers quelque chose ou quelqu'un, ses préjugés pour un problème posé...). C'est d'après le critère sur la mentalité du locuteur que nous allons diviser l'ensemble des termes de liaison (conjonctions) en :
- connecteurs d'opposition totale.
- connecteurs de concession.
- connecteurs de compensation.
- connecteurs de restriction.

Connecteurs d'opposition totale

Un connecteur d'opposition totale est exprimé par un terme unissant deux propositions dont la seconde est le contraire de l'impliqué de la première. On se propose de constater par exemple

l'énoncé suivant : « *Cet étudiant travaille sérieusement. Il lit tout ce qui est à sa portée. Il fréquente presque toutes les bibliothèques de la ville. Il cause souvent avec des experts de sa spécialité.* ***Mais*** *il n'obtient jamais de bons résultats aux examens ».*

On voit que l'un des impliqués possibles des quatre premières phrases est que « *cet étudiant laborieux et appliqué obtiendra de bons résultats aux examens* ». Cet impliqué est en fait un préjugé habituel et commun à tous les mortels dont le locuteur du passage cité. L'introduction du terme «mais » oppose l'idée exprimée par la dernière phrase à l'impliqué des précédentes. Il s'agit là d'une opposition totale. Font partie de la catégorie des connecteurs d'opposition totale les termes suivants :

- *mais, malheureusement, cependant, et cependant, pourtant, et pourtant,....*
- *certes, mais, sans doute, certes.....mais, sans doute.....mais, bien sûr.....mais, bien entendu.....mais, sans doute .....pourtant, en effet....mais, évidemment...mais, ...*
- *néanmoins, au contraire, mais au contraire,.....*

« Dans le temps... »

Dans le temps, on ne regardait pas les montres, on n'avait pas de montre. On se réveillait avant le jour, on commençait à cinq heures, on prenait le café, une petite « goutte » et il y avait cinq ou six repas dans la journée, on travaillait jusqu'à ce que le soleil passe de l'autre côté. Les femmes restaient à la cuisine, ***mais*** *elles avaient la gentillesse de nous apporter à boire dans les champs.* ***Mais*** *aujourd'hui tout le monde est pressé...*

« Quand j'étais jeune.... »

Quand j'étais jeune, on moissonnait à la main, on faisait tout à la main. Quand la moissonneuse-batteuse est arrivée, ça a été formidable ; les gens, ils se croyaient pas que ça pourrait ramasser le grain et trier comme il faut, moi non plus, je n'y croyais pas. ***Mais*** *après, on s'est rendu compte que le travail n'était pas moins pénible.* ***Bien sûr****, les récoltes sont devenues bien meilleures,* ***mais*** *maintenant il faut produire comme une entreprise...*

« Fils d'agriculteur... »

Je suis fils d'agriculteur. Je suis né dans un petit village à une quarantaine de kilomètres d'ici. Comme j'appartiens au même monde que mes élèves, c'est plus facile pour moi de faire mon métier ici. ***Mais*** *je vois que pour les instituteurs qui arrivent d'ailleurs, c'est assez difficile. C'est vrai qu'en hiver, on vit de façon isolée et finalement on retrouve la vie qu'on avait il y a cent ans... avec la télévision en plus !*

« On a aussi des avantages.... »

Je trouve qu'il y a une chose qui fait la différence entre la ville et la campagne, c'est l'isolement. Chaque fois que vous voulez acheter une paire de chaussettes ou aller au cinéma, vous faites vingt ou quarante kilomètres ! ***Mais*** *à la campagne, on a aussi des avantages : l'art de vivre à*

la campagne, c'est de faire ce que vous voulez quand vous voulez. Je suis chez moi, je suis mon patron, j'organise mon travail comme je veux. La France des campagnes, d'après une émission de France-Culture du 18 mars. (TP 10, page 139-140).

Depuis quelques années, les PME recherchent des employés bilingues ou trilingues car elles vendent de plus en plus à leurs voisins européens. ***Malheureusement,*** *les cadres maîtrisent rarement les langues étrangères. Souvent ils n'ont que des connaissances très élémentaires de l'anglais.* (*Alice Carin*-Les langues étrangères, TP 11, page 25).

Bien entendu, apprendre une troisième langue demande un gros effort, et il vaut mieux maîtriser deux langues qu'en connaître trois approximativement. **Mais** sachez aussi que plus on apprend de langues, et plus l'apprentissage est facile ! (*Alice Carin*-opt. cit.).

Aujourd'hui, quatre mille langues permettent aux cinq milliards d'habitants de la Terre de s'exprimer. ***Cependant****, plus de trois milliards d'entre eux parlent l'une ou l'autre des treize principales langues représentées ci-dessous...*

(*Junior Magazine*, n° 122, TP 11, p. 26).

*On voit bien, dans nos journaux, que les couleurs ont pâli, que maintenant l'émotion n'est plus permise et que le regard n'est plus direct...****Pourtant*** *descendez donc, ce soir même, dans le métro, avec l'intention de vous intéresser vraiment à ce qui se passe autour de vous....*(*Phosphore* n° 135, TP 11, p. 124).

Connecteurs de concession

Un connecteur de concession est exprimé par un terme unissant deux ou plusieurs composantes d'une UT dont l'une contredit partiellement l'idée contenue dans l'impliqué des composantes qui la précèdent. Font partie de la catégorie des termes de concession :

- *toutefois, d'ailleurs, par ailleurs, au reste, du reste....*

Au point de vue du sens, il s'agit d'une opposition partielle (non totale) des idées exprimées à l'intérieur d'une UT. Au point de vue de la communication, c'est le rhème répété qui est restreint.

Exemples

Le comité d'étude des termes techniques français a établi d'importantes listes de termes simples ou complexes dont les techniciens français se servent couramment dans l'exercice de leur profession. ***Toutefois****, il arrive que certains de ces termes ne s'assimilent pas facilement, pour une raison ou pour une autre.* (*Sauvageot*).

Quelque paradoxale que l'affirmation puisse paraître, le nombre inquiétant d'analphabètes dans certains pays techniquement avancés, - surtout aux Etats-Unis - de multiples observations s'accordent à le prouver- s'accroît sans cesse. ***Toutefois,*** *cette question ne semble pas préoccuper*

trop les gens de la Maison Blanche. (*Extrait* d'un article de journal vietnamien).

Ces machines n'ont pas fonctionné aussi bien qu'on le pensait. Elles consomment trop de carburant et faisant surtout un vacarme infernal. ***D'ailleurs****, les techniciens estiment que c'est le défaut commun à toutes les machines importées.*

(*Extrait* d'un journal vietnamien).

Aucun Français donc, de n'importe quelle classe, n'était instruit à conjuguer des verbes français, à analyser des phrases françaises ; chacun apprenait le français par l'usage de son milieu- ou ne l'apprenait pas. Car bien des sujets du roi de France étaient incapables de s'entretenir dans leur langue. Du reste, lorsqu'on savait parler français, on n'avait pas besoin de grammaire pour l'écrire correctement, sinon élégamment, parce que la langue qui s'écrivait au XVIIe siècle était celle qui se parlait dans les milieux vraiment français de langue. (*Cohen*).

Connecteurs de compensation

Ces connecteurs sont exprimés par les termes suivants :

- *en revanche, par contre, en compensation.....*

La locution « par contre », qui avait été longtemps condamnée par les puristes et par certains linguistes a fini par entrer dans l'usage des écrivains du 19ème et du 20ème siècles. Nous avons la formule générale suivante :

en revanche

A. par contre B.

en compensation

Dans l'esprit du locuteur, si le posé de A présente un défaut (ou un avantage), B en sera la compensation par un avantage (ou par un défaut).

Exemples

Deux heures de l'après-midi. Vous vous endormez sur votre devoir de maths... ? N'insistez pas, vous ne ferez rien de bon. ***En revanche****, apprenez votre cours au milieu de l'après-midi. C'est le moment où votre mémoire se trouve à son meilleur niveau.* (*Fabien Gruhier*, Phosphore n° 136, TP 12, p.97).

Quiconque parcourt aujourd'hui la vallée de Suse par exemple assiste à ce phénomène curieux : les vieillards parlent beaucoup plus couramment le français que les jeunes gens. ***Par contre****, ils s'expriment rarement (et très mal) en italien.* (*Dauzat*).

Le parfait défini existe donc encore, mais il ne connaît plus qu'une extension réduite : narration

écrite ou narration orale soutenue. A cet égard, on pourrait l'appeler « passé narratif ». Par contre, il est absolument exact que son usage est rarissime dans l'énonciation directe, la conversation à bâtons rompus ou même le récit présenté sans apprêt. (*Sauvageot*).

Connecteurs de précision

Les termes *seul (seule, seuls, seules), seulement, au moins, du moins, en tout cas*, s'emploient en principe comme connecteurs de précision ou de rection.

Si la composante A qui précède la composante B d'une UT qui pose un certain problème d'ordre général, ce sera B qui en précisera le sens avec l'introduction des connecteurs de précision.

Exemples

On avait invité à ce dîner de gala plusieurs personnes : les responsables du chantier, des ingénieurs et quelques ouvriers. ***Seuls*** *les premiers sont venus, les autres se sont excusés disant qu'ils étaient empêchés par des affaires d'urgence.* (*Extrait* de journal).

Nous sommes parfaitement d'accord avec lui que dans un pays comme la France, il serait vain de réaliser le plan de la solidarité nationale, étant donnés les intérêts opposés des couches sociales. ***Seulement,*** *nous ne pensons pas que l'on doive en rester là. Avec les combats intensifiés des syndicats, les dirigeants du pays devront faire quelque chose de significatif en ce sens.* (*Discours* d'un responsable syndical).

La mathématique tout entière est à refaire sous la lumière des découvertes et des pensées scientifiques modernes. ***En tout cas****, les maîtres qui sont chargés de l'enseigner devraient avoir une foi moins robuste dans la valeur des méthodes traditionnelles.* (*Tiré d'un article paru dans* « Didactique des mathématiques »).

D'un pays économiquement arriéré à un pays technologiquement avancé, il y a un long chemin que peu de nations ont parcouru jusqu'au bout. ***Du moins*** *cette course à la civilisation matérielle a-t-elle abouti à bien des changements de mentalité et de mode de vie.* (*Tiré* d'un article de journal africain).

Adjonction

Il arrive qu'une UT contienne un certain nombre de composantes dont l'une est considérée comme le noyau autour duquel gravitent des termes isolés et/ou des propositions subordonnées. Les constructions adjonctives à la composante principale (ou au noyau) sont employées pour la compléter, pour conclure ce qui y a été énoncé précédemment et pour l'expliquer.

Ces constructions « ajoutées après coup » sont typiques de tout discours prononcé à débit lent et aisé, d'où elles passent facilement dans la langue écrite et littéraire. Elles sont très

répandues dans la langue littéraire française de nos jours et y ont été introduites sciemment par des écrivains de la première moitié du 20ème siècle ayant adopté le principe d'écrire sous la dictée de la pensée.

Les composantes « ajoutées après coup » demandent une intonation particulière, une pause plus longue ou moins longue que celle des véritables propositions subordonnées ou coordonnées.

Il existe plusieurs types de constructions adjonctives. Nous allons les examiner en détail.

Adjonctives en termes isolés

Ces constructions apparaissent sous la forme de différents termes de proposition. Elles commencent dès que la composante-noyau est achevée et expriment une idée supplémentaire qui sert à compléter, à apprécier ou à expliquer ce qui a été dit avant.

Exemples

« La Belle Etoile » est un lieu fabuleux, dit Ayguesparse. ***Exactement fabuleux. Mythique. Mental. Imaginaire.*** (*Lanoux*).

Purcelle fit de nouveau face à la palissade. Il ne distinguait rien. ***Pas un visage. Pas une silhouette.*** (*R. Merle*).

Et il ne boit pas quand il est ici. Pourtant, il y a du vin et du whisky. ***Toujours. A sa portée. Pas une goutte.*** (*R. Merle*).

Note : Dans l'exemple qui précède immédiatement, *« pas une goutte »* se rapporte à la première phrase. *« Toujours* » et *« A sa portée* » se rapportent à la seconde phrase.

Nous devions être dix, mais M. Osborn a téléphoné qu 'il avait un empêchement. ***Une réunion importante pour son nouveau film****. (Mauriac*).

A mon tour, à la dérobée, je regardais ces jeunes filles. ***Leur finesse, leur rire silencieux derrière le paisible visage.*** (*Péguy*).

Adjonctives à conjonction de coordination

Ces constructions sont de même nature que les précédentes, seulement mais sont en principe introduites par une des conjonctions *et, puis, et puis, mais, où*. Elles nous renseignent sur l'énonciation du locuteur qui doit ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée, considérée comme incomplète à la fin de la phrase qui l'exprime.

Exemples

C'est la marée montante, c'est le raz de marée....Que peut faire un nageur ? ***Et un mauvais nageur ?*** (*Maurois*).

- *Qu'est-ce que tu vas faire ?*
- *Essayer de les passer. A la vitesse où il roule, ils peuvent s'arrêter, eux.* ***Et s'engager sur le bas-côté. Nous laisser sur la piste à nous.*** (*Arnaud*).

Gérard paraissait misérable, ses cheveux scellés en mèches sur son front mouillé ; son veston transpercé, ruisselant ; son pantalon plaqué aux jambes. ***Et pâle, malgré la course, d'une pâleur blafarde, inquiétante. (****Plisnier*).

Je suis revenue parce que j'avais envie d'embrasser Fabienne et Marcelle. Un peu de nostalgie aussi de tout cela. ***Et même de vous.*** (*Plisnier*).

Boris et Ivich dansaient, ils étaient cruels sans même le savoir. ***Ou peut-être qu'ils le savaient un peu.*** (*Sartre*).

En tout cas, dit Mathieu, j'ai peur qu'elle ne recommence, ce coup-ci. ***Ou qu'elle n'invente quelque chose, tu verras.*** *(Sartre*).

Tu as un côté « Simon le Pathétique », un côté bon élève, tu es « honnête », ce n'est pas un crime, seulement c'est ennuyeux. ***Ou alors, je voudrais que tu aies la même conscience lorsqu'il s'agit de notre amour.*** (*Maurois*).

Adjonctives à conjonction de subordination

L'adjonction d'une information supplémentaire à un énoncé terminé est également possible au moyen d'une conjonction de subordination. Ce sont cette fois encore des adjonctions « après-coup » qui se présentent sous la forme de propositions subordonnées. Mais en fait, ces propositions donnent l'impression d'être devenues indépendantes, donc distinctes.

Exemples

C'est un fou rire nerveux, dis-je. ***Parce que vous conduisez vite et qu'on ne se sent pas fier.*** *(Sagan*).

Ça c'est fait comme à peu près ça aurait se faire avec toi. Du moins je me le dis. ***Quoique ça soit bien pas du tout ça.*** (*Giono*).

*Je ne lui demanderais même plus de passer tant d'heures avec moi****. S'il a besoin de son temps. S'il a peur d'une servitude.*** *(Romains*).

Toi, tu es libre sans le vouloir, explique-t-il, ça se trouve comme ça, voilà tout. ***Tandis que Mathieu, c'est raisonné.*** *(Sartre*).

Peut-être me l'attacher à moi avec la courroie quand nous irons vers les marais. ***Pour qu'elle marche ou je marche.****(Giono*).

Tout cela nageait avec maints objets moins vite reconnus, parmi les livres. Et je vis qu'il n'avait

pas choisi. ***Qu'il avait déversé pêle-mêle les éditions les plus humbles et les plus rares.*** *(Vercors*).

Je vous jure que je ne suis pas un voleur...D'ailleurs, j'avais mis Edmond au courant de quoi ?-Je lui ai déclaré que je voudrais pas être sans cesse le bouc émissaire. ***Qu'il fallait que les autres n'aient....Que, s'ils ne m'avaient pas fait boire, le jour de l'accident.*** *(Simenon*).

Coordination adjonctive

Il y a des UT qui groupent des propositions apparemment coordonnées, puisqu'elles sont reliées les unes aux autres par des conjonctions de coordinations, mais qui sont réellement formées sur la base de l'adjonction. Les conjonctions adjonctives introduites dans ce cas sont *car, or, or.....donc, n'empêche que.*

En effet, celles-ci ne servent jamais à effectuer l'union de deux propositions dans le cadre de la coordination et se mettent régulièrement au début de chaque phrase. La conjonction CAR introduit, de par sa fonction même, une proposition adjointe qui contient l'explication de tout ce qui a été avancé, autrement dit, elle sert à présenter le motif de tout l'énoncé précédent.

Exemples

J'ai entendu une auto qui arrivait de la grande route et je me suis dit que c'était encore des braconniers. ***Car il faisait trop froid pour des amoureux et par-dessus le marché, il pleuvait.*** *(Simenon*).

Je me réveillais avec la pénible sensation d'un problème urgent à résoudre. ***Car enfin, ce que me proposait Luc, c'était bien un jeu, un jeu séduisant..****(Sagan*).

La conjonction *n'empêche que* est une conjonction propre au 20ème siècle. Son emploi est rare, bien qu'on la rencontre dans un certain nombre de textes contemporain appartenant à des auteurs bien connus.

Exemples

Une fois dans la maison, Ernest Malik a fait venir son frère on ne sait d'où...Certains prétendent qu'il était le plus petit agent d'assurances du côté de Lyon. ***N'empêche qu'il a épousé la seconde des demoiselles et que, depuis lors, les Malik sont de tous les conseils d'administration.*** *(Simenon*).

La veille, à la Coupole, W. Crosby n'avait pas un regard vers la Tchèque. Et, quand Maigret avait prononcé son nom, il n'avait pas tressailli. ***N'empêche que les billets de cent francs avaient passé de la poche de l'un dans la poche de l'autre.*** *(Simenon*).

La conjonction *or* est d'un emploi assez ancien. Elle sert de conjonction adjonctive. Dans l'habitude langagière des sujets parlants français, chaque fois qu'on entend prononcer *or*, on attend en quelque sorte une remise en question d'une énonciation antérieure.

Exemples

Il a travaillé toute sa vie. Sa mère était pauvre. Il a eu une enfance malheureuse. ***Or, il passe pour le relieur le plus cher de Paris et il refuse plutôt les commandes qu'il n'en sollicite****. (Simenon*).

Dans les syllogismes classiques du type :

Tous les hommes sont mortels,
Or, Socrate est un homme,
Donc, il est mortel.

La conjonction *or*, en corrélation avec *donc*, exprime le passage à partir d'un fait général vers un fait particulier pour aboutir à une conclusion. Dans la langue contemporaine, *or* ne remplit qu'une seule fonction : réaliser la transition d'une communication à l'autre en remettant légèrement en question ce qui a été dit et en préparant implicitement la conclusion.

Exemples

Il n'avait que le bras à tendre pour saisir l'arme. ***Or, non seulement il ne l'a pas fait, mais même en voyant la fenêtre ouverte, il n'a pas tenté de s'enfuir.*** *(Simenon*).

Elle avait ou presque une attaque de nerfs et s'était formellement juré de se rendre chez le commissaire afin de lui communiquer ses impressions. ***Or, le lendemain, le commissaire ne se trouvait pas dans son bureau lorsque la vieille femme se présenta.*** *(Carco).*

Deuxième chapitre
La Conversation

Aspect socio-logico-pragmatique de la conversation

Dans la vie humaine de tous les jours, la plupart des textes se réalisent sous la forme de conversations qui sont des échanges linguistiques entre deux ou plus de deux personnes. Le schéma de la communication (de l'échange linguistique) pose en principe :

- un locuteur qui devient à son tour un allocutaire.
- un allocutaire qui devient à son tour un locuteur.
- un contexte : la situation spatio-temporelle, les événements vécus, les expériences, les croyances, le niveau socioculturel des interlocuteurs.
- un code linguistique et extralinguistique.
- un canal : il s'agit, dans le cas d'une conversation normale, d'un échange linguistique direct, c'est-à-dire qu'entre les interlocuteurs, il n'y a ni distance, ni moyens intermédiaires de transmission pour les messages.

Ainsi, pour que la communication passe, il faut réunir tous les facteurs indispensables qui entrent en jeu et qui constituent la structuration sémantique et syntaxique d'une conversation.

Stock linguistique et culturel commun

Le premier facteur auquel on pense tout naturellement concerne le code linguistique et le code extralinguistique communs aux interlocuteurs. Si ces codes font défaut, la communication ne passera pas. Autrement dit, pour communiquer, on doit se servir d'une même langue et d'autres systèmes de signes conventionnels extralinguistiques communs tels que le langage gestuel, les rites protocolaires....

Il arrive souvent que les codes linguistiques et socioculturels dont disposent les interlocuteurs ne soient pas du même niveau. Un intellectuel possède par exemple un code linguistique plus complexe et un code socioculturel plus sophistiqué qu'un simple travailleur manuel. Pour bien mener une conversation entre eux, ils doivent s'astreindre à la partie commune de leurs codes.

On sait d'expérience que pour parler à un enfant, on doit se mettre à son niveau, cela revient à dire qu'il faut régler son propre code sur celui de l'enfant.

Ces phénomènes expliquent pourquoi on est obligé, le plus souvent dans une conversation, d'avoir recours à des procédés métalinguistiques et métaculturels. Au milieu de la conversation, les interlocuteurs interrompent le fil des idées pour donner des précisions sur ce qu'ils veulent dire.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »
« Je voulais dire ceci... »

En d'autres termes, tout au long d'une conversation, on doit s'arrêter au moins une ou deux fois pour « accorder les violons ».

Il arrive également que les interlocuteurs ne se comprennent pas très bien, mais qu'ils fassent semblant de se comprendre sous peine de voir leur échange linguistique tomber en panne. D'où de nombreuses ambiguïtés, de nombreux malentendus, mais si l'on est bien élevé, on fera semblant de ne pas s'en occuper.

Parmi les codes extralinguistiques, le code socioculturel occupe une place prépondérante. En effet, ce code révèle chez qui le possède non seulement des renseignements sur sa personnalité, mais aussi des signes qui en disent long sur son aptitude à la conversation. On peut citer, à ce propos, la fameuse règle comportementale connue sous l'étiquette de « loi du locuteur inférieur ». D'après cette règle, dans un échange linguistique, tout locuteur d'un statut social inférieur à celui de son interlocuteur ne devrait corriger aucun mot ni aucune expression que ce dernier emploie dans la conversation, même s'il s'agit d'emplois plus ou moins fautifs. Et cela relèverait du bon sens. Gare à quiconque ose tenter de faire une réparation linguistique ou langagière mal à propos ! Le locuteur de statut inférieur, chaque fois qu'il se trouve dans de telles situations embarrassantes, doit savoir se tirer d'affaire en adoptant la tactique suivante : ou bien il est obligé, même avec une certaine répugnance, de répéter les emplois fautifs de son interlocuteur, ou bien il s'abstient de le faire. Considérons le morceau de conversation suivant entre un interlocuteur A (celui de statut supérieur) et un interlocuteur B de statut inférieur :

A. Ah, ce lourdeau-là....Un éléphant dans un jeu de quilles !
B. Oui, Monsieur. Comme un éléphant....enfin, il est très maladroit.

On voit bien la cause de l'hésitation de B. Il a envie de corriger la comparaison fautive de l'autre en disant : « comme un éléphant dans un magasin de porcelaine », expression dont l'équivalente est *« comme un chien dans un jeu de quilles* ». Mais il s'est abstenu de compléter pour ne pas être impertinent.

On peut également citer une autre règle conversationnelle non moins célèbre, c'est celle qu'on a l'habitude d'appeler « loi de l'information nécessaire et suffisante ». D'après cette loi, on ne peut donner dans ce qu'on dit plus d'information qu'il n'est nécessaire. Toute infraction, parfois inconsciente, voire même de bonne volonté, tournerait au ridicule tout ce qu'on dit. Une vieille histoire populaire du Vietnam illustre on ne peut plus clairement cette loi.

ASSAUT DE VANITÉ
Un richard qui ne laissait passer aucune opportunité de vanter sa fortune, prépara pour son mariage, un grand festin auquel il voulait convier tous ses amis et parents. Il acheta un gros cochon et s'apprêta à l'égorger, mais l'animal, mal ligoté, s'échappa. Son propriétaire le chercha

partout. Ayant rencontré sur la route un inconnu, et dévoré du désir de lui faire savoir ce qui se passait chez lui, le vaniteux lui dit :

- Monsieur, aujourd'hui je prépare un festin de noce pour lequel j'ai voulu égorger un gros cochon car j'ai l'intention d'y inviter le plus grand nombre possible de parents et d'amis. Avez-vous vu mon gros cochon quelque part ?

L'autre, qui portait un habit tout neuf, répondit :

- Depuis que j'ai eu l'avantage de mettre le bel habit de soie que vous voyez, et que j'ai acheté hier, je n'ai vu nulle part votre cochon.....

Tout commentaire serait superflu puisque l'histoire est assez éloquente en ce qui concerne la vanité des personnages. Ils sont vaniteux parce qu'ils donnent beaucoup plus d'informations qu'il n'est nécessaire.

Pour les gens normaux, en effet, l'affaire se résumerait ainsi :

Le richard : *Avez-vous vu un cochon par ici ?*
Le quidam : *Non, je n'ai vu de cochon nulle part*.

Communion phatique

Le second facteur qui nous intéresse dans une conversation appartient à un domaine qui n'a pas été bien exploré par les linguistes, mais qui a attiré l'attention des anthropologues, c'est ce que Malinowsky appelle la *communion phatique* (citée par Benveniste dans « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale) :*

« Le cas du langage employé dans des rapports sociaux libres, sans but, mérite une considération spéciale. Quand des gens s'assoient ensemble auprès d'un feu de village après avoir achevé leur tâche quotidienne ou quand ils causent pour se délasser du travail, ou quand ils accompagnent un travail simplement manuel d'un bavardage sans rapport avec ce qu'ils font, il est clair qu'ici nous avons affaire à une autre manière d'employer le langage, avec un autre type de fonction du discours. Ici la langue ne dépend pas de ce qui arrive à ce moment, elle semble même privée de tout contexte de situation. Le sens de chaque énoncé ne peut être relié avec le comportement du locuteur ou de l'auditeur, avec l'intention de ce qu'ils font ».

Une simple phrase de politesse, employée aussi bien parmi les tribus sauvages que dans un salon européen, remplit la fonction phatique pour laquelle le sens des mots est presque complètement indifférent : questions sur l'état de santé, remarques sur le temps, affirmation d'un état de choses absolument évident etc. Tous ces propos ne sont échangés ni pour informer, ni pour relier des gens en action, ni pour exprimer une pensée...

C'est là un type d'emploi de la langue qu'on peut appeler *communion phatique*, où le lien communicatif se limite à un simple échange de mots nullement employés pour transmettre du

sens. Ils remplissent une fonction sociale de contact, ne sont la manifestation d'aucune réflexion intellectuelle et ne suscitent pas nécessairement une réflexion chez l'auditeur. Une fois encore nous pourrons dire que la langue ne fonctionne pas ici comme moyen de la transmission de la pensée.

Mais pouvons-nous la considérer comme mode d'action ? Dans quel rapport se trouve-t-elle avec notre concept crucial de contexte de situation ?

Il est évident que la situation extérieure n'entre pas directement dans la technique de prise de parole. Mais que peut-on considérer comme situation quand on « bavarde » apparemment sans but ? Elle consiste simplement en une atmosphère de sociabilité par la parole, par l'échange de mots plus ou moins vides, par une sorte de grégarité conviviale, un va-et-vient de propos typiques du bavardage ordinaire. Chaque énonciation est donc un acte visant directement à lier l'auditeur au locuteur par un sentiment social ou autre. Une fois de plus le langage, dans cette fonction, apparaît comme un mode d'action. »

Pour Benveniste la communion phatique est « la limite du dialogue » en ce sens que les mots et les expressions qui la constituent n'entrent pas dans le cadre d'une communication, mais relèvent simplement d'une action sociale, langagière mais non linguistique.

Aujourd'hui, on considère la communion phatique comme une fonction du langage « qui a pour objet principal non de communiquer une information, d'exprimer un ordre ou un sentiment, mais de maintenir le contact entre le locuteur et l'interlocuteur, ou de manifester conventionnellement un désir d'entrer en communication » (J. Dubois, Dictionnaire de linguistique).

Ainsi, la communion phatique entre dans le cadre d'une conversation par l'emploi de plusieurs formules qui ont pour objet de « tester le canal » de communication. Ce sont par exemple des expressions de conversation téléphonique : Allô ! Oui ? ; des entrées en contact : Ça va ? Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ?.....et de nombreux autres mots que nous appellerons *mots de liaison* : naturellement, bon, eh bien, alors, dis-donc (dites-donc), tiens !(tenez !), tu vois (vous voyez), comment dirais-je ?, pour ainsi dire, disons-le...

La fonction phatique du langage peut donner lieu à un dialogue entier dont l'unique objet est de faire durer le contact entre les interlocuteurs.

Le jeune homme : Eh bien !
La jeune fille : Eh bien !
Le jeune homme : Eh bien, nous y voilà ...
La jeune fille : Nous y voilà, n'est-ce pas ?
Le jeune homme : Je crois bien que nous y sommes. Hop ! Nous y voilà.
La jeune fille : Eh bien, voyons...

Il arrive quelquefois que l'on tourne exprès un dialogue significatif en une conversation purement phatique et cela dans le simple but de se dérober à une certaine responsabilité. L'exemple suivant tiré de la plume de l'écrivain turc bien connu au Vietnam, Aziz Nesin, en dit long :

- *Quand j'avais enfin ramassé toutes les signatures nécessaires (pour ma demande*
d'un achat de charbon), le fonctionnaire me demanda en souriant :
- Du charbon ?
- Oui monsieur. C'est pour du charbon, dis-je.
Son sourire s'élargit :
- Ah, vous voulez du charbon ?
J'aimais bien les gens joviaux. Aussi lui répondis-je d'un sourire aussi large que le sien :
- Oui, du charbon, monsieur. Vous voyez, je voudrais acheter un peu de charbon.
Je ne sais si vous avez remarqué que presque la plupart de nos fonctionnaires avaient tous l'air maussade. Or, celui-ci était bien gai, bien souriant. Il éclate de rire :
- C'est que c'est du charbon !
Moi aussi, j'éclatai de rire comme lui :

- Bien sûr, du charbon ! Mais c'est du charbon, sans aucun doute !
L'employé rit de plus belle. Un rire bruyant. Et pourquoi pas moi aussi ? Impossible de rester indifférent à cela. Pourquoi se montre-t-on renfrogné quand son vis-à-vis ne fait que rire ?
- Ainsi, c'est du charbon. Tralala...
- Du charbon, tralala...dis-je.
- Est-ce bien du charbon ? C'est bien vrai ?
- Evidemment, mais c'est du charbon, évidemment...

Extrait de « Ceux qui aiment rire ».

Articulateurs logiques

« En troisième lieu, ce qui est impressionnant dans une conversation, c'est que, malgré la diversité des interlocuteurs et des motivations aussi bien que des thèmes abordés, les énoncés doivent s'enchaîner dans une suite logique ».

Neil Smith et Deirdre Wilson, dans leur travail sur la linguistique moderne « *The results of Chomsky revolution »* (1979), ont écrit :

Il paraît que le modèle de base de la communication verbale doit inclure les facteurs suivants, qui sont communs aux locuteurs et aux auditeurs.

(a) un ensemble de connaissances linguistiques (une grammaire).

(b) un ensemble de connaissances non linguistiques et de conceptions

« encyclopédiques ».

(c) un ensemble de règles de déduction logique.

D'après ces auteurs, on doit procéder à l'analyse d'un énoncé quelconque sur deux plans différents en ce qui concerne l'information :

(a) d'une part, l'énoncé est analysable en un certain nombre de propositions suivant des règles purement sémantiques (ou linguistiques) ;

(b) d'autre part, l'énoncé mis ensemble avec des éléments non linguistiques communs aux locuteurs et aux auditeurs aussi bien qu'avec des règles de déduction, s'analyse en un autre ensemble de propositions.

Nous allons nous arrêter un moment sur un exemple. Soit à considérer le sens de l'énoncé *: « Où est la neige d'antan ? ».*

(a') Suivant les règles sémantiques (dans le cadre de la langue), cet énoncé peut s'analyser en :

-il tombait de la neige autrefois.
-où est maintenant cette neige ?

(b') Des connaissances extralinguistiques supposées communes au locuteur et à l'auditeur dans une conversation nous disent que c'est un vers célèbre d'un grand poète français (François Villon) dont la connotation littéraire bien connue signifie : il s'agit d'une question en suspens, d'une question qui n'a pas de réponse possible à la portée humaine.

Mettons maintenant l'énoncé ci-dessus dans le cadre d'une conversation, par exemple dans celle-ci :

A.- Où est ma boîte de chocolat ?
B.- Où est la neige d'antan ?

L'analyse de la parole de B (l'énoncé en question) sur la base des déductions sémantiques (a') et des éléments extralinguistiques (b') aboutira à cette signification (venant d'une implication logique) : Il est impossible de trouver une réponse exacte à votre question. La signification est donc cette fois d'ordre pragmatique. Mais gardons alors le cadre de la conversation et remplaçons l'ancien énoncé par un autre :

A.- Où est ma boîte de chocolat ?
B.- Des enfants ont été dans la chambre.

L'énoncé de B s'analyse linguistiquement en :

-Il y a des enfants dans la maison.
-Ils ont été dans la chambre où se trouvait la boîte de chocolat.

Et du côté pragmatique en :

-Les enfants aiment bien le chocolat.
-Les enfants sont le plus souvent sans scrupule.

D'où l'implication logique (ce que B veut dire) :

-Les enfants ont mangé tout le chocolat.

On voit très bien maintenant que ce qui importe surtout dans une conversation, c'est que les énoncés enchaînés appartenant aux différents locuteurs perdent en général leur sens linguistique pour acquérir un sens contextuel, pragmatique. Voilà ce qui nous conduit à une notion très importante dans la théorie de la conversation : la notion de relevance ou de pertinence des énoncés.

Notion de relevance

Toutes les conversations, on l'a remarqué, sauf les coq-à-l'âne et à la limite, les causeries à bâtons rompus, sont des ensembles d'énoncés enchaînés dans une suite logique et cet enchaînement logique repose sur les postulats suivants :

1. Les participants à un échange linguistique doivent avoir un stock commun de connaissances linguistiques et socioculturelles, de croyances, de préjugés et d'expériences. C'est grâce à ce stock commun qu'ils peuvent se comprendre et que la communication passe.
2. Mais si les participants n'avaient que leur seul stock commun susmentionné, toutes leurs conversations risqueraient de tomber en panne aussitôt entamées. Car ils n'auraient rien à se dire, à échanger en dehors des propos relevant de la communion phatique ou de l'évocation des souvenirs plus ou moins lointains. Il leur faut donc, pour entretenir et faire durer un échange linguistique, des choses qui appartiennent à un seul interlocuteur et que l'autre (ou les autres) ignore(nt).

Imaginons par exemple à ce propos un mari qui rentre de son travail et qui dit à sa femme : « Eh bien, ma chérie, je suis rentré de mon travail ». La femme devrait ne pas savoir que dire, puisque l'énoncé de son mari ne contient aucune information.

Nous en venons là au principe du contenu informationnel des propos échangés dans une conversation qui fonctionne, cette fois, sur la base des vases communicants : celui qui possède une information la communique aux autres qui l'ignorent avant ce moment d'énonciation. Mais à la différence des vases communicants, dans le domaine des informations, on en cède une sans la perdre définitivement.

La communication se fonde donc sur le décalage d'informations, ou, autrement dit, sur la nouveauté ou l'inédit des propos échangés. Si dans un exemple donné précédemment, l'interlocuteur A demande à B : « Où est ma boîte de chocolat ? », il doit avouer là-dessus qu'il ignore quelque chose et il espère que son interlocuteur va l'en mettre au courant. Les réponses : « Dans le buffet », « Sur ton bureau », « Dans le frigo », pas nouvelles pour B, sont alors considérées

comme nouvelles pour A. Il en résulte que toutes les questions, dans un échange linguistique, viennent du décalage d'informations entre les interlocuteurs. Mais il ne faut pas confondre les questions posées dans une conversation réelle avec des questions d'ordre « pédagogique », important outil de travail des enseignants. L'anecdote suivante en illustre bien la différence :

La petite Catherine, après ses premiers jours de travail à l'école primaire, dit à sa mère :
-Maman, mon maître ne sait presque rien.
-Comment ça ? demande la mère, étonnée.
-Mais il nous pose des questions tout le temps !

À propos de la nouveauté des propos échangés nous devons distinguer plusieurs niveaux du contenu informationnel. C'est-à-dire qu'une nouveauté peut être : référentielle (relative au contexte ou au monde extérieur), affective (relative à l'attitude du locuteur), allocutive (relative à ce que le locuteur veut signifier)...

Dans l'exemple donné plus haut, l'énoncé « Je suis rentré du travail » fait par le mari, quand il est produit avec une intonation particulière mise par exemple sur le groupe de mots « du travail », prendra un sens assez nouveau pour la femme. Cette fois, l'information portera sur l'attitude du mari envers son travail, précisant qu'il en est peut-être bien ennuyé....

Prononcé d'une certaine manière, la même phrase du mari prendra une force allocutive qui n'a rien à voir avec l'expression littérale de l'énoncé. Cette force signifie par exemple : « Je suis fatigué, qu'on ne me dérange pas ! J'ai besoin d'un peu de repos avant dîner... »

Considérons maintenant l'échange linguistique dont il a été question au début du chapitre.

À la question du locuteur A :

(Q) – Où est ma boîte de chocolat ?

l'interlocuteur B donne une des réponses suivantes :

(*1) Où est donc la neige d'antan ?*
(2) Les enfants ont été dans la chambre.
(3) J'avais faim.
(4) Je vais manquer mon train.
(5) Où est donc votre ordonnance de régime ?

Toutes ces réponses, on le voit bien, ne constituent aucune nouveauté pour le locuteur A. Outre les questions de retour, les phrases déclaratives peuvent être même supposées connues de ce locuteur. On se rend compte pourtant que la communication passe très bien avec elles, parce que chacune d'elles, prise ensemble avec la question posée dans un contexte non linguistique défini, permet de tirer le sens global de l'échange linguistique.

Nous sommes ainsi arrivés aux significations suivantes :

(Q)+(1) : On ne saurait trouver de réponse pour une telle question.

(Q)+(2) : Ce sont les enfants qui ont mangé le chocolat.

(Q)+(3) : C'est moi qui ai mangé le chocolat.

(Q)+(4) : Je suis pressé, je n'ai pas le temps de m'en occuper.

(Q)+(5) : Pourquoi poser une telle question quand on est en régime ?

Les énoncés apparemment non informatifs (qui ne donnent aucun élément nouveau en dehors du stock commun des interlocuteurs) sont appelés *relevants* ou *pertinents* s'ils nous permettent de déduire la signification globale de l'échange linguistique à partir d'eux et à partir du stock commun des interlocuteurs dans un contexte donné. En d'autres termes, un énoncé P est dit pertinent pour un énoncé Q si l'ensemble composé de P, de Q et du stock commun des interlocuteurs engendre une information qui n'est déductible ni de P ni de Q, chacun étant uniquement fondé sur le stock commun. Considérons par exemple les énoncés suivants :

(a) Si Jean est prêt à payer dix francs, Pierre lui donnera la réponse.

(b) Jean est prêt à payer dix francs.

(c) Pierre lui donnera la réponse.

L'information (c) n'est pas déductible de (a) ni de (b). Elle vient de l'ensemble (a)+(b)+ des preuves solides montrant que Pierre tient toujours ses promesses, que c'est un homme digne de confiance...

L'information (c) constitue l'implication pragmatique de l'échange linguistique.

Implicatures conversationnelles

Avec la notion de relevance ou de pertinence nous sommes amenés maintenant à présenter les fameuses implicatures conversationnelles découvertes par Grice.

Mais commençons d'abord par un exemple. Si, à la question du locuteur A : *« Est-ce que Charles est un bon candidat pour la chaire de mathématiques* ? » l'interlocuteur B donne la réplique : *« Il sait bien l'orthographe.* », alors, dans le cas où nous sommes sûrs qu'il ne s'agit pas d'un coq-à-l'âne, ayant des preuves solides sur l'état mental normal de l'interlocuteur B, nous pouvons comprendre ce que veut dire B, c'est que Charles n'est pas du tout un bon candidat.

Il est donc question ici d'une implication pragmatique. Cette implication est possible si et seulement si nous considérons l'énoncé donné comme pertinent. Grice appelle *« implicatures conversationnelles* » les implications pragmatiques venant d'un énoncé que les participants à un échange linguistique considèrent comme pertinent et qui est pris ensemble avec des prémisses additionnelles ne faisant pas partie du stock commun des interlocuteurs. Ces prémisses, le locuteur attend que l'allocutaire les établisse lui-même. C'est grâce à ces prémisses additionnelles qu'il est

possible de faire des implications pragmatiques d'un énoncé. D'après Grice, il y a plusieurs types d'implications pragmatiques d'un énoncé en dehors de son interprétation littérale. Les critères de la classification se basent sur le degré de pertinence des énoncés. Premièrement, ce sont des implications pragmatiques venant de l'énoncé lui-même associé à celui qui le précède et à certains éléments du stock commun des interlocuteurs, susceptibles d'être la connexion des deux énoncés. Deuxièmement, des implications pragmatiques qui sont justement ces prémisses additionnelles ne faisant pas partie du stock commun des interlocuteurs mais nécessaires à l'établissement de la connexion. Et dernièrement, des implications pragmatiques qui viennent des prémisses additionnelles prises ensemble avec l'énoncé lui-même et avec celui qui le précède en même temps qu'un certain nombre d'éléments d'une situation socioculturelle donnée.

Dans tous les échanges linguistiques, les locuteurs ont toujours l'intention de rendre leurs énoncés pertinents afin de permettre une formulation rapide des implications pragmatiques. Pourtant celles-ci ne seront possibles que dans la mesure où les auditeurs entendront trouver une certaine pertinence dans les énoncés en question.

Analyse structurale de la conversation, unités communicatives

Comme d'habitude, du moment qu'il s'agit d'étudier la structure d'un certain objet, il faut d'abord penser à en établir les unités. Étant donné que la conversation est effectuée dans le cadre d'un échange linguistique direct, immédiat, qui peut être même une conversation téléphonique, les unités auxquelles on pense en premier lieu sont des unités d'ordre communicatif.

Tours de parole

Dans une conversation, les interlocuteurs parlent à tour de rôle. Si elle est bien ordonnée (par exemple, quand elle est menée par des gens très cultivés et très polis), on passe d'un tour de parole à un autre au moment où un locuteur s'arrête, et un autre commence alors à parler. Bien sûr, il faut compter aussi des pauses et des silences quelquefois prolongés voire gênants. Mais le plus souvent on a affaire à des situations assez compliquées dans lesquelles, par exemple, la discussion s'échauffe et le ton monte. Il arrive que, dans ce cas, les interlocuteurs deviennent indisciplinés et ne respectent plus les tours de parole, chacun cherchant à placer son mot. De telle sorte qu'il y a des tours de paroles émaillés de vociférations, d'interruptions, d'incises...enfin de mots ou d'ensembles de mots parasites et perturbateurs.

Notre point de vue à propos des « interventions parasites » est qu'il faut les éliminer de toutes les considérations méthodologiques et épistémologiques non pas pour simplifier les choses, mais pour respecter la nature intrinsèque de la conversation. En effet, nous pensons qu'un tour de parole est valable si et seulement si les auditeurs en prennent acte, et qu'il provoque chez le

destinataire une certaine réaction linguistique manifeste. En d'autres termes, un tour de parole doit être légitime, en ce sens que, la conversation étant socialement institutionnalisée, on ne parle qu'au moment où l'on en a le droit.

Considérons le petit morceau suivant tiré d'une conversation :

-Qu'est-ce que c'est ?
-Un camion pour les Halles.
-Il s'est arrêté ?
-Le temps de prendre 20 litres....
(*Simenon*)

Dans l'exemple ci-dessus, les tours de parole sont nettement délimités et se succèdent dans un ordre parfait. Un participant à l'échange linguistique pose des questions et l'autre est obligé d'y répondre.

Ainsi, un tour de parole est assumé par un locuteur jusqu'à ce qu'il s'interrompe, pour céder la parole à un autre. On peut envisager aussi des cas-limites où un locuteur est obligé, pour une raison ou pour une autre, de s'interrompre sans que l'idée qu'il veut exprimer soit complète. Il est également légitime qu'il soit interrompu de la sorte. L'étude des tours de parole entraîne à coup sûr un examen approfondi du statut des locuteurs. D'un côté, il y en a qui sont actifs, c'est-à-dire qui sont des participants réels et de plein droit à la conversation ; de l'autre, les locuteurs passifs ne participent à l'échange linguistique que d'une façon accidentelle, sans en être conscients ou d'une façon indirecte. La conversation ci-dessous nous apportera de nombreux renseignements à ce propos :

Participants :

- *Les parents (35-40 ans), petits fonctionnaires.*
- *Leurs deux enfants, un garçon et une fille (12-13 ans).*
- *Le journaliste de la Télévision.*

Le journaliste : Bonsoir Mesdames, bonsoir Messieurs. Voyons d'abord l'actualité en France.
Le fils Dis, papa, j'ai pas fini mon problème. Tu pourras m'aider après dîner ?
Le père Hein ? Pendant les informations tu te tais.
Le journaliste La semaine prochaine, grèves dans les lycées et collèges.
La fille Chic alors ! On ira pas à l'école !
La mère Oh là là ! Vous serez à la maison toute la journée.
Le journaliste Passons maintenant à l'actualité internationale. Reprise des expériences nucléaires....

Dans la conversation ci-dessus, on le voit bien, il n'y a que les parents et les enfants qui sont actifs, tandis que le journaliste de la télévision y participe de façon indirecte. Ses tours de parole ne servent pas d'amorce pour déclencher la parole chez les participants authentiques.

Actes linguistiques et actes non linguistiques

Tout le monde est convaincu à l'heure actuelle de l'efficacité de l'approche fonctionnelle dans l'apprentissage d'une langue. Cela veut dire que l'on met au premier plan sa fonction de communication. Parler, c'est réaliser des actes de langage : ordonner, demander quelque chose, s'excuser, promettre, accepter, refuser..... C'est chercher à produire un certain effet sur l'allocutaire.

Dans cette perspective, un tour de parole doit comprendre des actes de langage ou plus précisément, plus d'un acte de langage. Comme les actes de langage se manifestent en principe par des formes verbales, il serait erroné d'affirmer qu'un tour de parole ne contienne que des actes de langage. Car, en dehors de ceux-ci, il existe des actes non verbaux qui contribuent à déclencher quelquefois une réaction verbale. Les gestes, par exemple, sont des actes non verbaux ou non linguistiques. Une question se pose alors et mérite que nous nous arrêtions ici pour l'examiner à fond. Il s'agit de la nature communicative des gestes ou du langage gestuel.

Il y a longtemps déjà, un mathématicien et sémiologue russe, A. Kondratov, dans son livre *Son et signe* publié à Moscou en 1968, a montré l'ambiguïté du langage gestuel par une histoire passionnante et véritablement spirituelle.

Une des sagas composées par les scaldes (poètes scandinaves) contient la relation d'une joute savante entre un sage doublé d'un théologien et un Viking borgne d'une grande bravoure.

Le sage montra un doigt. Le viking, lui, en montra deux. Le sage leva trois doigts, à quoi le viking répondit en brandissant le poing. Le sage sortit une cerise, la mangea et cracha le noyau. Le viking prit une groseille à maquereau et l'avala.....La discussion se poursuivit de la sorte jusqu'à ce que le célèbre sage s'avouât vaincu.

On demanda au sage de s'expliquer. Dans sa réponse (qu'il fit non par geste mais en langage ordinaire), il déclara : « Mon rival est un véritable puits de science ! Je lui ai montré un doigt pour dire 'Dieu est un', mais levant deux doigts, il m'a judicieusement rappelé qu'outre Dieu le père il y a aussi Dieu le fils. Essayant alors de tendre un piège à mon adversaire, je lui ai montré trois doigts, comme pour lui dire 'Dieu le père, Dieu le fils et le Saint-Esprit, peut-être y en a-t-il même trois ? Mais il a très adroitement évité le traquenard en me montrant le poing : Dieu est unique dans l'inaccessible Trinité.

Je lui ai alors montré une cerise, ce qui voulait dire : la vie est douce comme ce fruit. Or, il m'a de nouveau confondu en mangeant une groseille à maquereau, ce qui signifiait : non, la vie vaut mieux qu'un fruit sucré, elle est légèrement acide, ce qui la rend encore plus précieuse ! A la vérité, c'est bien le plus sage de tous les théologiens du monde ! conclut le sage d'un air accablé.

« Est-ce qu'il a bien interprété votre discussion ? » a-t-on alors demandé au Viking. Je n'ai jamais eu la moindre intention de lui parler de Dieu, a répondu 'le plus sage des théologiens'. Simplement, cet insolent m'a montré un doigt en insinuant qu'étant borgne, j'étais bien

présomptueux d'essayer de discuter avec lui. J'ai levé deux doigts pour lui signifier que mon oeil unique valait bien les deux siens. Il m'a alors montré trois doigts, comme pour me dire : Trêve de plaisanteries ! Nous n'avons que trois yeux à nous deux.

Que me restait-il à faire ? J'ai brandi le poing, ce qui voulait dire : Ce n'est pas avec des paroles, mais avec ça qu'on corrige des insolents comme toi. Il m'a répondu : Allons donc ! Je te mangerai comme cette cerise et recracherai les os ! Alors j'ai avalé une groseille à maquereau pour lui faire comprendre que, moi, je le mangerais tout entier sans même laisser un os.

Comme on le voit, dit Kondratov, il n'est pas si facile de s'expliquer par des gestes. Et pour cause.

Il est clair qu'une conversation immédiate et directe doit se composer d'actes linguistiques (verbaux) et d'actes non linguistiques (non verbaux) qui se complètent et qui en font partie intégrante. Et aussi qu'il est impossible que les actes linguistiques ou non linguistiques, à eux seuls, puissent constituer une conversation réelle. C'est ainsi que, même dans ses formes verbales, toute conversation est riche en indices d'énonciation, par exemple en indices déictiques (Je-Ici-Maintenant).

Toujours d'après Kondratov, il y a deux mille ans, Cicéron recommandait aux orateurs de se rendre compte que tous les mouvements de l'âme (la parole s'entend), doivent s'accompagner de gestes aptes à clarifier les actes et les pensées : gestes de la main, des doigts, du bras étendu en avant ou du pied frappant le sol, et surtout mimique des yeux...

Quant au rhéteur latin Quintilien, il composait même une sorte de vocabulaire de gestes.

De nos jours, chez presque tous les peuples du monde, les gestes de la main et la mimique du visage ne sont point tant destinés à remplacer la parole qu'à la compléter. Les gestes expriment nos sentiments , renforcent le sens des mots, confèrent à la parole de nouvelles nuances de sens, et à l'occasion, font dire aux mots le contraire de ce qu'ils signifient (au moyen d'une mimique ironique ou d'un clignement d'yeux), à tel point que dans certains cas, il vaut mieux se fier à l'intonation et à la mimique du visage qu'aux paroles.

A. Kondratov cite le linguiste français J. Marouzeau, qui, à propos de la mimique du visage chez les Français, a écrit :

« Selon la position des lèvres, un clignement d'yeux équivaut tantôt à une entente secrète, tantôt à de la méfiance, tantôt à de la malice. Des yeux largement ouverts indiquent soit la curiosité, soit la surprise. Quand on fait la moue, c'est qu'on n'est pas content. Un sourire peut exprimer la tendresse, le doute ou la moquerie. Des plis verticaux sur le front signifient qu'on est pensif ou étonné, tandis que des plis horizontaux correspondent à un accès de colère ou à une menace. ».

Marouzeau a parlé aussi des gestes de la main. La main étendue la paume en l'air indique

l'accord en toute franchise. Si la paume est tournée en avant, c'est un refus. Les mains jointes expriment une prière. L'index pointé vers le haut équivaut à un avertissement, dirigé vers l'avant il prévient un danger, appliqué contre le front il indique qu'on réfléchit, pressé contre les lèvres, il invite au silence. Les mains sur les hanches, c'est un défi, les bras croisés, c'est un geste de bravade.

Si nous nous référons maintenant à la théorie des actes de langage, nous verrons qu'un acte non verbal (un geste par exemple) de la part de l'allocutaire peut révéler ce qu'il pense de l'acte verbal du locuteur, ou autrement dit, comment il interprète l'acte illocutionnaire et l'acte perlocutionnaire de l'énoncé du locuteur.

Considérons là-dessus quelques exemples.

Exemple 1 :

Je t'annonce une triste nouvelle....Non, absolument non ! Pierre est sain et sauf ; seulement sa voiture est foutue !

On peut imaginer de la façon suivante la structure de ce tour de parole. Tout d'abord c'est l'acte linguistique du locuteur qui consiste à annoncer une nouvelle : « Je t'annonce une triste nouvelle ». L'expression du visage de l'allocutaire (grande émotion, vive inquiétude), acte non verbal provoqué par l'acte linguistique, renseigne le locuteur sur le fait qu'il s'agit d'une interprétation inexacte de la nouvelle. D'où la mise au point « Non, non, Pierre est sain et sauf ». Car le locuteur pense que son allocutaire s'inquiète de ce qui est arrivé à Pierre, un être qui lui est cher par exemple. Et il s'empresse de donner l'information explicite.

Exemple 2 :

Un policier t'attend en bas...Quoi ? Ne t'inquiète pas. Il me semble qu'il vient te chercher pour une affaire personnelle.

La structure de ce tour de parole, tout comme celle du tour de parole dans l'exemple précédent, s'analyse en premier lieu en un acte linguistique (l'annonce d'une visite), en second lieu un acte non verbal de la part de l'allocutaire (l'inquiétude marquée sur le visage), une réaction linguistique à cet acte, et, en dernier lieu un acte d'information dont la force perlocutionnaire est d'apaiser l'auditeur.

Formes linguistiques des actes verbaux

1. Toutes les conversations, on l'a vu, sont émaillées d'indices d'énonciation, de deixis personnelle et de deixis spatio-temporelle : *je, tu, nous, vous, ici, là, aujourd'hui, demain, lundi, pour le moment, dans le temps, ceci, celle-là, là-bas...* Elles contiennent aussi un grand nombre d'énoncés performatifs : *je t'annonce, je te promets, je te demande de, je te prie de, j'avoue que, nous déclarons la séance ouverte, je refuse de, je vous remercie,*....Mais la plupart du temps, on

a affaire à des énoncés non performatifs, qui ont la même valeur illocutionnaire que les énoncés performatifs, c'est-à-dire qu'ils visent à réaliser les mêmes actes de langage au moment de l'énonciation.

Enoncés performatifs	*Enoncés non performatifs*
- Je refuse	*- Pas question !*
- Je te pardonne...	*- N'en parlons plus !*
- Je suis d'accord et...	*- Vas-y !*
- Je te promets de...	*- Ça, c'est sûr !*
.....	*.....*

Il est alors souhaitable qu'on établisse une taxinomie des formes linguistiques faisant partie des énoncés non performatifs et réalisant des actes de langage au moment de l'énonciation dans une conversation. Jusqu'à maintenant une telle entreprise n'a attiré que très peu l'attention des chercheurs et des enseignants, sauf, bien sûr, des auteurs de « Un Niveau Seuil » qui ont le mérite de donner une liste assez remplie d'actes de parole.

2. Formes linguistiques de quelques actes de langage usuels :

- Acte phatique :
  Allô, tu m'entends ?
  Vous m'entendez ? (dans une conversation téléphonique)
  Eh bien ! Tiens ! (Tenez !)
  Ça va ? Comme il fait beau !
  Quoi de neuf ?
  Dis-donc ! (Dites-donc !)
  Voyons !

- Acte d'évasion :
  Peut-être...
  Ça dépend.
  Ça se peut.
  On ne sait jamais.
  Oui, tout est possible.
  Si tout est dans l'ordre des choses...

- Acte de protestation :
  Tu parles !
  Penses-tu !
  Mais c'est trop fort !

- Acte d'encouragement, d'exhortation :

C'est parfait !

Bravo !

....

- Acte de « prendre acte » :

Oui.

Je m'en doutais.

Mon Dieu !

Je vous écoute.

.....

- Acte par lequel on oblige quelqu'un à répondre :

N'est-ce pas ?

Pas vrai ?

Eh bien !

....

- Acte par lequel on oblige quelqu'un à continuer :

Et alors ?

Et après ?

- Acte par lequel on demande d'aboutir à une conclusion :

Et enfin ?

....

- Acte de consolation :

Ce n'est rien.

Ça n'a pas d'importance.

Ne vous en faites pas !

C'est la moindre des choses.

C'est absolument normal.

Ça arrive souvent comme ça.

- Acte par lequel on oblige à préciser :

Mais enfin...

Où voulez-vous en venir ?

C'est-à-dire ?

-Acte de reprise de la question :

« *Que pensez-vous de Paris ? »*

Ce que j'en pense ? Mais c'est une ville merveilleuse !

Recherche des unités linguistiques

Segment

Si l'énoncé est le résultat de l'énonciation, c'est-à-dire la réalisation verbale des actes de langage visant à un effet global sur l'allocutaire, alors, chaque tour de parole ne saurait en contenir un, ni plusieurs. Car en effet, et on l'a bien vu d'ailleurs, dans une conversation, tout est spontané, en réponse à des actes particuliers qui s'enchaînent mais qui sont éparpillés tout au long de l'échange linguistique. Reprenons la petite conversation déjà donnée :

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- Un camion pour les Halles.
- Il s'est arrêté ?
- Le temps de prendre 20 litres.

Dans cette micro-conversation, les tours de parole « Qu'est-ce que c'est ? » et « Il s'est arrêté » peuvent se considérer comme des phrases complètes. Tandis que « Un camion pour les Halles » et « Le temps de prendre 20 litres » ne sont que des fragments de phrase, des adjonctions à ce qu'on a dit précédemment. Mais voilà justement ces fragments qui vont constituer le point de départ de notre recherche sur la conversation.

Examinons maintenant un autre exemple.

-Bonjour, messiou Charles, dit Mado Ptits-Pieds qui était en train de servir un client.
-Bonjour Mado, répondit Charles sans la regarder.
-C'est elle ? demanda Turandot.
-Gzactement, répondit Charles.
-Elle est plus grande que je croyais.
-Et alors ?
-Ça me plaît pas. je l'ai dit à Gaby, pas d'histoires dans ma maison.
(*R. Queneau*, Zazie dans le métro).

Une fois de plus, et dans cette petite conversation sur « Zazie », les fragments « Gzactement », « Et alors ?», « pas d'histoires dans ma maison » demandent que nous les prenions au sérieux et leur conférions un statut épistémologique particulier. Nous sommes amenés ainsi à poser *le segment* comme unité de départ dans nos recherches sur les formes linguistiques de la conversation. Coultard, dans son ouvrage sur la théorie du discours (*A theory of discourse- London-Oxford*), s'est intéressé lui aussi à cette unité qu'il appelait *move*, mais *le move* dans le sens de Coultard se composerait d'actes. Ce en quoi nos points de vue divergent.

Comment s'analyse alors une conversation en segments Nous avons distingué, on l'a vu, deux plans de nature différente quant à la conversation. Les actes appartiennent, autant que nous le concevions, au plan de communication au même titre que les tours de parole. Tandis que les segments (ou les *moves* de Coultard), formes linguistiques, doivent appartenir au plan linguistique?

Nous nous proposons de considérer l'exemple suivant :

Le malade : Bonjour Docteur.
Le médecin : Bonjour Monsieur.
Le malade : J'ai mal aux pieds, au ventre, à la tête...
Le médecin : Vous avez mal où.....exactement ?
Le malade : Où ai-je mal exactement ? Mais j'ai mal aux pieds, au ventre....
Le médecin : Une seconde, c'est aux pieds, c'est au ventre, c'est à la tête que vous avez mal ?
Le malade : Oui, c'est cela.

(*Tiré de* « Cartes sur table », méthode de français).

Pour cette micro-conversation, nous pouvons établir, dans un premier temps, cette correspondance grossière :

SEGMENTS	ACTES
(1) Bonjour Docteur !	*-Salutation, acte d'ordre 1(*)*
(2) Bonjour Monsieur !	*-Salutation, acte d'ordre 2(*)*
(3) J'ai mal aux pieds, au ventre...	*-Description d'un fait*
(4) Vous avez mal où ?	*-Interrogation*
(5) Où ai-je mal...	*-Reprise de question*
(6) Mais j'ai mal...	*-Reprise de la description, affirmation*
(7) Une seconde...	*-Demande d'attendre ou de s'interrompre*
(8) C'est aux pieds....-	*Demande de précision, insistance*
(9) Oui, c'est ça.	*-Confirmation.*

(*) Les auteurs de « Un Niveau Seuil » appellent *actes d'ordre 1* les actes de langage produits sans qu'ils soient sollicités, et *actes d'ordre 2* les réactions linguistiques aux actes d'ordre 1.

Syntaxe des segments

Dans les exemples que nous venons d'examiner, les segments considérés comme unités de départ d'une conversation s'enchaînent dans un ordre séquentiel, et donnent par là même l'impression d'être des blocs mis en concaténation les uns après les autres. Mais il s'agit là d'une fausse impression, car le fonctionnement syntaxique des segments se révèle beaucoup plus complexe qu'on ne croit. Proposons-nous de considérer, dans cette perspective, le dialogue suivant :

Le metteur en scène : D'où venez-vous ?
La star: Pourquoi d'où est-ce que je viens ? Mais de Deauville !
Le metteur en scène : Et alors ?
La star: J'étais sur le point de rentrer quand j'ai reçu un coup de fil...

Le metteur en scène : *Un coup de fil ? Mais quel coup de fil ?*

La star: *De vous-même, Monsieur, disant qu'étant donné que la répétition était retardée, je pourrais prolonger un peu mes vacances...*

(*Leçon de transition*, Un enlèvement, VIF)

Analysons d'abord le segment « Pourquoi d'où est-ce que je viens ? ». Si nous posons :

A = d'où venez-vous ?

alors, une transformation énonciative (du discours direct en discours indirect) le fera passer au segment:

A'= d'où est-ce que je viens. (Vous me demandez d'où je viens.)

et enfin, une transformation d'enchâssement nous donne :

B= Pourquoi A' ? (Pourquoi est-ce que vous me demandez d'où je viens).

Ainsi, nous pouvons poser ce qui suit :

(1) Les segments d'une conversation ne sont pas des unités homogènes, ni des unités indépendantes les unes des autres.

(2) Il existe des segments simples et des segments complexes, transformés à partir des segments simples.

(3) Les transformations qui s'opèrent sur les segments simples relèvent de l'énonciation et non de la distribution des énoncés. Une grammaire transformationnelle de l'énonciation serait donc nécessaire à l'étude des segments, si l'on voulait bien être fidèle à l'approche structuraliste des années soixante en l'orientant vers des fins fonctionnelles.

Échange

Le segment une fois posé avec ses aspects syntaxique et fonctionnel, il nous faut maintenant chercher à déterminer l'unité qui lui est supérieure dans une conversation.

A cet effet, examinons de nouveau la micro-conversation :

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Un camion pour les Halles.*
- *Il s'est arrêté ?*
- *Le temps de prendre 20 litres.*

C'est un jeu de questions-réponses effectuées alternativement et qui portent sur un même thème défini (l'apparition d'un camion). Un tel jeu sera appelé *un échange* se composant de segments formant non seulement des questions-réponses sur un thème défini, mais aussi des propos-répliques d'ordre général. Ainsi dans la conversation extraite de « Zazie dans le métro », nous avons deux échanges différents :

Échange I

- Bonjour, messiou Charles.
- Bonjour Mado.

Échange II

- *C'est elle ?*
  - *Gzactement.*
  - *Elle est plus grande que je croyais.*
  - *Et alors ?*
  - *Ça me plaît pas. Je l'ai dit à Gaby, pas d'histoires dans ma maison.*

Poursuivons. Nous remarquons que, le plus souvent, un échange se fait entre deux interlocuteurs seulement. Mais rien n'empêche qu'il y en ait plus de deux. C'est toujours « Zazie dans le métro » qui offre la conversation suivante à laquelle participent plusieurs personnages :**Échange I**

Zazie : *Ch'suis Zazie, j'parie que tu es mon tonton Gabriel.*
Gabriel : *C'est bien moi, oui, je suis ton tonton.*
Zazie : *Tu sens rien bon.*
Gabriel : *Barbouse de chez Dior.*
Zazie : *Tu m'en mettras un peu derrière les oreilles ?*
Gabriel : *C'est un parfum d'homme.*

Échange II (ordre séquentiel)

Jeanne Lalochère : *Tu vois l'objet. T'as bien voulu t'en charger, eh bien, le voilà.*
Gabriel : *Ça ira.*
Jeanne : *Je peux te faire confiance ? Tu comprends, je ne veux pas qu'elle se fasse violer par toute la famille.*
Zazie : *Mais maman, tu sais bien que tu étais arrivée juste au bon moment, la dernière fois.*
Jeanne : *En tout cas, je ne veux pas que ça recommence.*
Gabriel : *Tu peux être tranquille.*
Jeanne : *Bon, alors je vous retrouve ici après-demain pour le* train de six heures soixante.
Gabriel : *Côté départ.*
Jeanne : *Natürlich.*

Échange III

Jeanne : *A propos, ta femme, ça va ?*
Gabriel : *Je te remercie. Tu viendras nous voir ?*
Jeanne : *J'aurai pas le temps.*
Zazie : *C'est comme ça qu'elle est quand elle a un Jules, la famille ça* compte plus pour elle.
Jeanne : *A rvoir, ma chérie. A'rvoir, Gaby.*

Nous venons de constater que dans l'exemple ci-dessus, l'échange I se fait entre deux personnages, tandis que l'échange II et l'échange III se font entre trois personnages.

Syntaxe des échanges

A l'instar du fonctionnement syntaxique des segments (des *moves)*, celui des échanges offre les mêmes caractéristiques.

(1) Les échanges d'une conversation ne sont pas des unités homogènes ni des unités indépendantes les unes des autres.

(2) Il existe des échanges simples et des échanges complexes, transformés à partir des échanges simples.

(3) Les transformations qui s'opèrent sur les échanges simples relèvent de l'énonciation et non de la syntaxe des énoncés.

Nous avons présenté dans les exemples donnés des échanges simples. C'étaient des échanges faits dans l'ordre séquentiel et basé sur des thèmes successifs : on a sauté d'un thème à un autre. Ainsi dans l'échange I du dernier exemple, Zazie fait la connaissance de son tonton Gabriel ; dans l'échange II, c'est Jeanne qui confie sa fille à son frère et dans l'échange III, un échange presque phatique, Jeanne et Gabriel échangent des propos insignifiants sur le sentiment qu'ils éprouvent envers leur famille.

Les échanges complexes viennent de transformations énonciatives variées : association d'idées, reprise des thèmes déjà abordés, enchâssement des thèmes parallèles et interaction des conversations simultanées. Voici un exemple sur l'interaction des échanges.

Thème général :Conflit des générations.

Situation : Deux retraités Marcel et Henri sur une terrasse de café. Une serveuse, Marie. Des couples de jeunes sur la place d'un village de province.

Échange I (simple)

Une jeune fille et un jeune homme en train de s'embrasser.

La jeune fille : Arrête, il faut que je parte.

Le jeune homme : On se voit ce soir ?

La jeune fille : D'accord, à huit heures ici.

Échange II (interaction)

Marcel : *Hm. La vie a bien changé ! De mon temps, on s'embrassait pas dans la rue. Si ça continue...*

Henri : Hé, pourquoi pas ?

Échange III (simple)

Deux jeunes dans un groupe.

Le premier: Tu vas pas au boulot ?

Le deuxième: Non, aujourd'hui, ça ne me dit rien. Dis, tu pourrais me prêter mille balles ?

Le premier: Oh, écoute....

Échange IV (interaction)

Marcel: T'as entendu ? Ça m'étonne pas. Le travail, ça, i connaissent pas. I font jamais rien. I sont toujours en vacances. Moi, à quatorze ans, j'étais à l'usine. J'avais pas le temps de courir les filles. Envie ou pas, fallait y aller.

Henri: Travailler ! Le travail, y a pas que ça dans la vie. I faut s'amuser aussi.

Échange V (interaction)

Un jeune chante.

Marcel : Et encore. S'ils savaient chanter ! Marie, deux Ricards !

Marie : En tout cas, ils boivent moins que vous.

Et maintenant nous considérons un exemple sur l'enchâssement des échanges. Il s'agit d'une conversation tirée du roman « Bel-Ami » de G. de Maupassant.

Bel-Ami : Eh bien ! Comment ça s'est-il passé ?

Suzanne : Oh ! Ça a été terrible, chez maman surtout.

Bel-Ami : Votre maman ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Contez-moi ça.

Suzanne : Ça a été affreux. Je suis entrée chez elle et je lui ai récité ma petite affaire que j'avais bien préparée. Alors elle a pâli, puis elle a crié : « Jamais, jamais ! ». Moi, j'ai pleuré, je me suis fâchée, j'ai juré que je n'épouserais que vous. J'ai cru qu'elle allait me battre. Elle est devenue comme folle ; elle a déclaré qu'on me renverrait au couvent, dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue comme ça, jamais ! Alors papa est arrivé en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne s'est pas fâché tant qu'elle, mais il a déclaré que vous n'étiez pas un assez bon parti. Comme ils m'avaient mise en colère aussi, j'ai crié plus fort qu'eux. Et papa m'a dit de sortir avec un air dramatique qui ne lui allait pas du tout. C'est ce qui m'a décidée à me sauver avec vous. Me voilà, où allons-nous ?

Bel-Ami : Il est trop tard pour prendre le train.....

Cette conversation a ceci de particulier qu'il y a deux échanges enchâssés l'un dans l'autre. L'échange enchâssant est celui fait par Bel-Ami et Suzanne, l'échange enchâssé est la scène dramatique chez les Walter à laquelle participent Suzanne et ses parents.

Transaction

L'unité linguistique supérieure à l'échange est *la transaction*. Par transaction, on entend un ensemble d'échanges sur des thèmes particuliers qui mènent à un thème général.

Revenons à la conversation entre Zazie, Gabriel et Jeanne Lalochère (« *Zazie dans le métro »).*

Les échanges :

I : entre Zazie et Gabriel (Zazie se présente à son tonton).
II : entre Jeanne, Gabriel et Zazie (Jeanne confie sa fille à son frère
III : entre Jeanne, Gabriel et Zazie (propos échangés sur la famille)

qui vont des thèmes particuliers au thème général (Gabriel prend en charge la fille de sa soeur) et forment une transaction en ce sens que la conversation peut être close sur le dernier échange et qu'il existe entre les échanges un certain rapport thématique.

Il en est de même des échanges entre Bel-Ami et Suzanne en ce qui concerne la fugue de celle-ci. L'exemple donné plus haut n'est que l'échange placé entre les deux autres : le premier est fait dès l'apparition de Suzanne chez Bel-Ami ; le dernier a lieu après la relation de ce qui s'est passé chez les Walter et au moment où Bel-Ami décide d'enlever son amante. Les trois échanges (deux enchâssants et un enchâssé) forment donc une transaction, dont le thème général est constitué sur la base des arguments en faveur de la fugue de la jeune fille.

La conversation suivante, tirée de « l' Avare » de Molière contribuera à clarifier la notion de *transaction*.

Échange I :

Harpagon : Ho ça, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dîner.
Maître J. : Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? Car je suis l'un et l'autre.
Harpagon : C'est à tous les deux.
Maître J. : Mais à qui des deux le premier ?
Harpagon : Au cuisinier.
Maître J. : Attendez donc, s'il vous plaît.

Échange II :

Harpagon : Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?
Maître J. : Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon : je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maître J. : (à part) Grande merveille !

Harpagon : Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

Maître J. : Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon : Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah, ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent, toujours parler de l'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

Valère : Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître J. : Bonne chère avec peu d'argent !

Valère : Oui.

Maître J. : Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harpagon : Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Maître J. : Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère avec peu d'argent.

Harpagon : Haye ! Je veux que tu me répondes.

Maître J. : Combien serez-vous de gens à table ?

Harpagon : Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère : Cela s'entend.

Maître J. : Hé bien ! Il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages. Entrées....

Harpagon : Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville entière.

Maître J. : Rôt....

Harpagon : Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.

Maître J. : Entremets...

Harpagon : Encore !

Valère : Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? Et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ?

Échange II' (enchâssé dans l'échange II)

Digression sur la sobriété alimentaire.

Valère : Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il n'y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon : Il a raison.

Valère : Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux qu'on

invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et suivant le dire d'un ancien , il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.

Harpagon : Ah ! Que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'ai entendue de ma vie ! Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Valère : Qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Harpagon : Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Valère : Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon : Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère : Je n'y manquerai pas.

Échange II (suite)

Valère : Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon : Fais donc.

Maître J. : Tant mieux ! J'en aurai moins de peine.

Harpagon : Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère : Reposez-vous sur moi.

Échange III :

Harpagon : Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maître J. : Attendez, ceci s'adresse au cocher. Vous dites....

Harpagon : Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

Pour l'exemple ci-dessus, nous avons en résumé :

- l'échange I : Harpagon fait venir maître Jacques en tant que cuisinier.
- l'échange II : discussion sur la préparation d'un souper avec digression de Valère sur la sobriété en nourritures (échange II').
- l'échange III : ordre qu'Harpagon donne à maître Jacques en tant que cocher.

Tous les échanges de l'exemple, y compris l'échange enchâssé, forment une transaction qui a pour thème général la conception d'un avare pour l'offre d'un souper, conception à laquelle maître Jacques ne veut pas se joindre. Il s'agit d'une transaction négative, puisque l'activité langagière d'Harpagon n'a pas donné son effet escompté, sauf, bien entendu, les flatteries de Valère qui n'ont fait que tourner la transaction vers une autre direction.

Syntaxe des transactions

Y a-t-il des transactions simples, des transactions complexes et des transformations énonciatives qui s'opèrent dans l'ensemble des transactions ? La réponse à ces questions est d'abord affirmative. Ensuite, et ceci est plus important, on aura les mêmes transformations pour les transactions que pour les échanges et les segments. Car, il s'agit là d'opérations d'ordre logico-psychologique intrinsèques pour toutes les activités langagières. En ce qui concerne les transactions, les exemples sont nombreux. Cependant, compte tenu de leur dimension encombrante, l'auteur souhaite que les lecteurs veuillent bien en imaginer d'eux-mêmes.

Transactions et conversations

Enfin, il va de soi que des transactions forment une conversation tout entière. Rappelons que la conversation, qui est une communication orale relative à des idées, a toujours un commencement et une fin. Il est de règle que le commencement, comme la fin d'une conversation soit réservé à des propos phatiques. La conversation peut varier d'un simple échange à des transactions successives. Elle revêt son contenu de plusieurs formes expressives, de plusieurs langages et de plusieurs styles. Ainsi, on peut ranger dans les catégories de conversations les simples causeries au coin du feu, les propos échangés des voisins ou des écoliers en route vers l'école, les discussions des marchands et de leurs acheteurs au marché, les interviews, les débats à l'Assemblée Nationale, les entretiens entre Chefs d'Etat, les négociations de paix pour le Proche Orient.... Chacune des conversations mentionnées mérite une étude approfondie quant au style et aux formes linguistiques particulières. Chacune d'elles, toutefois, connaît la même structuration syntaxique que nous avons établie.

Troisième Chapitre
La Narration

● Communication narrative

Le schéma de la communication pose aussi de nombreux problèmes pour l'étude de la narration en dehors de ce qui a été mentionné relativement aux personnages, aux énonciateurs et aux énonciataires. Le problème de la référence, par exemple, consiste à situer le récit dans des contextes socioculturels et historiques différents et postule par là sa communicabilité. En effet, le récit ne passe que dans la mesure où le narrateur et le narrataire parlent une même langue, possèdent chacun des connaissances extralinguistiques, et des expériences que l'autre partage entièrement. Les traducteurs connaissent assez bien les difficultés qui surgissent à tout moment quand ils traduisent un récit d'une langue en une autre. A côté des difficultés d'ordre linguistique qu'ils peuvent surmonter, les difficultés contextuelles sont nombreuses et constituent quelquefois de véritables défis. La fonction métalinguistique aussi bien que la fonction poétique du langage au sens de R. Jakobson, ne sont pas à négliger non plus. Elles donnent au récit, en dehors de son sens dénotatif, un sens connotatif dont l'importance est surtout reconnue dans la découverte des couleurs du texte et du style de l'auteur.

Examinons maintenant, toujours dans la perspective de la communication narrative, le problème de la redondance dans les récits. Outre la redondance venant du combat contre les bruits causés par le canal de transmission (communication orale, écrite, téléphonique....) et réalisée par un comportement langagier particulier (répétitions, questions métalinguistiques, propos phatiques....), le récit comporte en général plusieurs autres procédés de redondance considérés comme propres à sa nature. Contentons-nous d'une seule remarque. On sait que plus le récit est riche en personnages, plus il est brouillé et moins on en suit le fil. Dans le cas où la perturbation dépasse une certaine limite, on doit arranger les mots-substituts d'une façon adroite sous peine de fatiguer outre mesure les lecteurs ou les auditeurs. En effet, les pronoms *il, elle, ils, elles, eux*....deviennent ambigus et on est obligé soit de reprendre le nom propre des personnages, soit de les désigner par des appellations stylistiques, c'est-à-dire des reprises d'un mot ou groupe de mots par un autre mot ou groupe de mots d'une même dénotation.

Par exemple, si on lit un récit sur la vie d'Alexandre Yersin, cet homme célèbre dans la mémoire des Vietnamiens de tous les temps, le nom propre de l'homme peut être remplacé tout au long du récit par les groupes de mots suivants :

- ce disciple de Pasteur
- ce saint
- le savant
- le bienfaiteur des pauvres

- le grand médecin
- le grand microbiologiste

Et si nous avons à raconter la vie d'un monarque chinois, ces mots nous viendront à l'esprit chaque fois que nous l'évoquerons :

- le Fils du Ciel
- l'Occupant du Grand Palais
- le grand Maître du peuple
- le Tout-Puissant
- le Dragon
- etc.

Dans un récit, l'interaction forme-substance est très bien marquée quant aux formes linguistiques. Nous distinguerons à ce propos deux types de narration :

- narration incluse dans une conversation.
- narration indépendante.

C'est la dernière qui fait l'objet principal de notre étude. Cependant, il est nécessaire que nous présentions ici, ne serait-ce que très sommairement, quelques traits caractéristiques d'une narration incluse. Pour la substance, il s'agit avant tout d'une histoire rapportée de façon spontanée. Nous entendons par histoire un ensemble non structuré d'événements, importants ou insignifiants, dont la signification varie d'une personne à une autre. Pour ce qui est de la forme, la narration incluse dans une conversation doit appartenir au langage parlé, étant donné que l'instance d'énonciation est directe.

En français, les temps utilisés dans une narration incluse sont des temps du discours : le présent, le passé indéfini, l'imparfait, le plus-que-parfait...., tandis que ceux utilisés dans une narration indépendante, sont les temps du récit : le présent de narration ou présent dit historique, le passé défini, l'imparfait, le passé antérieur, l'imparfait du subjonctif....

Dans une narration incluse, le narrataire est toujours présent à l'instance interlocutive. Dans une narration indépendante, par contre, celui-là est remplacé par un public d'auditeurs ou de narrataires souvent mal défini. Reprenons la conversation déjà étudiée entre Bel-Ami et Suzanne sur ce qui s'est passé chez elle la veille de sa fugue. Dans cette conversation, on l'a vu, il y a une petite narration faite par Suzanne à l'intention de son amant, Bel-Ami. Si la narration était faite à l'intention d'un public vaguement défini, la forme serait quelque peu modifiée. La comparaison suivante nous aide à mieux voir les choses.

Narration incluse (enchâssée)
Narratrice : Suzanne
Narrataire : Bel-Ami

Ça a été terrible. Je suis entrée chez elle et je lui ai récité ma petite affaire que j'avais bien

préparée. Alors elle, elle a pâli, puis elle a crié : »Jamais, jamais ! ». Moi, j'ai pleuré, je me suis fâchée, j'ai juré que je n'épouserais que vous. J'ai cru qu'elle allait me battre. Elle est devenue comme folle, elle a déclaré qu'on me renverrait au couvent dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue comme ça, jamais ! Alors papa est arrivé en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne s'est pas fâché tant qu'elle, mais il a déclaré que vous n'étiez pas un assez beau parti. Comme ils m'avaient mises en colère, j'ai crié plus fort qu'eux. Et papa m'a dit de sortir d'un air dramatique qui ne lui allait pas du tout. C'est ce qui m'a décidé à me sauver avec vous. Me voilà, où allons-nous ?

Narration indépendante
Narratrice : Suzanne
Narrataires : un public de lecteurs.

Ce fut affreux. J'entrai chez ma mère et je lui récitai ma petite affaire que j'avais bien préparée. Elle pâlit alors puis elle cria :

- Jamais ! Jamais !

Je pleurai, je me fâchai, je jurai que je n'épouserais que mon cher Bel-Ami. Je crus qu'elle allait me battre. Elle devint comme folle, elle déclara qu'on me renverrait au couvent dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue dans de tels états ! A ce moment, mon père arriva en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne se fâcha pas autant que ma mère, mais il déclara que Bel-Ami n'était pas un assez beau parti. Comme mes parents m'eurent mise en colère , je criai plus fort qu 'eux. Et mon père, exaspéré, me dit de sortir d'un air dramatique qui ne lui allait pas du tout, ce qui me décida à me sauver avec mon amant. J'allai chez lui et lui demandai :
-Me voilà, où allons-nous ?

● Démarche épistémologique

C'est dans l'esprit de Saussure et dans la perspective que l'école de Prague a érigée en modèle en linguistique que toute l'étude des niveaux du langage doit se faire suivant deux axes : syntagmatique et paradigmatique.

En grammaire de texte comme en phonologie, en syntaxe comme en sémantique, on se propose d'abord de déterminer les unités formant système, c'est-à-dire remplissant l'axe paradigmatique, et de passer ensuite à l'étude de leur combinaison, c'est-à-dire leur axe syntagmatique.

Si, en phonologie, les phonèmes p1, p2, p3 forment des entités différentes

p1p2p3 =/= p2p3p1 =/= p3p1p2

dans des combinaisons réelles ou potentielles, en grammaire de texte, on peut constater le même phénomène : les différents arrangements de faits donneront des effets de sens différents. Considérons par exemple les faits suivants :

F1 : entrer dans un café
F2 : prendre un rafraîchissement
F3 : éprouver un grand malaise

L'ordre F1F2F3 donne bien entendu un effet de sens différent de l'ordre F3F1F2.

En effet, on a, avec l'ordre F3F1F2 l'interprétation du genre :

Quelqu'un éprouve un grand malaise. Il entre donc dans un café et commande un rafraîchissement dans l'espoir que la fraîcheur de la boisson fera disparaître son malaise.

Par contre, avec l'ordre F1F2F3, l' « histoire » devient beaucoup plus sérieuse et pleine de conséquence :

Quelqu'un entre dans un café et commande un rafraîchissement. Il prend le rafraîchissement et éprouve, peut-être subitement, un grand malaise.

Alors pourquoi ce malaise ? S'agit-il d'une chose sans conséquence ou de quelque chose de plus sérieux ? Une tentative d'empoisonnement de la part de ses ennemis ?...

L'ordre F3F1F2 présente des faits en *distribution*. Tandis que l'ordre F1F2F3 présente des faits en *intégration*. Car le fait F3 est intégré dans le fait F2 et ces deux faits constituent une unité supérieure à chacun d'eux. Nous sommes ainsi amené à poser deux types d'unités pour le récit : des *unités distributionnelles* et des *unités intégratives*. C'est là l'opposition syntagmatique des faits ou des unités. Quant à l'opposition paradigmatique, c'est le choix des unités ou des faits qui s'opère à tout moment : ou bien on a le fait F ou bien on a le fait non-F, comme si, en phonologie, ou bien on avait le phonème /ø/ pour avoir « jeudi » ou bien on prenait /a/ pour avoir « jadis ».

Récit minimal

Si, en linguistique de la langue (ou de la phrase, ce qui revient au même), nous avions *la phrase minimale* ; en linguistique textuelle, le problème du *récit minimal* doit se poser de façon automatique.

Toute narration, de par sa nature, comprend nécessairement trois parties composantes : un **début**, un **déroulement** et une **fin**. Alors, si à chaque partie composante correspondait une seule proposition, la narration entière ne saurait se composer de moins de trois propositions. Une narration composée seulement de trois propositions sera appelée *récit minimal*. Le célèbre exemple du récit minimal est peut-être cette considération pleine de pessimisme d'un sage de l'ancien temps à propos de l'humanité : *Les gens naissent. Ils vieillissent et puis ils meurent*.

En outre, un récit minimal doit comporter au moins deux attributs (ou deux actions) en ce sens que le (ou les) héros du récit doit (doivent) passer au moins d'une situation à une autre qui est différente.

Ici, apparaissent deux hypothèses qui méritent une analyse approfondie et exigent un choix méthodologique judicieux.

La première consiste à considérer toute narration comme l'expansion d'un récit minimal.

Dans cette perspective, si nous éliminons de proche en proche tous les faits accessoires, nous arriverons à coup sûr à une nomenclature composée seulement de trois propositions et de deux attributs.

La deuxième veut voir dans une narration plusieurs récits minimaux qui s'enchaînent soit en distribution soit en intégration.

Dans ce travail, nous optons pour la deuxième hypothèse, et sur la base de celle-ci, nous allons établir la syntaxe de la narration.

Poétique de la narration

Si nous disons avec Paul Valéry que la poésie est caractérisée par « l'hésitation entre le son et le sens », nous serons amenés à considérer le récit comme « l'hésitation entre la signifiance et l'effet qu'elle produit sur les narrataires ». La poétique est un procédé de la signifiance du texte qui consiste à :

-utiliser peu de moyens langagiers pour dire le plus de choses possible.
-rendre les unités capables de signifier en profondeur.
-donner au texte la pleine pertinence des faits et des personnages.

Deux orientations complémentaires se présentent alors dans les recherches sur la poétique du récit. D'une part, dans le sens de la fonction poétique de tous les messages linguistiques, à savoir le rapport message/message en structure immanente, la disposition des moyens phonétiques constituent la première signifiance. Des procédés tels que l'assonance vocalique, l'harmonie des voyelles, l'allitération consonantique (par exemple la répétition des chuintantes ou des sifflantes), le parallélisme syntaxique (ce que nous avons décrit comme un connecteur textuel) nous sont assez familiers. D'autre part, une disposition délibérée des motifs, la répétition d'un certain motif privilégié, contribueront à accentuer l'effet sémantique du récit.

Bref, la poétique de la narration fait partie d'une étude plus étendue qui est connue sous le nom de *sémiotique littéraire*.

Unités du récit

Nous nous proposons, dans un premier temps, de déterminer les plus petites unités narratives.

Dans la perspective distributionnelle et intégrative définie plus haut (v. Démarche épistémologique), on constituera en unité tout segment de l'histoire (face signifiée d'une narration), qui se présente comme le terme d'*une corrélation*. En d'autres termes, une unité doit avoir un impact sur le déroulement ou sur la fin du récit. Elle doit avoir un sens et elle doit être fonctionnelle. Il n'y a jamais d'unité perdue ; si long, si lâche, si tenu que soit le fil qui la relie à l'un des niveaux de l'histoire, a dit R. Barthes, qui donne cet exemple simple pour illustrer ses idées. Dans « Un coeur

simple », Flaubert nous apprendra à un certain moment, apparemment sans y insister, que si les filles du sous-préfet de Pont-l'Evêque possédaient un perroquet, c'est parce que ce perroquet allait avoir ensuite une grande importance dans la vie de Félicité : 'énoncé de ce détail (quelle qu'en soit la forme linguistique) constitue donc un sens, une fonction ou une unité narrative. Cependant, le terme de « détail » utilisé dans le langage de tous les jours est vague. Il nous faut un terme technique facilement maniable dans notre analyse à la fois du récit et de l'histoire d'une narration.

Mais poursuivons nos investigations. Un jeune prince, dans un conte de fées, rencontre sur son chemin une fille pauvrement vêtue, assise sous un arbre à côté d'un petit chien noir. L'énoncé contient les détails suivants :

(a) le prince rencontre *pour la première fois* cette fille.
(b) la fille est *pauvrement vêtue*.
(c) le prince est *jeune*.
(d) la fille *a un chien*.
(e) le chien est *petit et noir*.
(f) le prince rencontre la fille *sur son chemin*.
(g) la fille est *assise sous un arbre*.

Nous avons là des informations à pression inégale. Le bon sens (ou l'intuition de la plupart des lecteurs) nous guidera pour ne retenir que les informations essentielles et en négliger les autres. Pour l'énoncé ci-dessus, peuvent être considérées comme essentielles les informations (a), (b), (c), (d) ; tandis que les informations (e), (f), (g), sont à négliger. En effet, l'information (a) est une information *conséquente* en ce sens qu'elle constitue une véritable charnière du récit. La rencontre du prince et de la jeune fille va décider le cours de l'histoire en ouvrant pour celle-ci une alternative conséquente. Si elle n'avait pas eu lieu, la vie princière se serait déroulée sans encombres et sans histoire. Ou bien cette vie se serait orientée tout autrement. Les informations (b), (c), (d), bien que beaucoup moins importantes que l'information (a), constituent quand même des paliers dans le déroulement du récit. La jeunesse du prince laisse prévoir déjà pas mal de choses : un amour fou qu'il éprouve soudain pour la jeune fille, son romantisme, sa générosité, sa détermination dans la lutte contre tous les préjugés et les contraintes de sa caste. Il en est de même des vêtements pauvres de la jeune fille. Ces vêtements ne vont pas très bien ensemble avec le charme, la beauté et les attraits cachés de cette dernière. D'où la surprise du prince qui se serait arrêté pour mieux voir ce qui se passait....

Quant au chien de la jeune fille, lui non plus, il n'est pas là par pur hasard. Pareil au perroquet des filles du sous-préfet de Pont-l'Evêque, il va jouer un certain rôle dans le récit, par exemple, celui de la Providence quant sa maîtresse (ou même peut-être le prince) se trouveront en grande détresse. Mais il n'est pas du tout nécessaire qu'un détail de ce genre soit pris en considération dans tous les récits. On peut le prendre tout simplement pour un pur décor sans suite. Et cela

pour plusieurs raisons psychologiques et stylistiques. Il y a bien longtemps déjà, on a découvert que les lecteurs (ou auditeurs) étaient bien fatigués par de nombreuses informations pertinentes dans presque toutes les narrations et dans toutes les créations littéraires en France comme ailleurs. Une information a-t-elle été à peine avancée que le lecteur perçoit déjà dans quel sens l'auteur veut la prendre.

De nombreux écrivains et conteurs sont ainsi amenés à combattre cet ennui en trichant sur des informations apparemment pertinentes. Ils donnent ici et là des informations, font semblant quelquefois d'y insister avec force puis prennent de court les lecteurs (ou les auditeurs) par l'inconséquence des informations données. Il y en a d'autres qui combattent l'ennui des informations pertinentes par un procédé plus original encore : donner à une ou à plusieurs informations avancées une suite contraire à celle qui aurait dû être dans l'imagination des lecteurs. Dans son récit « *The man with a scar »,* J. Galsworthy présente un mendiant comme pas un qui a une grande balafre sur le visage. Dès le commencement du récit, tout (langage, gestes, comportement...) laisse croire que cet homme a un passé assez « glorieux » et retentissant : grand rebelle dans un pays d'Amérique centrale, célèbre bandit redouté par tout le monde...La balafre, traîtreusement introduite dans le récit, a dû créer chez tous les lecteurs une association évidente avec un des grands faits d'arme de cet homme. Mais rien de tout cela : à la fin du récit et à la question : « Quand s'est-il fait cette balafre au visage ? », la réponse jaillit, simple et inattendue : « Ça, il y a déjà longtemps qu'il se l'est fait en ouvrant une bouteille de champagne ! »

Ainsi, les informations du type (d) restent toujours aléatoires. Elles peuvent avoir une grande importance sur le déroulement du récit ou n'en avoir aucune. Mais même dans le cas où elles ne jouent aucun rôle prépondérant pour le déroulement du récit, elles nous aident, par contre, à bien distinguer le style de l'auteur et de nombreux effets psychologiques quelles produisent. De telle sorte que la remarque de R. Barthes reste toujours valable : « Il n'y a pas d'unité perdue », quelles que soient les tricheries des conteurs et des écrivains.

Nous appellerons *motif primaire* [1] toute information du type (a) et *motif secondaire* une des informations du type (b), (c) ou (d).

Les informations (e), (f), (g), on l'a vu, sont à négliger. D'abord, ce sont des détails à contenu informationnel nul, et ensuite il s'agit là dans la plupart des cas, de contraintes syntaxiques ou même euphoniques qui n'ont rien à voir avec le style ou la couleur du récit. Que nous substituions à *petit chien noir* soit *grand chien jaune*, soit *vieux chien maigre* ; à *sur son chemin* soit *dans un bois*, soit *au bord d'un grand lac* ; à *sous un arbre* soit *au bord de la route* soit *à l'entrée de la forêt*, rien n'influera sur le cours de l'histoire. Sauf, bien entendu, et ceci reste dans une probabilité infime, le cas où un de ces détails, par exemple, la taille du chien, pourrait servir à quelque chose, disons, à identifier l'animal...

1. A ne pas confondre avec le terme « motif » utilisé dans l'étude du folklore qui signifie : la plus petite particule thématique d'un conte, d'une chanson populaire.

Revenons donc à la détermination des unités. Un motif primaire d'ordre 1 (l'information du type (a)) est une information qui ouvre (ou maintient ou ferme) une alternative conséquente pour la suite de l'histoire, et toujours selon R. Barthes, c'est une information qui inaugure ou conclut une incertitude. Nous pouvons considérer comme motifs primaires d'ordre 1 les informations suivantes :

- le prince rencontre une jeune fille.
- les terroristes lancent un avertissement contre un diplomate américain.
- une femme respectable reçoit un jour une lettre anonyme.
- des voisins constatent la disparition du propriétaire d'une villa.

Motifs primaires

A côté des informations du type (a) qui sont de véritables charnières du récit, il existe aussi des informations qui accompagnent celles-ci ou s'agglomèrent autour d'elles sans en modifier la nature alternative. R. Barthes précise que ces informations restent fonctionnelles, dans la mesure où elles entrent en corrélation avec un motif primaire d'ordre 1 ; mais leur fonctionnalité est unilatérale, limitée, voire parasite. En général, il s'agit de faits décrits dans l'ordre chronologique et non dans l'ordre logique. Dans l'exemple examiné plus haut, l'espace qui sépare les faits « le prince rencontre sur son chemin une fille pauvrement vêtue » et « il la prie de raconter ce qui s'est passé » peut contenir toute une foule de menus incidents ou de menues descriptions. Par exemple, « d'abord il ne fait pas attention à elle, il la dépasse un peu et se retourne pour la dévisager avec une curiosité grandissante. Il ordonne alors à sa suite de s'arrêter et, descendant de son magnifique cheval, il se dirige lentement vers la fille affolée... ».

Ces informations, nous les appellerons *motifs primaires d'ordre 2*. Elles font, avec les informations du type (a), c'est-à-dire des motifs primaires d'ordre 1, des unités distributionnelles, en ce sens que ces motifs vont ensemble sur l'axe syntagmatique sans constituer pour autant d'unités supérieures.

A la différence des motifs primaires d'ordre 1 qui sont des unités consécutives et conséquentes, les motifs primaires d'ordre 2 ne sont que des unités consécutives. Mais ils ne sont pas fonctionnellement insignifiants. Sur le plan discursif, au contraire, ils contribuent à accélérer, à relancer ou à retarder le discours. Ils résument, anticipent, parfois même déroutent... (R. Barthes). L'histoire se fait sur la base des motifs primaires d'ordre 1 tandis que les motifs primaires d'ordre 2 contribuent à tisser le récit en tant que discours.

Motifs secondaires

Les motifs secondaires sont des *unités intégratives*. R. Barthes les désigne sous le nom d'*indices* en spécifiant qu'ils renvoient non à des actes conséquents, mais à des concepts diffus et répandus tout au long de l'histoire. Pour comprendre à quoi sert un indice, on doit passer à un niveau supérieur. Par exemple, pour comprendre à quoi sert le fait que la jeune fille ait un chien dans l'exemple donné au début de cette section, il faut passer au moment exact où l'animal, par son intelligence, aide les amoureux à sortir d'un danger mortel. Les motifs secondaires, unités véritablement sémantiques, renvoient à un signifié et contribuent à modifier le récit.

On subdivise les motifs secondaires en *motifs secondaires d'ordre 1* (*indices* dans le sens de Barthes), et *motifs secondaires d'ordre 2* (que Barthes nomme *informants*).

Les motifs secondaires d'ordre 1 renvoient à un caractère, à un sentiment, à une atmosphère ou à une mentalité, tandis que les motifs secondaires d'ordre 2 servent à identifier, à situer les personnages dans le temps et dans l'espace. Il faut pour les motifs secondaires d'ordre 1 des déductions ou des déchiffrements. Par exemple, à partir du fait que « la jeune fille est pauvrement vêtue », on peut, en se référant à sa beauté, penser à des aventures malheureuses qu'elle a subies avant de rencontrer le prince. Les motifs secondaires d'ordre 2, par contre, ne donnent que des connaissances toutes faites relatives à aux personnages : leur âge précis, leur physionomie, le timbre de leur voix etc.

Les motifs primaires et secondaires, d'ordre 1 et d'ordre 2, forment les plus petites unités d'un récit. Une remarque s'impose : un motif peut être à la fois primaire et secondaire, c'est-à-dire *mixte*. Par exemple, « la suite nombreuse qui accompagne le prince à la chasse » peut servir de motif primaire d'ordre 2 s'agglomérant au motif primaire d'ordre 1 « la rencontre du prince avec la jeune fille ». En même temps, cette « suite nombreuse » sert de motif secondaire d'ordre 1, révélant la personne du prince dans toute sa splendeur. Ou, pour reprendre un exemple de R. Barthes, « boire un whisky » est une action qui peut servir de motif primaire d'ordre 2 pour le motif primaire d'ordre 1 « X., agent secret, attend son homme dans un hall d'aéroport », mais c'est en même temps un motif secondaire d'ordre 1 qui révèle une certaine atmosphère : modernité, détente, souvenir, etc. Une autre remarque non moins importante vient de la ressemblance du modèle narratif et du modèle phrastique. Les motifs primaires d'ordre 2, les motifs secondaires sont des *expansions* par rapport aux motifs primaires d'ordre 1. Dans un récit, ils sont en nombre théoriquement infini et constituent des ensembles ouverts. Alors que les motifs primaires d'ordre 1, régis par une logique conjoncturelle et soumis à des conditions nécessaires et suffisantes, ne forment que des ensembles finis constitués de peu de termes.

Si la phrase, faite de propositions simples, peut se compliquer à l'infini d'expansions (duplications, remplissages, enrobements...), le récit, à son tour est susceptible de s'étendre indéfiniment.

Syntaxe du récit

C'est l'enchaînement des motifs à l'intérieur d'un récit qui nous intéresse maintenant. Etant donné que la base sémantique de tout récit est la consécution et la conséquence, l'enchaînement des motifs doit s'opérer en fonction du temps et de la logique des faits. Rappelons que dans l'étude du langage, le temps est une notion difficilement saisissable.

"Du point de vue du récit, selon R. Barthes, ce que nous appelons temps n'existe pas, ou du moins n'existe que fonctionnellement, comme élément d'un système sémiotique". Le temps doit se soumettre entièrement à la logique. Celle-ci joue le rôle primordial dans sa combinatoire fonctionnelle.

Il est assez aisé de voir que les motifs secondaires peuvent se combiner librement entre eux; telle est par exemple la juxtaposition sans contrainte des données sur le portrait physique et moral d'un personnage. Cependant la combinatoire doit s'appuyer sur des règles d'isosémie: il est impensable de combiner en coordination des faits contradictoires. L'âge du prince, par exemple, ne saurait être incompatible avec les adjectifs qui le qualifient: jeune, vieux...Pour ce qui est des motifs primaires, la syntaxe repose sur des relations d'implication: un motif primaire d'ordre 2 implique nécessairement l'existence d'un motif primaire d'ordre 1, mais l'inverse n'est pas vrai. Pour les motifs primaires d'ordre 1, c'est un rapport de solidarité qui les unit. Tout le récit est organisé autour de ce rapport qui détermine les grandes articulations. Il n'y a pas de motif plus "important" que les autres. Un motif primaire d'ordre 1, même apparemment de peu de sens, doit être un élément indispensable au déroulement du récit.

On voit d'ailleurs que le récit impose *une organisation de relais* qui se réalise par le groupement d'un certain nombre de motifs primaires d'ordre 1. Et ce groupement est désigné sous le nom de *séquence* par Cl. Bremond.

C'est une suite logique de motifs primaires d'ordre 1 unis entre eux par une relation de solidarité, comme le veut R. Barthes. La séquence commence juste au moment où l'un des ses termes n'a pas d'antécédent solidaire et finit lorsqu'un autre de ses termes n'a plus de conséquent. Par exemple, *s'approcher de quelqu'un; s'arrêter; l'interpeller; le saluer; lui parler; le quitter*… sont autant de motifs qui constituent une séquence close, car il n'est pas possible de faire précéder le premier ou de faire suivre le dernier motif sans sortir de l'ensemble homogène "*Rencontre*".

Il est toujours possible de donner un nom à chacune des séquences. Ainsi avons-nous par exemple des séquences nommées *négociation; déménagement; installation; machination*...Dans les contes populaires, les séquences les plus usitées d'après Propp se nomment *fraude; trahison; lutte; contrat; séduction*..Cette opération sur les séquences n'est pas une affaire purement métalinguistique ni uniquement du ressort de l'analyste. Elle appartient aussi au sentiment de tous les lecteurs ou auditeurs qui saisissent toute suite d'actions comme un tout nominal. R.

Barthes affirme que lire c'est nommer; qu'écouter ce n'est pas seulement percevoir un langage, mais c'est aussi le construire.

Toute séquence est susceptible d'entrer comme un simple terme dans une séquence plus large. C'est ainsi qu'à l'image de la phrase dans la grammaire syntagmatique, le récit peut être représenté par un graphe arborescent:

Requête

Rencontre **sollicitation** **Contrat**

Abord **Interpellation** **Salutation** **Installation**

tendre la main **la serrer** **la quitter**

Les motifs primaires d'ordre 1 s'enchaînent dans un ordre hiérarchique pour former des micro-séquences et des séquences étendues.

Un autre problème de la syntaxe des motifs primaires d'ordre 1 est que les termes de plusieurs séquences peuvent très bien s'impliquer les uns dans les autres: une séquence est à peine finie que, déjà, le terme initial d'une nouvelle séquence peut surgir en s'intercalant.

● Analyse d'un conte

D'après tout ce qui précède, l'analyse d'un conte doit se faire à deux niveaux différents : à celui du récit et à celui de l'histoire. Nous nous proposons de faire d'abord l'analyse d'un conte au niveau du récit. Cette analyse consiste à relever:

(1) les séquences étendues avec leurs appellations.
(2) les micro-séquences de chacune des séquences étendues avec leurs appellations.
(3) les motifs primaires d'ordre 1.
(4) les motifs primaires d'ordre 2.
(5) les motifs secondaires
puis à faire:
(6) une représentation arborescente.
(7) un résumé du texte à partir des séquences.

Dans l'enseignement littéraire, du moment qu'il s'agit d'analyser un conte, le professeur peut inviter ses élèves à remplir les tâches préalables suivantes:

(a) reconstituer un conte qui a été découpé et présenté en désordre (les séquences sont numérotées).
(b) procéder à une première lecture et indiquer l'ordre qui leur paraît le plus (ou le seul) logique en utilisant les numéros placés en tête des différentes séquences ou micro-séquences.
(c) essayer de nommer les séquences après avoir retrouvé leur ordre vrai et de présenter le contenu de chacune des séquences par un, deux ou trois énoncés très simples.

(d) à partir de ces énoncés simples (énoncés minimaux), rédiger un résumé du conte.

(e) procéder à une représentation arborescente.

(f) étudier un motif secondaire non supprimé dans le résumé et dire son rôle logique ou stylistique par rapport au récit.

C'est seulement après avoir préparé ces tâches que les élèves peuvent bien suivre l'explication du professeur sur la forme comme sur le contenu du conte et bien faire leur dernière lecture approfondie.

Du point de vue de l'histoire, un conte s'analyse en principaux éléments constitutifs d'après le schéma narratif ci-dessous:

Dans les contes en général		Dans ce conte
Quelqu'un	le héros	Qui ?
Quelqu'un cherche à obtenir quelque chose	la quête	Quoi ?
en raison d'un désir, d'une contrainte, d'un manque d'idéal	recherche l'objet de la quête (gloire, fortune, amour, liberté...)	
Il doit accomplir des actions difficiles	les épreuves	Lesquelles ? Combien ?
Il reçoit parfois une aide de quelqu'un (ami, donateur, être surnaturel) ou de quelque chose (objet magique et/ou il utilise ses propres ressources (intelligence, sagesse, ruse, force...)	les partenaires les circonstances Les moyens	Qui ? Quoi ? Quand ? Lesquelles ?
Il rencontre de nombreux obstacles (ennemis, opposants, obstacles...)	les adversaires	Qui Quoi ? ?
Il réussit (sort vainqueur...)	l'obtention de l'objet	Comment ?
ou échoue	la perte de l'objet	
FIN		FIN

Quatrième chapitre
Les graphes dans l'étude de texte

De nombreuses recherches, entreprises surtout par des spécialistes dans le domaine de la linguistique mathématique, ont essayé de rendre explicites les rapports textuels et les autres relations entre les unités du texte par des procédés graphiques. Nous allons examiner sommairement quelques démarches simples dans ce sens.

Répétition du lexique

C'est le russe V. P. Sasina qui a proposé, dans son article intitulé « Le problème de la distribution des liaisons transphrastiques dans le texte », la procédure suivante pour une analyse textuelle basée sur la répétition du lexique. Proposons-nous de considérer d'abord le texte ci-dessous dont les phrases sont numérotées de 1 à 6.

(1*) La pratique des sports sous-marins est un plaisir qui coûte cher.*
(2) *Il est nécessaire qu'on ait des canots, des compresseurs, des scaphandres et* d'autres équipements.
(3) Aussi à l'heure actuelle ces sports restent-ils l'apanage des gens aisés.
(4) Il faut donc, pour rendre moins cher ce genre de sport, construire des complexes spécialisés.
(5) La Russie est le premier du monde qui ait projeté de construire de tels complexes.
(6) Ces complexes seront dotés des équipements les plus modernes pour les sports sous-marins.

- Les substantifs contenus dans le texte sont les suivants :

la pratique	des scaphandres	ce genre
le(s) sport(s)	des équipements	des complexes
un plaisir	l'heure	la Russie
des canots	l'apanage	le pays
des compresseurs	des gens	le monde

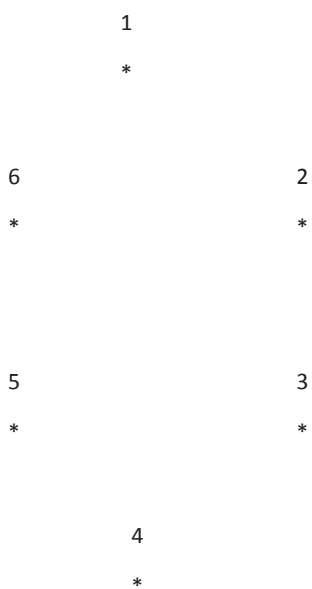
- Les substantifs qui se répètent :

sport(s)	:	propositions 1,3,4,6
équipements	:	propositions 2,6
complexes	:	propositions 4,5,6

- Tout cela nous permet d'établir une matrice pour des liaisons transphrastiques :

Propositions	1	2	3	4	5	6
1		•	•		•	
2						•
3	•		•		•	
•						
4	•	•		•	•	
5				•		•
6	•	•	•	•	•	

On peut voir sur le tableau les liens qui unissent les propositions du texte. Et ces liens montrent de façon explicite non seulement l'union d'une proposition avec une autre proposition, mais celle de toutes les propositions. Le schéma suivant nous donnera une vue plus nette de ces relations interphrastiques.



Les graphes et leurs applications en grammaire de texte

Définitions

Soit un ensemble V composé de points qui sont reliés les uns aux autres d'une certaine manière. Nous appellerons V l'*ensemble de sommets* et les éléments v appartenant à V les *sommets*. Le graphe :

G = G(V)

construit sur l'ensemble V est une famille de paires du type E = (a,b) avec a,b des éléments de V.

Chaque paire (a,b) sera appelée *côté*, les éléments a,b les *extrémités* du côté E.

Si E(a,b) = E(b,a) , E est dit *côté non orienté*.

Si (a,b) =/= (b,a), E(a,b) est dit *côté orienté*.

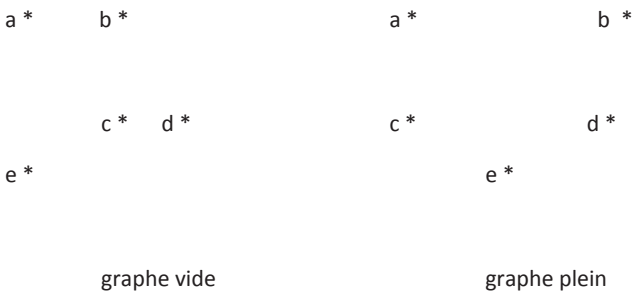
Dans le cas d'un côté E(a,b) orienté, a est le *point initial* ou *point de départ*, et b, *point terminal* ou *point d'arrivée* du côté E.

Dans ses applications à des problèmes pratiques, le graphe est souvent interprété comme *un réseau* composé de *noeuds*. Deux noeuds a et b seront reliés par une courbe ou une droite si et seulement si on peut les constituer en paire.

Un graphe est dit non orienté si chacun de ses côtés n'est pas orienté. Il est dit orienté si tous ses côtés sont orientés. Il y a des graphes *mixtes*, c'est-à-dire des graphes contenant à la fois des côtés orientés et des côtés non orientés. Un exemple de tels graphes est l'ensemble des rues d'une ville : des rues à sens unique (orientées) et des rues à circulation à double sens (non orientée).

Les graphes G et G' sont dits *isomorphes*, s'il existe une correspondance biunivoque entre les éléments des ensembles V et V' (ensembles des sommets) telle que la constitution en paire de a et b dans V entraîne la constitution en paire de a' et b' dans V', tout en conservant l'orientation données. Dans ce qui suit, on travaillera non pas sur un graphe particulier, mais sur un représentant des graphes isomorphes.

Un sommet qui ne participe à aucune paire est dit *sommet isolé*. Un graphe construit sur un ensemble de points isolé est un graphe *vide* (noté ø). Un *graphe plein* est un graphe construit sur un ensemble V dont les éléments sont tous reliés les uns aux autres pour former des paires.



Un côté sera appelé *boucle* si ses deux extrémités se confondent, et sera représenté par une courbe fermée. Il arrive qu'un graphe se compose de côtés et de boucles.

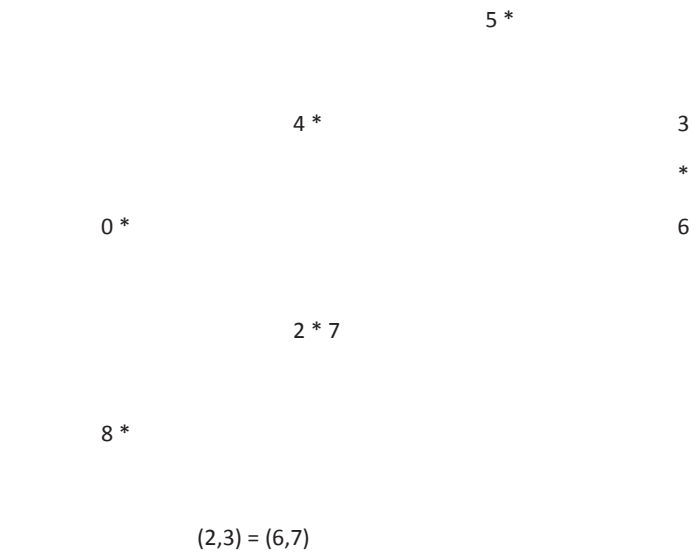
Soit G un graphe non orienté. Toute suite finie ou infinie de côtés sera appelée *trajet*, noté

S = (....., Eo, E1, E2, ...En,.....)

si deux côtés contigus quelconques possèdent une extrémité commune.

Autrement dit : Eo = (ao, a1) E1 = (a1,a2) .....En = (an,an+1)...

Il est à remarquer qu'un même côté E peut se retrouver plus d'une fois dans un trajet.



S'il n'y a pas de côté qui précède Eo, le sommet ao sera appelé l'*origine* du trajet S. Et s'il n'y a pas de côté qui suit En, le sommet an+1 sera appelé *sommet terminal* de S. Les autres sommets du trajet sont des *sommets intérieurs*. Comme les côtés et les sommets peuvent se répéter dans

un trajet, il arrive qu'un sommet puisse être à la fois origine et sommet intérieur, ou sommet intérieur et sommet terminal.
Un trajet est dit *non trivial*, s'il contient au moins un côté. Un trajet contenant l'origine ao et le sommet terminal an est noté

S = S(ao,an)

Ce trajet a pour longueur n.
Si ao = an, le trajet devient un trajet *cyclique*.
S'il n'y a pas de côtés répétés dans un trajet, ce trajet sera *un réseau*. Et le trajet cyclique sans côtés répétés *un cycle*. Tout réseau non cyclique sera *un circuit* s'il n'y a pas de sommets répétés. Dans un graphe orienté, les trajets, les réseaux, les circuits sont automatiquement orientés.

Les applications

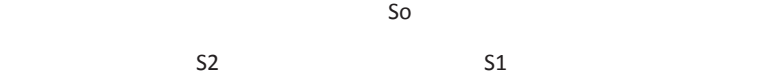
En grammaire de texte, si nous considérons tout texte (écrit, conversation, récit...) comme un graphe, alors c'est un graphe orienté, tout texte ayant son articulation logique et sa nature séquentielle. Le problème qui se pose en premier lieu c'est la détermination des « sommets », éléments de l'ensemble de base V sur lequel se construit le graphe. Selon le cas, les sommets peuvent être les propositions (ou phrases-énoncés), les segments, les motifs primaires. Les motifs secondaires, disons-le tout de suite, de par leur nature « scalaire », ne sauraient faire partie d'un graphe orienté.

Ainsi, si la phrase-énoncé est choisie pour sommet, les UT constitueront des réseaux ou des circuits. Dans le cas où le segment joue le rôle d'un sommet, les échanges, les transactions deviennent des réseaux, des trajets ou des circuits. Il en est de même des motifs et des séquences dans un récit.

La mise en évidence de la structure textuelle par les graphes nous rend un très grand service, car il s'agit d'une visualisation des rapports abstraits. En voici des exemples.

- Un texte composé de phrases isolées sera représenté par un graphe vide. Ce genre de textes est souvent utilisé dans des « corpus » en grammaire distributionnelle ou transformationnelle.
- Un texte cyclique sera représenté par un circuit fermé construit sur un ensemble de séquences (ou trajets).

So, S1, S2....., Sn=So



- Une causerie « à bâtons rompus » sera représentée par un graphe discontinu, composé de plusieurs circuits non reliés les uns aux autres.
- Un texte de style « touffu » sera représenté par un graphe de forme arborescente comprenant plusieurs trajets et plusieurs sommets terminaux.
- Un texte cohérent et simple sera représenté par un réseau ou un cycle. Dans ce réseau ou cycle, qu'est-ce qui constitue en paire les sommets différents ? Ce sont évidemment les connecteurs textuels étudiés dans le chapitre deux de ce travail, ainsi que les articulateurs logiques du chapitre quatre. Le tableau de la répétition du lexique établi au début de ce chapitre a utilisé la reprise des substantifs comme connecteurs interphrastiques. C'est cette reprise qui sert à relier les sommets deux à deux, c'est-à-dire en côtés.

La cohérence du texte du point de vue graphique

L'étude des trajets, des circuits et des réseaux textuels nous permet quelquefois d'aboutir à des résultats assez intéressants.

Pour vérifier la cohérence d'un texte, rien n'est plus efficace que « la méthode des réparateurs d'appareils électroniques ». Si on observe le travail de ces techniciens en face d'un appareil en panne, on verra cette opération familière : ils branchent leur instrument à mesurer sur les extrémités des fils conducteurs de l'appareil fixés au dos de celui-ci. Si le courant passe, le fil conducteur est intact. Si le courant ne passe pas, le fil conducteur est rompu ou gravement défectueux. Si le courant passe de façon anormale, il y a des problèmes à voir avec ce fil.

Il en est de même de la cohérence du texte. De tout temps, c'est l'intuition des lecteurs qui décide de croire si tel ou tel texte est cohérent. Mais avec la méthode des réparateurs d'appareils électroniques, la vérification sera plus aisée, puisqu'elle se fait de façon automatique.

Nous nous proposons d'abord de faire un graphe à partir du texte étudié. Ce graphe est composé de trajets (de circuits ou de réseaux). Prenons alors deux sommets quelconques et essayons de voir s'il y a un trajet qui les relie.

-S'il n'y a pas de trajet, le texte est rompu à ce point.
-S'il y a un trajet, le texte est cohérent à ce point.

Nous recommençons l'opération à plusieurs reprises avec plusieurs sommets différents et nous établissons le nombre des ruptures et des cohérences. Le résultat global va nous permettre de juger enfin le degré de cohérence du texte.

La composition française

La composition française, cet exercice scolaire traditionnel qui consiste à faire rédiger un développement sur un sujet de littérature et/ou de philosophie et qui est appelé aussi *dissertation* ou *rédaction*, peut être vue d'un oeil nouveau grâce à la théorie des graphes.

Précisons d'abord dans la perspective des graphes ce que c'est qu'un sujet (de composition française, bien sûr). La plupart du temps, il s'agit d'une parole célèbre d'un grand homme, d'un dicton ou d'un proverbe du type : « Tout en forgeant on devient forgeron » que les élèves et même les étudiants sont invités à commenter dans un développement d'une certaine ampleur. Le sujet est donc un réseau fini composé de côtés A,B,C,D,E...que nous notons pour simplifier S(A,B,C,D,E.....).

Quant au développement, il sera un graphe simple ou touffu contenant obligatoirement le réseau du sujet. Un développement hors du sujet est toujours caractérisé par un graphe discontinu : entre le réseau du sujet et le reste du texte de développement il y a une rupture, le « courant sémantique » ne passant pas du sujet aux autres UT du texte.

Faire la composition française ou rédiger le développement sur un sujet donné, c'est insérer d'une certaine façon le réseau du sujet dans le graphe représentant le développement. A part l'insertion hors du sujet que nous venons de citer, les procédés suivants sont considérés comme légitimes :

(1) le réseau du sujet se trouve en tête du texte de développement.

(2) il se trouve quelque part à l'intérieur du texte.

(3) il se trouve juste à la fin du texte.

(4) il est subdivisé en plusieurs éléments (côtés) qui sont ensuite placés à plusieurs endroits dans le texte. On doit avoir, à cet effet, un trajet qui relie tous ces côtés.

La correction des copies, jusqu'à maintenant guidée tout simplement par l'intuition et par le sentiment du correcteur, prendra une forme nouvelle sous la lumière de la théorie des graphes.

La contraction de texte

La contraction de texte est une opération en sens inverse de la composition. Il s'agit de réduire un texte donné, pour répondre à un certain besoin langagier, à une longueur voulue sans pour autant altérer le sens global du texte. La contraction de texte pose plusieurs degrés de réduction : d'une légère réduction à un schéma minimal du texte.

Le problème qui se pose à la contraction de texte est la suivante : sur quel fondement théorique (et linguistique) un texte se fait contracter à telle ou telle longueur ? A cette question, plusieurs possibilités théoriques et pratiques se présentent.

La réduction des graphes

On pense en premier lieu à la réduction des graphes. Il s'agit d'une élimination des branches touffues dans les indicateurs syntagmatiques (les arbres), c'est-à-dire d'une élimination des

extrémités non terminales, d'une élimination d'un certain nombre de côtés qui ne portent que très peu d'informations, par exemple, qui n'ont incidence que sur les motifs secondaires d'un récit.

Le texte à trous

Il arrive, cependant, que les côtés (propositions, segments, motifs....) ne soient pas toujours les plus grands porteurs d'informations. Ce sont par contre les mots (ou expressions), placés souvent dans la position des thèmes (opposés aux rhèmes), qui portent le plus d'informations des propositions. On a alors cette possibilité théorique (presque non valable en pratique) d'utiliser la méthode dite « méthode des textes à trous ».

On donne le texte à contracter à un apprenant après avoir enlevé pour chaque phrase un mot appartenant au thème. On lui propose de lire le texte plusieurs fois en le complétant par des mots qu'il choisit pour combler les trous. S'il hésite assez longtemps à un trou, ou qu'il donne un mot qui risquerait de déformer le sens du texte, on le dépanne en lui offrant le mot juste. Et ainsi de suite. C'est là exactement le mot qui porte le plus d'informations pour une phrase. On peut, de cette manière, établir la liste des mots qui sont les plus grands porteurs d'informations et qui sont classés par ordre d'importance décroissante.

Les plus grands porteurs d'informations

Pour faire une contraction assez serré, on ne retiendra que des sommets (mots, expressions) grands porteurs d'informations d'ordre 1.Mais pour faire une contraction d'une certaine longueur, on retiendra outre les grands porteurs d'informations d'ordre 1, certains autres sommets d'importance secondaire, et cela dépend du calcul mental de celui qui fait la contraction.

Le recours au métalangage

Le procédé le plus usuel pour la contraction de texte est peut-être celui du recours au métalangage. On groupe d'abord les éléments du texte en séquences (échange, UT,...) puis on cherche à donner à chacune des séquences un nom. Ceci est toujours possible, grâce aux dictionnaires du genre « Thésaurus » ou « Un Niveau Seuil » dans lesquels toutes les notions sont données en termes génériques. Ensuite, on met ces « noms » dans des propositions qui seront reliées les unes aux autres par des connecteurs textuels nécessaires, puisés même dans le texte en question. Par exemple, à partir des phrases suivantes constituant un microtexte :

On a construit dans le Nord du pays de nouvelles Centrales hydro-électriques. On a construit dans le Sud de nouvelles zones industrielles. On a construit dans le Centre de grands ports maritimes. Tout cela a contribué à faire changer le visage de tout le pays.

on peut faire une contraction sur la base de la nominalisation de chacune des séquences :

La construction de nouvelles Centrales dans le Nord, des zones industrielles dans le Sud et des ports maritimes dans le Centre a contribué à faire changer le visage de tout le pays.

Cinquième chapitre
Grammaire de texte et Enseignement du FLE

On sait que la didactique des langues est depuis longtemps tributaire des théories linguistiques, du moins dans l'élaboration et la confection des manuels et dossiers pédagogiques. Ce n'est qu'après l'apparition des méthodes fonctionnelles d'inspiration communicative que l'on a cherché à se libérer des contraintes imposées par une description systématique de la langue en tant que code. Un des facteurs importants de ce mouvement de rénovation est sans doute le recours à la linguistique du texte avec cette considération décisive : On communique par texte et non par phrases ou mots isolés.

L'enseignement de l'article (le, la, un, des, du, de la....) en français, par exemple, est une leçon probante pour bien confirmer cette nouvelle tendance. Cette tâche reléguée au centre d'un enseignement basé sur le lexique et la grammaire traditionnelle n'a rencontré que des obstacles insurmontables. Elle ne sera menée à bien qu'avec l'énonciation sur la base du texte.

On n'enseigne plus maintenant des mots et des expressions isolés, ni des règles de grammaire sans contexte d'emploi, ni des modèles de phrase dans des exercices structuraux qui n'ont rien à voir avec les besoins langagiers des apprenants.

A présent, l'unité didactique de départ dans l'enseignement et dans l'apprentissage d'une langue étrangère ou seconde est *l'acte de langage* réalisé sous diverses formes linguistiques et entrant dans le cadre d'un discours réel, fait de situations vraies ou vraisemblables. L'apprenant est d'abord invité à percevoir la signification de la communication à travers les actes de langage dans des situations particulières relevant de son stock socioculturel propre, puis à retenir les formes linguistiques sous-jacentes, en apprenant à les identifier de façon récurrente.

La compétence linguistique n'est donc plus le premier souci de la nouvelle didactique qui s'intéresse maintenant à la compétence communicative. La langue en tant que code ou système ne sera assimilée qu'au moment où le discours aura été appréhendé dans toutes ses formes. On a donc à enseigner la parole du point de vue pragmatique (*action)*, ou, ce qui revient au même, par les actes de langage. On apprend non seulement à saluer, à remercier, à demander son chemin, à promettre, à refuser, à donner son accord....mais aussi à argumenter, à rapporter, à mettre ensemble des idées, à résumer, à conclure, à critiquer...Et ce sont ces derniers actes de langage, appelés quelquefois *actes discursifs*, qui relèvent évidemment de la grammaire de texte.

Bref, la compétence communicative vient surtout de la compétence textuelle.

Une typologie des textes

L'acquisition des formes linguistiques sous-jacentes aux actes de langage dépend dans une certaine mesure d'une typologie adéquate des textes : telle ou telle forme linguistique doit

appartenir à une seule énonciation. La langue française, comme toutes les langues naturelles, possède des formes linguistiques qui ne sont propres qu'à un certain type d'énonciation. Apprendre une langue, c'est donc apprendre à utiliser des formes linguistiques (et même des formes non linguistiques) propres à un type d'énonciation, et dans cette perspective, toute didactique doit se fonder sur une typologie de textes. Nous donnons ici une des typologies possibles proposée par E. Benveniste et ses disciples.

(1) énoncés sans locuteurs, par exemple les clichés, les proverbes et dictons, les paroles célèbres dont on ignore l'origine.
(2) discours directs : paroles directes dans un échange linguistique.
(3) discours rapportés : reportages, rapports, paroles rapportées par le locuteur citant.
(4) discours politique, scientifique, épistolaire...
(5) récits.

Chaque texte, on l'a vu, connaît ses propres UT, ses segments, ses connecteurs et ses emplois spécifiques. L'étude de ces éléments est évidemment utile pour ceux qui veulent enseigner ou apprendre une langue étrangère ou seconde.

Bibliographie

Ouvrages généraux

Benveniste, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris, N.R.F.

Hjelmslev, L. 1961. *Prolegomena to a theory of language*. University of Wisconsin Press.

Jakobson, R. 1973. *Essais de linguistique générale*. Éditions de Minuit.

Todorov, T., Ducrot, O. 1979. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Éds. du Seuil.

Maingueneau, D. 1981. *Approche de l'énonciation en linguistique française*. Hachette.

Lyons, J. 1968. *An introduction to theoretical linguistics*. Cambridge University Press - *1977. Semantics I, II*. Cambridge University Press.

Leech, G. 1974. *Semantics*. Penguin.

Smith, N., Wilson D. 1979. *Modern linguistics, the results of Chomsky's revolution*. Indiana University Press.

Ouvrages sur l'analyse textuelle

Baudry, J. et al. 1993. *Manuel d'Activités grammaticales*. Éditions Didier.

Eluerd, R. 1992. *Langue et Littérature*. Nathan.

Ruck, H. 1991. *Linguistique textuelle et enseignement du français*. Hatier-Didier.

Alexandrescu, S., Barthes, R. 1973. *Sémiotique narrative et textuelle*. Larousse.

Souslova, L. 1986. *Les connexions textuelles des propositions. (en russe)*, Ed Mir, Moscou.

Volkova, S. 1987. *Sur l'existence syntaxique des notions d'unité textuelle et de liaisons textuelles. (en russe)*, Moscou : Ed Mir.

Ilya, L. 1987. *Manuel de grammaire théorique du français.* (en russe), Moscou : Ed Mir.

Referovskaya, E.A., Vassilieva, A.K. 1964. *Essai de grammaire française, cours théorique*. Moscou :

Ed. S.I.
Iofik, L. 1967. *English Grammar (Reading in the theory of)*. Iedateistvo “Prosveshenie”.

Ouvrages sur la conversation

Coultard, H. 1980. *A theory of discourse*. Cambridge University Press.
Grice, P. 1981. *Presupposition and Conversational Implicature*. Academic Press.
Kerbrat-Orecchioni, C. 1990. *Les interactions verbales*. A. Colin.

Ouvrages sur le récit

Barthes, R. 1981. *Analyse structurale du récit. Commu*nications 8. Seuil, et 1977. *Poétique du récit. Seuil.*
Todorov, T. 1967. *Littérature et signification*. Larousse.
Kristeva, J. 1974. *La révolution du langage poétique*. Seuil.

Ouvrages sur la théorie des graphes

Ore, O. 1962. *Theory of graphs*. American Mathematical Soc.
Prikhodino, S. 1986. *Le problème de la distribution des liaisons transphrastiques dans le texte*. (en russe) Moscou : Ed. Mir.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 147-149

3. Les sentences parallèles, un jeu de mathématique moderne pour les anciens lettrés

Trương Quang Đệ

Dans l'histoire de la culture du Vietnam, les sentences parallèles, comme par ailleurs les estampes, font partie du paysage du Tet. Aujourd'hui, elles deviennent plus rares par rapport au passé, mais elles existent, et, au lieu des caractères chinois, on a à la place, la plupart du temps des mots en écriture latinisée écrits en cursif sur papier rouge et pendus sur le devant des maisons.

Mais qu'est-ce que c'est donc que les sentences parallèles ? Il s'agit de deux segments (syntagmes ou phrases) liés l'un à l'autre par une relation complexe de parallélisme.

Le Quy Don, un grand savant vietnamien du XVIIIe siècle en a bien défini les règles de composition. Celles-ci, d'après lui, sont au nombre de six (Le Quy Don, *Œuvres complètes*, vol.2, livres 4, p.163).

On met en correspondance :

1. des *notions* : jour/nuit, soleil/lune, guerre/paix…
2. des *espèces*: Hirondelle/loriot, la rose/la fleur de pêche…
3. des mots redoublés : minh minh/hach hach (phénomène poétique typiquement vietnamien)
4. des quantités: cinq généraux/ mille soldats….
5. une structure syntaxique pour une autre structure similaire : trois-quatre cinq (nombre)/ bleu-rouge-jaune (couleurs)…
6. une idée pour une autre idée

L'histoire nous raconte que le roi Tran Nhan Tong, après avoir repoussé la deuxième invasion mongole en 1288, sur le chemin de retour du champ de bataille, découvrit devant un temple un cheval de pierre aux sabots souillés de boue. Le roi imagina tout de suite que le cheval avait participé lui-même au combat et venait de regagner sa place sur le socle. Inspiré par cette idée, il composa deux vers devenus célèbres et qui peuvent être considérés comme une paire de sentences parallèles en chinois classique :

Xa tac luong hoi lao thach ma
Son ha thien co dien kim au
Littéralement
Patrie deux fois se fatiguer pierre cheval
Pays mille périodes se consolider or urne

Ce qui veut dire
(Pour) la patrie, le cheval de pierre s'est fatigué deux fois
(Ainsi) le pays (comme) une urne en or se consolidera (pour) mille ans

On voit qu'ici se sont formés des couples de termes : *Patrie/pays ; cheval de pierre/urne en or s'est fatigué/se consolidera, deux fois/mille périodes.*

Considérons maintenant un autre exemple plus complexe. On raconte que l'empereur patriote Duy Tan s'entretint un jour avec son précepteur français, un sinologue des plus érudits de l'époque. Celui-ci proposa un segment de départ et demanda à l'empereur de donner le segment d'arrivée.

Voici le segment de départ
Rut ruot ong vua, tam phan thien ha
Littéralement : enlever intestin roi trois parties le peuple.

Il s'agit là d'un jeu de mots très subtil et très épineux qui réfère aux caractères chinois par-dessus le marché. On peut en dégager deux faits de natures différentes. D'une part, le segment veut dire dans son aspect politique : « On (les Français) enlève le pouvoir au roi vietnamien en divisant le pays en trois ky ». De l'autre, sur le plan graphique, le précepteur joue sur le caractère « vuong » (roi) qui s'écrit en trois barres horizontales parallèles et un trait vertical au milieu. Dès lors, si on enlève le trait vertical, le caractère « vuong»(roi) devient le caractère « tam » (trois).

Le problème paraît très difficile, mais la réplique du roi fut presque immédiate :
Chat dau thang Tay tu hai giai huynh`
Littéralement : Couper tête Français quatre mers fraternité.

L'aspect politique du segment d'arrivée est clair : Si l'on se débarrasse de l'occupation française, tout le peuple vivra dans l'union.

Ce qui est génial, c'est que, sur le plan graphique, on a ici le mot « Tay » opposé au mot « vuong » cité plus haut. Ce mot « Tay » (Français) s'écrit avec le caractère « tu » (quatre) surmonté d'une tête. Alors, si l'on supprime cette tête, « Tay » (Français) deviendra « tu » (quatre) qui évoque l'idée de quatre mers, c'est-à-dire l'humanité ou le peuple tout entier. Enfin ce qui est non moins admirable c'est que dans le segment de départ comme dans celui d'arrivée, les premiers termes *(rut ruot ong vua :chat dau thang Tay)* sont en vietnamien tandis que les seconds (tam phan thien ha :tu hai giai huynh) sont en chinois classique. C'est pour ainsi dire une

projection du vietnamien en chinois classique.

Dans le langage des mathématiques modernes, on dira que, dans une paire de sentences parallèles, le premier et le deuxième segments sont en position d'*isomorphisme*.

Les dictionnaires de mathématiques nous donnent grosso modo ce qui suit :

Il y a un isomorphisme pour les ensembles E et F quand on peut trouver une application f qui fait correspondre aux éléments a, b, c, …de E des éléments a', b', c' dans F (notion d'image).

On peut trouver aussi une application inverse g qui fait correspondre aux éléments a', b', c'… de F des éléments a, b, c, …de E. application bijective).

En outre, il existe dans E une structure S qui fait correspondre au couple (a,b) dans E un élément c dans E et une structure S' dans F qui font correspondre au couple (a',b') juste l'élément c', image de c par f.

On peut citer par exemple le cas de E (l'ensemble R des réels) et de F (l'ensemble des images de R dans l'application exponentielle. En dehors d'une application bijective, nous avons pour E la structure de groupe additif (S), et pour F la structure de groupe multiplicatif.

Ainsi, dans une paire de sentences parallèles, le segment de départ E et le segment d'arrivée F constituent un isomorphisme en ce sens qu'il y a mise en bijection des mots d'une même partie du discours et des relations isomorphes de E dans F . Ces relations sont des références d'ordre linguistique, culturel, historique ou, quelquefois, des jeux de mots et jeux de graphie.

Si, en mathématiques, on a des problèmes difficiles à résoudre comme les fameux théorèmes de Fermat formulé il y a déjà à peu près quatre siècles, ou des problèmes impossibles du type « quadrature du cercle », dans le domaine des sentences parallèles, on a aussi des segments lancés qui attendent toujours leurs homologues d'arrivée. Tel est le cas du fameux segment lancé par la poétesse Doan Thi Diem à l'encontre de son ami le Dr Quynh, dans *Héros des histoires populaires amusantes* : da trang vo bi bach

Littéralement : Peau blanche claque peau blanche

(mots vietnamiens) (mots chinois)

Ce qui constitue la difficulté majeure dans cette composition du segment c'est qu'en dehors de la correspondance AB-CD (mots vietnamiens- mots chinois du même sens), on doit avoir une onomatopée pour « vo bi bach » qui imite le bruit de l'eau qui coule sur le corps humain. De telle sorte que tout le segment signifie :

La peau blanche claque « flop-flop »

Plusieurs tentatives ont été faites par de nombreux « lettrés » anciens et modernes pour en trouver un segment d'arrivée correct, mais jusqu'à aujourd'hui, à ma connaissance, aucune n'a abouti.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 151-152

4. Les verbes délocutifs en français et en vietnamien

Trương Quang Đệ

Article paru dans « *Le courrier du Vietnam* » en 1997

Émile Benvéniste a fait remarquer que les verbes français comme “remercier”, “saluer”, tutoyer”, “vouvoyer”….forment une catégorie bien à part. En effet, il s’agit là de verbes qui ne se forment ni sur des radicaux nominaux ni sur des morphèmes, mais sur des “locutions”, d’où leur nom: verbes délocutifs.

Prenons par exemple le cas du verbe “saluer”. Il vient de la locution vocative “Salut!” et signifie “dire salut (à quelqu’un)”. Il en est de même pour “remercier” qui vient de “Merci!”, pour “tutoyer” qui vient de “dire tu et toi à quelqu’un”….La forme pour une telle formule verbale serait:

X-er = dire X

En vietnamien on peut constater qu’un tel usage est assez répandu et représente un des procédés de formation toujours en vigueur. Notons seulement que comme la forme des mots reste toujours la même dans la majorité absolue des cas (langue à morphologie constante), le verbe délocutif se confond avec la locution elle-même. Prenons par exemple le mot “*Vâng*”. En tant que locution affirmative, le mot se traduit en français par “Oui”. En tant que verbe, il signifie : “dire oui”.

Anh ta một điều vâng hai điều vâng. (Il ne fait que dire oui à tout propos)

Le verbe délocutif “*vâng*” est souvent accompagné par “*dạ*”, une de ses variantes régionales du Centre et du Sud. Ainsi la phrase précitée devient:

Anh ta một điều dạ hai điều vâng qui garde le même sens et le même emploi.

De plus, *vâng* et *dạ*, du fait du redoublement usuel en vietnamien, peuvent former un verbe composé *vâng dạ* qui sera à son tour redoublé en *vâng vâng dạ dạ.*

En dehors de *vâng dạ* on peut citer une liste assez longue de verbes délocutifs vietnamiens:

● *thưa*, particule précédant le titre de personne dans un emploi vocatif.
Thưa ông = Monsieur!
Thưa bà = Madame!
T*hưa quí ngài* = Mesdames, Messieurs!

- *Đừng thưa nữa, có gì nói đi* ! (*Ne m'embête plus avec tes politesses, dis tout de suite ce que tu veux!)*
- *bẩm* a le même sens que *thưa* mais il était utilisé plutôt à l'époque féodale.
- *mày tao,* tutoyer, ne s'utilise jamais pour les personnes âgées.
- *cám ơn* = remercier
- t*ạm biệt* = dire au revoir

- *xin lỗi* = dire "pardon" ou s'excuser.

La plupart des verbes délocutifs en vietnamien sont péjoratifs d'autant plus qu'ils proviennent souvent de parodies.

Prenons le verbe *anh em* par exemple. Le groupe de mots *anh em* qui signie littéralement *grand frère-jeune frère*, apparaît dans la situation où l'on emploie :

- "votre jeune frère" à la place de "je"

et

- "mon grand frère " à la place de "vous".

Il sera lui aussi redoublé en *anh anh em em* et prendra le sens de *"tutoyer dans l'intention de se montrer familier, intime, obséquieux envers un supérieur ou un pauissant pour solliciter une faveur".*

Hắn cứ anh anh em em với sếp mà có được gì đâu! (*Il a beau se montrer intime avec son chef, il n'a rien obtenu!).*

Ces derniers temps, la locution *báo cáo anh* est utilisée chaque fois qu'il y a des inférieurs trop zélés à l'égard de leurs supérieurs. Les premiers, dans leur conversation avec les derniers, ont le tic de débuter inévitablement par *báo cáo anh* (littéralement*: j'ai l'honneur de vous rapporter….*) locution qui veut dire simplement "*votre noble attention, s'il vous plait".*

Trước mặt thì báo cáo anh, sau lưng thì nói xấu. (On se montre soumis en sa présence, mais ailleurs il n'y a que pure médisance).

La locution *muôn năm* est devenue un verbe délocutif qui signifie "*applaudir"* dans le sens de "*crier hourra!", "crier Vive!*" à l'adresse de quelqu'un ou de quelque chose d'extraordinaire.

Chúng em thật tình muôn năm cái sáng kiến đó của anh. (Nous tous, applaudissons sincèrement votre grande initiative!)

Cette catégorie de verbes délocutifs vietnamiens, mérite une étude approfondie de la part des grammairiens et des linguistes. Mes propos rapportés dans le cadre de cet article ne sont que des réflexions superficielles, sujettes à d'inévitables erreurs et confusions.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 153-160

5. L'enseignant face à des problèmes d'ordre socio-culturel

Interview du Professeur Trương Quang Đệ réalisée par
Nguyễn Thị Ngọc Hải, journaliste et écrivain.
HCM-ville, 2008
Texte publié dans la revue "Hommes d'affaires"

Le Professeur Trương Quang Đệ (désormais T.Q.Đ) a pendant plusieurs années enseigné les mathématiques et le français dans des Écoles Supérieures. Il est hautement apprécié par ses amis à propos de ses opinions originales sur la vie professionnelle et sur bien des problèmes sociaux.

I. Un instituteur peut être considéré comme un intellectuel.

Ngọc Hải (désormais NH). *Il y a un demi-siècle, en 1957, vous avez terminé vos études supérieures de pédagogie. Vous êtes passé alors par de nombreux établissements d'enseignement: Classes propédeutiques pour jeunes ouvriers et paysans, Lycée, Collège d'instruction générale pour l'Armée et enfin École Normale Supérieure. Vous avez été envoyé en Afrique pour enseigner les mathématiques dans une École Supérieure. Votre biographie est riche d'événements mais tout se rapporte à l'enseignement. Pourquoi ce choix pédagogique?*

T.Q.Đ : Il n'est pas facile de répondre à votre question, car jusqu'ici je n'ai rien fait d'autre. Je ne me suis jamais posé une question de ce genre.

NH: *Mais je crois que quand vous êtes parvenu aux études supérieures, un choix devait être nécessaire.*

T.Q.Đ: À cette époque, en 1954, à l'Université de Hanoi il n'y avait que deux facultés: Faculté de Médecine et Faculté de sciences, et une École Supérieure de Pédagogie. Comme je ne m'estimais pas très fort en sciences appliquées, j'ai choisi l'enseignement. J'ai terminé mes études primaires au moment où la révolution succédait au temps colonial. Mais l'image des instituteurs était bien gardée dans mon esprit. C'était l'image de vrais intellectuels même s'ils n'étaient que des instituteurs. À bien réfléchir, le mot instituteur vient du mot institution, et signifie celui qui est responsable des institutions. Celui-là devait être un intellectuel pour le maintien et le développement de la culture. Les renseignements de l'histoire sont nécessaires à la comprehension des choses.

NH *: Pouvez-vous préciser un peu cette idée?*

T.Q.Đ : Avant la Révolution française, l'éducation était le domaine réservé de l'Église. Les religieux assuraient l'éducation des enfants et des jeunes. Le curé était responsable de la vie

spirituelle et culturelle des gens. La Révolution a voulu changer tout cela. Elle a mis l'instituteur à la place du prêtre. Il devait donc répondre à tout. C'était comme un agent culturel de chaque village ou canton. Mon père qui était instituteur sous les Français, faisait bien des choses en dehors de l'instruction des enfants. Il animait, par exemple, pas mal d'activités culturelles et sportives du village. Il a créé un club de football, une troupe de théâtre, un club de musique traditionnelles. Surtout il a attiré les jeunes vers les activités patriotiques et les a poussés, plus tard, à participer activement à la révolution. Telle est l'image d'un enseignant dans ma mémoire. Il serait regrettable que l'instituteur du temps des Français ne fasse pas encore l'objet d'une étude digne de son mérite.

II. Les chaines de notre temps.

NH : *Vous êtes un vétéran dans l'éducation. Que pensez-vous des cris d'alarme lancés un peu partout à l'heure actuelle contre la dégradation de ce secteur? D'où en viennent alors les tares, d'après vous?*

T.Q.Đ : À mon avis, ce ne sont ni les enseignants ni les manuels scolaires qui en sont responsables. Car ils ne sont pas très mauvais. La racine du mal se trouve dans la motivation des élèves, une motivation tout à fait erronée: au lieu d'apprendre pour devenir des gens cultivés ou des experts, ils ne pensent qu'aux certificats et aux diplômes. Ils apprennent pour pouvoir passer des examens. C'est tout. Cela veut dire qu'en haut on a mal fonctionné.

NH : *Mais qu'on le veille ou non, l'enseignant doit être responsible de la qualité d'éducation. Porquoi ce phènomene perpetual : en classe, le professeur lit et les élèves n'ont qu'à recopier ce qu'il lit?*

T.Q.Đ : Les enseignants ne sont pas à plaindre pour leurs connaissances ni pour leur sens des responsabilités. Seulement ils sont très passifs dans leur travail. J'ai eu l'occasion d'assurer une classe de perfectionnement pédagogique pour les professeurs de sciences des classes bilingues, et j'ai vu qu'il leur manquait l'initiative dans leur enseignement. Ils ne savaient qu'écrire des choses au tableau sans même regarder leurs élèves.

NH : *Et pourquoi cela?*

T.Q.Đ : Il y a des risques à prendre quand on se montre différent des autres. Par exemple, quand les élèves de ma région réussissent au bac ou au concours d'entrée à l'université bien moins que ceux des autres régions, on nous taxe d'enseignants incompétents. C'est un danger mortel. Cette mentalité tue toutes sortes d'initiatives. Elle crée chez les apprenants une motivation terriblement erronée. Au lieu d'apprendre pour devenir des hommes instruits, capables de mener à bien leur travail, ils ne pensent qu'aux examens et aux concours. C'est le défaut majeur de notre époque.

NH : *Qu'est-ce qui empêche les enseignants de suivre leur propre initiative?*

T.Q.Đ : J'ai appris par les journaux qu'il y avait une maîtresse à Nha Trang qui avait pris l'initiative de changer un peu sa méthode d'enseignement. Tout de suite les parents d'élèves se sont inquiétés et ont demandé à la maitresse de renoncer à l'aventure car ils avaient peur que leurs enfants aient de mauvaises notes aux examens. Récemment j'ai eu des cours dans un certain nombre d'écoles supérieures privées. J'ai eu beau essayer de sortir des chemins battus, ce fut peine perdue. Les étudiants aiment qu'on leur donne des « trucs » pour bien passer les examens. C'est tout. On peut croire provisoirement à une sorte de chaîne qui lie les enseignants à un schéma inamovible. Pourquoi cela? Je n'ose pas approfondir…je dirai simplement que tout cela vient non seulement de l'incompétence du Ministère de l'Éducation mais aussi de la carence du domaine culturel et idéologique. Il faut changer les critères d'évaluation: un bon établissement doit assurer toutes les conditions nécessaires pour le travail des élèves et des maîtres. Il ne faut pas prendre la réussite aux examens comme critère unique pour l'émulation socialiste. Il ne faut pas faire passer les élèves ou les étudiants faibles dans la classe supérieure ou au cours supérieur mais les orienter vers d'autres études qui leur conviendront mieux. Les quotas comme émulation sont la bête noire des enseignants, qui bouleverse toute conscience professionnelle. L'éducation c'est pour former des gens qui pensent et qui sont aptes à leur travail. Ce n'est pas pour former des gens qui réussissent simplement à des examens. Aux États-Unis, grâce à une éducation appropriée qui forme de bon travailleurs et non des « bêtes à concours », on a des Bill Gates sans grands diplômes ni titres.

NH : *Vous êtes un des auteurs d'une série de manuels de français, que pensez-vous des reproches sur la qualité des manuels scolaires à l'heure actuelle?*

T.Q.Đ : À bien réfléchir, il ne convient pas du tout de confier l'élaboration des manuels scolaires à des professeurs d'université. Les manuels de français, par exemple, d'après l'opinion des utilisateurs, sont parfaits au point de vue des connaissances linguistiques, mais hélas, ils ne conviennent pas au niveau réel des apprenants à cause d'une pédagogie super-académique. Les universitaires saisissent mal le goût des enfants et des adultes car le goût change en fonction de l'évolution sociale. Les jeux changent, les conditions matérielles changent…tout change. Tout cela dépasse la compétence des érudits. Il faut confier cette tâche aux enseignants de chaque cycle d'enseignement: école primaire, collège, lycée. Les « grands professeurs » peuvent tenir le rôle de conseillers techniques. L'État ne donne que l'essentiel du programme. Il appartient aux enseignants de chaque cycle d'élaborer des manuels et on aura non pas une seule série pour tout le pays mais plusieurs séries correspondant aux besoins réels des établissements scolaires. Plusieurs pays dans le monde, dont la France, ont adopté cette démarche depuis longtemps.

III. À propos de la mentalité du peuple.

NH : *Vous avez fait vos études en France, vous avez enseigné en Afrique, pouvez-vous nous faire savoir comment on apprend et enseigne à l'étranger?*

T.Q.Đ : Pendant mon séjour en Afrique, j'ai fait connaissance avec des étrangers qui faisaient le même travail que moi. Ils étaient pour la plupart anglo-saxons. Ils se montraient mal à l'aise à l'égard des examens "à la française" qu'ils jugeaient encombrants, bureaucratiques, sans la moindre confiance à l'égard de personne. Je leur ai demandé ce qu'ils faisaient chez eux. Ils m'ont expliqué que chez eux, dans les écoles primaires il n'y avait pas de notes ni de classements. Au collège et au lycée, on se base sur les résultats de toute l'année et on parvient à un léger examen du bac pour déterminer le résultat global des études secondaires. À l'université, le concours d'entrée se fait dans chaque établissement et le diplôme ne s'obtient qu'après un stage d'une durée déterminée dans la vie pratique. Dans un certain nombre de pays, la confiance dans l'homme est ainsi poussée à un degré extraordinaire. Moi par exemple, je suis professeur de mathématiques à l'université, j'ai le droit de délivrer un certificat attestant que vous avez tel et tel niveau de mathématiques, équivalant, par exemple, à la seconde ou à la terminale, et cela de la même façon qu'un médecin peut délivrer un certificat de vaccination.

NH *: Si on appliquait un tel régime au Vietnam? Ce serait la fraude partout qui aboutirait à un désordre infernal…*

T.Q.Đ : En France personne ne peut acheter de médicaments dans une pharmacie sans ordonnance du médecin. Pourquoi a-t-on pu atteindre un tel état d'esprit? C'est tout simplement un problème de mentalité. Cela nous attriste. Nous, nous pouvons rattraper tel ou tel niveau mondial quant à l'économie, à l'infrastructure, à la santé… mais la mentalité, c'est un autre problème! Notre niveau de conscience est alarmant, désespérant même: car on est prêt à tout détruire : la forêt, les ponts, les câbles de haute tension…rien que pour pouvoir revendre de la ferraille. Notre mentalité, la voilà!

NH : *Peut-être est-ce à cause de la pauvreté?*

T.Q.Đ : Oh non, c'est une vision fausse. Les pays africains sont du même niveau de développement que nous, quelquefois même inférieur, mais là la circulation est parfaite, tout le monde observe les règlements. Chez nous c'est la pagaille, il suffit de voir la circulation dans les rues pour comprendre que la mentalité reste au niveau le plus bas. On dit que c'est à cause du défaut d'infrastructure…C'est faux, complètement faux. Il s'agit de la mentalité, du niveau intellectuel, de la carence gestionnaire. Dans les pays développés comme la France ou le Canada, la civilisation se manifeste dans les rues où rarement les gens se bousculent. On fait volontiers la queue si la situation l'exige.

NH *: Mais d'où viennent la bonne mentalité , le bon niveau intellectuel?*

T.Q.Đ : Le pouvoir public doit veiller à ce que la population se comporte de façon correcte, civilisée. Il doit même avoir l'œil sur l'habillement, le logement, le comportement quotidien…L'édification d'une société de droit doit être menée de pair avec l'édification de la personnalité des gens. Autrefois, dans notre pays comme maintenant dans la plupart des pays du monde, il y avait une couche sociale appelée l'élite qui servait de critère pour le comportement correct. Tous les gens, surtout les jeunes, essayaient d'agir dans le sens de l'élite. On ne parlait jamais à haute voix dans la rue. On cédait la place aux plus âgés dans le bus, on se sentait heureux en faisant du bien aux autres etc. On ne se liait pas d'amitié avec des gens qui se laissaient aller, qui se comportaient mal envers les autres, qui n'étaient pas assez courtois avec les femmes. Notre société, en principe basée sur l'idéologie ouvrière et paysanne, a considéré, pendant un certain temps, le critère d'élite comme un produit de la société bourgeoise. On a essayé de l'abandonner au profit d'une nouvelle discipline. Les conséquences, vous les voyez aujourd'hui.

NH *: On dit qu'actuellement, qui se comporte "en élite" aura beaucoup d'ennuis dans la vie, est-ce vrai?*

T.Q.Đ : C'est exact. De nos jours, être partisan de l'élite attire sûrement des ennuis. De nombreux "cercles" n'admettent pas les gens qui ne savent dire que des mots grossiers. Dans la rue, si vous circulez de façon correcte, vous gênez les autres. Au feu rouge, si vous vous arrêtez quand personne ne circule dans la rue en face, vous serez taxé de fou ou d'anormal. Si vous vous arrêtez pour céder le chemin à quelqu'un qui vient de votre droite, les gens derrière vous traitent de voyou. Dans les pays avancés, céder le chemin à un autre, aider quelqu'un pour n'importe quel service, donner un sourire aux passants quand vous vous promenez, c'est éprouver un bonheur.

IV. Pourquoi est-il difficile d'acquérir une langue étrangère?

NH : *Vous êtes professeur de langue. Que pensez-vous du débat sur l'âge des enfants qui commencent l'apprentissage d'une langue étrangère?*

T.Q.Đ : Il faut apprendre les langues étrangères depuis le plus jeune âge. Avant sept ans, les enfants ne se distinguent pas dans l'aptitude à acquérir la langue étrangère. Ils obtiennent les mêmes résultats. S'ils commencent l'apprentissage après l'âge de douze ans, le problème d'aptitude se posera. Car une fois que la langue maternelle a été solidement formée dans la tête, une autre langue est admise sous condition.

NH *: Beaucoup de gens, maintenant, apprennent massivement l'anglais, et pourtant, on constate très peu de réussite. Les diplômés des universités sont rarement capables de communiquer en anglais ou d'utiliser cette langue dans leur travail. Quelle en est la raison?*

T.Q.Đ : Le collège et le lycée ne donnent que des rudiments pour la communication en anglais. Le meilleur des cas est l'aptitude à lire des livres faciles. Les départements d'anglais des universités

ne forment qu'à une aptitude générale. Pour bien utiliser la langue dans un but précis, il faut suivre des classes spécialisées: formation de guides touristiques, de traducteurs, d'interprètes, de chercheurs. À vrai dire, l'enseignement de l'anglais, comme les autres langues d'ailleurs, n'est pas de bonne qualité. Il y a des gens qui apprennent pendant plusieurs années dans des Centres de langues mais le résultat obtenu est toujours médiocre.

NH *: Voulez-vous préciser pourquoi.*

T.Q.Đ : Le pouvoir public n'est pas suffisamment conscient du rôle stratégique de l'anglais, et, dans une certain mesure du français. Les services régionaux de l'éducation, comme les établissements scolaires, considèrent toujours les langues étrangères comme le parent pauvre des disciplines à enseigner. Dans les régions éloignées, pas de langues. En ce qui concerne les apprenants, ils n'ont pas de grande motivation ni de bonne méthode pour apprendre. L'État reste toujours généreux pour le personnel des pouvoirs publics et des secteurs d'activités économiques et culturelles. On n'exige même pas des cadres dirigeants qu'ils aient une bonne connaissance des langues. La plupart des directeurs d'établissements scolaires et même des recteurs d'université ne parlent aucune langue étrangère. Comment, dans ces conditions, peuvent-ils s'intéresser à l'enseignement des langues?

V. Il est nécessaire d'avoir peur.

NH : *Vous êtes un autodidacte réussi qui sert d'exemple aux autres. Pouvez-vous partager votre expérience et votre méthode?*

T.Q.Đ ; En 1954, quand j'étais en première année, j'ai regardé à gauche et à droite et j'ai découvert que je ne savais presque rien. J'éprouvais alors une peur bleue. Mon français de niveau d'instruction primaire était déplorable. Mon anglais se résumait à quelques mots acquis au collège. Mes connaissances générales étaient terriblement pauvres. Des romans classiques j'avais entendu parler vaguement. Mon ignorance était totale en histoire, en géographie, en musique, en peinture, en science politique, en économie, en religion…J'étais déterminé à rattraper le temps perdu en occupant une place permanente à la Bibliothèque Nationale, rue Tràng Thi. J'ai commencé à apprendre par moi-même tout ce qui était nécessaire comme bagage pour un étudiant digne de ce nom. D'abord les langues : le français en priorité, l'anglais (pour lire des romans) et le russe (pour des ouvrages de mathématiques).

À mon avis, pour réussir dans l'apprentissage d'une langue étrangère, il faut une motivation forte. C'est-à-dire qu'il faut définir des objectifs clairs et pratiques. Tous les jours on essaie de parler tout seul devant un miroir sur un thème de communication choisi, par exemple "raconter ce qu'on a fait dans la journée à un ami. On traduit du vietnamien en français. Le plus intéressant élément dans mon apprentissage c'était un approfondissement dès le début. On travaille de façon approfondie pour les premières leçons et le reste va de soi.

NH *: Ainsi, on n'apprend que très peu de choses dans les premières leçons?*

T.Q.Đ : C'est exact. Au collège, mon professeur nous demandait de jouer des spectacles en anglais seulement après trois ou quatre leçons d'anglais. Les spectateurs croyaient que nous étions très forts en langue!

NH *: À l'étranger, comment se fait l'enseignement d'une langue?*

T.Q.Đ : J'ai un petit-fils âgé de huit ans qui vit à Toronto, Canada, avec ses parents et qui est considéré comme un anglophone de naissance. Ses parents l'ont inscrit dans une classe bilingue où il doit apprendre le français comme seconde langue. J'ai constaté une très grande différence entre ce qui se passe chez nous et au Canada. Chez nous, dans une classe bilingue, on pratique le partage par "moitié-moitié, c'est à dire une moitié de temps pour la langue maternelle et une moitié pour la langue seconde. À Toronto on a un partage beaucoup plus original: en première année, le français langue seconde occupe plus de 90% du temps, l'anglais langue maternelle seulement 10%. En deuxième année 70% de français et 30% d'anglais. Cette progression de l'anglais parvient à 50% pour la dernière classe du cycle primaire et l'on a le schéma inverse pour les régions francophones.

NH : *Vous avez traduit de nombreux ouvrages littéraires, économiques, philosophiques… du français en vietnamien tels que "Balzac la petite tailleuse chinoise", "L'enragé", "Qu'est-ce que la mondialisation?", "La grande image n'a pas de forme". Ces traductions, il y a sûrement une motivation pour chacune d'elles?*

T.Q.Đ : En effet, ce n'est pas par pur hasard que j'ai traduit ceci ou cela. Pour chaque traduction il y a une certaine raison issue d'une situation sociale définie. Par exemple *la petite tailleuse chinoise* était l'image d'une époque catastrophique en Chine. Je voulais que le public vietnamien fît connaissance avec. *L'enragé* c'est pour les artistes qui pensent…et *la mondialisation* sera le chemin inévitable du pays.

NH : *Et "La grande image…"? de François Julien?*

T.Q.Đ ' : C'est un ouvrage très difficile à comprendre et à traduire. Mais je l'ai traduit sur la commande des Éditions Danang. D'ailleurs c'est aussi pour répondre à une relation amicale entre le philosophe français et moi-même.

NH *: Dans les manuels de français pour les classes de 11-e et de 12-e du lycée, vous avez mis l'écrivain Le Clézio comme auteur préféré. Pourquoi ce choix "prophétique"? Car il vient d'obtenir le prix Nobel ?*

T.Q.Đ : Son style m'a attiré. Un style tout à fait naturel, simple, pas trop maniéré. Et cela convient au besoin de nos manuels: des textes accessibles aux jeunes apprenants, une structure grammaticale et une signification littéraire au niveau d'un public encore peu initié à la littérature française. Évidemment, dans ce sens, on préfère Maupassant ou Daudet à Hugo. D'ailleurs, Le Clézio est notre contemporain. C'est une priorité!

NH *: Je vous remercie.*

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 161-163

6. Les méthodes d'enseignement-apprentissage du français, langue étrangère, hier et aujourd'hui

Trương Quang Đệ

Conférence donnée à la Maison de la Francophonie de HCM-ville, 2006.

D'hier à aujourd'hui, les méthodes d'enseignement-apprentissage d'une langue étrangère en général et du français en particulier sont nombreuses et variées.

Elles se succèdent les unes aux autres dans le temps ou coexistent de facon durable. Elles portent des noms différents, tous aussi évocateurs les uns que les autres, comme méthode directe, méthode audio-visuelle, méthode communicative, méthode interactionnelle etc. Dans l'ancien temps, chez nous, on apprenait le français dans les établissements scolaires et à l'université. Les méthodes qu'on utilisait étaient officielles, parce qu'elles étaient définies par le gouvernement, et traditionnelles parce qu'elles étaient adoptées par la tradition éducative du pays. Elles répondaient uniquement à un besoin: la réussite scolaire.

Mais le monde a bien évolué depuis, l'apprentissage du français ou d'une autre langue étrangère n'est plus limité au seul cadre scolaire ou universitaire. Différentes couches sociales ont besoin maintenant de connaître ou de maîtriser une langue étrangère dans leur promotion professionnelle. Peu à peu, on est arrivé à constater que chaque méthode devait répondre à un type de besoin défini, viser un objectif précis, servir un public déterminé. Le temps est bien venu où l'enseignant n'impose plus sa méthode à ses apprenants. Par contre, ce sont les apprenants qui choisissent la méthode qui convient à leur besoin.

Mais, de toute évidence, on ne saurait choisir une bonne méthode si on ignore les principes sur lesquels elle se construit. Dès lors, cet article propose d'aider les lecteurs à faire connaissance avec ces principes qui se résument dans les notions essentielles suivantes.

1. Le point de départ d'une méthode.

Il fut un temps òu toute langue était assimilée à un ensemble de mots, donc à un vocabulaire. L'apprentissage d'une langue était alors considéré comme l'acquisition d'un nombre déterminé de mots et expressions. Puis on apprenait des règles de grammaire régissant l'emploi de ces mots. ***Le mot*** devenait ainsi le point de départ de toutes les méthodes traditionnelles. Celles-ci se

construisaient sur les centres d'intérêt et les règles de grammaire. Dans les écoles, les collèges, les lycées, les universités, les écoles supérieures les néthodes traditionnelles avec le mot comme point de départ dominaient. À partir des années soixante, on s'est aperçu que les méthodes, avec comme point de départ le mot, n'aidaient pas beaucoup les apprenants dans leur communication réelle. En effet, on avait beau connaître un grand nombre de mots et toutes les règles de grammaire, on n'arrivait toujours pas à faire une phrase correcte dans une situation donnée.

Avec les méthodes audio-orales et audio-visuelles des années soixante et soixante-dix, on a pris *le* ***modèle de la phrase*** comme point de départ et on rejeté catégoriquement le mot. Apprendre une langue, c'était apprendre à répéter des types de phrase toutes faites.

À la fin des années soixante-dix, on a constaté que les modèles de phrase répétés n'aidaient pas non plus les apprenants à bien communiquer. Car parler, ou écrire, ce n'est pas répéter quelque chose de déjà dit ou d'entendu mais créer un énoncé nouveau, jamais entendu, ni dit. Une science du langage a été créée qui répondait bien à cette conception: **l'énonciation,** conçue d'abord très tôt par Émile Benvéniste, enrichie et approfondie ensuite par de nombreux linguistes français et étrangers. Les méthodes nouvelles des années quatre-vingt étaient qualifiées de **communicatives** et elles se basaient sur l'énonciation. Leur point de départ: **l'acte de langage**. Un acte de langage est un acte humain réalisé par le biais du langage. Critiquer, promettre, s'excuser, …sont des actes de langage. Tandis que rire, dessiner, se promener…n'en sont pas. Dans l'esprit de ces méthodes, parler une langue c'est réaliser des actes de langage dans cette langue. Et dans cette perspective, c'est pour se présenter, s'excuser, s'exprimer, approuver, conclure…

Les méthodes communicatives permettent aux apprenants de planifier leur étude suivant un ensemble d'actes de langage exigés. Car elles se construisent justement chacune sur une liste précise d'actes destinés à un public déterminé.

2. L'espace didactique d'une méthode.

Chaque méthode repose sur un espace didactique, c'est-à-dire sur l'environnement de l'apprentissage. Quand on apprend le français dans une classe avec des manuels, des dessins et autres médias, on se trouve dans un espace de fiction òu tout acte de langue doit être imaginaire. Mais quand on apprend le français dans les conversations réelles avec des Français de Paris ou de Bordeaux, on se trouve dans un espace authentique. Il en sera de même quand on lit un livre français, un journal français, quand on écoute RFI ou quand on regarde une chaîne de télévision francophone.

Entre ces deux extrêmes il y a maintenant une approche didactique du nom de **simulation globale**. Avec cette approche, on apprend le français dans le cadre d'une activité professionnelle réelle. Le Vietnam a connu d'intéressantes expériences avec les simulations globales quand il

y avait à former, dans un temps record, des francophones pour les diverses tâches à propos du Sommet francophone à Hanoi en 1997 ou du Festival de Hué en 2000.

3. L'utilisation des technologies nouvelles.

L'apprentissage du français évolue rapidement en fonction du progrès technologique obtenu. Si, vingt ans auparavant, une radio-cassette faisait la joie des enseignants et des apprenants, à l'heure actuelle, l'apprentissage ne connaît plus de limite avec les dernières réalisations télématiques. En effet, les courriers électroniques, l'Internet et les antennes paraboliques sont là pour servir les apprenants dans la réalisation de n'importe quelle tâche de communication.

Mais, pour tout dire, la réussite de chacun n'en dépendra que très peu. Ce qui fait l'affaire dans l'apprentissage d'une langue étrangère, en l'occurrence le français, c'est une bonne motivation, faute de quoi on n'aboutira à rien.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

TQD et d'anciens étudiants lors de la fête nationale des enseignants à Hanoi, 2014. De gauche à droite : Pham van Phu, TQD et les époux Lan Trung

TQD à la Pointe de Camau à l'extrême sud du Vietnam

TQD et trois Docteurs de l'Université de Rouen (France).
De gauche à droite : Ngan Ha, TQD, Phan Thi Tinh, An Na Truong

Causerie sur le N°5 de la revue, au Café de Paris à Hanoi, 2014
Les participants de gauche à droite : Trinh van Minh, Vu xuan Doan, Nguyen huu Tho (Université Nationale d'Hanoi) , Nguyen Thanh Ha (École supérieure des Finances), Dinh van Duc (linguiste), TQD, Do Ca Son (didacticien, linguiste), Nguyen Duc zhien (Lycée français international d'Hanoi), Tran Viet Anh (prof. de fr.), Trinh van Tung (prof. de sociologie).

Causerie sur le N°5 de la revue au café Lotus, à Ho Chi Minh Ville
Les Participants: écrivains, poètes, cinéastes, critiques littéraires, journalistes.

La famille en liesse lors de l'obtention du titre de docteur en sciences économiques du fils aîné TQ Dung. 2009.

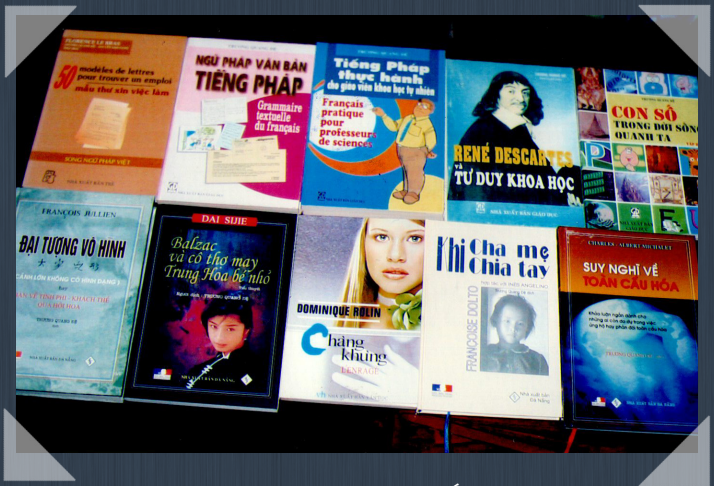
TQD, son épouse, sa fille An Na et son petit-fils à Honfleur en 2004.

TQD reçoit chez lui le Prince G. Vinh San et son épouse, à Ho Chi Minh Ville en 2014.

Le Centre francophone de formation à distance a été créé à Hué en 1989 avec l'aide de la Télé-Université de Montréal. TQD et Nguyen van Bang, prof de mathématiques.

Le Département de français , ENS de Hue, 2002.

TQD et ses étudiants maliens de l' ENS de Bamako, 1970.



Les publications de TQD par différentes Éditions vietnamiennes.

© Archives Gerflint/2014 - Pôle éditorial - Tous droits réservés -
Les photos sont reproduites avec l'aimable autorisation de Madame An Na Trương Thi

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

III. Varia

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 173-177

Les auteurs vietnamiens d'expression française

Trương Quang Đệ

Pour animer cette causerie, je me base d'abord sur mes connaissances personnelles, puis sur deux documents importants. L'un est le résultat des recherches de M. Phạm Đán Bình, professeur à Paris 7. L'autre est un article de Mesdames Thu Trang Gaspard et Thanh Tâm Langlet publié dans les *Études vietnamiennes* en 1988.

Je suis très heureux de pouvoir aborder ici, dans cette Maison prestigieuse de la francophonie, un sujet passionnant. Je suis d'autant plus heureux que je trouve parmi l'auditoire de nombreux grands francophones et des auteurs d'expression française qui apporteront des témoignages de valeur. Je vois par exemple notre ainé Hoàng Hữu Đản, auteur et traducteur bien connu. Il a participé récemment à un colloque en Belgique en qualité de représentant des auteurs vietnamiens d'expression française. Je vois aussi à mes côtés le Professeur Nguyễn Chung Tú et Madame Thái Thu Lan, de grands universitaires francophones de HCM-ville.

Je pense sincèrement qu'il y a ici présents des Dames et des Messieurs qui ont des connaissances plus approfondies que moi sur le problème. Et cela m'encourage beaucoup dans l'animation de cette causerie. Je me permets maintenant d'ouvrir le débat par une présentation sommaire des générations d'auteurs vietnamiens d'expression française.

La question qui se pose dans le cadre de notre causerie est la suivante: des Vietnamiens ont écrit en français et il y en a d'autres qui écrivent toujours en français aujourd'hui, pourquoi?

Essayons de répondre à cette question.

Tout le monde sait que pour les Africains (Sénégalais, Maliens, Congolais, Ivoiriens…), écrire en français est un fait tout à fait normal, puisqu'ils n'ont pas de langue nationale écrite. Les Maghrébins (Marocains, Algériens, Tunisiens…) écrivent souvent en français, c'est facile à comprendre, dans leur pays le français est plus répandu et plus accessible que l'arabe littéraire qui n'est pas à la portée du peuple. Mais les Vietnamiens? Quelle est leur motivation? Nous allons procéder à une analyse par périodes historiques.

Première période (fin XIXème siècle, début XXème siècle)

On avait en ces temps-là, sur cette terre du Sud, la création du "Gia Định báo" (le journal de Gia Định), un des premiers périodiques de langue française en Indochine. Parmi les rédacteurs

figuraient Huỳnh Tịnh Của et Trương Vĩnh Ký, deux personnalités célèbres qui écrivaient en chinois classique, en français et en "quốc ngữ" (écriture latinisée qui allait remplacer entièrement l'écriture démotique, le nôm). Le journal était destiné à un public de lecteurs mixtes, Français, Vietnamiens de culture française, Vietnamiens de culture chinoise, Vietnamiens de culture nationale. Ces deux grands rédacteurs du journal nous ont laissé de nombreux ouvrages de grande valeur. Avec Huỳnh Tịnh Của on a un premier *dictionnaire anamite* présenté en français. Avec Trương Vĩnh Ký, on a une des premières traductions en français du *Kiều,* roman chinois réécrit en vers par Nguyễn Du. Ce qui est intéressant pour cette période, c'est ce qu'on pourrait l'appeler aujourd'hui francophonie plurielle (le français devenant moyen de développement du plurilinguisme). Les intellectuels comme Trương Vĩnh Ký se sont servis du français pour développer le *"quốc ngữ",* l'écriture nationale latinisée. Cette écriture a fini par triompher de l'écriture démotique juste au début du XXème siècle.

À ce moment-là, le français était loin d'étouffer le vietnamien. Au contraire, un vietnamien modernisé s'est formé sur la présence linguistique et philosophique du français. Un exemple: *La grammaire vietnamienne class*ique de Trần Trọng Kim et Bùi Kỷ s'est inspirée de la méthode de Port-Royal.

Deuxième période (début du XXème siècle)

Il y eut trois courants:

- **Premier courant**

Dans cette période, la guerre russo-japonaise avec le Japon victorieux a profondément marqué les lettrés du Vietnam. Partout dans le pays s'est développé un grand mouvement pour la rénovation du pays à la japonaise. Le grand patriote Phan Chu Trinh et les membres de *"Đông Kinh Ngiã Thục*" (École de la juste cause) prêchèrent pour un changement radical des moeurs et de mentalité. On se faisait couper les cheveux, on s'habillait à l'occidentale, on créait des écoles… et surtout parurent de nombreux journaux (en français) au Nord comme au Sud du pays :

-*La tribune indigène,* journal officiel dont les Vietnamiens profitèrent pour parler de leurs revendications (Diệp văn Cương, 1917)
-*L'éco annamite* de Nguyễn Phan Long, (1920-1923)
-*La voix annamite* (1923*)*
-*La cloche fêlée* (1923-1924) du révolutionnaire Nguyễn An Ninh,
-*La lutte* de Nguyễn An Ninh et Nguyễn Văn Tạo (1933)
-*La justice*
-*Lendemain.*

Voici un extrait du journal français Midi-colonial:

"*La multiplication des journaux à l'usage de la population annamite a pris des proportions extraordinaires. Il ne se passe guère de semaine sans qu'à Hanoi ou à Saigon ne paraisse une nouvelle feuille".*

"La plupart de ces organes ne cachent pas, d'ailleurs, qu'ils ne se bornent pas à être des organes d'information, d'enseignement ou d'éducation, mais qu'ils entendent être des tribunes ouvertes aux désiderata et aux revendications de la population annamite. (27/12/1917).

• **Deuxième courant**

Mais en matière de journalisme, le groupe parisien connut un impact mondial pendant les années vingt du siècle dernier. Ce groupe était composé de célèbres personnalités telles que Phan Chu Trinh, patriote en exil, Phan Văn Trường, docteur en droit, Nguyễn Thế Truyền, ingénieur chimiste, Nguyễn Ái Quốc ou le futur Hồ Chí Minh. Des recherches sont en train d'être menées par des historiens français et vietnamiens pour des informations plus précises sur ce groupe, surtout sur leurs publications à cette période. Jusqu'ici nous n'avons à notre disposition que des informations officielles sur Nguyễn Ái Quốc. Selon cette source officielle, celui-ci a fondé *Le Paria* comme organe de l'Union internationale des colonies. Mais il écrivait aussi pour de nombreux journaux français*: L'Humanité, Le Populaire, La vie ouvrière, Clarté*. Tout le monde connaît son oeuvre "*Le procès de la colonisation française"* préfacée par Nguyễn Thế Truyền et qui vient d'être rééditée à Paris. Il était l'auteur de "*Revendications en huit points du peuple annamite*" présentées au Congrès de Versailles en 1919. En même temps, il produisit des pièces de théâtre (*Le dragon en bambou*) et de nombreux récits (*Les lamentations de Trưng Trắc, l'enfumé* etc).

• **Troisième courant**

Les journaux de tendances culturelles ont apparu: La revue *Nam Phong* (Vent du sud) fondée par Phạm Quỳnh à partir de 1917, offre des articles écrits en chinois classique, en quốc ngữ (vietnamien latinisé) et en français.

La revue avait une durée remarquable: 17 ans de 1917 à 1934. Elle a rassemblé toute une génération de lettrés qui étaient pour le mariage de cultures.

La revue a beaucoup contribué au développement de la culture nationale et à l'ouverture vers les cultures occidentales. C'était avant la lettre une francophonie plurielle réussie.

T**roisième période** (un peu avant la Seconde guerre mondiale jusqu'à la fin des guerres d'Indochine)

Cette période est marquée par une abondance et une diversification de la création littéraire et scientifique. C'est l'apparition des journaux en français partout dans le pays. Même le Parti communiste, pendant les années trente, fit paraitre quelques bulletins en français : *Le travail, La lutte e*tc.

C'était le temps des auteurs d'expression française avec des oeuvres toujours présentes qui étaient lus par un public de plus en plus grandissant et cultivé.

- *Légendes des terres sereines* de Phạm Duy Khiêm
- *Sourires et larmes d'une jeunesse* de Nguyễn Mạnh Tường.
- *Le fils de la baleine* de Cung Giữ Nguyên
-etc.

Dans cette période on vit aussi paraître des traductions en français du roman *Kiều* par des auteurs français et vietnamiens. De plus, de nombreux ouvrages de recherche scientifique en français furent publiés en France ou au Vietnam tels *le livre sur les chansons populaires* de Bắc Ninh de Nguyễn văn Huyên *et les arts militaires de l'ancien temps* par un mandarin de Hué.

Quatrième période (à partir de 1976, après la réunification du pays)

Le Vietnam n'est plus une colonie mais c'est un pays indépendant faisant partie de la communauté francophone.

On compte pour cette période deux groupes d'auteurs.

Premier groupe: des Vietnamiens résidant à l'étranger, surtout en France. Ils écrivent en français des ouvrages et des articles de presse pour différents domaines d'activités: sciences, lettres, arts. Les auteurs les plus lus et connus sont Trần văn Khê (musicologie), Lê Thành Khôi (histoire), Trịnh xuân THuận (AStronomie).

Deuxième groupe : des Vietnamiens dans le pays.

Premier sous-groupe: Des officiels, c'est-à-dire des écrivains, des journalistes, des scientifiques chargés par l'État de produire des ouvrages en français pour les échanges culturels avec l'étranger. On trouve dans ce cas Nguyễn Khắc Viện, Hữu Ngọc, et des professionnels appartenant à la presse francophone du pays: *Études vietnamiennes*, *Le Courrier du Vietnam, Saigon-Éco*, *VN-scoop* etc.

Deuxième sous-groupe: les indépendants. Ils sont très nombreux et appartiennent à différentes couches sociales.

- Le grand chirurgien Tôn Thất Tùng aimait composer des poèmes en français pendant ses heures perdues.
- M. Hoàng Hữu Đản ici présent traduisit du vietnamien en français plusieurs ouvrages français difficiles et de grande valeur. Il écrit souvent des récits et des poèmes en français.
- De nombreux écrivains, poètes de culture française comme Xuân Diệu, Huy Cận, Nguyễn Xuân Sanh, Tế Hanh chacun a ses recueils de poésie ou de récits écrits en français.
- De nombreux intellectuels comme Nguyễn Chung Tú, Lê Cao Phan écrivent des articles pour les journaux et revues francophones du pays et de l'étranger.

- Enfin des gens comme moi-même écrivant régulièrement :

des articles de journal pour *Le Courrier du Vietnam*
des ouvrages scientifiques (études linguistiques, manuels…)
des récits.

Je m'arrête ici en espérant que tout le plaisir que j'ai eu à vous présenter ces informations a répondu dans une certaine mesure à vos attentes.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 179-181

Alexandre Dumas–père et la littérature spectacle

Trương Quang Đệ

Les admirateurs d'Alexandre Dumas dans tous les coins du monde se sont sentis infiniment soulagés en apprenant l'entrée de ses cendres au Panthéon. On peut espérer que cette reconnaissance officielle fondée sur l'aspiration des publics de tous les âges, sur l'opinion des critiques littéraires les plus avisés et sur l'épreuve du temps va mettre un terme à plus d'un siècle de controverses sur cet auteur extraordinaire.

Nous sommes une génération qui a vécu une époque intellectuelle où, pour l'auteur des *Trois Mousquetaires*, les coups de dédain l'emportaient de loin sur les coups de chapeau. En effet, pour être quelqu'un de raffiné, il fallait lire Proust, Dostoievsky ou Kafka, par exemple, avec leurs romans "psychologisants" inspirés d'une âme intérieure d'une grande complexité. Alors que lire Alexandre Dumas était scandaleux, car une attitude persistante chez les universitaires non seulement français mais aussi étrangers ne voulait voir dans les œuvres d'Alexandre Dumas rien de plus qu'un divertissement pur et simple. En ce temps-là, la conception littéraire dominante entendait par lecture un jeu de réflexion, une aventure vers l'intérieur de l'âme humaine. Or, lire Alexandre Dumas, ce n'est pas pour réfléchir mais pour voir des choses qui se déroulent rapidement sous nos yeux, comme si l'on assistait à un spectacle. C'est pour cette raison que Flaubert disait d'Alexandre Dumas qu'il « divertissait comme une lanterne magique ». Et les frères Goncourt, plus caustiques encore, parlaient à ce propos d'un certain montreur de prodiges.

Je me rappelle qu'il y a déjà plus de trente ans, j'ai participé à Hanoi à un séminaire de littérature française, animé par Françoise Corèze, une Française très proche des milieux littéraires et politiques du Vietnam du Nord, et collaboratrice de plusieurs maisons d'édition dans la capitale. Un jour, elle me demanda quels auteurs français du dix-neuvième siècle étaient les plus appréciés au Vietnam. J'ai cité Alexandre Dumas entre autres et elle a été franchement scandalisée. Elle disait que cet auteur amusait tout le monde sans que ses œuvres soient considérées comme faisant partie de la littérature sérieuse.

Cependant, cette attitude dédaigneuse chez les universitaires n'a pas découragé pour autant les gens, surtout les jeunes, qui lisent Alexandre Dumas avec toujours autant passion. Nous autres Vietnamiens, nous adorons Alexandre Dumas à plus d'un titre: nous retrouvons dans son style quelque chose qui est très proche de celui des grandes œuvres littéraires chinoises qui alimentent notre esprit dès la petite enfance. Je dirais que si Alexandre Dumas avait pu lire les légendes chinoises ou extrême-orientales, il aurait créé des romans-fleuves du genre "*Au bord de l'eau*" ou "*Les rêveries dans le pavillon rose*".

Depuis longtemps et particulièrement depuis cette dernière décennie, plusieurs experts, critiques littéraires, écrivains et enseignants se sont livrés à la recherche du vrai charme de la littérature dumasienne et de ses qualités intrinsèques. Autrement dit, plusieurs ont essayé de répondre à la question suivante:" Où se cachent exactement les attraits des œuvres d'Alexandre Dumas?"

À l'heure actuelle, l'opinion des spécialistes est presque unanime pour dire que le charme dumasien réside dans ce qu'on pourrait appeler une littérature-spectacle qui ne donne pas à réfléchir mais simplement à voir. Comme le montre Didier Decoin, romancier et Président de la Société des amis d'Alexandre Dumas, l'auteur des *Trois Mousquetaires* appartient davantage à la caste des écrivains spectaculaires qu'à celle des écrivains spectateurs.

Pour saisir ce qu'est une littérature-spectacle, référons-nous à ce que dit Flaubert du style dumasien: "Les personnages de Dumas sautent des toits sur les pavés, reçoivent d'affreuses blessures dont ils guérissent (presque immédiatement), sont crus morts et reparaissent (aussitôt), et tout se mêle, court et se débrouille, sans une minute pour la réflexion" (propos cité par Francis Lacassin dans la postface de *Le meneur de loups*, Édition Omnibus). On peut utiliser cette remarque ironique de la part de Flaubert pour définir grosso-modo la littérature–spectacle dumasienne fondée sur les facteurs suivants:

D'abord, on assiste à des scènes grandioses, avec des effets visuels frappants tels que le sang qui ruisselle des marches de l'escalier de l'auberge de Caderousse et un orage qui éclate et ravage tout alentour (*Le Comte de Monte-Cristo*). Ce facteur domine dans son théâtre. Sa mise en scène de la pièce *Caligula* exige cent soixante costumes et la présence sur le plateau de quatre chevaux blancs.

Ensuite, c'est sa capacité de décrire des actions et des images de façon simultanée. D'après Claude Shopp, un autre spécialiste du style dumasien, dans les entrées des grands chefs d'œuvre de Dumas, il y a toujours vingt à trente pages qui lancent l'action à une vitesse vertigineuse. Dumas est capable d'écrire le mouvement de trois ou quatre actions simultanées qui débouchent sur un nœud dramatique. On se rappelle les premières pages des *Trois Mousquetaires* par exemple. À peine a-t-on fait connaissance avec un certain personnage qu'il se livre déjà à des combats acharnés.

Enfin, le dialogue occupe une place très importante dans l'art narratif dumasien. Il s'agit d'un va-et-vient incessant avec des interjections et des répétitions en écho. On dirait un ping-pong verbal composé de cadences, de rythmes et d'allégro vivace. Les mauvaises langues disaient que c'était une astuce d'Harpagon, étant donné que le bout de ligne lui était compté au même tarif (80 centimes en l'occurrence) que la ligne entière. En réalité il s'agit là d'un excellent moyen pour reconstituer le réel. Sans doute est-ce la pratique et la maîtrise du spectacle vivant qui font de Dumas un des dialoguistes les plus percutants de la littérature. Lorsqu'on adaptait le roman *Les Trois Mousquetaires* à l'écran, on pouvait en garder presque tels quels les dialogues. On sait

que les écrits d'Alexandre Dumas ont la fougue du théâtre. Il suffit d'entendre les dialogues d'un certain nombre de films pour pouvoir réaliser dans quelle mesure Alexandre Dumas aide les dialoguistes d'aujourd'hui.

Tout ce que nous venons de dire nous amène à constater que l'auteur des *Trois Mousquetaires* était bien le précurseur de la cinématographie qui puise ses techniques dans le travail et dans le style dumasiens. Mais comment expliquer le fait qu'Alexandre Dumas seul pouvait produire cette quantité énorme d'œuvres littéraires: théâtre, romans, récits de voyage, mémoires? Il fonctionnait comme un studio ensemble avec des collaborateurs à qui il donnait des consignes précises du genre: "déplacez les scènes", " allégez une séquence", " supprimez un personnage", "ajoutez un rôle" etc. On reconnaît d'emblée dans tout cela le montage d'un film.

En 1845, Eugène de Mirecourt s'attaqua à Dumas dans son livre: "*Fabrique de romans, Maison Alexandre Dumas et Cie*". L'auteur des *Trois Mousquetaires* est accusé de recourir au travail de "nègres". La réalité c'est qu'au dix-neuvième siècle, la collaboration au théâtre est pratique courante. En ce qui concerne les romans dumasiens, les collaborateurs donnèrent à Dumas des idées, des plans et même des premières versions. Mais c'est bien Dumas qui réécrivit tout. Alexandre Dumas romancier était comme un réalisateur de films d'aujourd'hui. Il distribuait des rôles à ses collaborateurs comme un réalisateur travaille avec ses acteurs et ses actrices dans un studio de cinéma. Une autre affinité du style dumasien et du cinéma c'est que chacun des romans de Dumas devait être publié en feuilletons, à la manière d'un téléfilm réparti en épisodes. Didier Decoin pensait que si Dumas avait connu le cinématographe, il s'y serait trouvé comme un poisson dans l'eau. Mais comme un réalisateur de cinéma, l'écrivain connaît les mêmes contraintes, par exemple la cadence infernale des feuilletons ressemble bel et bien au rythme d'un tournage.

D'ailleurs, chaque feuilleton, comme chaque épisode de film, doit renfermer un contenu cohérent, assez autonome mais bien lié à ce qui le précède comme à ce qui le suit. En un mot, la littérature-spectacle que crée Alexandre Dumas prépare bien le terrain pour ce septième art qui naît vingt-cinq ans après la mort de l'écrivain. C'est une littérature de mouvements, d'images et d'actions.

Une anecdote racontée par Catherine Toesca nous révèle combien le nom d'Alexandre Dumas est attaché au cinéma. En 1907, le réalisateur américain Francis Bogg et le producteur William N. Selig voulurent tourner la première adaptation à l'écran du roman *Le Comte de Monte-Cristo*. Ces cinéastes, après avoir trouvé les lieux pour les décors extérieurs près de Los Angeles, choisirent une colline où ils implantèrent le studio pour les scènes d'intérieur. Cette colline tranquille, encore inexplorée à l'époque et vierge encore de toute caméra s'appelait tout simplement **Hollywood!**

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 183-184

J'ai deux amours: mon pays et l'Afrique

Trương Quang Đệ

Article publié dans *Le courrier du Vietnam* en 1997

Ces dernières années, sur l'écran de nos téléviseurs, on ne voit d'Afrique que d'interminables files de refugiés affamés, épuisés, victimes des guerres tribales en Somalie, au Soudan, au Rwanda, en ex-Zaire ….Tout cela s'intercale avec des massacres de civils en Algérie par le FIS, une dégradation alarmante de l'environnement dans des pays comme le Kenya ou l'Ouganda. On regarde avec une tristesse infinie ces gazelles, girafes, zèbres, autruches, aux yeux hagards dans une savane complètement nue. Cela est désespérant d'autant plus qu'il n'y a aucune mesure en vue pour remédier à cet état de choses.

Or les réalités ne sont pas aussi sombres, pour ne pas dire que quelquefois elles sont même entièrement différentes, donc entièrement autres….

Et ces choses cachées s'avèrent riches et assez variées. Pour le moment, elles semblent appartenir à l'autre face de la lune. Il faudra un jour aller les voir…

Les Vietnamiens n'ont presque rien vu d'une Afrique du Sud miraculeusement libérée de l'Apartheid et en train d'édifier une société multiraciale de justice et de démocratie. Comment vivent maintenant les Noirs à côté de leurs anciens patrons blancs? Comment fonctionnent les établissements scolaires mixtes pour les élèves de toutes les races? Dans le gouvernement de M. Mandela, il y a combien de Blancs, combien de personnes de couleur? Comment est-ce que ça marche au Mozambique, au Congo-Brazza, en Angola après les réconciliations nationales? Où en est-on avec les miracles économiques de Côte d'Ivoire, du Sénégal, du Nigéria, du Ghana? Et pour finir, le renversement spectaculaire de Mobutu et la renaissance de l'ex-Congo Léopoldville rebaptisé démocratique sont-ils des événements dignes de reportages minutieux et d'études approfondies?

Mais je veux surtout insister ici sur le fait que nous ignorons bel et bien une Afrique conviviale, intellectuelle, artistique. J'ai fait, il y a longtemps, un long séjour au Mali et je garde toujours intacts mes souvenirs délicieux de ce continent amical et chaleureux. Je me rappelle le son des tam-tams qui résonnent la nuit pour annoncer une bonne nouvelle, un mariage, une fête…bref, un événement survenu au sein d'un groupe social défini. Autrefois, c'était un moyen millénaire et fiable de "télécommunication". Si vous assistez à une danse africaine, je peux parier que vous serez complètement électrisé par ces rythmes ….

À côté de la masse populaire amicale et sympathique, j'ai trouvé une élite composée de personnes très cultivées. D'un côté, elles assimilent bien la culture occidentale, de l'autre, elles possèdent un sens profond de leur culture nationale ou tribale. Elles sont toujours à l'aise dans tout contact avec d'autres personnes de culture et de conviction différentes. J'ai l'impression que les personnes de la même envergure que B. B. Ghali ou Kofi Annan ne sont pas rares. Elles sont toutes conscientes que dans leur histoire il y a eu pas mal de pages douloureuses: la traite des Noirs, la colonisation et elles sont fières de s'en être débarrassées.

Tout cela pour dire que les malheurs actuels, ceux que nous voyons tous les jours dans les journaux ou à la télévision n'ont rien à voir avec la nature, l'aspiration et le mode de vie des Africains. Ces malheurs viennent le plus souvent de causes extérieures, indépendantes de la volonté des populations. Bien que la distance qui nous sépare de l'Afrique soit considérable, je vois qu'il nous faudrait faire quelque chose pour contribuer à la cause de nos frères africains. La francophonie vient très bien à propos comme moyen pour une telle réalisation. Dans l'immédiat, des échanges culturels seront d'une importance primordiale. Envoyons nos étudiants faire leurs études en Afrique et recevons chez nous de jeunes Africains pour différentes activités socioculturelles et économiques. Je viens de recevoir le message d'une amie vietnamienne en mission à Abidjan. Elle est ravie d'être en train de découvrir une terre fascinante. Elle a bien raison. Quant à moi, j'ai deux amours, mon pays et…l'Afrique!

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 185-186

Hué, ville qui se veut francophone

Une interview de Trương Quang Đệ
Parue dans Saigon-éco (Saigon Times) en 1998

La dernière fois que je me suis trouvé à Hué, il y a quelques semaines, j'ai été franchement frappé par le grand nombre de touristes français et francophones qui se sentaient à l'aise dans cette ville jolie et accueillante, mais surtout imprégnée d'une ambiance francophone. En effet, à deux pas de leurs hôtels (ou de leurs maisons d'accueil), ils pouvaient facilement trouver des conférences en français, qui avaient pour thèmes, par exemple, la chanson française contemporaine, ou l'histoire de Hué….Et d'autres activités en français: expositions d'arts, spectacles… Et ils pouvaient lire des journaux français assez récents dans le Centre de français de la ville.

J'ai à Hué un ami de longue date, bien connu dans le pays comme à l'étranger, M. Nguyễn văn Mễ, ancien maire de la ville, actuellement Président du comité populaire de la province de Thừa Thiên – Hué. C'est par son initiative que Hué a été la première ville du Vietnam à adhérer à l'Association des villes francophones, fondée par le Président de la République française, M. Jacques Chirac. Une coopération étroite a été établie entre Hué et Paris, alors dirigé par Jacques Chirac. L'ancien maire de Paris a fait don à Hué, entre autres, de 17 mètres cubes de livres en français. C'était en 1990 et depuis il y a eu de quoi enrichir les bibliothèques municipales, et celles des établissements d'enseignement supérieur. J'ai voulu rendre visite à M. Mễ, mais il n'était pas là. M. Quang, un de ses proches compagnons, secrétaire du Parti de la ville, m'a chaleureusement accueilli dans son bureau. Il était content de voir que je m'intéressais à la francophonie de Hué et de pouvoir saisir cette occasion pour donner son opinion sur ce problème. Voici sommairement la conversation que nous avons eue dans son bureau.

***Q**- Pour quels intérêts, immédiats ou à long terme la ville de Hué veut-elle développer la francophonie?*

R- Pour plusieurs raisons. On sait que le développement de la culture et du tourisme à Hué sera lié à deux facteurs indispensables: la recherche et la formation. Hué sera un grand centre de recherche pour les sciences sociales, notamment l'histoire de la dynastie des Nguyễn, la culture du Champas, l'histoire des relations extérieures du Vietnam etc. Dans ce domaine, la coopération avec la France et notamment avec l'École française d'Extrême-Orient est très importante. En France comme au Vietnam, des efforts sont déployés pour remettre en valeur les études sur Hué, continuant ainsi l'œuvre des fondateurs du *Bulletin des Amis du vieux Hué (BAVH)*. Pour ce qui est de la formation, on doit penser tout d'abord aux conservateurs de monuments historiques, de musées puis aux différents animateurs de la culture traditionnelle et enfin aux gérants des hôtels et aux guides touristiques. Là aussi, la coopération avec la France est nécessaire. La ville a signé

un accord avec l'Ambassade de France au Vietnam pour la création d'une école d'hôtellerie et de tourisme dans la ville.

Q- *Comment les autorités de la ville et la population se sont-elles préparées à la francophonie?*

R- En 1988, deux ans après l'ouverture du pays, a vu le jour à Hué une association de francophones qui a bénéficié de la reconnaissance officielle et des encouragements de la part des autorités de la province. C'était aussi une manifestation de notre ville qui se veut culturelle et francophone. L'enseignement du français n'a cessé de s'étendre du primaire aux facultés universitaires. On forme ainsi un contingent de francophones capables de bien travailler non seulement dans le domaine de la culture mais aussi dans celui de l'économie.

Q*- Y a-t-il une stratégie à long terme?*

R- Mais certainement et je peux dire qu'elle est assez originale. À partir de cette année, on voit se multiplier des classes bilingues dans le primaire et dans le premier cycle du secondaire. L'introduction d'une deuxième langue depuis la sixième donne au français une nouvelle vitalité auprès de l'anglais. On peut espérer à terme proche une stabilité de l'enseignement du français dans l'enseignement général et dans l'enseignement supérieur. À l'université et dans les établissements supérieurs on voit déjà apparaître des filières francophones pour un certain nombre de disciplines: le droit, la gestion économique, le tourisme etc.

Q*- Et avec la francophonie?*

R- La ville a connu des moments passionnants avec le festival culturel franco-vietnamien en 1992. Il faut renouveler cette belle expérience, non seulement à Hué mais aussi dans d'autres régions du pays. Le nombre de touristes francophones augmente chaque jour, c'est un fait. Et la relation avec des organisations non gouvernementales de France et des pays francophones se resserre davantage.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

Deuxième Partie
Trương Quang Đệ
grand écrivain et poète de langue française

9 nouvelles

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

Au crépuscule

Trương Quang Đệ

Quel spectacle quand le soir tombe sur Hué, l'ancienne ville impériale ! Le crépuscule ne dure pas longtemps, moins d'une demi-heure entre le moment où le soleil touche la cime la plus haute de la chaîne annamitique et celui de sa disparition complète derrière cette dernière, mais en jetant encore dans le ciel bleu noir des rayons multicolores. Pendant ce court instant, le paysage se métamorphose comme par enchantement. Le temps semble suspendu dans un calme absolu, comme si l'on assistait à un film muet. Les passants s'arrêtent ou ralentissent leurs pas sur le pont et sur le boulevard qui longe le Fleuve des Parfums, les yeux tournés en direction du couchant.

Dans presque toutes les villes du monde, l'air qu'on respire est toujours pollué, chargé de fumée, de poussière et des odeurs de la vie citadine. Ici il est pur. Mais on y sent planer quelque chose de mystérieux : poésie des regrets, chansons nostalgiques de l'ancien royaume disparu, plaintes déchirantes des défenseurs de la Citadelle tombant aux mains des Français plus de cent ans auparavant. Pour tous les habitants de Hué, dès que le crépuscule tombe, un chant mystérieux plane sur la ville, évoquant le sort tragique d'un empereur déchu, exilé, rebelle mais vaincu.

Sur le Pavillon de la littérature le soir tombait.
Et sur l'embarcadère se profilait un pêcheur solitaire
Qui pleurait, le cœur meurtri, son pays asservi.
A l'horizon une jonque apparaissait, disparaissait
Psalmodiant une chanson d'une tristesse infinie....

Mais la beauté enchanteresse de Hué ne m'a pas empêché de le quitter définitivement un jour pour aller vivre à Hanoï où un travail intéressant m'attendait. L'entreprise qui m'avait embauché me logeait dans une chambre au rez-de-chaussée d'une villa appartenant à un célèbre homme de lettres, M. T.HK., auteur de plusieurs ouvrages de sciences humaines, désormais en retraite, qui occupait seul le premier étage. Les fenêtres de ma chambre donnaient sur un petit jardin et la porte d'entrée s'ouvrait sur un bureau où je travaillais pendant la journée avec deux ou trois collègues, sous la direction d'un ingénieur en chef. Le soir, je restais seul dans ma chambre. Les autres rentraient chez eux car ils étaient tous originaires de la ville. La maison se trouvait dans un quartier calme autrefois réservé à de hauts fonctionnaires du régime colonial, à de gros commerçants et à des gens de professions libérales. Sous le nouveau régime, les villas cossues devinrent pour la plupart des résidences que l'Etat mit à la disposition de diplomates étrangers

et de coopérants. Ce fut son statut assez privilégié qui permit à mon propriétaire de conserver sa maison, malgré les avatars de la révolution.

Il y menait une existence solitaire car on disait que sa femme et ses enfants vivaient toujours en France. Une ou deux fois par an, avant son départ en retraite, il se rendait à l'étranger pour une mission dont on ne savait rien, et il en profitait pour demeurer avec les siens pendant quelques semaines. Ces derniers, en revanche, étaient rarement visibles chez lui. Une femme de ménage lui apportait tous les jours ses repas préparés ailleurs et elle s'occupait de mettre de l'ordre dans la maison. Elle se retirait vers dix-neuf heures trente quand l'homme avait terminé son dîner. Les gens bien informés disaient que, durant sa vie active, son agenda était bourré de réunions, de réceptions officielles, de colloques nationaux et internationaux et de conférences. Le nombre de ses activités avait suivi l'élargissement crescendo de ses fonctions. En prenant sa retraite, hélas, sa villa tomba tout-à-coup dans un silence quasi religieux et lui-même devint comme l'ombre fantomatique d'un serviteur de Dieu.

Pendant les premiers jours de notre « cohabitation », je ne le vis que de loin, très rarement, dans la journée. Mais j'eus l'impression qu'il travaillait tard la nuit et j'entendis souvent ses pas légers résonner au-dessus de ma tête. Je le croisais parfois le soir dans la cour. Je lui disais bonsoir avec respect et il ne me répondait que par un signe de tête à peine perceptible.

Un soir, comme le détestable crachin du Nord m'empêchait de sortir, je m'enfermai dans ma chambre et essayai de lire les documents destinés à mon travail du lendemain. Mais bientôt je dus renoncer à cette lecture pénible et je pris au hasard un roman sur l'étagère. C'était du Proust. Lire Proust, quelle folie! Manquant de volonté, j'allumai mon magnétoscope et y introduisis une cassette, elle aussi prise au hasard. Et j'entendis alors le fameux chant du crépuscule...

Sur le Pavillon de littérature le soir tombait.
Et sur l'embarcadère se profilait un pêcheur solitaire
Qui pleurait, le cœur meurtri, son pays asservi.
A l'horizon une jonque apparaissait, disparaissait
Psalmodiant une chanson d'une tristesse infinie....

Je l'écoutai et la réécoutai, cherchant dans mes souvenirs un écho sentimental à ces paroles ensorceleuses et à cette musique poignante. Tout à coup je sentis une présence humaine devant ma porte mal fermée parce qu'assez délabrée. Je tressaillis malgré moi et allai ouvrir. Mon voisin était là et il désigna de sa main le magnétoscope :

C'est ce chant qui m'attire ici, Monsieur. Excusez-moi si je vous dérange...Mais, chaque fois que j'entends ce chant, je ne suis plus moi-même.

Je l'invitai à prendre place sur l'unique chaise très peu confortable de ma chambre, ce qu'il accepta avec un plaisir manifeste.

- Vous êtes chez vous, Monsieur, lui dis-je avec respect. Vous me faites honneur en descendant ici. J'étais en train de chercher un sens à ce chant, ajoutai-je pour être aimable, mais j'avoue que je n'y parviens pas.
- Vous êtes de Hué ?
- Oui.

Il dit d'un ton rêveur comme s'il était frappé soudain par un souvenir lointain :

- J'ai vécu à Hué plusieurs années dans mon enfance. Mon père était un mandarin à la Cour d'Annam. Vous me disiez tout à l'heure que vous cherchiez un sens...
- Oui, c'est ça.
- Mais vous ne l'avez pas trouvé ?
- Malheureusement non. Peut-être auriez-vous la bonté de m'aider…
- Savez-vous pour qui ce chant fut composé ?
- Oui, bien sûr, pour le prince VS qui fut déchu et exilé en 1916.
- Il avait été empereur avant d'être prince exilé. Et après ?
- Je ne sais pas grand-chose de plus, dis-je un peu embarrassé. Il vécut à La Réunion jusqu'à la fin de la guerre, en 1945. On dit qu'il s'était engagé dans l'armée française avec le grade de commandant et qu'il trouva la mort au cours du voyage de retour de France vers La Réunion dans un accident d'avion au-dessus de la Centre-Afrique. C'est tout ce dont je me souviens.

L'homme de lettres ne m'écoutait pas, l'esprit ailleurs. Le silence devint assez gênant. Je pris l'initiative de sonder son opinion :

- Je ne sais pas pourquoi, mais tout ce qui concerne ce prince me paraît étrange. On n'a rien dit sur son compte de façon officielle. Aucune rue ne porte son nom à Hué, à Hanoï et à Hochiminh-ville. Quelques initiatives privées locales, très limitées d'ailleurs, conservent son souvenir. Se peut-il qu'il ait commis une erreur irréparable devant l'histoire ?

M. THK se tut de façon obstinée. Puis il se leva et me souhaita la bonne nuit avant de se retirer. A la porte, il se retourna pour me dire dans un murmure :

- Le prince VS, je l'ai rencontré à Paris en 45, au mois de décembre. Encore une fois, bonne nuit, Monsieur.

Plusieurs semaines passèrent et je croisais presque tous les soirs M. THK sans changement aucun dans nos relations. Il continua de répondre à mon bonsoir d'un signe de tête imperceptible et sembla même ne plus me reconnaître. Puis j'eus une mission d'un mois dans une province du Sud et j'avoue que j'oubliai complètement mon propriétaire, son mystère et sa solitude. A peine rentré à Hanoï, l'homme de lettres me demanda, par l'intermédiaire de sa femme de ménage, de venir le voir tout de suite dans sa chambre. Il était malade depuis quelques jours mais il ne voulait pas être hospitalisé, disant qu'il devait m'attendre. M'attendre ? Cela me fit peur. J'eus l'impression d'être engagé malgré moi dans une affaire bien compliquée.

Quand j'entrai dans sa chambre, vaste comme un amphithéâtre et froide comme une église, il

me regarda presque tendrement et me fit signe d'approcher.

- Mon jeune ami, me dit-il, je vous attends pour vous demander un service. Je crois que c'est vous seul qui pourrez le prendre en charge et personne d'autre. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit en vous quittant le soir de ma visite à votre chambre ?
- Oui, je crois, dis-je avec quelque hésitation.
- Voulez-vous le répéter, s'il vous plaît ?
- Eh bien, vous m'avez dit que vous aviez vu l'empereur en 45, au mois de décembre.

L'homme de lettres se montra satisfait et continua d'un ton las:

- Ce n'est pas tout à fait exact, mais ça ne fait rien. Je l'ai rencontré et non pas seulement vu, parce que j'ai causé avec lui pendant plus d'une heure dans un café en face du Jardin du Luxembourg. Et cela quelques jours seulement avant sa disparition tragique.
- Que voulez-vous que je fasse pour vous ?
- J'éprouve maintenant un grand malaise qui me fait penser que ma mort ne tardera pas. Peut-être demain me rétablirai-je miraculeusement mais ce ne sera certainement pas le cas. Mieux vaut donc que je prenne certaines précautions...

Il s'interrompit pour respirer un peu péniblement comme s'il venait de monter un long escalier.

- De quoi s'agit-il, Monsieur ? Dis-je quand je le crus en mesure de reprendre.
- De l'empereur, comme vous le savez, ou du prince exilé si vous préférez.

Il s'interrompit de nouveau et le silence persista. Mais je n'osai plus insister. Je sentis que le problème devait être grave. Enfin, je le supposais. Après quelques instants, il fit visiblement un effort pour reprendre le cours de ses confidences.

- Mon jeune ami, depuis longtemps, je ne sais pas pourquoi, je n'ai jamais osé révéler la vérité que je connais sur l'empereur. J'ai laissé divaguer l'opinion publique, sans jamais m'opposer aux jugements tendancieux tout à fait contraires à la vérité historique.
- Si je crois vous comprendre, Monsieur, dis-je, il y aurait eu des contrevérités sur la personne de l'empereur ?
- Simplement quelques faits mal compris et mal interprétés. Mais cela suffit pour bouleverser ma conscience.

Je réfléchis pendant qu'il essayait de mettre de l'ordre dans sa pensée.

- Le prince VS, dis-je, était bien dans l'armée française en 45 avec le grade de commandant ?
- Vous touchez là le point vulnérable de sa personne, mon ami. En vérité il avait été promu commandant, mais il n'était pas officiellement dans l'armée. Le fait est qu'il participa à la résistance dès les premiers jours de l'appel du Général. Il avait, vous le savez aussi bien que moi, un cœur jeune, ardent et un esprit combatif. Il pensait que le libérateur de la Métropole serait automatiquement celui des peuples colonisés. Là-dessus, il se trompait. Mais revenons à son rapport avec l'armée. Il fut résistant sur l'île. Puis on l'embarqua un jour sur un bâtiment de guerre pour être radio. Quand on découvrit qu'il était en réalité un monarque exilé, on s'empressa de le remettre sur l'île. Comment, dans ce cas, peut-on dire qu'il s'était engagé dans l'armée ? Il voulait simplement participer à la libération de tous les peuples du joug fasciste : Français, Anglais, Africains ou Vietnamiens. Le grade de commandant, ce ne fut juste qu'un honneur de pure forme qu'on lui accorda après la guerre. Quand je l'ai rencontré à Paris, il ne portait du reste pas d'uniforme pour la bonne raison qu'il n'en avait pas.
- On dit qu'il aurait pactisé avec le Général pour son retour en Indochine. Mais que voulait-il au juste ?
- Il voulait l'indépendance totale de son pays qui deviendrait, selon lui, membre de l'Union française.
- Et le Général, que voulait-il, en dehors de son fameux discours de Brazzaville ?
- Pour le Général, le roi d'Annam du moment n'était qu'un « collabo » et tout collabo ne pouvait trouver grâce avec lui. Il voulait un autre roi à la place, un roi de son obédience, un roi politiquement immaculé. Mais c'était chose impossible, car notre prince exilé était intransigeant là-dessus : ou bien l'indépendance ou bien pas de coopération. On en était là quand...
- Quand... comment ? dis-je, brûlant de savoir la suite.
- Quand des nouvelles, les unes plus mauvaises que les autres, arrivèrent en Indochine.

On apprit alors qu'une République venait d'être proclamée et qu'un gouvernement vietnamien dirigé par un célèbre révolutionnaire siégeait déjà dans l'ancien palais du Gouverneur Général. Ce qui fut complètement inattendu, c'est que le roi prétendument « collabo » abdiqua de son plein gré et se rangea du côté des républicains. Ces nouvelles prirent de court le Général. Toutes les négociations menées laborieusement jusque là tombèrent tout d'un coup dans le néant. Mais le prince conserva l'espoir de rester utile d'une certaine manière à son pays qui, pour lui, était pourtant devenu une insaisissable abstraction. Quant au Général il ne savait plus si ce Roi volontairement déchu était à protéger ou à combattre.

Un silence se prolongea puis :

- Au moment de notre entretien à Paris, il était question de son retour immédiat dans l'île pour attendre l'appel du destin si telle était la volonté de Dieu. Le Prince n'avait plus rien à faire en France. Quant à son rapatriement prochain, personne, y compris le Général, ne savait ce qu'il pouvait en advenir.

- Le prince savait-il qui vous étiez ?
- Un peu. Comme je militais dans les mouvements de libération des peuples colonisés, on me connaissait de nom. De plus j'avais publié des poèmes et des récits dans plusieurs revues. J'étais pour ainsi dire un homme de lettres et un publiciste assez connu dans divers milieux français et étrangers à Paris.
- Qu'est-ce que le prince vous a dit exactement ce jour-là ?
- Quand il sut que je regagnerais bientôt le pays, il me pria de dire, à qui de droit au Vietnam, toute la vérité sur ce que je savais de lui. Il attendait, disait-il, une convocation de la part du gouvernement révolutionnaire pour rentrer et rejoindre la cause du peuple.
- Et vous avez fait ce qu'il désirait ?

Je compris tout de suite la maladresse de ma question. Que faire ? Dans la vie, on commet souvent des gaffes, les unes réparables, d'autres non, hélas!

- Je vais mourir...Je voudrais que ma conscience fût tranquille. Je vous avoue maintenant qu'une force mystérieuse m'a retenu chaque fois que j'ai voulu révéler à nos hauts responsables la vérité, simplement la vérité sur le prince. La rumeur, hélas, condamna toutes mes tentatives au silence.
- Je comprends, dis-je dans une communion purement phatique.

Un long moment après, je fis un effort pour rompre le silence :

- Le prince est mort dans un accident d'avion sur le territoire centrafricain ?
- Oui, bien sûr.
- Savez-vous qui porte la responsabilité de cet accident ? On dit que les gens du Général…
- Non, attendez ! Cette fausse logique est effrayante !
- Vous voulez dire par là que...
- Je veux simplement dire que les gens du Général n'eurent rien à voir avec cette mort qui eut lieu à un moment délicat de l'histoire. Réfléchissez un peu et vous verrez qu'ils n'avaient aucun intérêt à le faire.
- Vous en êtes vraiment sûr ?

L'homme de lettres fit un mouvement violent comme s'il voulait se lever.

- Deux ou trois jours avant mon départ de Paris pour rentrer chez nous, je fus invité dans un salon de lettres parisien. Là, un proche du Général m'attira dans un coin et me pria de croire ce qu'il allait me révéler. Ils étaient, m'affirma-t-il, absolument innocents de la mort du prince et redoutaient fort les fantaisies de l'opinion mondiale sur cette affaire apparemment louche. Ils étaient comme paralysés, ne sachant que faire pour écarter les soupçons. Voilà, on peut les croire ou non, mais pour ce qui me concerne, mon intuition m'incite à les croire. Rien qu'à voir le visage douloureux de l'homme qui m'avait abordé ce soir-là, j'opte pour la sincérité et l'innocence
- Moi aussi, dis-je, assez convaincu de l'argument de l'homme de lettres.

- Ce proche du Général, reprit-il, sachant que j'exercerais une certaine influence sur les dirigeants de la Résistance anti-française, me demanda de rapporter ses paroles au Vietnam, telles qu'il me les avait dites, à la lettre, afin d'en finir une fois pour toutes avec un malentendu des plus fâcheux.
- Et vous les leur avez rapportées ?

Encore une fois, je commis une gaffe énorme. Une grande déception me serra le cœur. - Non, je pensais que vous compreniez.

Je m'empressai de l'en assurer :

- Mais bien sûr, Monsieur. Je vous comprends.
- Je vous ai raconté tout cela, mon ami, en souhaitant ardemment que vous le racontiez un jour à des responsables compétents de notre pays. Je n'ai pas eu le courage de le faire moi-même. Tout était encore trop chaud. Il fallait laisser un peu de temps au temps, ne rien précipiter, prendre le recul nécessaire pour juger sans passion et sans haine. Mais vous.... votre génération...peut-être serez-vous plus courageux que nous l'avons été. Je suis très fatigué, vous pouvez disposer, Monsieur. Au revoir.

Il fut hospitalisé ce jour-là même. Pendant trois semaines, j'allai le voir souvent à l'hôpital. Puis il mourut et je l'accompagnai au cimetière. Je me rappelle vaguement l'oraison funèbre qui fit l'éloge de sa vie illustre. Il était un poète des années trente. Ses poèmes chantaient le courage et les faits d'armes des héros des temps anciens et quelquefois ils plaignaient le sort tragique des courtisanes. Il serait resté poète sans cette bourse qu'une association patriotique lui accorda pour un séjour d'études en France à la veille de la seconde guerre mondiale. Il partit donc un jour avec enthousiasme et avec le vague sentiment de pouvoir faire quelque chose de grand pour l'avenir de son pays. Après avoir obtenu plusieurs diplômes de valeur : une agrégation d'histoire et de géographie et un doctorat de lettres classiques, il milita au sein des mouvements de gauche puis il prit le maquis en retournant dans son pays via la Russie soviétique et la Chine fraîchement proclamée populaire. Ce fut donc un intellectuel patriote de taille que le nouveau régime reconnut avec respect.

Aujourd'hui, je suis moi-même devenu un homme de science bénéficiant d'une position privilégiée dans notre société. J'écris régulièrement dans les journaux sur tous les problèmes scientifiques et humains. Je m'intéresse à l'éducation des jeunes, au développement de l'agriculture, à la protection de 1'environnement, à la construction d'une société de droit, à l'intégration du pays dans la communauté internationale. Mais je n'oublie pas le difficile héritage que m'a légué M.T.HK et le sort tragique de l'empereur déchu, exilé, rebelle, mais noble jusqu'au terme de sa vie.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

Histoire d'un roseau non pensant

Trương Quang Đệ

En 1945 ma famille vivait à F., chef-lieu d'une province du Centre, dans un quartier calme à l'Est d'une petite citadelle. Mon père faisait des affaires dans le transport routier et ma mère était institutrice. Ma soeur Yen, âgée de 16 ans, était une interne du Collège de La Sainte Marie et moi-même qu'on nomme Nam, je venais tout juste de terminer l'école primaire du quartier.

Comme toutes les familles aisées de l'époque, nous avions un précepteur qui venait deux fois par semaine nous donner, à ma sœur et à moi, chacun un cours de soutien en mathématiques, en français, en anglais et en musique. Notre précepteur était un jeune lycéen qui avait obtenu depuis peu la première partie de son baccalauréat. Il nous dispensait ses cours régulièrement tout en en préparant la deuxième partie. Il s'appelait Kim et avait l'air toujours distrait comme un savant. Mais il enseignait très bien car il possédait à fond ses connaissances et il nous en transmettait la substance avec une clarté surprenante. Ma sœur, bien que très faible en maths et en sciences, était très attirée par des matières qui, en classe, avec les professeurs ordinaires, lui paraissaient du chinois. Elle avait une grande passion pour les romans français et elle lisait et relisait «Graziella » ou « La Porte étroite » en pleurant à chaudes larmes. Elle chantait à merveille et sa chanson préférée était «Ma Normandie». Moi-même je me passionnais aussi pour la musique, mais les contes de fées et les étoiles dans le ciel, la nuit, me captivaient beaucoup plus. Je passais des moments heureux avec ma sœur et notre précepteur nous promenant dans la nature, sur le Fleuve Bleu et sur les collines verdoyantes autour de la ville.

Le coup de force japonais du mois de mars mit fin à l'administration coloniale française. Les établissements scolaires furent fermés jusqu'à nouvel ordre et les élèves furent bien contents de ne plus aller en classe. Tout le pays vécut alors dans l'angoisse et dans l'attente de la fin de la guerre. En ce temps-là, Kim venait tous les jours chez nous, accompagné quelquefois d'un autre jeune homme du nom de Huy, son camarade de classe. A la différence de Kim, Huy s'habillait avec soin, parlait peu et ne donnait que des réponses évasives à toutes nos questions sur les actualités. Il laissait voir ainsi qu'il était en train de mener quelque chose d'important, de souterrain et d'inouï. On voyait bien qu'il adorait son ami Kim à qui il demandait souvent conseil. Mais Kim prenait toujours les choses à la légère. Pour lui, rien ne méritait son attention ni ses soins, sauf peut-être, et cela était difficile à avouer, son amour désespéré pour ma sœur. Il continuait de nous donner des cours de soutien même en présence de Huy et quelquefois il demandait à celui-ci de l'aider dans son travail en nous faisant faire une dictée en langue française ou en

corrigeant nos exercices de maths. Certains jours, Huy venait chercher Kim au milieu de nos cours et lui racontait, essoufflé et à voix basse, des choses apparemment sensationnelles. Et il se fâchait pour de bon contre Kim qui adoptait à tout moment une désinvolture absolument détestable. Une ou deux fois déjà Huy avait juré ses grands dieux qu'il en avait marre de son ami et qu'il ne voulait plus le revoir. Toujours est-il que quelques heures plus tard il réapparaissait chez nous, l'air abattu et continuait de demander à son ami de nouveaux conseils. Ma sœur témoignait une certaine amitié à Huy, jeune homme issu d'une famille honorable. Quant à Kim, elle avait envers lui un comportement ne manquant pas d'ambigüité.

Elle adorait sa science mais elle avait horreur de sa personne désordonnée. Elle était destinée, comme le pensait tout le monde, à une vie rangée, paisible et prospère. Elle n'avait donc rien à voir avec un artiste et encore moins avec un révolutionnaire.

Un jour, comme nous étions avec notre précepteur en promenade sur le Mont Céleste, ce paravent naturel faisant face à la Porte Nord de la Citadelle, Huy s'amena, l'air très agité et demanda à voix basse à son ami Kim :

- Tu sais ce qui s'est passé hier à Hanoï ?
- Oui, répondit Kim d'un ton nonchalant.
- De quelle source tiens-tu tes informations ?
- Cela me concerne.

Il fut clair à ce moment-là que Huy tentait de contenir une irritation poussée à l'extrême.

- Peux-tu me dire ce que c'était ? demanda enfin Huy.
- Excuse-moi, mais je ne suis pas curieux. Mes enfants, dit Kim en s'adressant à ma sœur et à moi, je vais vous donner quelques idées sur la nature morte en peinture....

Mais ma sœur intervint, très impressionnée par le grand désespoir que manifestait tout à coup le visage de Huy.

- Monsieur Kim, ne serait-il pas raisonnable que nous écoutions M. Huy jusqu'au bout? Peut-être apprendrons-nous quelque chose d'intéressant ?
- D'accord, dit Kim d'un ton adouci, mais je peux vous raconter tout cela ...Il s'est agi d'un changement politique assez intéressant qui est survenu à Hanoï hier. La population a aidé la Ligue à arracher le pouvoir des mains des Japonais. Maintenant c'est la Ligue qui appelle tout le pays à renverser l'Administration mise en place depuis mars par les Japonais.
- C'est vrai ? Mais la Ligue, qu'est-ce que c'est ? demanda ma sœur
- C'est une organisation de patriotes antifascistes luttant pour l'indépendance du peuple, expliqua Huy.
- Ou pour celle du parti communiste sous un autre nom, dit Kim. Un des mes amis m'a donné des détails sur cet événement ce matin.

Huy ne cacha plus cette fois sa colère :

- Et on se promène comme ça quand le pays est en plein bouleversement ? Je ne te comprends pas, dit Huy d'un ton de reproche.
- Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse? En tout cas ce n'est pas du tout mon affaire ! Si tu veux faire le héros, c'est bien le moment, mais pas moi... Je n'ai pas le temps.
- Ah!

Huy eut envie de chercher des mots assez durs pour les lancer en pleine face à son ami mais sa tête était trop embrouillée. Il apparut tout à coup comme un être faible, vulnérable et malheureux.

- Dès que j'ai entendu les nouvelles, je suis allé voir mes amis, mais ils étaient tous invisibles. Je ne sais que faire. J'ai l'impression que nous devons faire quelque chose avant qu'il ne soit pas trop tard. Kim, dis-moi ce qu'il faut faire, j'ai toujours confiance en toi.
- Reste tranquille et les choses finiront toujours par s'arranger. Ce qui doit arriver arrivera.
- Non, je ne le crois pas.
- Alors, fais ce qui te plaît. Seulement il y a sûrement des gens qui n'aiment pas ça. Des gens qui ne veulent pas que toi et moi et peut-être nos jeunes amis Yen et Nam s'en mêlent...

Kim était à nos yeux un vrai prophète, car quelques jours après les choses se produisirent de la façon même qu'il avait prédite.

Sur les «conseils techniques» de Kim mais surtout avec sa participation active, Huy rassembla pendant le premier jour de nombreux élèves, garçons et filles de tous les établissements scolaires de F. et des jeunes paysans venus de la banlieue. Ils organisèrent un meeting monstre dans la cour du Collège Sainte Marie. Huy monta sur le toit du bâtiment central, fit un bref discours sur les objectifs de la Ligue et présenta aux participants son plan d'action. Un groupe allait apprendre à chanter l'hymne de la Ligue sous la direction de ma sœur. C'était bien Kim avec son poste de TSF monté par lui-même qui avait capté cette chanson puis l'avait solfiée. Ma sœur mit une nuit entière à l'apprendre par cœur. Un deuxième groupe fabriqua, avec des moyens de fortune, des drapeaux rouges étoilés d'or. Ce fut toujours Kim qui donna à ces jeunes les instructions précises. Comment faisait-il pour connaître tant de choses ? Mystère ! Un troisième groupe dirigé par Huy en personne alla à la recherche d'armes à feu prises des mains même des Japonais ayant capitulé et d'armes blanches de toutes sortes.

Le deuxième jour, en chantant l'hymne à tue-tête et en agitant frénétiquement les drapeaux rouges à l'étoile d'or, une marée de jeunes sous la conduite de Huy, de Kim et de ma sœur déferla sur le Palais du Chef de province. Les trois leaders de l'insurrection furent reçus par ce Chef lui-même qui déclara être prêt à céder le pouvoir au peuple et donna l'ordre à ses troupes de déposer les armes. Le drapeau de la Ligue flotta alors fièrement sur le toit du Palais, mais sur l'autre bord du fleuve les couleurs royales continuèrent de claquer au vent à côté d'un drapeau

japonais sur le toit d'une caserne. Huy pensa à une action et Kim le soutint de bon cœur. Les insurgés se dirigèrent alors vers la caserne occupée par les Japonais à l'intérieur de la Citadelle et crièrent des slogans exigeant le désarmement immédiat de l'armée japonaise et la descente des symboles de l'ancien régime. L'élan de l'insurrection fut irrésistible. En un clin d'œil tous les édifices gouvernementaux furent occupés par les insurgés. La ville toute entière fut pavoisée aux couleurs de la Ligue et une administration provisoire fut proclamée avec Huy comme principal commissaire.

Mais ce fut précisément à ce moment-là que Huy et Kim furent neutralisés dans leur action. Le troisième jour, vers le soir, ils dînaient chez nous après une journée de travail assez dure. Ma mère leur offrit des plats délicieux et bavarda joyeusement avec eux. Neuf heures sonnèrent et on entendit aboyer les chiens devant la porte. Des hommes armés firent irruption chez nous et demandèrent à parler au maître de la maison. Ma mère se leva et alla à leur rencontre. Nous tous la suivîmes dans la cour. Sous la faible lumière d'une lampe à pétrole, nous vîmes des visages durs et hostiles.

- Madame, dit l'un des visiteurs, apparemment le chef de la bande, nous voulons parler à ces messieurs-dames du nom de Huy, Kim et Yen. Est-ce qu'ils sont là ?
- Oui, nous voici, Monsieur, dit Huy, que voulez-vous ?
- Vous êtes priés de nous suivre immédiatement !
- Mais pourquoi ? demanda ma mère d'un ton inquiet.
- Vous le saurez plus tard, Madame.
- Mais vous venez de la part de qui?
- De la Ligue, bien sûr. Voulez-vous nous suivre?
- Non, dit Kim d'un ton ferme. Pourquoi devons-nous vous suivre? Si la Ligue veut nous voir, qu'elle vienne demain à sept heures au Palais du peuple. Voilà.
- Dans ce cas, dit le chef de la bande, je dois vous mettre au courant que vous êtes arrêtés et traduits devant le tribunal de la Ligue. Vous avez compris ?

Ma mère faillit s'évanouir mais ma sœur, d'un courage inouï, éclata de rire à la stupéfaction des agresseurs.

- Vous plaisantez, Messieurs ! Nous arrêter ! Arrêter les représentants du peuple ! Etes- vous Dieu vous-mêmes ?

Elle se mit à crier très fort :

- Hé, les gens, venez voir ces Messieurs....
- Arrêtez, Mademoiselle, nous sommes des amis..., dit le chef déjà ébranlé dans ses convictions.
- Vous comprenez, hein ? dit Kim pour continuer la fameuse contre-attaque lancée bien à propos par ma sœur. Si les gens nous voient escortés par vous avec vos visages si durs et si

funestes, que répondrez-vous à leurs questions sur vos actes ? Soyez sages et filez ! Dites à vos chefs que nous sommes prêts à les recevoir demain, à sept heures précises au Palais du peuple. Vous entendez ?

Silence. Les agresseurs étaient bien embarrassés par cette situation inattendue. Des voix se firent entendre dans la rue. Des voix de jeunes miliciens qui faisaient leur ronde.

- Partez tout de suite et vite ! A demain ! dit Kim l'air impassible.
- N'oubliez pas les papiers en règle si vous êtes véritablement des gens de la Ligue, dit Huy en reconduisant les visiteurs inopportuns.

Le lendemain, à sept heures précises, Huy et Kim étaient là pour attendre la délégation de la Ligue. Quant à ma sœur, elle ne voulait plus se mêler de ces affaires si encombrantes. Les membres de la délégation, au nombre de quatre, entrèrent dans la salle d'accueil l'air aimable et souriant. Ils saluèrent cordialement leurs interlocuteurs et le chef tint à peu près ce discours :

-Hier, nos camarades envoyés pour vous inviter à venir discuter avec nous sur la situation actuelle de l'insurrection ont mal compris l'ordre. De telle sorte qu'ils vous ont dérangé de façon fâcheuse. Nous vous prions donc de nous excuser...

Kim se leva doucement et intervint:

- Je regrette, mais je dois partir. J'ai des choses à faire aujourd'hui. Monsieur Huy voudra bien travailler seul avec vous. C'est justement lui qui m'a demandé de l'aider à faire tout ce que vous avez vu ces deux jours qui viennent de s'écouler. Je lui avais expliqué en termes clairs que des gens n'aimaient pas cela mais il ne voulait pas me croire. Maintenant, ça y est. Je pense qu'il vous sera encore utile. C'est un homme de cœur et de confiance. Au revoir. Bonne chance!
- Kim! cria Huy avec désespoir.

Mais c'était trop tard. Kim salua tout le monde de sa main gauche, tandis que sa main droite ouvrit lestement la porte et il disparut comme par enchantement derrière la haie de bougainvilliers.

Pendant cinq minutes Huy et les membres de la délégation restèrent sans mot dire, tous les yeux étant rivés sur la sortie comme si une partie de leur corps avait subitement disparu dans l'air.

Après une négociation assez serrée avec la délégation de la Ligue, Huy fut maintenu par les nouveaux maîtres dans la fonction de secrétaire-adjoint de la Ligue pour la province. D'abord on l'accusa d'être anarchiste, trotskiste, plékhanoviste, boukhariniste... des noms qui sonnaient de façon plus compliquée que du chinois. Ensuite on reconnut que tout ce qu'il avait fait avec Kim et ses camarades était bon, seulement en principe, il aurait dû attendre l'ordre de la Ligue. Enfin, comme Huy et son équipe se montraient raisonnables, en ce sens qu'ils voulaient bien céder tous ces exploits au compte de la Ligue en bons repentis, on fut d'accord pour les laisser tranquilles.

A la demande de Huy, ma sœur accepta avec plaisir le poste de Responsable du Mouvement d'alphabétisation. Quant à Kim, il avait complètement disparu. On le vit quelque part dans la montagne en train de peindre un paysage ou de chanter avec des gosses de banlieue.

Deux ou trois semaines après, Huy vint chercher ma sœur chez nous et discuta longuement avec elle. Quand il fut parti, ma sœur m'appela et me dit :

- Huy m'a fait savoir qu'il a essayé plus d'une fois de contacter Kim et de lui demander humblement de bien vouloir revenir coopérer avec la Ligue. Mais ce fou a refusé catégoriquement. Tu sais bien, toi-aussi, que Kim n'aime pas s'engager dans des choses si compliquées. Or, la Ligue et notre ami Huy ont énormément besoin de son aide en ce moment. A part Kim, personne ne peut apprendre aux jeunes des chansons révolutionnaires, voire l'hymne national. Personne ne peut mettre en scène ni pièces de théâtre ni même de simples spectacles. Ce qui est pire, c'est que demain, dans l'après-midi, nous recevrons un groupe d'inspecteurs des pays alliés.
- Des pays quoi ? lui demandai-je.
- Des pays alliés, c'est-à-dire des pays vainqueurs de la guerre. La Chine, l'Angleterre, la Russie, la France, les Etats-Unis. On dit qu'on aura surtout des Américains.
- Comment leur parlera-t-on? En anglais? En français?
- Et en chinois ou en russe si l'on peut. Mais surtout en anglais.
- Bah, Huy pourra se débrouiller, non?
- A ma connaissance, personne ici ne parle anglais, sauf Kim. Huy lit un peu mais il ne parle pas cette langue.
- Qu'est-ce qu'on fait alors?
- Huy nous demande d'aller voir Kim et de lui faire entendre raison...Tu sais où il se trouve maintenant?

Où se trouvait Kim à ce moment-là? Je me rappelle avec une grande nostalgie un beau site presque édénique. A quinze kilomètres de notre ville il y avait une pagode entourée d'arbres et isolée du monde environnant par une grande étendue de sable blanc. Auparavant, cette pagode avait été longtemps inoccupée. Ce n'était que depuis un an qu'un bonze d'âge mûr s'y était installé. Il était en même temps un maître d'armes, car il enseignait depuis quelques mois à des jeunes les arts martiaux et autres disciplines du combat.

Un jeune moine nous accueillit, ma sœur et moi, à la porte d'entrée et nous conduisit à travers une grande cour pleine de fleurs. Kim était en train de causer tranquillement avec le bonze. Sur la table, on voyait des ouvrages écrits en idéogrammes chinois. Kim se leva à notre approche, nous présenta en termes solennels au bonze qui nous félicita de notre bonne foi, nous remercia de notre visite et s'en alla s'occuper de ses disciples en train de faire des exercices dans le jardin derrière la pagode. Dès que le bonze fut parti, ma sœur dit à Kim d'un ton légèrement ému :

- Nous sommes venus de plein gré...Ce n'est pas M. Huy qui nous y a poussés...Il est passé nous voir plusieurs fois, il est bien découragé, mais...
- Je sais, je sais, dit Kim avec hâte. Le fait que vous soyez là...Enfin, attendez-moi deux minutes et je serai à vous.

Kim prit congé du bonze, lui promit de revenir bientôt une fois le travail terminé et nous suivit sur le chemin du retour, docile comme un jeune paysan.

De retour dans le bureau de Huy, Kim aida tout le monde à remplir les missions prévues dans tous les domaines d'activités. Il présenta aux inspecteurs alliés un rapport en anglais sur la situation de la province, sur le pouvoir populaire et sur les aspirations pour une indépendance réelle du pays. Ces hôtes étrangers ne trouvèrent rien à redire et quittèrent la province avec une bonne impression envers le nouveau pouvoir. Les activités culturelles battaient leur plein sous la direction directe de Kim et il régnait partout dans la ville une animation jamais connue auparavant. Les autorités de la Ligue appréciaient hautement cet intellectuel mystérieux dont la compétence dans toutes les matières était pour elles un vrai casse-tête. Pour le récompenser de sa brillante contribution, elles décidèrent de l'envoyer à un séminaire de politique de deux semaines à Hué. Kim profita de cette occasion pour revenir mener une vie sans problème auprès de son ami le bonze et maître d'armes.

La guerre de reconquête coloniale menée par les Français, commencée à Saigon vers fin 45, menaça de s'étendre à plusieurs provinces du Centre. Un jour, on nous apprit à notre grande stupéfaction que mon père était coincé avec un de ses camions à Danang, tombé depuis peu aux mains de l'armée française. Ma mère qui était partie à sa recherche était elle-aussi bloquée à Hué, devenue ville occupée à son tour. Chez nous ma sœur se débrouillait courageusement pour maintenir le train-train de vie d'une famille en détresse. Kim passait nous voir tous les jours, demeurait silencieux des heures entières à regarder ma sœur toujours occupée à son travail.

Six mois après, Hué, notre petite ville désormais déserte fut prise par les Français. La population fut toute évacuée vers la campagne. Des groupes de résistance se formèrent dirigées par Huy, le commandant en chef des forces armées locales. Avec l'aide de Kim, nous partîmes nous réfugier chez le bonze, son ami. Ma sœur se transforma en nonne et moi en jeune novice.

Toute notre région vécut alors à l'heure de la guerre. Le jeune pouvoir populaire à peine établi devait se débrouiller tout seul pour exister et fonctionner le mieux possible. Il n'y avait plus de contacts avec les instances supérieures. Les troupes de Huy se cachaient le jour pour apparaître le soir dans les villages. Les troupes françaises essayaient de rétablir l'ancien ordre colonial et de massacrer les villages insoumis. Les premiers jours de la guerre, il n'y eut que très peu d'accrochages entre les forces françaises et les troupes vietnamiennes, ces dernières cherchant à éviter les batailles rangées. La raison en était simple : du côté vietnamien, on n'avait que des armes rudimentaires. Un an après, la situation fut nettement améliorée. La liaison avec le pouvoir central étant rétablie, on commença à recevoir régulièrement des armes de tout acabit, fabriquées dans des ateliers militaires ou saisies à l'ennemi. Ce fut juste à ce moment

que Huy nous rendit visite plusieurs fois par semaine dans le but de retrouver Kim par le biais de ma sœur. En effet, Kim menait alors une vie de bohémien difficile à comprendre. En pleine guerre, il ne faisait visiblement rien, ne s'occupait de rien. Il n'avait sur lui qu'un carnet et un crayon, mais, par-dessus le marché, il possédait une guitare. Il venait nous voir plusieurs fois par semaines à des heures toujours différentes. Quelquefois il faisait une apparition de fantôme en pleine nuit puis disparaissait avant le jour. Grâce à lui, nous avions des nouvelles de nos parents et de nos connaissances. Il nous apportait argent, provisions, cadeaux de la part de nos parents et amis coincés dans les zones occupées. Huy, au contraire, chaque fois qu'il venait nous voir à la pagode, était accompagné d'une compagnie de combattants armés jusqu'aux dents. Il se comportait comme un grand chef militaire et moi, je l'adorais et j'aimais bien ses soldats jeunes et gais, quelquefois très instruits. Ma sœur demanda plusieurs fois à Kim de contacter Huy mais il ne faisait qu'en rire. Le chef militaire avait terriblement besoin d'un bon technicien capable d'instruire les combattants sur la manipulation d'armes modernes très sophistiquées. Et Kim convenait très bien à ce poste. Mais il était toujours invisible. Un jour, comme le désespoir de Huy avait atteint son plus haut point, ma sœur lui promit de ramener Kim une dernière fois à la raison. Je la vis ce soir-là en discussion acharnée avec Kim dans le jardin et tout à coup elle mit un genou à terre dans une position étrangement humiliante jamais connue avant dans leur relation ambiguë. Kim fut comme frappé tout à coup par la foudre. Il resta longtemps sans pouvoir dire un mot, puis il jura à haute voix qu'il ferait de bon cœur tout ce qui plairait à ma sœur et il en donna même sa parole d'honneur ! Ainsi, d'un bohémien, Kim devint quelques heures après le responsable de l'armement des troupes de Huy. Il était désormais l'homme redouté par les Français dans la région car les bunkers le long des routes ne résistaient plus aux coups de bazooka des résistants et tous les jours, un ou deux petits bâtiments de guerre sur les fleuves coulaient à pic au vu de toute la population en liesse. Presque toutes les semaines, Huy et Kim venaient nous voir et passaient avec nous des moments agréables. On chantait des mélodies qui n'avaient rien à voir avec la guerre. Nous étions comme de perpétuels écoliers s'amusant dans une oasis de paix et de bien-être. Jusque-là, les troupes françaises n'avaient pas osé s'aventurer au-delà des dunes de sable blanc. Mais la guerre continua et devint de plus en plus atroce. Plus les batailles s'intensifiaient, plus les massacres de la population civile furent nombreux. Notre pagode fut un jour encerclée dès le grand matin par une armée nombreuse composée d'Afro-Européens, de Français et d'autochtones. Ces agresseurs, qui sentaient la poudre, nous rassemblèrent dans la cour et mirent le feu à tout ce qui se trouvait debout : pagode, hutte, étable...Ma sœur et moi, assis parmi les autres prisonniers ne cessions de faire des prières pour que Huy et ses troupes viennent nous libérer d'une mort certaine. Mais ils étaient loin, très loin de nous ces combattants! Enfin nous entendîmes un ordre donné en français par un officier français, un jeune blond qui n'avait pas l'air très méchant. Pourtant il s'agissait de fusiller tous les prisonniers avant le départ des troupes.

- Pourquoi, pourquoi nous tuer? Qu'est-ce que nous avons fait? cria ma sœur en français de façon spontanée à l'étonnement de tout le monde, même des soldats qui nous surveillaient.
- Quoi, vous parlez français, la fille ? dit l'officier.
- Oui, Monsieur, pour dire que vous n'avez pas le droit de massacrer des innocents.
- Ah ! C'est bien cela...Ma nonne parle en français pour protester ! Répondez à ma question, s'il vous plaît ! Pourquoi êtes-vous ici parmi les rebelles au lieu de travailler tranquillement comme les autres au Collège Royal ou au Lycée français de Hué?
- Les rebelles ? Riposta ma sœur toute en colère et d'une réelle indignation contre l'officier. Vous ne voyez pas que je suis nonne et les autres des croyants?

L'officier éprouva un choc visible mais essaya toujours d'intimider son interlocutrice :

- On m'a dit que cette pagode est un repaire des rebelles. Les chefs des rebelles se réunissent souvent ici, pas vrai ? Vous êtes peut-être un de ces chefs ?
- Si vous dites un mot de plus contre notre foi religieuse, gare à vous ! Nous sommes prêts à défendre notre foi !
- Attendez, ma fille, je suis sincèrement heureux que vous parliez français. Je peux vous rendre votre liberté pour la seule raison que nous respectons les gens instruits, mais les autres, non. L'ordre formel est de les traiter en rebelles d'une façon ou d'une autre...Du moins ils doivent être arrêtés jusqu'à nouvel ordre.
- Bien, dit ma sœur, dans ce cas je me constitue volontiers prisonnière avec eux jusqu'à nouvel ordre. Je vais voir vos supérieurs pour discuter avec eux!

La pagode une fois complètement rasée, les troupes françaises et leurs prisonniers se mirent en route vers la ville de F. Alors que nous marchions le long de la Nationale N°1, un des chauffeurs de mon père nous vit et se mit à courir dans notre direction en criant de toutes ses forces :

- Mademoiselle ! Monsieur !

Il fut interpellé par les soldats de notre escorte et par l'officier français lui-même qui était dans une jeep en tête de la colonne. Avec un français approximatif, plus précisément le sabir qu'utilisaient les commerçants autochtones dans le temps, notre chauffeur réussit à faire comprendre aux Français que ma sœur et moi, nous étions des fils et filles à papa coincés dans une région en litige et que nos parents voulaient récompenser largement ceux qui nous trouverions. L'officier français donna l'ordre à ses troupes de s'arrêter pour une pause et nous invita à entrer dans une auberge au bord de la route. Il commanda des rafraîchissements pour lui et pour nous trois, ma sœur, notre chauffeur et moi-même.

- Bien, vous êtes libres, mes amis, à condition que vous alliez retrouver vos parents à Hué au lieu de jouer aux rebelles contre nous.

- Non, dit ma sœur d'un ton ferme, tant que tous les prisonniers sont encore là, je ne vous quitterai pas.
- Ah! Je n'ai jamais dans ma vie fait face à une fille aussi têtue que vous. Je regrette, mon amie, car l'ordre est toujours formel.
- De quel ordre parlez-vous ?
- L'ordre donné par Hué ce matin, relatif au sort des prisonniers qu'on a fait dans la pagode.
- Ce ne sont que des innocents et des fidèles..
- Mais qui me croira, en haut, si je dis comme vous ?

Ma sœur réfléchit longuement, péniblement et s'écria tout à coup :

- Donnez-moi une feuille de papier et je vous écris une attestation de ma part...
- Votre attestation ? Vous êtes une personnalité connue du monde ?
- Bien sûr que je suis connue par vos supérieurs. Mon père avait beaucoup d'amis parmi les autorités françaises d'autrefois.

L'officier fouilla dans sa serviette pour en tirer une feuille de papier, un stylo et les passa à ma sœur qui se mit à écrire quelques lignes dans une écriture ronde et féminine. Puis elle demanda à l'officier la permission de dire quelques mots aux prisonniers.

- Mes chers oncles, tantes et parents...J'ai demandé à l'officier français de vous rendre la liberté afin que vous puissiez retourner chez vous maintenant même. Pourquoi a-t-il accepté ma demande? Vous savez que mon père a beaucoup d'amis parmi les administrateurs français. Je regrette de n'être pas avec vous plus longtemps. Je souhaite que vous ayez bonne chance dans votre vie et votre combat contre les agresseurs. Moi- même j'y participerai à ma façon dans l'avenir. Dites à nos chefs que nous sommes toujours à leur côté.

Les prisonniers, stupéfaits, ne comprenaient plus rien. Mais les uns après les autres ils se retirèrent en nous donnant des regards affectueux et interrogatifs.

- Je ne comprends pas le vietnamien, dit l'officier français à ma sœur, mais tout ce que vous avez dit aux prisonniers m'était assez transparent. Vous encouragez les gens à prendre la cause des rebelles. Vous ferez vous même ce qui sera à votre portée pour les soutenir...C'est bien cela ?
- Vous êtes un homme brillant, je l'avoue sincèrement. Nous jouons cartes sur table. J'espère vous retrouver bientôt. En tout cas, je vous remercie de votre générosité.
- Je vous souhaite bonne chance, Mademoiselle. Au revoir!

Notre chauffeur nous prit tous les deux par la main et nous étions sur le point de filer rapidement quand l'officier nous appela:

- Tiens j'ai un cadeau pour vous, Mademoiselle!

Il tendit à ma soeur un livre en français dont le titre nous fit rire avec enthousiasme “Pavel Corsaguine».

- Je l’ai pris chez un rebelle de la ville. J’espère que le livre vous plaira et vous tiendra compagnon sur la route. Adieu!

Nous retrouvâmes ainsi nos parents à Hué, dans cette ancienne capitale impériale située à une centaine de kilomètres de notre ville de F. Mon père avait tout perdu dans la guerre, mais comme il était fort en affaires, il s’enrichit cette fois encore dans l’immobilier. Ma mère ne voulait plus continuer son métier d’institutrice bien que les enseignants fissent défaut. On comprit ses sentiments: en ce temps-là personne ne voulait être un «collabo» de l’administration coloniale. On était coincés dans les villes, on devait travailler pour vivre, voilà tout. Mon père éprouvait pour ma sœur et moi un sentiment complexe de joie mêlée à une certaine déception. Il se réjouissait beaucoup de nous voir sains et saufs et désormais hors des dangers de la guerre. Dans son for intérieur pourtant, il avait souhaité que nous fussions de bons résistants dans le maquis. En tout cas nous dûmes nous adapter vite à notre nouvelle vie. Ma sœur reprit ses études en classe de troisième au Collège Royal et moi, je commençai ma première année dans le même collège. Je n’avais que de nouveaux camarades, tandis que ma sœur retrouvait quelques anciennes amies. Mes parents ne s’occupèrent que très peu de nous, à la différence de l’avant-guerre. Nous n’avions plus de précepteur et nous étions libres de faire ce qui nous plaisait. Ma sœur participait maintenant à des activités clandestines. Comme j’étais son confident, elle m’expliquait parfois ses plans d’action. Il m’arrivait même de lui porter secours dans des conditions périlleuses. Dans cette petite ville, les gens se connaissaient bien. Il était difficile de mener des activités souterraines sans s’exposer un jour au danger. Mais la beauté de ma sœur était un bon prétexte pour des rencontres et des réunions de groupes clandestins. Quelquefois des gens influents du régime français venaient chez nous mais le motif en restait obscur. Est-ce qu’ils étaient parmi les adorateurs de ma sœur ou flairaient-ils quelque chose?

Un soir, nous eûmes une visite inattendue: Kim apparut devant nous, en chair et en os ! Heureusement mes parents étaient absents, sinon ils n’auraient pas pu survivre à ce choc brutal. Il entra chez nous à la manière d’un voleur pris en flagrant délit, avec l’air d’un chien battu. Cet air nous fit comprendre tout de suite qu’il avait quitté la résistance pour se rendre à l’ennemi.

- Pourquoi ? Mais pourquoi ? lui demanda ma sœur, pâle de colère.
- Je ne peux pas vivre sans vous, vous le savez bien, dit-il.
- Ah! Où est donc votre dignité, Monsieur ? Allez- vous-en ! Je ne veux plus regarder votre visage de traître !

Kim marcha à reculons tout tremblant de terreur et je le suivis jusque dans la rue. J’eus bien pitié de mon ancien précepteur mais en même temps j’éprouvai un malaise indéfinissable. Jamais je n’aurais pu imaginer un acte aussi indigne de la part de l’homme que j’avais aimé de tout mon cœur. Nous restâmes comme pétrifiés un long moment avant qu’il n’émît un gémissement plaintif :

- Je suis très malheureux, Nam.
- Bien sûr, mais vous aimez ça! Dis-je d'un ton sarcastique. Je me demande pourquoi les Français vous ont laissé tranquille. Vous n'étiez donc pas leur ennemi redoutable ?
- Avant de quitter les résistants, j'ai sollicité auprès de Huy une permission d'une semaine. J'ai tout laissé aux camarades de mon unité: armes et munitions, uniformes, documents techniques, instruments de musique, rations de ravitaillement. J'avais pensé venir vous voir ici quelques heures puis revenir au maquis.
- Et alors? Dis-je en me révoltant contre moi-même devant cette vérité si idiote.
- Je me suis donc déguisé en coolie et infiltré dans les rangs de colporteurs dans le port de An Dương, et je suis arrivé jusqu'à Hué sans problème. Seulement...
- Seulement quoi?
- Un officier français m'a bien reconnu ce matin quand je suis sorti du marché. C'est un ancien camarade de classe, quoi ! Il avait l'habitude de copier sur moi pour tous les devoirs. On était si copains ! C'est d'ailleurs un bon peintre. J'ai essayé de le fuir mais des agents m'ont vu eux-aussi. J'ai été arrêté puis amené à un poste de police militaire. Là, je n'ai rien déclaré bien sûr mais on savait tout sur mon compte. Mon copain est intervenu pour que j'échappe à la peine de mort à cause de ma présence ici en costume civil.
- Comme un espion en temps de guerre ?
- Oui, c'est cela.
- Votre copain français, qu'a-t-il dit à votre propos à la police ?
- Que j'étais un fantaisiste qui n'aime que les choses absurdes. Il pense que jamais je ne ferai rien de bon pour qui que ce soit.
- Il a raison, ce Français. Bien, adieu Monsieur! Retournez vite là où vous étiez avec Huy si vous êtes encore un homme.

Kim hésita un long moment. Puis il interrompit le silence :

- C'est impossible, Nam. Les Français me laissent libre à condition que je ne retourne pas au maquis ni ne quitte Hué pendant un an. Je leur ai donné ma parole.
- Votre parole !

Je m'abstins à temps pour ne pas blesser davantage cet homme perdu.

- Faites donc ce qui vous plaît Mais je vous demande de ne plus voir ma sœur. Elle est si pure, si fidèle à la cause du pays. Jamais elle ne supportera votre présence.

Kim poussa un cri de soulagement :

- Je peux donc vous voir, Nam ?
- Mais pas ici. Dites-moi où vous logez pour le moment et j'irai vous chercher quand c'est possible.
- Merci, mon ami. Au revoir.

A partir de ce jour-là je vis souvent Kim ou bien chez lui, dans un taudis près du marché, ou bien dans un jardin public à côté de la gare. Pour vivre il donnait des leçons de musique ou faisait des portraits. Une fois, il eut l'air malheureux.

- Je viens d'apprendre que le tribunal militaire des résistants m'a condamné à mort pour avoir été déserteur. Je mérite bien cela.

Je ne dis rien. Une tristesse infinie m'accablait.

- Qu'importe ! Votre sœur m'a condamné à une peine plus atroce ! Mais tous les jours je la vois passer par là, devant le Collège. C'est tout ce qu'il me faut. Je ne demande pas mieux.

Enfin les activités de ma sœur furent découvertes par la police qui reçut l'ordre de l'arrêter en même temps que ses camarades de réseau quand l'occasion serait favorable. La veille de la rafle au Collège Royal, ma sœur fut avertie vers minuit par un agent de liaison du réseau. On lui donna l'ordre de se déguiser en nonne et de se rendre très tôt le matin à la Pagode de la Dame céleste. Là, elle se cacha toute une journée dans un lieu sûr pour enfin gagner le maquis à la tombée de la nuit.

La fuite de ma sœur fut gardée secrète par ma famille comme par la police elle-même. Les Français n'aimaient pas qu'on fît trop de bruit sur l'engagement politique des étudiants et des élèves. Ce ne fut que des mois plus tard qu'on connut cet événement grâce à des tracts répandus dans la ville et des émissions radiophoniques à partir du maquis.

Je continuai à voir Kim aussi souvent que par le passé. Il ignorait tout de ce qui s'était produit. Il me posait des questions sur ma sœur comme si elle était toujours en ville. Mais bientôt son intelligence dut travailler car il sentit que quelque chose n'allait pas très bien.

- Pourquoi ne l'ai-je pas vue depuis si longtemps? Elle est malade? Me demanda-t-il un jour, l'air inquiet.

Je ne dis rien. A quoi bon? Mais quelques jours après, il me saisit par le bras de façon brutale et me lança en plein visage :

- Nam, Je ne m'attendais jamais à ce que tu sois si méchant !
- Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?
- Yen est partie depuis des mois et tu ne m'as rien dit !

Je fus irrité au plus haut point par ce reproche ridicule, mais j'essayai d'être aussi innocent que possible.

- Je ne peux ni ne dois jamais trahir le secret de ma sœur. Comment le saviez-vous ?
- Un de mes amis français m'en a parlé ce matin même. Il connaissait l'histoire dans tous ses détails.

Je rentrai chez moi épuisé de fatigue et de désespoir. Je tombai malade et dus garder le lit toute une semaine. Une nuit, je me réveillai brusquement, j'eus l'impression qu'une main mystérieuse venait de toucher mes cheveux et qu'une chaude haleine venait d'effleurer mon visage. J'avais dû faire un cauchemar et le matin j'éprouvai un mal de tête terrible. Alors que j'étais sur le point de sortir du lit, mon attention se porta sur un morceau de papier à demi caché sous l'oreiller.

C'était un message que Kim m'avait écrit en français.

« Cher Nam,

Je suis venu te voir la nuit avant de partir pour là-bas. Je suis bien désolé de te voir souffrant. Je souhaite de tout mon cœur que tu te rétablisses très vite. Je pars et je te laisse toute mon amitié fraternelle. Tu sais bien que j'essaie de rejoindre celle que j'aime partout où elle va. Mais que ceci reste un secret entre nous. Adieu, mon cher Nam. N'oublie pas de détruire ce message après lecture. Merci.»

Je me trouvai tout à coup saisi par une grande panique et je me mis à courir comme un fou vers le lieu de nos rendez-vous quotidiens. Il n'était plus là. «Un seul être vous manque et tout est dépeuplé», une voix se fit entendre dans mon for intérieur. Comme la ville était triste et avait l'air sinistre à ce moment-là! Désormais je vécus dans l'attente de l'irréparable. Du côté de ma sœur, de bonnes nouvelles nous étaient rapportées par des amis. Elle était arrivée sans encombres au maquis et elle avait été envoyée presque immédiatement à un stage pour animateurs culturels de l'armée. Elle était considérée partout comme une héroïne qui avait beaucoup contribué au réveil de la conscience politique dans les villes occupées. Quant à Kim, on perdait toutes ses traces depuis qu'il avait quitté Hué pour apparemment regagner le maquis. Il fallut attendre jusqu'à la fin de la Résistance antifrançaise pour que Huy en personne pût me révéler cette période assez opaque.

Huy avait été alors promu au poste de chef de régiment. Il contrôlait toutes les affaires militaires et civiles d'une province. Un soir, des combattants lui amenèrent un homme qu'on avait capturé alors qu'il cherchait à franchir une zone interdite. Il n'avait rien sur lui. Pas de laissez-passer ni de carte d'identité. Il avait dit tout simplement qu'il voulait rechercher une amie qui était partie pour le maquis des mois auparavant. Huy reconnut tout de suite son ancien camarade. Il pria les combattants de le laisser seul avec Kim. Le chef de régiment regarda l'hôte d'un air de reproche:

- Tu sais que l'on t'a condamné à la peine de mort pour désertion ?
- Oui.
- Tu sais aussi qu'un type comme toi ne peut s'amouracher de notre amie Yen qui est une résistante célèbre dans tout le pays?
- Oui.
- C'est ça. Et pourquoi t'es-tu jeté dans la gueule du loup ? Tu n'es pas fou par hasard ?
- Non. Je ne suis pas fou, mais je l'aime. Je fais ce qui doit être. A toi de juger, Huy !
- A moi de juger ! Cria le chef militaire frappé d'une immense déception. Ton crime est

irrévocable. Une seule solution : Fous-moi le camp et vite ! Avant qu'il...

- Non, Je ne reviens jamais à mes cases de départ...
- Je te laisse un quart d'heure pour te décider. Allons, sois raisonnable, une seule fois dans la vie !
- Tu me prends pour un enfant, mais tu as tort, Huy. Je reste ici jusqu'à ce que je l'aurai retrouvée !
- Une dernière parole, écoute-moi bien. Si tu tiens à ta sale vie, fiche le camp tout de suite. Si tu restes, on te fusillera comme un traître, c'est clair?

Kim ne dit rien, mais il ne laissa pas voir non plus qu'il voulait prendre une décision. Rouge de colère, Huy ordonna à ses soldats de mettre Kim en état de détention. A minuit, il fit amener Kim en un lieu désert, lui offrit une cigarette, un verre de rhum et expliqua la situation à ses subordonnés. Il s'agit d'exécuter un déserteur, un déserteur extravagant et fou, il est vrai, mais un déserteur tout de même. Huy se hâta de quitter le lieu. A deux kilomètres du lieu de l'exécution, Huy entendit un coup de feu. Puis ce fut le silence absolu de la jungle. Huy m'avoua qu'il n'était pas sûr que Kim eût été exécuté cette nuit-là. Ses compagnons ne lui dirent rien. Des hypothèses se forment encore aujourd'hui sur le sort tragique de Kim, ce roseau non pensant. D'aucuns pensent qu'on lui a rendu la liberté mais qu'en errant dans la forêt il est tombé une nuit dans une embuscade française et a été tué sur place. D'autres sont d'avis qu'il est mort de maladie, dans une région perdue, à la recherche de son amour.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

La crue du Niger

Trương Quang Đệ

Vers la fin des années soixante, je faisais partie du groupe de l'assistance technique nord-vietnamienne en République de B..., un pays africain riverain du Niger. Je travaillais comme expert dans la Banque centrale du pays connue sous le nom de *Banque populaire de B.*. J'avais vingt-huit ans, j'étais encore célibataire et je me croyais riche d'avenir. La vie à M., capitale de la République, me plaisait beaucoup. Les gens étaient sympathiques, mes collègues bien cultivés et gentils et mon travail fort intéressant. Bref, j'aimais ce pays.

La république de B., comme le Vietnam mon pays natal, avait été une colonie française. Mais à la différence du Vietnam, elle avait accédé à l'indépendance par voie pacifique : le peuple avait voté « Non » au référendum du général De Gaulle, et les administrateurs français s'en étaient allés le cœur meurtri. Le pays avait cependant connu une longue histoire de lutte contre le pouvoir colonial, et, après l'indépendance, il avait été dirigé par une grande personnalité, le président Mahamane Cissé, ami personnel de plusieurs patriotes vietnamiens qui avaient lutté avec lui à Paris, avant la seconde guerre mondiale, pour le mouvement de libération des colonies. C'était un homme politique modéré, issu d'un grand mouvement syndicaliste ouest-africain. Il était entouré de compagnons d'armes de convictions politiques très différentes, pour ne pas dire diamétralement opposées : des communistes jusqu'au-boutistes de tendance maoïste, des «révisionnistes» symphatisants de la coexistence pacifique moscovite, des islamistes intégristes ou modernistes, des technocrates pro-occidentaux et des nationalistes adeptes de la «négritude ».

Le leader avait à jongler tous les jours avec la politique de la même façon qu'une ménagère pauvre jongle avec un budget familial restreint. Le pays avait adopté un socialisme à l'africaine, non communiste, c'est-à-dire non totalitaire. Il était proche à la fois de Moscou et de Pékin, alors ennemis jurés, et il gardait une distance respectueuse avec la France, les Etats-Unis et le reste du monde capitaliste. Le Vietnam et Cuba étaient cependant pour lui des frères de sang. Le Ministre des Affaires étrangères du pays, plus d'une fois à la tribune des Nations Unies, avait défendu farouchement la cause du Vietnam, de Cuba et des autres pays du tiers-monde, au risque d'être mal vu par les puissances impérialistes.

Si aujourd'hui la réalité quotidienne que nous vivons paraît claire, transparente et logique pour tout le monde, en ce temps-là elle était pleine d'énigmes, d'absurdités et de contradictions. Mes amis africains me posaient quelquefois des questions simples auxquelles je ne savais donner que

des réponses dérisoires. Par exemple, pourquoi l'économie du pays était-elle tombée en chute libre après l'indépendance? Or, d'après la théorie, une fois que le peuple était maître de son destin, on ne devait connaître qu'un épanouissement universel. Pourquoi le salaire des ouvriers était-il plus bas qu'il ne l'avait jamais été sous le régime colonial? Pourquoi les trains roulaient-ils maintenant cahin-caha ou s'immobilisaient-ils quelquefois pour plusieurs semaines alors qu'autrefois ils n'avaient jamais une seconde de retard? Pourquoi, sincèrement, préférait-on vivre à Paris ou à Londres plutôt qu'en Russie qui se proclamait progressiste et humaniste ? Or, on savait par cœur, et on chantonnait volontiers ces belles mélodies venant du pays des soviets: *«Je ne connais aucun autre pays où les gens (tchilavéks) respirent aussi librement que chez nous!».* Est-ce que les livres rouges pouvaient remplacer les pensées scientifiques et philosophiques? Pourquoi l'impérialisme agonisant se portait-il si bien alors que le socialisme que nous construisions, l'avenir de l'humanité, donc, connaissait tant de revers? Pourquoi les pays qui refusaient la dignité et qui se résignaient à vivre sous la tutelle des anciennes métropoles connaissaient-ils tous un développement socio-économique qualifié de miraculeux? Pourquoi disait-on, à n'en plus finir, que le dollar asservissait le monde et en faisait-on, pourtant, un culte sans vergogne?

Ce fut pendant un stage sur les techniques bancaires que je fis la connaissance d'Aida Konaré, une jeune fille de père africain et de mère vietnamienne. Aïda était très jolie. Elle avait vingt ans et travaillait dans une succursale de la Banque du Liban à M.. J'avais donné une conférence ce jour-là et, en quittant la salle pour entrer dans la cantine, elle m'avait abordé et pris l'initiative de se présenter d'elle-même à moi en souriant gracieusement. Aïda était sincèrement heureuse d'avoir du sang vietnamien dans les veines. Tout au long d'une semaine, pendant les pauses, elle me posa de nombreuses questions sur le Vietnam et les Vietnamiens, sur la langue, et la culture...Je regrettais beaucoup de n'être qu'un petit expert bancaire avec des connaissances horriblement limitées. Mais j'essayais de faire de mon mieux pour satisfaire la soif de savoir de ma nouvelle amie.

Vers la fin du stage, un soir, le travail du jour terminé, Aïda m'invita à faire une promenade sur sa moto, une petite Honda (ces engins japonais étaient alors très rares en Afrique) vers *Les Cascades*, un ensemble de chutes d'eau du Niger près de M. C'était un endroit magnifique où le Niger était coupé en deux. La partie navigable en amont s'arrêtait là et la partie navigable en aval reprenait un demi-kilomètre plus loin. On était à la saison des crues, l'eau du haut, à partir d'un barrage naturel de rochers multiformes, se déversait abondamment et violemment en bas, créant des tourbillons vertigineux, source d'une rumeur indéfinissable. Le fleuve était sur le point de déborder : au loin, de petites pistes qui le longeaient étaient déjà à demi submergées et on voyait des enfants barboter dans l'eau avec enthousiasme.

Aïda et moi nous installâmes sur un rocher assez plat pour contempler une mini-centrale hydro-électrique toute illuminée au coucher du soleil. Elle me parla de son enfance, de sa jeunesse, de sa famille et surtout de ses souvenirs du Vietnam. Elle était née à Nam Dinh vingt ans auparavant en pleine guerre d'Indochine. Son père, le capitaine Konaré avait servi dans le

corps expéditionnaire français, chargé d'administrer un district pacifié le jour mais retombant aux mains des guerrilleros la nuit. Sa mère était la fille d'un instituteur qui avait pris le maquis tandis que sa femme et ses enfants avaient toujours vécu en zone occupée. Elle avait tenu une boutique que fréquentaient les officiers et les soldats euro-africains de la garnison. C'est ainsi que le capitaine s'éprit d'elle et la prit pour épouse. Deux ans avant Dien Bien Phu, M. Konaré, alors promu au grade de commandant, avait brusquement quitté Nam Dinh pour une région du Sud, près de Saigon. Quelques mois plus tard, il avait pris le bateau avec sa femme et sa fille Aïda pour aller servir en Algérie dans une garnison près d'Oran. Aïda avait 5 ans en quittant le Vietnam, aussi n'avait-elle que de vagues souvenirs souvent confus des lieux et des gens. En Algérie, elle passa des jours paisibles et heureux à Oran, ville animée et joyeuse. Mais tout à coup l'insurrection éclata. Le commandant Konaré disparut. Aïda et sa mère connurent une période difficile, mais elles tinrent bon. La guerre terminée, contre toute attente, le commandant Konaré revint sous un uniforme d'officier du FLN. Il s'était rallié dès la première heure à la cause algérienne qu'il considérait comme la sienne propre, comme une cause africaine. A l'indépendance de son pays natal, la République de B., le gouvernement algérien lui permit d'être rapatrié. Dès lors, grâce à sa participation à la résistance algérienne et à ses expériences indochinoises, il fut jugé digne de plusieurs fonctions-clés dans la jeune République: d'abord chef d'Etat-major de l'armée, puis Ministre de l'Intérieur, ensuite Ministre du Plan et des transformations sociales. Enfin, il devint Ministre de l'Information et de la Défense politique. Qu'il fût en tenue militaire ou civile, il disposait à tout moment d'une compagnie républicaine de gardes armés, à l'image des hommes de main du cardinal Richelieu qui faisaient contrepoids aux mousquetaires du roi de France.

Aïda en était là de son histoire quand une voiture s'arrêta près de nous et un homme en sortit criant très fort dans notre direction :

- Hé ! les amoureux! Rentrez vite si vous ne voulez pas passer la nuit en plein air!
- Merci Monsieur, mais pourquoi? Questionnai-je en criant de toutes mes forces.
- Le fleuve a débordé. Le trafic sera impossible dans un quart d'heure. Dépêchez-vous donc!

Aïda et moi, fûmes pris de panique pour de bon, mais pour une minute seulement. Nous courûmes à toute vitesse vers notre moto et je pris la position du pilote tandis qu'elle montait derrière-moi en m'entourant de ses bras potelés. Le calme revint tout de suite avec cette plaisanterie qu'Aïda fit fort à propos :

- Dépêchez-vous, les amoureux! Hé! Jeune homme! Conduis ta bien-aimée chez elle, saine et sauve!

A mon tour, je criai très fort:

- Hé, jeune femme! Sois fidèle toute ta vie à ton homme, qui sera fidèle à son tour à Allah le tout puissant!

Nous avons ri tous les deux aussi heureux que des gamins sans souci mais bientôt nous arrivâmes à une portion de route submergée par la crue. L'eau était montée à une telle hauteur que nous dûmes descendre de moto et marcher à tâtons sur la route. Aïda tomba deux ou trois fois et elle était toute mouillée. Moi-même, avec la moto devenue encombrante, je dus faire des efforts pour garder l'équilibre et garder l'œil sur Aïda, de peur qu'elle ne fît de nouveau un faux pas. Une heure passa, le danger sembla s'éloigner et nous atteignîmes le parc de la ville. Nous étions mouillés tous les deux mais comme il faisait chaud, cela nous faisait du bien. Aida me proposa un petit repos au bord de la route sur des bancs publics à l'ombre des arbres.

Elle me dit tout à coup en me regardant droit dans les yeux :

- Je t'aime...Est-ce que tu m'aimes ?
- Oui, dis-je faiblement.
- Tu voudrais bien m'épouser et me ramener vivre dans ton pays ?
- Ce serait infiniment bien pour nous deux de vivre ensemble, ici ou là-bas. Mais c'est impossible.
- Pourquoi? dit-elle d'une voix angoissée.

J'adoptai un ton professoral à l'égard d'une élève peu initiée à la vie politique des nations:

- Si je reste ici avec toi après ma mission, je serai considéré par mes compatriotes comme un déserteur ou ce qui est plus grave, comme un traître. Et tu ne veux pas que je commette cette indignité, pas vrai? Mon pays est en guerre. On ne permet à personne de le fuir quel qu'en soit le motif. Nous devons comprendre ce sentiment même si notre amour est très fort.

Elle essaya d'avancer une issue :

- Et si j'allais là-bas pour vivre avec toi?
- Ce ne serait pas possible non plus, ma chérie. Mon pays est actuellement un pays fermé. Tu y serais très mal à l'aise comme tous les étrangers qui y vivent...Personne ne voudrait de toi
- Mais je ferais tout ce qu'un Vietnamien a à faire. Je cultiverais la terre. Je tirerais sur les avions ennemis!
- Je crois bien que tu es courageuse et capable de devenir une vraie Vietnamienne. Seulement, pour pouvoir aller là-bas, il te faudra l'autorisation de ton gouvernement et le visa de mon pays.
- Papa me les procurera. Rien ne lui sera impossible. Ce ne sont pas du tout des obstacles à craindre, dit-elle avec un espoir renaissant.
- Je te dis toujours que c'est impossible.
- Tu ne m'aimes pas!
-Sois raisonnable. Il faut rentrer et n'en parlons plus !

Elle se tut mais ses yeux étaient pleins de larmes. Comme nous passions près de chez elle, elle

fut frappée soudain par une idée :

-Viens chez moi te changer avant de rentrer chez toi. Je te donnerai un vêtement propre de mon papa.

-Et si tes parents étaient là ?

- Ils seraient certainement ravis de faire ta connaissance. Crois-moi, ce sont des gens très gentils.

A 8 heures du soir, j'entrai donc avec appréhension dans la villa d'aspect imposant de M. Konaré. En quelques mots Aïda me présenta à ses parents, leur expliquant ce qui nous était arrivé sur la route. Tout le monde en rit de bon cœur .

Le dîner fut agréable. La mère d'Aïda me prit tout de suite pour confident. Son cas était plutôt rare dans l'histoire humaine. Au Vietnam, elle avait été placée par les résistants auprès du capitaine Konaré comme agent secret. Sa tâche avait été de le persuader de passer dans le camp des maquisards. Elle avait été prise de court par la mutation trop inattendue du capitaine vers le Sud puis vers l'étranger. Elle n'avait pas eu le temps ni l'occasion d'en informer ses supérieurs et elle avait aimé sincèrement son mari africain si brave et si gentil.

En Algérie, c'était elle qui lui avait soufflé l'idée de se rallier au FLN. En agissant ainsi, elle avait pensé à sa mission non terminée au Vietnam et qui s'achèverait dans cette autre colonie française avec le même idéal et la même signification.

Dès qu'ils s'étaient installés à M., en République de B., la mère d'Aïda avait déployé toute son intelligence pour rendre son homme inattaquable dans une période où les « putsch » militaires étaient assez fréquents en Afrique. Elle avait suggéré à son mari l'idée de la compagnie républicaine de gardes armés. Elle lui interdisait formellement de passer la nuit hors du siège du Ministère équipé pour se transformer en véritable forteresse imprenable. Comme il ne pouvait pas dormir chez lui, chaque semaine, elle venait au ministère avec lui pour trois nuits. Cette tactique avait permis au commandant Konaré d'éviter deux ou trois tentatives de putsch de la part des jeunes officiers de l'armée. Le commandant, chaque fois, de l'intérieur de sa forteresse, entouré de sa compagnie d'hommes armés, avait lancé un ultimatum à l'adresse de ces officiers qui avaient dû déposer leurs armes. Le fait que le Président Mahamane Cissé fût resté longtemps et solidement à sa place montrait que le commandant jouait bien le rôle dissuasif vis-à-vis des jeunes officiers ambitieux à tête chaude.

Mme Konaré avait pensé aussi à sa propre sécurité, une sécurité propre à une femme dans ce monde musulman où un homme peut légalement vivre avec quatre épouses. Un jour, le commandant, un peu gris, avait laissé entrevoir à sa femme que l'idée de prendre une deuxième épouse lui trottait un peu par la tête. Mme Konaré n'avait rien dit tout de suite. Cette nuit-là, quand le commandant avait ouvert la porte de la chambre conjugale pour rejoindre sa femme, il l'avait trouvée devant lui, un revolver à la main:

- Halte là! Traître! Veux-tu toujours prendre une deuxième femme? Dis-le voir immédiatement!

Le mari avait tremblé comme un agneau en face d'une louve affamée.

- Mais, chérie, je...
- Dis-le tout de suite ou je tire! Tu me connais, non?
- Non, non...jamais..., je te jure!
- Alors jure-le devant Allah!

Depuis, le mari n'avait plus osé aborder un sujet aussi mortel. Après avoir assuré la puissance et la fidélité côté mari, Mme Konaré avait pensé à la prospérité de la famille. De tous les anciens officiers de l'armée coloniale, le commandant était presque le seul à avoir une fortune considérable: une villa, des terres, des comptes en banque, une pâtisserie, un club de loisirs et de ski nautique, des voitures, des gardes, et tout cela avec une conviction de gauche, pour ne pas dire socialiste, et un passé de maquisard algérien ! Mme Konaré avait donc envoyé Aïda pour deux ans aux Etats-Unis puis en Suisse pour une formation à la gestion des affaires. Elle avait maintenant un poste bien rémunéré et envié de toutes ses amies à M.

La conversation avec le commandant, après le dîner, fut des plus sympathiques. Il avoua n'avoir jamais fait d'études supérieures avant son service militaire. C'est pourquoi il voulait à tout prix rattraper le temps perdu en lisant tous les jours divers documents scientifiques et littéraires pouvant constituer un minimum de culture.

- Mais je lis aussi avec passion, s'empressa-t-il d'ajouter, les Mémoires des généraux français, vietnamiens et algériens.

J'étais sincèrement étonné de trouver en lui un homme cultivé, spirituel et plein d'humour. Il laissa voir dans la conversation qu'il connaissait à fond les affaires du pays, même le nom des professeurs de faculté et celui des coopérants étrangers.

- La crue du Niger est catastrophique pour de nombreuses zones agricoles et industrielles dans son bassin. Mais à quelque chose malheur est bon, dit-il avec humour. Grâce à elle, en effet, le fleuve devient navigable sur des **milliers** de kilomètres et le Président Cissé en profite pour entreprendre en ce moment une tournée d'inspection en bateau et non en avion ou en voiture comme d'habitude. Tous les Ministres sont avec lui.
- Sauf toi, a dit Mme Konaré d'une voix ambiguë et avec un sourire énigmatique.
- Non, ma chère, je ne suis pas le seul à ne pas accompagner le Président dans sa tournée. Abdoulaye Diara est en congé dans son village à soixante kilomètres d'ici.
- Le ministre des Affaires étrangères ? Lui demandai-je.
- Oui, c'est bien lui, répondit le commandant. Ses parents vivent toujours à la campagne. Lui est un bon fils. Il passe tous ses week-ends auprès de ses vieux sauf en cas d'affaires urgentes.

Le téléphone sonna de façon impérative. Il était dix heures à ma montre. M. Konaré se leva, se dirigea vers son cabinet de travail et y resta une bonne dizaine de minutes. Puis il appela sa femme. Les deux époux s'enfermèrent dans le cabinet et discutèrent à voix basse. Immobile à sa place, Aïda me regarda de ses yeux tendres comme si elle voulait me charmer de sa féminité et de sa forte volonté de me vaincre dans un amour profond et grandissant. Une jeep freina bruyamment devant la porte. Un homme en uniforme, apparemment le capitaine de la garde du commandant Konaré en descendit et juste à ce moment, les Konaré apparurent sur le seuil du cabinet.

- Capitaine, nous sommes prêts, on y va? dit le commandant.
- A vos ordres, mon commandant ! répondit le capitaine d'une voix respectueuse.
- Mon ami, continua M. Konaré en s'adressant à moi. Une affaire d'urgence nous appelle, Mme Konaré et moi, à nous rendre tout de suite au Ministère. La ville n'est pas maintenant très sûre. Nous devons y aller avec cette voiture de la garde. Il faut donc que vous restiez ici jusqu'à demain matin. Je vous téléphonerai immédiatement quand j'aurai regagné le Ministère. D'accord?

Je fus très embarrassé pour trouver une réponse. Je saisis une lueur de triomphe dans les yeux d'Aïda. Mais elle s'était déjà détournée pour chuchoter quelque chose à l'oreille de sa mère. Celle-ci ne dissimula pas un sourire de complice.

- Vous êtes mon prisonnier pour une nuit, camarade! dit le commandant avec un sourire. Aïda vous surveillera. D'accord comme ça, ma fille?
- Bien, monsieur, je me déclare volontiers votre prisonnier. Avec cette aimable surveillante...

Je ne pus terminer ma phrase en pensant soudain à cette situation qui pourrait constituer un tournant dans notre vie. Après le départ de M. et Mme Konaré, Aïda et moi fûmes coincés dans un scenario contradictoire. D'une part nous nous réjouissions d'être laissés libres pour nous rendre maître et maîtresse de nos sentiments, peut- être pour une seule rencontre et une seule nuit quelles que fussent les conséquences. De l'autre nous étions tout d'un coup envahis par l'inquiétude. Nous avions la vague impression que quelque chose nous concernant allait arriver pour trancher net toute ambiguïté. Nous restâmes sans rien dire pendant un bon quart d'heure, côte à côte, dans la salle de séjour, chacun essayant de deviner ce que pensait l'autre.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant? demanda Aïda timidement.
- On attend le coup de fil de ton papa.
- Comme ça?
- Oui, mais je crois qu'il est nécessaire de bien fermer la porte, non?

Je me levai et elle aussi. Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée d'aspect solide qui, une fois bien fermée, nous séparerait du reste du monde. Je voulus retourner au salon mais Aïda me retint fortement par la main.

- Restons ici, chéri. Embrasse-moi! Dit-elle dans un souffle. Chéri, tu m'entends?

Que devais-je faire alors en pareille circonstance, sinon la serrer à perdre haleine dans mes bras pendant une éternité avec chaleur, désir, angoisse et amour? Nos lèvres se joignirent, nos corps se confondirent, nos respirations se mêlèrent.

- Chéri, gémit-elle, comme je suis heureuse!
- Tais-toi, dis-je en la serrant de toutes mes forces, on nous entend.
- Personne n'est là pour nous entendre...Tu peux faire de moi ce que tu veux, hein! Je suis ta femme, tu es mon mari, pas vrai?
- Oui, chérie, répondis-je faiblement.

On frappa sourdement à la porte. Nous sursautâmes et nous séparâmes à contrecœur . Une voix se fit entendre :

- Mademoiselle Konaré, s'il vous plaît?

Aïda attendit deux secondes avant de répondre :

- Oui, qu'est-ce que vous voulez?
- J'ai un message pour vous, mademoiselle. Ouvrez-moi la porte.

Aïda sembla avoir hérité de sa mère un puits de sagesse. Elle voulut d'abord s'assurer de la véracité des choses avant d'agir et lança une série de questions comme si elle avait mitraillé une cible. Votre nom? Vous êtes quoi au Ministère? Où se trouve le Ministère? Qui est le capitaine de la garde? Le commandant, quel âge est-ce qu'il a? Pourquoi ne m'a-t-il pas téléphoné?

- Pourquoi ne vous a-t-il pas téléphoné? Ouais, mademoiselle, toutes les lignes sont coupées depuis plus d'une heure! Vous ne le saviez pas?

D'un pas rapide, Aïda se dirigea vers le cabinet de travail de son père et décrocha le téléphone. Je compris par ses gestes que l'homme du dehors avait dit la vérité.

J'éprouvai pour la première fois un frisson dans le dos. Mais le calme de mon amie si chère me rassura.

- Bien, entrez et excusez-nous.

Un homme vêtu en civil entra. Il remit tout de suite à Aïda le message de son père.

- Vous saviez que monsieur était ici? demanda-t-elle à l'homme.
- Oui, votre mère me l'avait dit.

Elle se tourna vers moi et me tendit la lettre:

- Lis ça, chéri. Eh bien, tu n'as pas besoin de lire...car c'est simple: l'armée a occupé le palais présidentiel pendant que le Président était en tournée hors de M....Cette occupation est intervenue après une grave querelle avec la milice, force fidèle au Président. Pour le

moment, on lance un appel au Président pour qu'il revienne dissoudre la milice. Sinon...mon papa, s'est rallié à l'armée...C'est pour la première fois qu'il n'est pas du côté du Président. Dommage, mais...Enfin, il nous demande de ne pas bouger d'ici jusqu'à nouvel ordre!

Cette nuit-là nous n'avons pas dormi. Nous sommes restés dans la salle de séjour pour bavarder. Le garde envoyé par M. ou plutôt par Mme Konaré est resté avec nous. Il avait reçu l'ordre de nous protéger contre toute agression éventuelle. Mais il a ronflé fortement après une veille d'une heure en nous laissant libres de nos sentiments débordants. Maintes fois j'ai été tenté par l'appel du sexe en contact avec son corps chaleureux et d'une souplesse infinie, surtout avec ses murmures enchanteurs à mes oreilles: «Prends-moi, chéri ! Prends-moi, mon cher époux!...». Heureusement, j'ai pensé sans cesse à sa virginité, à sa dignité, à son avenir. J'avais l'impression d'être obligé de la quitter pour toujours le lendemain. Si je la prenais avant de partir, qu'est-ce qui lui arriverait? En tout cas je ne voulais pas lui apporter du malheur. Je l'aimais d'un amour si grand que toute tentative de désir charnel s'effaça. Toute une nuit entière je l'ai couverte de baisers passionnés, de caresses et de paroles amoureuses. Et elle a dormi tranquillement dans mes bras jusqu'à l'aube.

Vers dix heures du matin, Mme Konaré est revenue dans une jeep conduite par un officier de l'armée et escortée par trois autres officiers. Aida et moi, nous venions de terminer notre petit déjeuner que nous avions préparé ensemble. Dès le matin, la radio s'était tue. Nous étions comme coupés du monde des vivants. Montés sur la terrasse de la villa, nous avions vu de loin des blindés qui bloquaient tous les accès au centre-ville. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. Mme Konaré nous fit le point de la situation :

- Maintenant l'armée attend le retour du Président. Elle va négocier avec lui pour donner une solution à la crise...Le commandant est très occupé, il ne peut pas rentrer aujourd'hui. Il souhaite que notre ami reste avec nous jusqu'à ce que la situation redevienne normale. On me dit qu'à midi, on donnera à la radio le premier communiqué de l'armée. Un officier se renseigna auprès d'elle sur ma personne et se tourna vers moi :
- Je pense qu'il serait prudent que vous restiez ici ou que vous vous rendiez immédiatement à votre ambassade. Rentrer chez vous dans cette situation c'est prendre un risque... Il y a, je crois, des extrémistes qui n'aiment pas les communistes ...je veux dire les Chinois, les Russes, les Cubains... Et ils peuvent profiter de ces moments ambigus pour vous faire du mal.

Je quittai donc Mme Konaré et Aïda après les avoir embrassées fraternellement et sur l'invitation des officiers, je montai à bord de la jeep militaire pour me rendre à l'Ambassade du Vietnam qui se trouvait au centre-ville. Nous passâmes par des rues désertes. Les gens, de leurs fenêtres entrouvertes, nous regardaient passer avec étonnement: un Chinois (ici, tous les Asiatiques étaient des Chinois!) avec des officiers de l'armée? Donc, un coup des Chinois? Mais nous avons dû nous arrêter à chaque poste de contrôle pour présenter aux sentinelles notre sauf-conduit. Celles-ci, sachant que j'étais Vietnamien, n'ont pas caché leur enthousiasme.

- Bien, très bien, les Vietnamiens sont avec l'armée! Vive la révolution!

Nous avons constaté que cet enthousiasme était universel, de telle sorte que mes compagnons, n'ayant plus besoin de me ramener à l'Ambassade, me déposèrent juste chez moi après avoir fait un long trajet en ville.

Pendant une semaine, l'armée négocia avec le Président le sort de la République, et, pendant ce temps, la ville resta déserte avec le couvre-feu à partir de dix-huit heures. La radio ne donnait que de la musique et un communiqué toutes les trois heures sur l'état d'avancement de la négociation. Les étrangers étaient invisibles, comme s'ils avaient tous disparu en une seule nuit Les frontières comme les ports et les aéroports étaient fermés. Moi, je fis comme si j'étais le seul étranger à M à circuler librement... J' allais au marché tous les jours. Je suis même allé à mon bureau qui était en principe fermé jusqu'à nouvel ordre. J'avais ma clé et je pris ma place comme si rien ne s'était passé.

Enfin, j'appris par un communiqué à la radio que le Président avait abandonné le pouvoir en faveur de l'armée. Il avait dit pour terminer les négociations interminables : «Messieurs les officiers de l'armée, prenez le pouvoir, je vous le cède volontiers. Gouvernez bien le pays, bonne chance! Je me mets à votre disposition, faites de moi ce que vous entendez!». La rumeur courut que le Président avait été placé en résidence surveillée, que les ministres de son gouvernement avaient quitté leur fonction exprimant ainsi leur mécontentement vis-à-vis du coup de force, à l'exception bien sûr du commandant qui, rallié dès la première heure aux militaires, assurait toujours le Ministère de l'Information et de la Défense politique. Ce qui était nouveau, c'est qu'il avait été nommé cette fois Ministre d'Etat, le seul de ce grade du gouvernement militaire. L'ancien Ministre des affaires étrangères, quant à lui, avait donné l'exemple du romantisme révolutionnaire: dès qu'il avait eu vent du coup de force des militaires, il avait rassemblé un grand nombre de jeunes de son village où il était en congé annuel auprès de ses parents agriculteurs et, armés de bâtons, de pioches et de moyens de fortune, le groupe s'était mis en route, dirigé par le Ministre, pour la reconquête du pouvoir. Après deux jours d'« une longue marche» épuisante mais enthousiaste, le groupe s'était trouvé tout à coup face à des blindés et des mitrailleuses. Les hommes du Ministre crièrent « à l'assaut ! » et se lancèrent de façon foudroyante sur les blindés et furent faits prisonniers par les militaires après une demi-heure de combat, et le Ministre avec. L'issue du conflit fut bien pacifique. On demanda au commandant de venir discuter avec l'ancien Ministre des Affaires étrangères, chef de file des rebelles et de le convaincre de renoncer à toute résistance. Les gens qui avaient suivi le Ministre dans l'aventure furent enfin relâchés. Quant au Ministre lui-même, il voulut aller vivre avec le Président dans sa résidence surveillée. Le pays était désormais gouverné par des militaires avec un colonel au poste de Président et un capitaine au poste de Premier ministre. Le Parti syndicaliste unique de l'ancien Président était dissous, l'Assemblée Nationale aussi.

A la fin de la semaine du coup de force, on me convoqua à l'Ambassade du Vietnam pour une affaire d'urgence. L'ambassadeur n'était pas là. Il était rentré au pays deux jours avant

l'événement. Je fus reçu aimablement par le chargé d'affaires, un jeune homme très sympathique et ouvert. Il ne cacha pas son plaisir d'avoir des choses intéressantes à me communiquer. D'abord, ces derniers jours, il avait été dérangé par de nombreux coups de fil de la part de toutes les ambassades accréditées à M. Partout on croyait que le Vietnam était impliqué dans ce coup. La preuve? Il y avait un Vietnamien toujours auprès des officiers..., un Vietnamien qui circulait librement comme chez lui, tandis que les autres étrangers, Français, Américains, Russes, Chinois... étaient invisibles! Les ambassades voulaient connaître les intentions et les couleurs politiques de la nouvelle équipe au pouvoir. Le chargé d'affaires avait beau faire l'ignorant, personne ne le croyait! Voilà! Grâce à moi, le pays était à craindre! C'était énorme! On ne sut jamais qu'en ce temps-là j'étais seulement torturé par un amour inassouvi, un amour qui me laissait un vide énorme après le premier baiser. J'évitais de revoir Aida. Je me promenais dans les rues comme un insensé. Une fois, resté muet dans mon appartement, Aida était venue me chercher et avait frappé longuement à ma porte.

- Bien, reprit le chargé d'affaires, maintenant je vais vous dire une chose sérieuse qui m'ennuie beaucoup, croyez-moi, mon ami. J'ai reçu l'ordre de vous rapatrier par le premier vol rétabli. Pourquoi? Sûrement pas du tout à cause de vos activités douteuses ici. La raison de votre départ imminent est simple : notre pays ne considère plus la République de B. gouvernée par ces militaires qui ont renversé le Président Cissé, un grand ami de notre pays, comme un pays ami. C'est désormais un pays à tendance de droite pro-capitaliste et pro-occidentale. Vous n'avez plus rien à faire ici. Donc, décampez le plus tôt possible!
- Vous ne plaisantez pas, pour sûr ? Ai-je demandé avec inquiétude.
- Pas le moins du monde.
- Je ne crois pas partager votre point de vue sur l'événement, mais notre ami le Président Cissé a été renversé sans que les gens actuellement au pouvoir soient moins bien que lui vis- à-vis du Vietnam!
- Vous êtes toujours intelligent, mon cher ami. Je ne suis pas aussi intelligent que vous mais j'ai la même conviction. Seulement, que faire? Notre ambassadeur, par exemple, est un camarade excellent et pourtant c'est un homme de principe. Il n'accepte ni la polyphonie ni la diversité en politique...Pour lui, ou bien c'est Cissé ou bien ce sont les réactionnaires. Il n'existe pas d'intermédiaire. Il a jugé les faits comme ça et notre gouvernement doit le croire.
- Vous avez discuté avec l'ambassadeur là-dessus?
- Par voie diplomatique urgente.
- Bien, mieux vaut donc nous soumettre à l'évidence, comme toujours!

Le chargé d'affaires et moi éclatâmes de rire, ce qui étonna les employés de l'ambassade penchés laborieusement sur leurs machines à écrire ou sur leurs documents.

Tout de suite après l'entretien avec le chargé d'affaires, je me rendis à mon bureau et on me dit que le nouveau Gouverneur de la banque m'attendait.

- Bonjour camarade ! dit le nouveau patron en me voyant entrer. Tu sais que...(En Afrique, on se tutoyait partout et dans tous les milieux) Tu sais que la première chose que je puisse faire après ma nomination c'est de te voir pour te dire bonjour ! Tu connais les sentiments des gens d'ici, qu'ils soient pour l'ancien régime ou pour le nouveau. Alors, rassure-toi, je te promets une coopération plus efficace qu'avant.

Qu'est-ce que j'avais à lui dire? J'étais tout interdit, comme frappé de paralysie. Son pays n'était plus un pays ami. Les gens avaient changé de couleur politique! Comme la théorie est détestable! Et Aida ? Peut-être avait-elle cessé de m'aimer et de me désirer après un coup de force qui n'avait rien à voir avec son cœur ?

- Camarade gouverneur, je te remercie beaucoup de tes sentiments...
- Ah, tu parles comme un grand diplomate! Bien, ce soir je t'invite à dîner avec mon épouse et mes enfants au restaurant «Le Village». Tu connais le lieu ?

A l'aérogare, je téléphonai à Aida pour lui dire adieu. Elle pleura sourdement à l'autre bout du fil. J'imaginais la profondeur de sa douleur. Elle sera guérie dans combien de temps? Jamais peut-être. Je téléphonai aussi au nouveau gouverneur, lui disant que j'avais reçu l'ordre de me rapatrier pour la reconstruction du pays et que je n'avais pas osé le lui dire ce jour-là à cause de sa confiance...

- Pour la reconstruction de ton pays? Notre pays ce n'est donc pas le tien? Où est donc ton internationalisme prolétarien? C'est ce que je me demande! Bien alors pars sans rancune, camarade! Bonne chance !

J'entendis un gros soupir dans l'appareil téléphonique et en même temps, le haut-parleur nous invita à monter dans l'autobus qui nous conduisit à notre avion. C'est un IL18 de fabrication soviétique qui me ramena à Paris puis à Moscou. J'allais donc revoir mon pays en quittant un autre pays aussi cher et un être plus cher à mon cœur que moi-même.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

L'éternel retour ou Au carrefour đỒng vỌng

Trương Quang Đệ

Dan était un homme tranquille fuyant tout ce qui était éclatant, bruyant et sophistiqué, travaillant comme un esclave et estimé de tout le monde. Il menait apparemment une vie sans histoires.

Plus d'un an après la réunification du pays, il quitta soudain Hanoï, sa femme et ses enfants pour partir dans le Sud, ou plus précisément, pour retourner dans son pays natal quitté plus de vingt ans auparavant, suite aux Accords de Genève sur l'Indochine. On n'eut plus de nouvelles de lui pendant un mois, puis pendant un an entier. Sa femme qu'on rencontrait au bureau où elle travaillait, dans la rue ou au marché, paraissait toujours calme et souriante, mais on voyait bien qu'elle essayait de cacher une tristesse infinie.

Dan revint un jour, très amaigri mais toujours affable. Ses enfants poussèrent des cris de joie, comme s'ils redécouvraient le Christ ressuscité. Sa femme, quant à elle, ne dit rien en dépit du fait qu'elle dut, sans doute, contenir un océan de larmes de bonheur et d'amertume mêlées. Quelques jours après son retour, Dan fit à ses amis les plus proches, le récit étonnant d'une ample et foisonnante période de sa vie. Le lecteur découvrira dans la relation que nous tentons d'en faire ici, le plus fidèlement possible, que sa personnalité profonde était assez éloignée de l'idée quiète et placide qu'on s'en faisait.

Un jour d'automne de 196..., dit notre ami Dan, je pris le train rapide pour Phú Thọ et arrivai dans cette petite ville vers sept heures du soir. Il faisait un temps superbe. Mon ami Thảo m'avait dit dans une lettre qu'il m'accueillerait à la descente du train, mais en sortant de la gare, ce fut une jeune fille qui me salua de la main et me fit signe de la rejoindre. Je devinai que c'était Hiền, l'amie de Thảo. Elle était là maintenant devant moi, cette Hiền dont Thảo m'avait tant parlé dans ses lettres. Elle travaillait dans un laboratoire relevant d'un centre technique de la région, où Thảo était lui-même ingénieur-électronicien.

Mais je pense qu'il est nécessaire de vous parler un peu de mon ami Thảo. Tout au long de notre vie estudiantine, Thảo et moi avons été des amis inséparables. Nous étions tous deux des jeunes «sans famille», la mienne étant restée dans le Sud tandis que la sienne, Thảo l'avait abandonnée après un événement qui avait failli lui faire perdre la tête. Nous avions terminé à peine notre première année universitaire que Thảo apprit un jour qu'on l'avait marié en son absence à une jeune fille du village. La jeune épousée vivait déjà chez les parents de Thào depuis deux bonnes semaines. La nouvelle le secoua à tel point qu'il en tomba malade pendant plusieurs jours. Puis

il décida de rompre avec sa famille. Aucune lettre, aucun message oral. Rien absolument rien.

Un an se passa ainsi. Un an pendant lequel la réforme agraire sévit dans toute la région qui vécut comme en état de siège : personne n'était autorisé à y entrer ou à en sortir. Cette terreur prit fin, du moins pour une bonne partie du peuple, et Thảo apprit que son père, considéré pendant la réforme agraire comme un propriétaire foncier, s'était pendu pour échapper au lynchage du peuple. Quant à sa mère, elle devint aveugle. Sa femme qu'il n'avait jamais vue, demeura fidèle à sa belle famille pendant toute cette tragique période. Ni la pression des cadres politiques et des paysans opportunistes, ni le désespoir de ses propres parents ne parvinrent à l'arracher à cette belle-famille condamnée.

Etrange histoire! Comme Thảo ne voulait toujours pas prendre cette jeune personne pour épouse légitime, sa mère entra dans une colère bleue et lui demanda très exactement (qu'on me pardonne le langage vert qui va suivre) de « foutre le camp » pour ne plus revenir. Ce fut donc sa deuxième rupture avec sa famille et, dans son for intérieur, il se sentit coupable envers cette inconnue au cœur si noble, qui le remplaçait désormais auprès de sa mère malade et malheureuse. Pour lui, vivre avec une femme qu'il ne connaissait pas du tout était une sujétion inadmissible.

- Thảo n'est pas là ? demandai-je à Hiền qui interpellait déjà un conducteur de cyclo-pousse en train de somnoler au coin de la rue.
- Non. Il m'envoie te prendre ici. Il prépare ton accueil à la maison. Bien...On monte?

Je m'installai gauchement dans la cabine étroite du pousse, en contact très serré avec Hiền qui, apparemment, s'amusait fort de cette position d'inconfort.

Le pousse commença à rouler très lentement en raison de nos deux poids réunis. Pour occuper un peu mes pensées, je me mis à calculer la vitesse de cet affreux machin, vestige de l'époque coloniale, et à évaluer le temps qu'on mettrait pour arriver à destination. Mais le corps chaleureux de Hiền contre le mien fit venir à mon esprit des idées qui ne devaient rien aux mathématiques. Je dis d'un ton amical à la jeune fille:

Tu fais comme si tu me connaissais déjà depuis des années, ma chère Hiền.

La réponse fut immédiate :

- Mais je te connais depuis des années ! Thảo ne t'a rien dit ? Chaque fois qu'il a reçu une de tes lettres, il me l'a montrée et nous avons commenté ensemble ce que tu écrivais. Ce qui m'a beaucoup intriguée, c'est que lui et moi avons eu l'impression que c'était à moi que s'adressaient tes lettres, et non pas à lui, qui n'était que le destinataire apparent.
- Et pourtant, je ne te connaissais pas du tout, je te le jure sur Dieu! Dis-je avec une innocence des plus évidentes.
- Je crois en Dieu, moi aussi. C'est par la main de Dieu, peut-être, que tu m'écrivais. C'était dans ton subconscient, une sorte d'acte manqué.
- Tu parles comme si tu étais un prof de philo et non comme quelqu'un qui travaille dans un laboratoire.

- J'aimais tes lettres...Mais à l'heure actuelle, elles n'ont plus de place dans ma vie. Je les ai quittées le cœur meutri.
- Hé, arrêtez! dit-elle au conducteur du pousse, on arrive!
- On arrive? demandai-je, étonné car on s'était arrêté à la porte d'entrée d'un jardin public.
- Presque. On entre ici boire quelque chose puis on repartira à pied, la maison est juste derrière.

Nous étions les seuls consommateurs du petit café charmant niché dans le jardin. L'ambiance était tranquille. Hiền me regarda d'un air passionné et déclara simplement:

- Je t'aime.
- Je ne comprends pas. Tu plaisantes ?
- Je suis sérieuse, Dan. Thảo sait que j'ai de la sympathie pour lui mais la vérité est que c'est toi que j'aime. Et cela depuis longtemps, à travers tes lettres. Comment pourrais-je l'aimer alors qu'il a toujours sa femme sur la conscience?
- Ce n'est pas sa femme. Ce n'est que la femme qu'on lui a imposée sans son consentement.
- Et alors, quelle différence? A bien réfléchir, il pourrait se débarrasser d'elle de façon tout aussi simple.
- Je ne sais pas. Peut-être as-tu raison là-dessus, dis-je sans conviction.
- Tu vois? Tu sais bien que j'ai raison. J'ai raison de ne pas l'aimer, même s'il se montre très malheureux.
- Il faut que tu le lui dises et le plus tôt sera le mieux.
- J'attends depuis longtemps déjà le moment de le lui dire...Je vais le lui dire aujourd'hui même après que...
- Après quoi?
- Après que tu m'auras dit que tu m'aimes, dit Hiền dans un souffle.
- Et si je ne dis rien?
- Alors rien ne se passera entre nous, ni entre lui et moi...Mais je pense que tu te trompes. Tu es loyal envers ton ami, c'est bien. Que fais-tu de sa femme ?
- Ce n'est pas sa femme.
- Tu es austère et têtu comme un mathématicien! Ta logique ne marche pas. Il y a ici quelque chose de plus profond que la logique, crois-moi.
- Il n'y a pas qu'un problème de loyauté envers Thảo. En ce qui me concerne je suis quelqu'un d'engagé...Tu le sais.

Je regardai la jeune fille dans les yeux et je vis qu'elle éprouvait un choc. Elle pâlit mais reprit aussitôt son aplomb.

- Raconte-moi tout ça, s'il te plaît.
- Mais c'est une trop longue histoire, dis-je, l'air embarrassé. Hiền sourit dans un espoir renaissant:

- Je crains les histoires courtes dit-elle, car elles sont révolues et donc irréversibles. Quant aux longues histoires...

Ce n'est que le lendemain soir que Dan put reprendre son histoire à l'intention de Hiền qui l'écouta d'une oreille avide. Thảo n'était pas là, il devait être à une réunion du syndicat.

A douze ans, Dan avait été emmené par son père au maquis, une zone de résistance située dans la jungle près de la frontière du Laos. Son père, M. Phong, était alors le chef des maquisards du coin, avec la fonction officielle de responsable de la province au côté des partisans de Hôchiminh. C'était un lettré qui pouvait à la fois parler, écrire en français et lire le chinois classique. Il utilisait souvent son temps libre à composer des poèmes dans cette langue ou à écrire des essais en français. Dan et son père vivaient dans une hutte cachée sous l'ombre des arbres au bord d'un ravin. Dans la même hutte vivaient aussi M.Châu et sa fille de onze ans, Hương. M. Châu était un médecin, sorti de la première promotion des médecins indochinois formés à la Faculté de médecine et de pharmacie de Hanoï. En ce temps-là, un médecin était vraiment quelqu'un, un grand mandarin aux yeux du peuple.

M. Châu était propriétaire d'un pavillon à un étage au carrefour Đồng Vọng. Avant la guerre, chaque fois que Dan allait à la ville de An Dương et en revenait, il passait par ce carrefour et s'y arrêtait toujours un quart d'heure pour contempler le pavillon si sympathique couvert d'une couche épaisse de bougainvilliers. Un jour, il éprouva une grande émotion quand une fillette très jolie apparut à la fenêtre et le regarda droit dans les yeux. C'était justement avec cet ange que Dan vivait maintenant, chaque jour, dans cette hutte au cœur de la jungle la plus isolée du monde. A l'appel de M. Phong, le médecin avait pris le maquis malgré l'opposition farouche de sa femme et de tous les siens sauf de cette petite Hương, la fillette même qui avait regardé Dan de sa fenêtre, et malgré l'obligation d'abandonner le cher pavillon auquel il était tellement attaché. Sous l'égide de M. Phong, le conseil de résistance nomma le médecin au poste de chef-adjoint de la province, chargé des affaires socioculturelles. Tous les jours, les deux responsables travaillaient dans la hutte, recevaient des maquisards et des personnalités appartenant à d'étranges couches sociales : anciens mandarins et même ministres sous le règne de Bao Dai, anciens fonctionnaires de l'administration coloniale, poètes et écrivains emportés par le vent de la guerre, propriétaires fonciers, commerçants, professeurs et instituteurs, quelquefois même des déserteurs de l'armée française: Sénégalais, Algériens, Autrichiens...Ils rédigeaient des directives et des documents de toutes sortes. La nuit, ils participaient à des réunions. Dans la hutte il n'y avait qu'un lit fait de troncs de bambous liés les uns aux autres par des lianes. Tous dormaient dans cette couche de fortune, les enfants toujours au milieu pour être plus en sécurité, les grandes personnes armées de pistolets ou de bâtons de bambou à tête pointue, car les bêtes sauvages pouvaient les attaquer la nuit. Le jour, les enfants jouaient ensemble au bord du ruisseau ou sur des terrains dégagés près de la hutte pendant que leurs pères travaillaient. Quand le médecin était libre, il leur enseignait les mathématiques, le français, l'anglais, le dessin et la musique. Le père de Dan

leur apprit de son côté, mais plus rarement, le sino-vietnamien, l'histoire et la géographie. Les deux pères enseignaient de mémoire cat ils n'avaient aucun livre à leur disposition. La vie dans la jungle était dure. On avait constamment faim et on était, presque deux jours sur trois, frappés de paludisme. Mais Dan n'aurait jamais voulu troquer cette vie de sauvages contre toutes les *dolce vitae* du monde. Car auprès de lui, il y avait le visage charmant de son ange, la petite Hương, qui, la nuit, sans en être consciente, mettait ses bras délicieux autour du cou de son ami pour un quart d'heure et quelquefois plus. Les deux pères comme tous leurs collaborateurs, sans jamais y faire allusion, pensaient que le hasard, ou le destin avait uni ces enfants, et qu'ils fonderaient dans l'avenir un ménage des plus heureux.

Des années passèrent ainsi et on était parvenu à la veille de la bataille de Dien Bien Phu. Avec un enthousiasme grandissant, tout le monde se sentait proche de la victoire finale et paradoxalement, un jour, en se réveillant, on vit arriver un désastre irrésistible. Par la frontière du Nord pénétrèrent successivement des vagues de pensée totalitaire qui consistaient à rendre les hommes fous de purges et de châtiments et capables même de commettre les folies les plus inimaginables. C'est à partir de là que la révolution fut dirigée par la main invisible de l'absurde et non pas par la clarté du bon sens. Un jour, les deux hauts responsables de la province attendirent toute la journée dans leur hutte mais personne n'y vint. Tout devint soudain invisible, comme par enchantement: cadres politiques, militaires, agents chargés de faire la liaison entre les organismes de résistance et les unités des forces armées....Même le groupe de miliciens chargés de la sécurité, des repas et du ravitaillement pour les responsables disparut sans laisser de trace. On crut d'abord à une opération de ratissage de la part des Français, mais aucun avion de reconnaissance n'apparut à l'horizon, ou plutôt au-delà des montagnes. D'ailleurs, le système d'alerte, très rudimentaire il est vrai, avait été jusque là infaillible. Alors pourquoi? Tard dans la nuit, M. Phong entendit quelqu'un l'appeler dehors, dans les buissons. Il quitta doucement le lit et alla à la rencontre de l'inconnu non sans éprouver une grande inquiétude. Mais il fut immédiatement rassuré quand il découvrit, sous la faible lumière de la lune, le visage fidèle de son ancien domestique qui, depuis quelque temps, travaillait comme agent de liaison dans le maquis. Les deux hommes parlèrent à voix basse pendant une heure ou plus, puis M. Phong revint dans la hutte. Comme le sommeil avait fui, il alluma un feu et fit bouillir un peu d'eau pour le thé. Il resta ainsi toute la nuit, laissant échapper de temps à autre un long soupir. Le matin, M. Phong d'un ton ému et solennel, s'adressa à son ami Châu et aux deux enfants:

- Je vous demande de m'écouter avec courage, car désormais la vie ne sera plus aussi facile pour nous qu'avant. Nous ne sommes plus des cadres de la révolution. A cause de notre appartenance sociale nous ne sommes plus considérés comme des gens fidèles à la cause. On veut que nous ne soyons plus dans le rang des résistants. Mais comment? Pour le moment, je n'en sais rien. Voici ce que je vous propose. M. Châu, je vous prie de me pardonner. Je vous ai entraîné de façon assez imprudente dans cette aventure qui correspond très peu à votre goût. Nous n'avons plus le temps de raisonner là-dessus. Il nous faut prendre une

décision rapide et sage. Pour le moment, nous sommes des délaissés. On va nous arrêter ou non, je n'en sais rien. En tout cas, je reste ici pour attendre. Tandis que vous, mon cher ami Châu, partez tout de suite avec les enfants : la vôtre et le mien.

- Non papa, je ne pars pas! s'écria Dan de toutes ses forces.
- Moi non plus, dit M. Châu d'un ton décidé. On va vivre ou mourir ensemble. Je ne suis pas si poltron pour abandonner mes amis en péril. Non jamais!
- C'est bien. Mais les enfants? dit M. Phong d'un ton de reproche.

Le médecin pâlit et resta sans mot dire.

- Ce n'est pas le moment de faire du sentiment, reprit M. Phong il faut réfléchir, bien réfléchir et vite pour éviter le pire. Vous êtes d'accord? Très bien. Alors, vous suivrez mes ordres à la lettre, le voulez-vous ?
- Oui, répondit faiblement le médecin.
- Fouillez dans vos méninges, cher ami, et rappelez-vous bien que, dans votre carrière de médecin, vous avez eu des malades qui vous doivent la vie sauve. Où sont-ils maintenant ?
- Attendez...Pas dans les montagnes bien sûr, mais le long de la côte, oui, beaucoup vivent là.
- Alors, prenez vos affaires et partez sur le champ! Pas une minute à perdre ! Allez où votre instinct vous conduit. Ce soir, vous devez être dans un endroit sûr. Vous me donnerez de vos nouvelles immédiatement après votre arrivée à destination. Voici une adresse sûre par laquelle vous pourrez me joindre. Et voici tout l'argent qui me reste, emportez-le avec vous. Moi, je saurai me débrouiller.

C'est ainsi que Dan quitta son père pour aller vivre en lieu sûr avec le médecin et sa fille. Grâce aux soins donnés à des gens dont M. Châu avait été le bienfaiteur, leur vie n'était plus en danger. Ils habitaient maintenant une zone côtière qui n'était contrôlée par aucune des forces belligérantes. Parfois on voyait au loin des troupes françaises motorisées qui passaient péniblement sur les sentiers de sable. Parfois, la nuit, on se rendait à un meeting organisé par les résistants pour commémorer la naissance de Hôchiminh ou la révolution russe. Mais les gens vaquaient tous les jours tranquillement à leur besogne.

Quand il faisait beau, M. Châu conduisait les enfants à la plage. Il restait au bord de la mer tandis que les gosses riaient et s'amusaient dans l'eau. Le médecin reprit son métier et fut très sollicité par les gens du village. Seulement, il devait soigner presque gratuitement les malades car ceux-ci ne pouvaient le payer qu'en nature: un poulet, une botte de carotte, une journée de travail pour réparer un toit de la maison. Les enfants, quant à eux, continuaient leurs cours de mathématiques, de dessin et de musique. Maintenant, en matière de chanson, ils formaient un duo qui se produisait souvent quand il y avait un meeting ou un rassemblement dans le village. Ils pouvaient à l'occasion chanter l'hymne national et l'internationale à l'émerveillement du public paysan. Plus d'un an après leur séparation, M. Châu et les enfants reçurent enfin des nouvelles de M. Phong. Son ancien fidèle domestique leur raconta, lors de son passage dans la région,

comment M. Phong avait agi face à la périlleuse situation où il se trouvait. Le jour où M. Châu et les enfants avaient quitté la hutte pour une destination encore inconnue, un groupe de miliciens armés avait pénétré dans la hutte et fouillé partout pour confisquer tous les documents, le cachet du pouvoir public, des livres et cahiers appartenant aux affaires personnelles des responsables. Ils ne saluèrent pas M. Phong ni ne répondirent à son salut. Ils avaient tous des visages hostiles et durs. Enfin, quand ils furent sur le point de repartir, M. Phong s'écria :

- Mais dites-moi, qu'est-ce que je dois faire, au nom de la révolution ?
- Vous n'êtes plus avec la révolution, citoyen. Vous savez que faire. Nous autres, nous savons ce que nous devons faire, voilà. Nous n'avons pas reçu d'ordre vous concernant. Débrouillez-vous!

M. Phong essaya de suivre ces miliciens dans l'espoir de rencontrer les nouveaux responsables compétents, mais en vain. Il fut repoussé brutalement par ces gens froids et grossiers. Des semaines passèrent dans cette solitude effrayante. Puis on envoya des gens le chercher pour le conduire au nouveau quartier général des résistants. Là, on lui lut la décision qu'il était mis provisoirement en état de détention, enfermé, sans autre forme de procès dans une paillote sur pilotis gardée nuit et jour par deux miliciens. Son état de santé était précaire. On pouvait craindre le pire. Ces nouvelles jetèrent le médecin et les enfants en grand désarroi. Mais que faire ? Dan pleura une nuit entière et son amie ne sut que faire pour le consoler. Enfin, l'ancien domestique fidèle promit de repasser par ici une fois sa mission terminée, et de trouver avec le médecin et les enfants un moyen pour rejoindre le père de Dan.

Comme toujours, en période de guerre, le temps s'écoula très lentement. Trois mois après, aussi longs qu'un siècle, l'homme fidèle à M. Phong revint. Il n'avait toujours aucune nouvelle de son ancien patron, mais cette fois il était décidé à aller le voir lui- même, si grands soient les risques et difficultés. Dan voulut y aller avec lui et ni l'objection du médecin, ni les pleurs de son amie Hương qui se montrait si triste et si abattue, ne purent infléchir la détermination de l'adolescent. Les adieux furent douloureux, le ciel même sembla plus sombre.

Dan et l'homme fidèle mirent plus de deux semaines pour franchir pas mal de zones contrôlées par les Français et pour enfin pénétrer dans la forêt. Mais le but était encore loin à atteindre. Le quartier général des résistants était comme un arc-en-ciel, plus on s'en approchait, plus il s'éloignait. Personne ne savait où il était. Des mois passèrent ainsi et Dan et son protecteur se trouvaient coincés dans la jungle. Ils vivaient grâce à la vente dés objets qu'ils portaient sur eux: montres, sandales, vêtements, chapeaux, briquets, sacs à dos. L'homme fidèle était comme un second père pour Dan. Il trouvait toujours le moyen de lui faire espérer une fin heureuse. Mais ce fut le hasard qui les sauva.

Un jour, alors que Dan était assis seul et triste au bord d'un ruisseau, un homme vêtu d'un imperméable noir, suivi de deux miliciens armés, sortit d'un sentier caché dans la forêt. Les trois personnes s'approchèrent de Dan et s'arrêtèrent devant lui, peut-être surpris de voir un enfant frêle et mignon dans ce lieu sauvage. Sans savoir pourquoi, Dan se leva et leur dit d'une voix étrangement polie et sentencieuse :

- Je vous salue, messieurs!
- Bonjour mon enfant! répondit l'homme à l'imperméable noir.

Le salut de l'enfant avait beaucoup intrigué les trois voyageurs. Ils s'assirent auprès de Dan, firent bouillir de l'eau pour le thé et l'invitèrent à manger avec eux un morceau de biscuit tiré d'une boîte de conserve. Quand Dan, dans un élan de confidence, leur fit savoir qu'il était le fils de M. Phong leur surprise fut sans borne. Le chef du groupe l'embrassa tendrement et les deux miliciens le portèrent en triomphe. Dan était tellement ému qu'il faillit s'évanouir. Lorsque tout redevint calme, l'homme à l'imperméable expliqua en ces termes à Dan l'effusion de joie qu'ils lui avaient témoignée.

- Mon petit, combien tu as de la chance ! Si, une semaine avant, tu avais dit à quelqu'un que tu étais le fils de M. Phong, on t'aurait tout de suite arrêté et mis en prison. Car tu aurais été le fils d'un traître qui se serait infiltré dans le parti pour le saboter de l'intérieur...Tu aurais été le fils d'un élément hostile à la cause du peuple ! Mais heureusement tout a changé! Depuis trois jours, ton père est réhabilité. Il redevient comme avant notre chef suprême, le plus haut responsable des résistants de la province. Seulement sa santé laisse à désirer. Oui, après tant de jours de privations et de tortures! Mais ça passera, car ton père a une volonté de fer, pas vrai ?

Le chef prononça la dernière phrase sans conviction, Dan le comprit. Pourtant il éprouvait une sensation de bonheur et de gratitude envers le ciel si puissant et si intègre! Le chef à l'imperméable noir était l'adjoint actuel de son père. Il avait une mission de trois jours dans la région. Au terme de cette mission, il conduisit Dan au quartier général pour voir M. Phong. Dan dut ainsi quitter avec un regret infini l'homme fidèle à son père. Depuis, il ne l'a jamais retrouvé et n'a même rien entendu à son sujet pendant cette longue période de bouleversements et de tourbillons de guerre. M. Phong fut heureux de revoir son fils et d'apprendre que son ami le médecin et sa fille étaient en lieu sûr parmi les paysans. Il voulut écrire à son ami pour le prier de le rejoindre le plus tôt possible. Mais il décida aussi de lui faire une surprise en venant un jour lui-même le rencontrer chez lui, dans ce village perdu. Ce projet charmant ne put se réaliser, car M. Phong succomba à une maladie grave et perfide. A la veille des Accords de Genève, à la veille de la victoire sur les Français, cet homme dut quitter définitivement les siens et la grande cause.

L'homme à l'imperméable noir, M. Khôi, succéda au père de Dan. Il prit à cœur le devoir de s'occuper de cet enfant orphelin et malheureux. Il voulait l'envoyer faire ses études dans une école de cadets mais Dan pensait tout le temps au médecin et à sa fille. La guerre finie, il eut la permission de se rendre au village côtier pour retrouver ses amis. Mais ils n'étaient plus là. Le propriétaire de la maison où ils avaient habité remit à Dan une lettre du médecin. Dan la lut tout tremblant :

Cher Dan,

Je crois que tôt ou tard tu viendras ici pour tes souvenirs et pour revoir tes vieux amis. J'aurais voulu t'attendre mais des circonstances indépendantes de ma volonté nous obligent à quitter dans les plus brefs délais ce village si sympathique. Dans quelques jours nous devons ou bien être regroupés au Nord, ou bien rester dans le Sud et y subir pendant deux ans le contrôle des agents du régime fantoche. Ma fille et moi nous sommes présentés hier au Comité du Peuple pour lui demander la faveur d'aller au Nord, mais on nous l'a refusée. La raison de ce refus est simple : l'ordre est venu d'en haut de ne laisser passer dans le Nord que des individus sûrs pour le régime. Ma fille et moi sommes dans une position délicate car rien ne peut prouver véritablement que je suis, par exemple, un élément fidèle au régime. Tout montre malheureusement le contraire. Ah, si ton père était là ! Mais il n'est plus de ce monde, à ce que j'ai appris par un avis de décès affiché au comité du village. Je partage sincèrement ta peine, mon cher enfant.

Quant à moi, je pense que je vais mener désormais des jours sombres et inutiles. Plutôt mourir que de vivre dans le désespoir. Mais c'est ma fille Hương qui doit vivre, même sous le régime des traîtres détestables. C'est ainsi que je dois retourner, non pas au carrefour Đong Vọng puisque la maison a été complètement détruite par une bombe, mais, à An Duong où vivent maintenant mon épouse et mes autres enfants. Je te souhaite donc bien des choses dans l'avenir. Travaille bien pour devenir bientôt un citoyen utile au peuple

Adieu, cher enfant,
Châu, l'ami fidèle de ton père.

Au-dessous de la lettre, au coin réservé normalement au post-scriptum, Dan vit, écrite une phrase en français d'une main toute féminine : «*Dan ! Ne m'oublie pas ! Je serai toujours avec toi dans le rêve et le jour et la nuit. Ton amie Hương qui.pense toujours à toi....*». Ensuite une signature ronde comme le dos d'un chat.

Le récit, raconté juste dix ans après l'adieu des jeunes amoureux désunis, laissa rêveuse pour un bon moment Hiền. Elle fut presque paralysée par la gravité du drame.

- Je ne suis, dit-elle enfin, absolument rien auprès de ton amie Hương si jolie et si malheureuse. Mon désir serait de la remplacer à tes côtés, ne serait-ce que de manière spirituelle... Mais je crains que tu ne me repousses.
- Je ne sais si elle était aussi jolie que tu le penses. Nous n'étions que des enfants, et pour un enfant on ne remarque jamais s'il est beau ou non.
- Si, dit-elle avec véhémence, elle était belle et elle est plus belle encore maintenant, ton amie d'enfance. Tu as bien remarqué cela, toi aussi, car, dans ton récit, chaque fois que tu évoques son nom ou quelque chose la concernant, ton visage le dit plus que tes paroles.

Ne vois-tu pas que ce fut grâce à ta beauté ou plus précisément à ton visage mignon que l'homme à l'imperméable noir t'a sauvé de la détresse ? Tu peux bien imaginer ce qui se serait passé si, à ta place, il avait trouvé un gardien de buffle aux cheveux hirsutes? Bien, pour le moment, soyons bon amis en attendant mieux ! Mais je te prie de me promettre une chose. C'est que tu n'essaies plus de m'attacher au destin de ton ami Thảo. C'est un très chic type, honnête et brave, un très bon ingénieur par-dessus le marché. Avec lui, les machines fonctionnent de façon impeccable; sans lui, tout le monde se sentirait presque désorienté. Mais l'amour, tu vois, doit être quelque chose de plus que ça. Bien on verra, d'accord ? Quoi que tu dises, avec Thảo, la meilleure solution est qu'il reprenne honnêtement sa femme.

«Elle est méchante, cette fille» dit Dan dans son for intérieur. Mais il s'abstint de le dire à voix haute. A quoi bon?

Un an après, au début de la guerre américaine contre le Nord Vietnam, Hiền entra un soir chez Dan dans son appartement vide et désordonné. La plupart des habitants de Hanoï avaient été évacués vers les régions éloignées. La ville mal éclairée avait l'air d'une agonisante. Dan comprit tout de suite pourquoi Hiền était là.

- Thảo, que fait-il ? Il a repris sa femme? demanda Dan d'un ton sec.
- Oui, ou plutôt non. Car la réalité c'est que sa femme est venue vivre avec lui. Comme ça. Et ils vivent dans un bonheur parfait. Et moi...
- Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?
- Mais tu le sais déjà, chéri ! Je viens vivre avec toi jusqu'à ce que...Eh bien, jusqu'à ce que tu retrouves ton amie Hương. Alors je disparaîtrai à jamais pour ne plus te gêner.

Sans discuter davantage, le lendemain, ils organisèrent une petite cérémonie de mariage après avoir déposé les dossiers nécessaires à la mairie du quartier. Et ils vécurent heureux depuis sans l'ombre d'une méfiance de part et d'autre. -

Onze ans s'étaient écoulés depuis leur mariage et ils avaient maintenant un garçon et une fille. Dan était de plus en plus amoureux de sa femme et celle-ci pensait toujours qu'elle avait eu raison de le vouloir pour époux. Comme il était tranquille! Comme il était attaché à leurs enfants! Comme il aimait Hiền d'un amour enthousiaste et profond! Quelquefois même, il avouait qu'il était bien reconnaissant à son épouse, car sans son audace, ils n'auraient jamais pu devenir mari et femme.

La réunification du Vietnam, suite logique de la débâcle américaine quelques mois auparavant, se fit à une vitesse vertigineuse. Le jour de la prise de Saigon par les révolutionnaires, Hiền éprouva un sentiment des plus complexes. Comme la plupart des gens, elle sauta de joie en entendant à la radio les communiqués sur l'avancée irrésistible de l'armée populaire. Jusqu'au moment où, comme quelqu'un qui a dormi en plein air et se réveille brutalement aveuglé par les rayons d'un soleil matinal, Hiền se demanda ce qui se passerait si l'amie d'enfance de Dan

l'attendait toujours. Hiền était d'autant plus angoissée que cette situation était fort probable, car dans les contes populaires du Vietnam, l'image de la femme qui se transforme en statue de pierre dans l'attente de son mari est omniprésente. Elle se rappela qu'elle avait admiré en compagnie de son mari, deux ans plus tôt, sur une montagne non loin de la ville de Langson, la silhouette élégante de la dame en pierre attendant son mari. Une idée l'effleura à ce moment: Hương, l'amie d'enfance de Dan l'attendait-elle toujours au-delà du dix-septième parallèle? S'était-elle transformée déjà en pierre ? Mais à voir le calme transparent de son époux, Hiền se mit à rire bruyamment de ses pensées idiotes. Et puis, maintenant, voilà qu'elles revenaient à l'assaut, au point qu'elle en était toute trempée de sueur.

Autour d'eux, les gens, dont la plupart étaient des anciens regroupés au Nord, les uns après les autres revenaient au Sud pour s'y installer définitivement ou pour rejoindre leurs familles. Dan essaya toujours d'éviter d'aborder le problème de son retour en présence de sa femme. Il dit simplement qu'il avait voulu faire un voyage au Sud pour revoir des parents et de vieilles connaissances, pour voir aussi comment les choses se passaient dans cette partie du pays. Mais il affirma que l'occasion était encore loin, étant donné qu'il avait beaucoup de travail à faire. Hiền ne l'écoutait que d'une oreille. Son instinct de femme lui disait que Dan, parce qu'il aimait beaucoup son épouse, ne voulait nullement la faire souffrir. Lui, il souffrait tout seul en pensant à son amie Hương. Que devenait-elle? Et son père le médecin? Est-ce qu'il leur serait utile s'il se rendait dans le Sud? Bientôt les nouvelles venant du Sud abondèrent avec des gens du Nord qui en revenaient ou avec des gens du Sud qui venaient visiter le Nord. Un jour, alors qu'ils étaient seuls à la maison, Hiền prit l'initiative de rompre le silence:

- Tu as reçu de leurs nouvelles ? Je veux dire des nouvelles de Hương et de son père.
- Oui, justement j'étais sur le point de te les donner. A vrai dire, je n'en ai pas reçu, j'ai entendu parler d'eux par des gens que j'ai rencontrés ces derniers jours.
- Dis-moi tout de suite ce qu'elle devient...
- Moi, je préfère te raconter le cas du père d'abord, car c'est la fatalité qui me peine beaucoup dans cette histoire. Et je crois que tu vas pleurer pour de bon. Après son retour à An Dương, le médecin vécut retiré auprès des siens pendant un an ou deux. Et puis la guerre idéologique comme la guerre des armes fit rage. Le régime pro-américain vit en M. Châu un témoignage de valeur pour la propagande anti-communiste. N'avait-il pas été un vrai résistant anti-français et ne fut-il pas délaissé par les communistes à cause de son appartenance sociale? N'étaient-ce pas les intellectuels, les riches, les commerçants, toutes les couches sociales autres que les paysans pauvres et les ouvriers qui étaient des proscrits aux yeux des communistes ? Aucun jour ne se passait sans qu'un haut responsable du régime sudiste ne vînt déranger M. Châu avec la proposition d'une médaille, d'une simili-légion d'honneur ou d'un ordre de la République. M. Châu refusait avec courtoisie ces honneurs mais accepta un jour de parler en public de ses malheurs sous le contrôle communiste pendant la résistance

anti-française. A l'heure du meeting, tous les responsables civils et militaires étaient là. Un millier de personnes étaient rassemblées sous le contrôle sévère d'hommes armés. En termes triomphants et pathétiques le chef de la province présenta M. Châu au public comme un grand résistant anti-français mais délaissé brutalement par les communistes. Et ce malheureux intellectuel allait maintenant raconter sa vie dans la jungle...

M. Châu commença par bredouiller quelques mots confus, disant qu'à cause de son âge avancé (en fait il n'avait que cinquante trois ans), il se rappelait difficilement ce qui s'était passé, qu'il pourrait dire des bêtises et qu'il demandait l'indulgence de tout le monde. « Première bêtise, dit-il, c'est qu'à mon avis, les communistes sont de braves types, grâce à qui on a bâti un Vietnam indépendant et vaincu les Français. La Révolution d'Août, quel événement glorieux ! Grâce à cela, tout le peuple s'était réveillé »....Deuxième bêtise...

Partout on l'applaudit à tout rompre. Des gens et des enfants surtout crièrent à tue-tête: Vive M. Châu! Vive la Révolution! Après quelques secondes d'hésitation le chef de la province intervint en arrachant le micro des mains de la personnalité du jour. Il remercia poliment le médecin qui avait eu la gentillesse de venir apprendre au peuple les méfaits du communisme. Malheureusement, sa santé n'était plus très bonne. Il ne pouvait donc plus continuer son discours car il était déjà trop fatigué...Le chef donna donc l'ordre de se disperser à la foule. Tout le monde vit bien l'échec des autorités sudistes mais on fit semblant d'exagérer la grandeur du meeting. Si les Saigonnais en avaient marre de cet intellectuel récalcitrant qu'ils le laissent donc tranquille pour toujours. Les communistes, en la personne de l'homme à l'imperméable noir se réjouirent beaucoup de son attitude qualifiée de hautement patriotique.

Un matin, comme Hương était en train de faire ses courses à An Dương, un individu l'aborda dans la rue et lui demanda de transmettre à son père un message. Hương comprit tout de suite que les révolutionnaires essayaient de contacter son père et elle-même. Le soir, après avoir lu et relu la lettre, M. Châu appela sa fille et lui donna des consignes simples et claires sur les tâches à remplir dans les semaines à venir. Il s'agissait d'abord de décider les autres membres de la famille d'aller vivre à Danang, car An Dương ne serait plus sûr à cause de la proximité de la zone de combat. Ensuite, il fallait vendre l'appartement d'An Dương et les quelques terres près du carrefour Đồng Vọng dont apparemment personne ne voulait. C'est ainsi que M. Châu et Hương durent rester à An Dương alors que les autres partirent pour Danang. Juste à ce moment, alors que le Têt battait son plein dans tout le pays, on déclencha les offensives généralisées contre toutes les villes du Sud Vietnam et on s'empara, après quelques heures de combat, de la petite ville de An Dương. On était en 1968, année du singe. Le lendemain matin, on vit un drapeau du FNL flotter au vent sur le toit de la mairie. Et en y entrant, surprise ! Le chef de l'administration révolutionnaire était là pour accueillir les visiteurs et ce n'était autre que le médecin Châu, l'intellectuel qui avait été bien délaissé par les communistes et que maintes fois les Saigonnais avaient voulu croire victime de la révolution. Et sa fille, la petite Hương devenue maintenant une fille au teint basané, avait été promue commandant-adjoint des forces armées de la province.

On voyait s'affairer autour de ces deux personnes, le père et la fille, de nombreux cadres et soldats de la révolution. Le peuple se demandait pourquoi ces deux personnes, apparemment si douces et délicates, pouvaient devenir tout à coup des communistes aussi redoutables. Mais leur présence à la mairie et dans les rues de la ville rassura plus d'une âme peureuse. Sûrement avec ces personnes, il n'y aurait pas de massacre ni de vengeance, car, elles mêmes, avaient dans la famille, des éléments "fantoches » comme un commandant de l'armée saigonnaise, un directeur des postes et télécommunications de la province et une secrétaire de la section du Parti démocrate au pouvoir, tous frères et soeurs de Hương, enfants de M. Châu. Mais trois jours après la victoire des maquisards, les Américains et les forces de Saigon contre- attaquèrent avec une violence inouïe. An Dương fut noyé sous un déluge de fer et de feu. Les gens du FNL, M. Châu et Hương, durent regagner le maquis laissant derrière eux une œuvre inachevée et une ville complètement détruite.

Sept ans après, en 1975, ils revinrent et cette fois définitivement, les Américains ainsi que les sudistes ayant pris la fuite complètement découragés. Mais le problème perpétuel du pouvoir s'imposa. Qui était le maître véritable de cette terre nouvellement récupérée? L'enthousiasme du libérateur fit rapidement place à des calculs mesquins méprisant le sentiment du peuple ardemment désireux d'une vraie réconciliation nationale radicale, sincère et efficace. A leur retour à An Dương, M. Châu et sa fille vécurent dans la gloire et l'admiration du peuple. Ils disposèrent d'un pouvoir assez réel de décision et de mise en œuvre des politiques qu'ils jugeaient adéquates. Ce n'est que quand ils se retrouvaient seuls, qu'ils évoquaient avec mélancolie la situation de leur propre famille. Mme Châu et tous les autres membres de la famille, à l'exception d'une nièce de Hương, âgée de 18 ans, avaient quitté le pays le jour de la victoire à bord d'un bateau de pêche confisqué par le commandant déserteur. Personne ne savait s'ils avaient réussi à débarquer quelque part en Asie du Sud-Est ou aux Etats-Unis. Le père et la fille attendaient à tout moment un message venant d'outre-mer. Bientôt les nouvelles des *boat-people* inondèrent leur pays natal et M. Châu apprit que son fils aîné avait repris son grade militaire dans l'armée américaine et que ses autres filles avaient trouvé des emplois intéressants dans le commerce. L'homme à l'imperméable noir, M. Khôi, connaissait bien leur souci, et, pour les distraire, il proposa au père et à la fille un voyage en Allemagne de l'Est pour quelques semaines. Le père l'accepta avec plaisir, mais la fille refusa, à cause de la nièce dont elle remplaçait désormais la mère. On adorait, bien sûr, cette fille naïve et courageuse, elle était le troisième membre de la famille à prendre la révolution comme cause sacrée ou fatale. Cette nièce était en train de se préparer au concours d'entrée à l'Université. Cependant, les événements se déroulèrent très vite. A son retour de Berlin-Est, M. Châu vit son siège occupé par un cadre inconnu qui ne se donna même pas la peine de s'expliquer. Il regarda l'ancien chef de province d'un oeil indifférent et bavarda tranquillement avec ses collaborateurs comme si de rien n'était.

Fort de son expérience révolutionnaire, M. Châu se retira à l'anglaise et attendit patiemment dans sa demeure. Sa fille ne sut rien non plus de cette situation insolite. Mais ils étaient trop habitués à ce genre de catastrophe pour pouvoir s'étonner. Hương, quelques jours après, fut

invitée à participer à un stage de politique de deux mois destiné aux cadres moyens et supérieurs de la province. Elle dut être fière de ce choix. D'ailleurs, par ce stage, elle commençait à connaître des choses vraiment intéressantes et inédites. Par exemple, le Vietnam aux onzième et douzième siècles fut le seul pays du monde qui pût résister aux hordes mongoles, tandis que la France, même avec l'armée invincible de Napoléon, et la Russie avec Koutouzov avaient dû se rendre impitoyablement à l'ennemi. Sartre et Camus, eux, malgré leur sympathie pour le Vietnam n'étaient que des hippies au même titre que Verlaine et Villon...qui s'entretuaient dans un bistrot. Encore une fois, Hương ne dut s'étonner de rien. Elle se sentit anéantie tout d'un coup et de façon inexorable. A l'issue du stage elle quitta l'armée pour prendre une autre fonction beaucoup plus pacifique : membre du comité directeur de l'Union des femmes de la ville An Dương. Elle changea son uniforme contre une tenue estudiantine et elle se vit rajeunie de trois ans. Comme elle était contente de cette nouvelle fonction! Seul son père vivait dans une secrète dépression. Deux fois délaissé, deux fois trahi de façon si terrible! Et par les mêmes individus, par les mêmes compagnons d'armes en qui il avait mis toute sa confiance ! Il s'éteignit un jour où il faisait beau. Les responsables de la province prononcèrent des condoléances affligeantes à fendre le cœur, couvrant de termes élogieux l'homme esseulé. La fille ne pleura pas. Elle était presque muette dans sa douleur profonde. Pour elle le malheur atteignit son comble quand sa nièce fut refusée par l'Université en dépit du fait qu'elle avait obtenu une note très élevée. Hương se rendit un jour au bureau du service d'éducation de la province. Là, tout le monde la connaissait et la respectait car elle était en quelque sorte l'héroïne des jours difficiles. Seul le nouveau chef venu on ne sait d'où la regarda d'un air hautain et lui demanda ce qu'elle voulait. Hương fit un bref exposé du motif de sa visite et demanda au responsable de l'éducation d'intervenir auprès de l'Université en faveur de sa nièce. Le chef jeta un coup d'oeil méprisant sur le dossier qu'on lui montra et s'exclama:

- « Votre nièce? Mais c'est la fille d'un ancien du régime saigonnais. Notre principe est irréversible. Pour ces gens, il n'y a absolument pas accès aux études supérieures. Que voulez-vous? Aimez-vous défendre avec principe la révolution ou vous laisser aller aux sentiments petits-bourgeois pour être un jour massacrée par ces jeunes contre- révolutionnaires que vous voulez chérir ? Vous n'êtes pas partisan de la révolution, vous ? Inutile d'insister, veillez d'abord à votre qualité de cadre... Sinon...Mais, je crois que je peux compter sur vous ? Bien ! Au revoir ! »

Une semaine après le discours de principe du chef de l'éducation provinciale, la nièce de Hương disparut. Elle n'avait rien laissé à sa tante ni à ses amis. Ce ne fut que deux mois après que Hương fut informée par la police que sa nièce avait été prise en flagrant délit de tentative de *boat-people*. Elle fut mise alors dans un camp de rééducation très loin vers le Sud, près de la Pointe suprême du pays.

Le récit que Dan fit à son épouse s'arrête là. *No comment*. La conclusion était claire : Hương, son amie d'enfance était en détresse. Elle vit qu'on ne pouvait plus véritablement ignorer le

drame. Le père mort d'un chagrin sans nom, la nièce perdue par le désespoir, et elle-même, que de souffrances elle avait connues! Tout cela sans tenir compte du souvenir de Dan, si celui- ci restait encore dans sa mémoire.

Ce sont ces événements qui décidèrent Hiền à convaincre Dan de la nécessité d'un voyage au Sud. Elle redit avec calme les termes du contrat tacite convenu entre eux bien des années auparavant, selon lequel Dan «sera rendu» à Hương si celle-ci survit à la guerre et qu'elle reste toujours célibataire. Elle redit ces termes avec une telle fermeté que Dan fut convaincu de la sincérité de son épouse. Le chef du bureau où Dan travaillait, lui-aussi, soutint de tout son cœur une telle issue. Il autorisa Dan à prendre un long séjour dans les provinces du Sud, officiellement sous la forme d'une mission de recherche. Et cela jusqu'à ce qu'il prît une solution : ou bien rester définitivement dans le Sud avec Hương, ou bien retourner au Nord avec Hiền et ses enfants. La veille de son départ, Hiền pleura un peu. Elle dit enfin avec une tristesse mal dissimulée :

« Dans le cas où tu resterais pour toujours dans le Sud, je te rendrais nos enfants et j'entrerais dans un couvent. C'est ma volonté irréversible. Pars dans la paix de l'âme, mon chéri! ».

A peine arrivé à An Dương dans l'après-midi, Dan s'enquit du chemin du cimetière pour faire une visite au tombeau de M. Châu. Le cimetière était plat et nu. Pas une plante, ni une fleur. Il lui fut facile de repérer la dernière demeure de M. Châu parmi des tombeaux en rangs serrés. Il alluma des baguettes d'encens et les planta à côté d'une stèle toute neuve où il lut le nom de l'ancien ami de son père. Il éprouva une affliction grandissante à mesure que le soir tombait. Une femme apparut à ce moment-là derrière lui. Il se retourna et sentit un malaise indéfinissable. Un visage vaguement familier le regardait, mais ce n'était pas elle, pensa-t-il dans son for intérieur. La femme restait là, immobile, comme si elle attendait que Dan s'en allât pour s'approcher du tombeau. Dan prit une décision rapide et se dirigea résolument vers l'inconnue :

- Vous venez pour ce tombeau ? lui demanda-t-il en montrant la stèle neuve.
- Oui
- Je suis une connaissance de M. Châu. Êtes-vous par hasard sa fille?
- Oui.

Dan se sentit pris par un désarroi si étrange qu'il en perdit pour un bon moment la parole.

Il regarda droit dans les yeux cette femme pour espérer retrouver les traits charmants d'autrefois. Mais devant lui c'était bien une autre femme que celle de ses souvenirs.

Celle-ci était une personne d'âge mûr, sans charme, d'un teint très sombre et d'un corps rigide comme taillé dans du bois. Dan eut bien envie de procéder à une vérification d'identité.

- Vous vous appelez bien Hương?
- Pendant la guerre, j'ai eu un autre nom: Mỹ Liên. Mais on m'appelle toujours Hương et vous?

Dan vit tout son rêve partir en fumée. Quelles retrouvailles insipides et saugrenues !

Il essaya de déployer un dernier effort :

- Vous ne me reconnaissez pas? Je reviens du Nord.
- Ah, oui, répondit-elle d'une voix imperceptible

- J'étais votre ami d'enfance, pendant la guerre anti-française.
- Ah, oui ...fit-elle d'une même voix imperceptible.
- Je m'appelle Dan. Je suis le fils de M. Phong.
- Ah, oui...

Un silence des plus écrasants dura presque un siècle. Puis Dan se fâcha pour de bon.

- Vous ne me reconnaissez toujours pas?
- Excusez-moi, mon frère, dit-elle d'un ton pathétique. Mais à cause de mes nombreuses maladies et de mes blessures pendant la guerre, ma mémoire est beaucoup affaiblie et je m'en inquiète que trop. On dit souvent que je suis une étourdie...Vous venez du Nord ?
- Oui. Est-ce que vous avez des connaissances là-bas en ce moment ?
- Non, je ne crois pas. Comme je n'ai jamais quitté cette région, je connais très peu de gens... Je suis heureuse que vous soyez mon ami d'enfance. C'était à quelle époque? On jouait ensemble au carrefour Đồng Vọng, pas vrai ?

Dan répondit sans enthousiasme:

- Non, quand on était dans la jungle avec ...nos papas.

Un autre silence régna pendant une dizaine de minute.

- Venez me voir si vous êtes libre. J'habite à deux pas du bureau de poste, dans un immeuble à deux étages, le seul qu'on ait dans cette ville. Vous me demandez et on vous montrera mon appartement.
- Si je vous accompagnais maintenant jusqu'à chez vous? Je vous attends là pendant que vous allumez les baguettes d'encens.

La femme ne dit rien mais Dan pensa qu'elle était d'accord. Quand la femme eut fini sa révérence au tombeau, Dan l'accompagna vers son immeuble. Ils n'avaient échangé chemin faisant que des propos banals. A la porte d'entrée de l'immeuble, une femme était là qui attendait Hương.

- Voici ma cousine qui vit avec moi depuis que mon père est mort. Elle s'appelle Nhung.

Dan dit au revoir aux deux femmes et retourna à la maison d'accueil de la ville.

Le lendemain, vers midi, quand Dan, après une nuit sans sommeil, retourna à l'immeuble à deux étages, il n'y trouva que la cousine que Hương lui avait présentée la veille. Celle-ci le mit au courant de ce qui s'était passé la nuit auparavant. Après que Dan fut parti, un homme était venu

dire à Hương de se rendre immédiatement au bureau du Parti de la province, quelqu'un d'en haut voulait lui parler au téléphone. Hương avait été frappée par une grande inquiétude. Qu'est-ce qu'on lui voulait encore ? Elle n'avait plus rien à craindre ni à espérer. C'est pourquoi elle était entrée dans le siège du parti d'un air calme mêlé d'un peu de défi. Mais la voix à l'autre bout du fil l'avait rassurée. L'homme à l'imperméable noir lui avait parlé de Hôchiminh-ville. Il s'était désolé d'apprendre ce qui était arrivé à M. Châu, à Hương et surtout à sa nièce. Il l'avait fait libérer deux jours avant et l'avait amenée à Hôchiminh-ville. Hương devait y venir dans les plus brefs délais pour retrouver sa nièce. Pour réparer les torts que l'on avait infligés injustement à celle-ci, l'homme à l'imperméable noir était intervenu auprès des autorités de l'éducation pour qu'elle pût faire ses études supérieures n'importe où, n'importe quand. C'est pourquoi Hương avait préparé en toute hâte ses bagages et avait pris le premier car du jour pour Hôchiminh-ville. Pour conclure, la cousine de Hương promettait à Dan de le mettre au courant de ce qui se passerait, car, dit-elle, Hương avait éprouvé bien de la peine en quittant son ami d'enfance seulement après une heure d'entrevue. « Son ami d'enfance ? » se dit-il, « ça, j'en doute fort ! »

Une semaine s'écoula, puis deux, puis trois...Enfin des mois passèrent sans que Dan reçût la moindre nouvelle de son amie Hương. Tous les jours il se consacrait à son travail qui était assez intéressant. Ici il était sollicité par plusieurs personnes et organismes. Les responsables de la province souhaitaient retenir à leur service cet expert compétent et intègre. On disait qu'il était l'image de son père il y a trente ans. La nuit, il pensait à la disparition mystérieuse de Hương. Pourquoi? Comment? Il était presque impossible d'entrer en contact avec l'homme à l'imperméable noir. Un jour, il se rendit à la poste pour lui envoyer un télégramme. L'employée y lit le nom et l'adresse du destinataire avec stupeur:

- Vous envoyez le télégramme à ce monsieur ?
- Oui, pourquoi ?
- Vous ne pouvez pas le faire. On ne lui fera pas parvenir ce message. C'est comme ça le principe.
- De quel principe parlez-vous ? Je n'ai pas le droit d'envoyer un télégramme à un ami, une connaissance ? Je ne suis pas un citoyen, moi?
- Vous ne pouvez pas contacter cette catégorie de personnes, voilà. Vous êtes libre de vous adresser au directeur si ce que je dis n'est pas assez clair.

Dan eut l'impression d'avoir touché à un mur de glace. Dans ce cas, il n'était plus la peine de s'adresser au directeur de la poste. L'ordre était parfait. Rien ne pourrait le rompre. Que dire des sentiments qui sentent la petite bourgeoisie à deux kilomètres à la ronde !

Dan était dans une impasse. Il ne pouvait ni avancer ni reculer. Rester là pour attendre Hương c'était rassembler toutes les chances de l'oublier pour de bon. Retourner auprès des siens qui lui manquaient terriblement lui semblait préférable. Bientôt un an s'écoula et un jour, Nhung la cousine de Hương l'appela de loin quand elle le vit passer près de chez elle.

- Venez, Monsieur ! Il y a une lettre pour vous ! Hương vous écrit ! Elle est maintenant aux Etats-Unis! C'est étrange, non ! Comme si la reine du Danemark venait se réfugier ici, à An Dương!

Cependant, Dan n'eut pas le cœur de goûter à cette plaisanterie assez spirituelle. Avec des mains légèrement tremblantes, il ouvrit la lettre et la lut d'un seul trait sous l'ombre d'un arbre dans la cour.

« Californie, le……
Cher ami Dan,

Le hasard a voulu qu'une femme qui a la révolution dans les veines comme moi vienne terminer ses derniers jours de sa vie dans ce repaire du capitalisme. Ici je suis une refugiée et les gens ignorent tout de mon passé. Même les membres de ma famille croient que j'ai quitté le pays de mon plein gré. Avec la propagande des gens d'ici, presque tous les Vietnamiens veulent s'en aller. Et non seulement les êtres humains, mais aussi les arbres, les plantes, les poteaux électriques voudraient bien quitter le pays.

Quoi? Le régime communiste a rendu la vie invivable. Tu vois bien que je plaisante et je dois t'expliquer pourquoi la chose m'est arrivée de cette façon si comique.

Après avoir retrouvé ma nièce à Hôchiminh-ville j'ai voulu rentrer tout de suite, mais l'homme à l'imperméable noir nous a invitées à Vungtau pour une semaine de détente.

Nous étions logées dans un des hôtels réservés aux membres du Comité central, un hôtel de luxe avec un service triste mais parfait. Ma nièce ne voulait pas faire ses études supérieures à Hôchiminh-ville. Elle avait peur toujours de cette ville si bruyante. Elle préférait une université de centre où elle serait dans le calme. Un soir, elle me révéla un secret: elle avait enterré tous les objets précieux qu'elle avait emmenés avec elle lors de sa première fuite dans un endroit non loin de la plage où elle avait été prise par les miliciens. Elle voulait y aller pour récupérer ses biens. J'ai tremblé de peur, car il s'agissait là d'une aventure dangereuse. Mais la grande valeur des objets a fini par nous jeter dans la gueule du loup. Je devais suivre ma nièce jusqu'au bout, de peur que, restée seule, elle commît d'autres bêtises plus graves. Nous sommes arrivées un soir à ce village de la côte d'où nous pouvions atteindre notre objectif en quelques minutes de marche. On était en été, nous avons joué le rôle de citadins qui passent leur week-end à la mer.

Pendant un instant, nous avons pensé faire une déclaration officielle de notre souhait aux autorités locales et demander leur aide. Mais à bien y réfléchir, comment pouvait-on avoir confiance en nous dans cette période difficile? Nous avons loué une maison isolée et avons réussi à déterrer nos biens vers une heure du matin. Que tu ne te moques pas de notre manœuvre si ridicule et en fait nous étions bien comme des voleurs. Grâce à mes expériences de combattant du Front, cette manœuvre ne fut qu'un jeu d'enfant. Après notre travail nocturne, nous avons essayé de dormir, mais à peine avions- nous fermé l'œil que des murmures entendus de tous côtés

nous firent comprendre que nous étions encerclées. Par qui ? Sûrement par des miliciens du village ou la police. Cependant, des minutes passèrent sans que nous entendîmes un cri, un ordre ou une sommation à part ces chuchotements confus. Or, nous nous attendions à une opération bruyante et combien honteuse ! Bientôt, nous avons respiré une odeur des plus désagréables et nous avons perdu connaissance. A notre réveil, nous avons constaté que nous étions dans un bateau avec une vingtaine de personnes à bord : des vieillards, des hommes, des femmes et des enfants. On nous sourit. On nous donna à manger et à boire. On nous expliqua enfin que comme nous étions des gens de ville nous devions savoir parler l'anglais. C'étaient des boat-people et ils avaient besoin de gens parlant anglais, voilà tout. On nous demandait de rendre un service malgré nous pour le trajet vers l'étranger. Après, si nous voulions regagner le pays, on nous aiderait à déclarer la vérité aux fonctionnaires du HCR. Donc, pour le moment, nous étions des boat-people malgré nous! Quelle ironie ! Si l'homme à l'imperméable noir apprenait que nous étions parties pour chercher la liberté, quelle honte ! Après une dizaine de jours sur une mer assez calme, heureusement, nous avons été recueillis par des pêcheurs d'un pays asiatique et jetés pêle-mêle dans un camp de réfugiés dressé au bord de la mer. Pendant plusieurs mois, les fonctionnaires du HCR ont travaillé d'arrache-pied pour nous sélectionner. Il y en avait qui partaient pour les Etats-Unis, d'autres pour l'Europe ou pour l'Australie...Quand notre tour arriva, nous avons déclaré notre cas particulier au grand étonnement des enquêteurs. On fit venir un diplomate vietnamien qui, après une réflexion assez longue, nous donna un conseil cordial.

- J'avoue que votre cas et celui de votre nièce, m'a-t-il dit, sont très particuliers. Jusqu'à maintenant je n'en ai pas connu de pareils. Vous savez aussi que la bureaucratie de chez nous est désespérante. Pour pouvoir rentrer avec tous les papiers en règle, vous devrez attendre des années ! Mieux vaut partir d'abord pour un certain pays d'accueil, ensuite on verra. Bonne chance !

C'est ainsi que nous nous sommes installées ici, ma nièce et moi, aux Etats-Unis après avoir reçu l'attestation d'hébergement de mon frère aîné. J'ai bien l'intention d'entrer dans un couvent catholique. Hier, j'ai rencontré par hasard dans une grande surface des religieuses de ma connaissance. Elles m'ont assuré que je serais la bienvenue dans leur couvent qui est tout près d'ici. Le couvent! Et cela pour deux raisons. D'abord, si je reviens au pays, qu'est-ce que je ferai ? Tu sais bien que personne n'a besoin de moi. La guerre est bien finie, non ? Les ennemis ont disparu. Dans ce cas, que feraient des gens comme mon père et moi-même ? Ensuite, tu m'excuseras bien maintenant que nous sommes assez loin l'un de l'autre. Lors de notre rencontre au cimetière, j'avais un air stupide qui t'a donné de la peine, je crois. J'ai fait semblant de ne pas te reconnaître. Sache que c'était complètement faux ! Depuis notre séparation d'il y a juste vingt-trois ans, pas un jour ne passe sans que je pense à toi. Nous étions destinés l'un à l'autre par le souhait tacite de nos papas malheureux. Jamais je n'oublierai ce morceau de vie ensemble dans la jungle. Pendant la guerre, j'ai essayé d'avoir de tes nouvelles. Quand j'étais au maquis pour la seconde fois en période américaine, j'ai appris que tu t'étais marié et que ta femme était un trésor. J'ai souffert beaucoup. A qui la faute ? Je ne t'en voulais pas du tout, je dis cela en toute sincérité. La guerre

avait trop duré, voilà. De telle sorte que moi non plus je ne pouvais t'être fidèle pour toujours et je me donnais à cet homme, une nuit où lui et moi étions dans un abri souterrain, encerclés par une troupe aéroportée américaine. Rassure-toi, mon chéri, cet homme est mort. Sur le champ de bataille. Il avait été mon commissaire politique. Un homme bien et honnête. C'était un excellent ami. Mais j'étais loin d'être amoureuse de lui. Je n'ai que toi comme ami, amant, fiancé, époux si tu veux. Je savais aussi le contrat amoureux entre ta femme et toi. Je crois fermement qu'elle a toujours prête à te rendre à moi si je survivais à la guerre. C'est elle qui t'a dit de retourner me chercher à An Dương. Et ce qui me serre le cœur, c'est qu'elle veut entrer dans un couvent une fois que je te « récupèrerai ». Tu vois bien pourquoi je dois entrer dans un couvent maintenant. Nous deux, ta femme et moi, devons prendre chacune un chemin qui diverge de beaucoup de l'autre. Nous t'aimons trop pour pouvoir vivre avec quelqu'un d'autre ou refaire notre vie de A à Z, ou rester là à nous gêner bêtement dans la vie.

Eh bien, je prie le ciel de te faire parvenir cette lettre le plus tôt possible. C'est ma première lettre dans notre vie amoureuse et c'est aussi la dernière. Car désormais, je me retire du monde. Et toi, sois sage de retourner vers les tiens qui t'attendent dans l'angoisse et dans le désespoir. Tu dois les aimer mille fois plus qu'avant. Adieu!

Hương, ton amie d'enfance.»

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

Les petits bourgeois

Trương Quang Đệ

Linh a le bonheur d'être né dans une famille parfaitement immaculée selon la conviction de l'époque. Une famille où l'on est révolutionnaire de père en fils. Une famille bien unie d'ailleurs. Sa grand-mère, aujourd'hui âgée de plus de quatre-vingts ans, était devenue veuve à l'âge de vingt-huit ans. Son mari, le grand-père de Linh, mort en prison en 1911, fut un lettré patriote. Toute sa fortune - maisons, rizières, champs de maïs et de patates douces, bêtes de trait - fut dissipée pour la grande cause. Et lui avec.

La très jeune veuve fit l'impossible pour sortir de la misère et élever sa marmaille, un garçon et quatre filles. Traversant épreuve sur épreuve, elle finit par triompher de tout. La maison ancestrale fut récupérée ainsi que les rizières et les champs. Le père de Linh, seul enfant mâle de sa grand-mère, passa de nombreuses années dans un collège catholique, et, grâce à l'enseignement sévère et laborieux de religieux amis de la famille, il décrocha un diplôme de l'école normale d'instituteurs et obtint ensuite un poste d'inspecteur de l'enseignement primaire du district. Les tantes de Linh furent toutes bien mariées à des hommes respectables: un secrétaire d'une firme commerciale, un notable villageois, un entrepreneur et un instituteur.

L'inspecteur, M. Quân, dont un sang implacable coulait dans les veines, adhéra rapidement à une société secrète anticoloniale. Cela lui valut, par la suite, des années de détention et sa libération n'intervint qu'au moment de l'insurrection populaire de 1945. Il devint alors un révolutionnaire incorruptible, ardent défenseur de la « grande cause », et dès lors, vivement admiré comme le flambeau spirituel de toute la région

A l'époque de notre récit, vers les années soixante, la famille de M. Quân, s'était installée au Nord, à Hanoï, après les Accords de Genève. La grand-mère vivait toujours dans le respect et l'affection de son fils illustre - haut responsable d'un ministère - et des autres membres de la famille. Mme Quân, mariée à l'âge de 14 ans à un jeune homme lancé dans la tempête révolutionnaire, menait une vie de femme résignée et dévouée inconditionnellement à sa belle famille.

Linh avait un seul frère, grand diplomate après avoir été commissaire politique pour un bataillon de l'armée populaire. Le frère naquit, comme Linh d'ailleurs, à l'époque où la famille était déjà sortie de la misère. Aussi connut-il une jeunesse heureuse dans un collège puis dans un lycée français. Elève appliqué et intelligent, il put bénéficier d'une bonne estime de la part des professeurs, dont la plupart étaient des Français, et cela malgré son appartenance à une famille ouvertement hostile au gouvernement colonial. Après le bac, il put poursuivre deux années universitaires de droit avant de s'engager dans l'insurrection. Plusieurs années de suite, il

partit en mission à l'étranger, en Europe de l'Est d'abord, puis en Europe de l'Ouest. Il fut un des rares Vietnamiens du Nord à avoir accès, en ce temps-là, aux livres et aux journaux occidentaux, considérés alors par le régime comme des produits subversifs. Il habitait dans la résidence collective du Ministère des Affaires étrangères, mais il passait souvent chez son père. Chaque fois qu'il y venait, il apportait un numéro du « Monde» ou un « Paris-Match » dont M. Quân faisait avec grand plaisir une lecture «critique», comme on disait officiellement dans le milieu. Il offrait également à son père et aux hôtes éventuels, des cigarettes étrangères qui sentaient bon et que chacun fumait avec délice.

Les amis de la famille étaient nombreux: hommes politiques, écrivains, diplomates, intellectuels. Deux personnes particulièrement proches du père de Linh étaient le poète Vũ Lượng et l'académicien Hồ Tâm, homme de sciences, membre correspondant d'une Académie moscovite. Ils étaient là tous les week-ends, à discuter avec M. Quân et son fils diplomate, de stratégies et tactiques concernant la révolution mondiale, de la grandeur du Vietnam et de ses succès éclatants dans tous les domaines. Ils parlaient aussi de philosophie et de littérature en évoquant des noms français(Descartes, Sartre, Alain...), allemands (Kant, Nietzsche, Goethe...), chinois (Lushin, Laotseu, Koumojo...) et naturellement les noms des Grecs anciens tels que Platon et Aristote.

Les *week-ends* philosophiques et littéraires coûtaient cher à Mme Quân, qui devait faire des efforts presque surhumains pour jongler avec le budget familial. Le salaire de M. Quân, déjà insuffisant pour la nourriture ordinaire et pour les autres dépenses indispensables du mois, ne permettait pas qu'on servît dignement les rêveurs. Pour que la famille pût vivre apparemment à l'aise, Mme Quân et Linh devaient se livrer pendant leur temps libre à des boulots d'appoint du genre collage d'emballages pharmaceutiques, reliure de carnets etc. La mère et le jeune garçon se couchaient tard, se levaient tôt et menaient leur vie de la manière la plus effacée possible, de peur de donner du souci aux leurs. Linh remplissant bien sa tâche d'étudiant et obtenait toujours l'estime de ses professeurs et de ses camarades. Il aidait sa mère dans sa tâche non moins difficile et délicate. Mais ce qui était dur pour lui, c'est qu'il était l'orgueil de la famille. Chaque fois qu'il y avait une nouvelle visite, M. Quân le faisait venir et le présentait au visiteur en termes élogieux et d'un ton sincèrement fier. Selon le père, *Linh* appartenait à la génération nouvelle, bénéficiant d'une éducation socialiste sans lien avec le passé colonial, féodal et bourgeois. Linh apprenait le russe, les sciences et essayait de maîtriser les techniques modernes...Enfin, quoi, l'avenir lui appartenait. C'est lui qui allait élever la bonne tradition familiale à un niveau supérieur. Le ton sincère du père l'émouvait jusqu'au fond du cœur. Pourtant, lui savait parfaitement où il se situait...Il savait qu'il devait travailler dur avec sa mère pour la famille et pour la société. Il savait qu'il ne pouvait pas participer aux causeries philosophiques et littéraires car il n'avait aucune connaissance en la matière. Au collège, au lycée puis à l'Université on ne lui avait rien enseigné, sauf des tautologies et des doctrines politiques qui ne se rapportaient ni à la culture, ni à l'esprit, ni à la création. Pour lui, en catimini, il avait la rage de savoir et de rattraper le temps perdu. Il était parfaitement conscient de son handicap. Il savait que l'orgueil est l'équivalent de la bêtise. Il savait aussi qu'il était formé comme on forge un outil de production et non comme un roseau

pensant. Il se débattait farouchement pour s'en libérer. Aussi, tous les jours se rendait-il à la Bibliothèque Nationale pour y rester souvent très tard le soir. Il dressa un plan de lecture après avoir consulté l'avis de professeurs éclairés. Il dut tout recommencer: littérature, arts, philosophie, Evangile, économie politique, histoire...Ce qu'il dut garder comme un secret absolu, ce fut son apprentissage du français et de l'anglais. Il s'agissait d'un auto-apprentissage, car il n'y avait aucun centre de langues dans le pays en dehors des sections de langues planifiées. Il trouvait un vrai plaisir à aider sa mère dans sa vie de perpétuelle ménagère. Elle et lui, sans beaucoup de conscience politique, maintenaient la vie matérielle familiale en équilibre en prenant toutes sortes d'initiatives qui auraient fait l'objet d'une indignation violente de la part de l'incorruptible et de son fils aîné s'ils en avaient été informés. Mais Dieu merci, ceux-ci restèrent toujours aveugles pour tout ce qui touchait à la réalité matérielle.

Le temps passa. Linh termina ses études supérieures et travailla comme chercheur dans un petit bureau de planification d'un ministère. Il se proposa d'approfondir des procédés d'automation et de cybernétique appliqués au domaine des activités sociales. On accepta ses idées sans se douter de rien, car en ce temps-là à Moscou, la formalisation des sciences, même des sciences sociales, était très en vogue. Ah, comme le formalisme russe avait la vie dure!

Il avait pour chef un homme sympathique, un cadre politique qui ignorait tout en sciences et en lettres et qui pourtant était un homme de cœur éclairé. Il se moquait de toutes les théories futiles et s'en tenait toujours au bon sens. Cette qualité était assez rare à l'époque. Linh devint bientôt son indispensable assistant intellectuel. Le chef l'encouragea beaucoup dans son perfectionnement linguistique et scientifique. Il obligea souvent Linh à s'entraîner et à se préparer à des tâches difficiles en sciences comme en langues: présenter des exposés scientifiques dans des colloques présumés internationaux, discuter avec des scientifiques sur des problèmes épineux tant du point de vue du savoir que du point de vue idéologique. C'est sous sa protection que Linh écrivit et fit publier deux ou trois articles sur ses recherches pour un journal français et c'est ainsi qu'on l'invita un jour à une conférence universitaire en France.

Quand Linh annonça son départ imminent pour Paris en vue d'assister à un colloque universitaire de sciences humaines, il découvrit tout de suite dans sa famille une stupéfaction et une atmosphère des plus étranges. La grand-mère n'était plus là pour pleurer de joie, mais sa mère le fit pour la brave aïeule disparue. Tandis que le père et le frère restèrent interdits pendant plusieurs minutes, comme si un séisme venait de ravager le pays entier sous leurs yeux impuissants.

En effet, ce que devait faire Linh échappait à leur bon sens et à leur égoïsme intellectuel. Linh avait beau être l'orgueil de la famille, il ne devait jamais aller plus loin, surtout jamais au-delà du domaine réservé. On l'applaudirait de tout cœur s'il devenait un académicien moscovite en mécanique ou en physique nucléaire, pourquoi pas ? On sauterait de joie s'il était nommé Président-Directeur-Général de la Centrale Hydraulique du Nord. On serait grandement ému s'il était chargé par le Gouvernement de créer trois ou quatre centrales nucléaires pour le pays... Mais parler français devant un public francophone de prestige, c'était fou, non ? Et parler de quelque chose qui touchait aux sciences sociales ! Quoi de plus absurde ? Il s'agissait bien sûr

d'une erreur ou d'une fraude. Car, à la connaissance du père et du frère, Linh appartenant à la génération nouvelle ne devait savoir parler aucune langue étrangère a part le russe, et qui plus est, il n'avait pas été formé un seul jour en sciences sociales.

Une semaine avant la date fixée pour le départ, l'air dans la famille devint complètement électrisé. Le père et le frère croyaient fermement à une fraude de la part de Linh, leur orgueil de tous les jours. Et cet orgueil allait se perdre dans une absurdité. Juste à ce moment, Linh fut convoqué d'urgence au bureau du chef pour une affaire le concernant.

Quand il entra dans ce bureau austère mais amical, il trouva son chef en conversation animée avec un visiteur élégamment vêtu et affichant un air impassible qui lui inspira méfiance et peur. Le chef se tourna vers Linh, lui indiqua sa place et lui dit d'un ton amusant :

-Voilà notre jeunot Linh qui a donné l'alarme aux siens en partant pour ce pays si lointain! Eh bien, mon frère, je vais te dire toute la vérité et j'espère que tu auras le courage de considérer les choses avec indulgence...Ton père et ton frère ne te croient pas capable de parler français ni de comprendre rien en sciences sociales. Ils ont communiqué leur inquiétude à mon ami ici présent, Monsieur Nam, Directeur du service des visas du Ministère des Affaires étrangères...Ils lui ont demandé de vérifier s'il y avait une erreur quelque part avant de te délivrer le visa de sortie. M. Nam m'a téléphoné pour me demander mon avis et je l'ai invité à venir te voir de ses propres yeux. Et bien, Nam, je te livre mon garçon et à toi de faire ce que tu veux pour connaître la vérité.

La tactique du diplomate fut un peu brutale. Il commença par regarder sévèrement Linh dans les yeux et parla très rapidement en anglais de choses et d'autres. Le garçon, bien que jamais habitué à un tel jeu, reprit vite son calme et causa assez à l'aise avec le directeur des visas. Celui-ci, toujours impassible, parla brusquement en français de choses qui touchaient d'abord à l'histoire et à la géographie de l'Europe, ensuite d'œuvres littéraires françaises. Il se montra très savant en la matière car lui-même avait obtenu avant la révolution plusieurs diplômes littéraires français et allemands. Il demanda si Linh avait lu Goethe. Linh répondit avec un enthousiasme non caché qu'il avait pour livre de chevet « Les souffrances du jeune Werther » qu'il lisait en français et en allemand et aussi en russe! Il dit en riant qu'il voudrait bien devenir un collectionneur des Werther dans toutes les langues du monde !

- Sauf en vietnamien ! dit en souriant pour la première fois l'homme impassible.

Il se leva, serra la main de Linh et de son chef puis d'un ton laconique :

- Venez prendre votre passeport demain, dans mon bureau. Au revoir.

A peine l'hôte fut-il reparti que le chef éclata de rire :

- Tu vois, mon garçon, comme les tiens sont de parfaits petits-bourgeois! Ils se montrent plus dogmatiques que ces soi-disant ouvriers et paysans au pouvoir. Car ils ont beau faire semblant de renoncer à ce qu'ils ont obtenu du passé, ils se considèrent comme des privilégiés. Ils tolèrent mal quiconque ose s'aventurer dans leur domaine réservé! Voilà.

Linh ne dit rien. Il remercia son chef et se retira. Il éprouvait comme un malaise profond qui lui fit perdre un moment tout son goût pour l'étude. Ou plutôt il ne lui restait en bouche qu'un goût amer. Mais tant pis!

Linh est maintenant à Moscou, dans une chambre de la maison d'hôtes de l'Ambassade vietnamienne. Pour aller à Paris, en ce temps-là on devait faire escale dans la capitale pendant 36 heures. Demain, il prendra un avion d'Air France dans l'après-midi pour Paris. Impossible de dormir, Linh sort dans le couloir, regarde par les vitres la ville immense et triste. Un incident survenu il y a quelques heures a été assez étrange, il n'en reviendra jamais ! En arrivant ici à la maison d'hôtes, après avoir quitté l'aéroport de Moscou, il a retrouvé M. le poète Vũ Lượng et l'académicien Hồ Tâm, de vieilles connaissances, des amis intimes de sa famille. Comme lui, ils font escale à Moscou en attendant un vol prochain pour Cuba.

Les deux personnalités lui témoignèrent une joie sincère en le voyant là, et ils se réjouirent de bénéficier de sa compagnie pour les heures à venir. Cependant lorsqu'il commit la bêtise de leur révéler la destination de son voyage aussi bien que le contenu de sa mission, leur attitude changea étrangement. Au dîner, ils n'étaient plus là. Le directeur de la maison d'hôtes, un garçon très sympathique, confia à Linh que c'était à cause de lui que ces messieurs avaient demandé à être transférés en toute hâte dans un autre hôtel géré aussi par l'Ambassade. Linh éprouva une sensation proche de l'hallucination. Qu'avait-il donc fait pour obliger ces honnêtes hommes à le fuir ainsi?

Ne vous en faites pas, dit le jeune directeur, ce n'est pas la première fois que je vois une chose pareille. Ici, ça se passe souvent comme ça. Ce type de personnages supporte mal les intrus dans leur domaine qu'ils croient chasse gardée pour eux seuls, à jamais. Chaque fois qu'ils voient quelqu'un s'en approcher, il leur prend une sorte de colère bleue. Vous devenez un concurrent, vous comprenez ?

- Oui, je vois, merci.

Dans l'avion pour Paris, Linh se sentit quand même un peu coupable. De quoi? Il n'en savait rien. Pourtant il avait l'impression d'avoir mal agi, peut-être avec tout le monde ou peut-être avec personne. Il s'endormit en pensant à Rastignac.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

« À bas les maudits pharaons ! »

Trương Quang Đệ

Cette année-là, un de mes amis, Xuân, avait juste seize ans. Je ne sais pas pourquoi, mais cet âge me fait toujours penser à Graziella, la petite Italienne de Lamartine. Peut- être à cause du vers « *Elle avait seize ans, c'était bien tôt pour mourir »* qui résonne en moi avec une infinie tristesse. Rassurez-vous, mon ami Xuân n'est pas mort. Il est même toujours là et en bonne santé.

Cette année-là, il se demandait parfois s'il était réellement vivant. Lycéen tranquille, timide mais très appliqué, il obtenait souvent de bonnes notes dans toutes les matières, particulièrement en histoire, discipline sacrée à l'époque. La guerre anti-française battait son plein partout dans le pays, et pourtant, dans ce coin tranquille, éloigné des lieux de conflits, professeurs et élèves travaillaient assez paisiblement comme blottis dans une oasis de sécurité et de bien-être. Puis survint un événement fatal... Mais n'anticipons pas, pour l'amour de Dieu!

Il se produisit deux incidents que Xuân ne devait jamais oublier.

Au début de l'année scolaire, entrant en classe de seconde pour la première fois, il se montra très inquiet et maladroit. Sous le regard moqueur de ses nouveaux camarades, il se tint coi dans un coin, ne sachant que faire. Ce fut le moment que la Providence choisit pour intervenir. Elle prit l'apparence d'une jeune fille, qui, d'une voix très douce, l'invita à venir s'asseoir à côté d'elle. Xuân fut tout de suite convaincu qu'il était amoureux de cet ange envoyé par le ciel. Elle s'appelait Nhung, nom vietnamien sonnant doux comme du velours.

Mais il y eut aussi les sentiments qu'il ressentit à l'égard des professeurs de son lycée. Pour la première fois de sa vie, il pouvait regarder de près et même côtoyer des gens hautement cultivés, très élégants et si raffinés qu'ils inspiraient non seulement de l'admiration mais aussi de l'appréhension. Ils avaient gardé l'habitude de parler francais entre eux, quelquefois même en présence des élèves et ils étaient vêtus d'une façon simple dont la sobriété ne manquait pourtant ni d'élégance ni même de goût.

Puis survint un événement fatal...

Ce jour-là, Xuân se leva tôt et sortit de sa couche pour aller se laver au puits dans le jardin. Son regard se porta machinalement sur une ligne téléphonique de campagne qui courait le long de l'étroite allée devant la maison. Cette ligne, on l'avait installée la veille, probablement entre minuit et deux ou trois heures du matin, pour annoncer aux gens que la réforme agraire allait commencer dans la région et que les responsables de ce programme étaient arrivés.

Xuân éprouva alors une sensation de malaise indéfinissable paralysant toute pensée. Il resta paralysé pendant plusieurs heures, se comportant comme un automate à l'égard de ce qui se passait autour de lui. Son cas n'était pourtant pas unique. Presque tous ses camarades et ses professeurs étaient à peu près dans le même état. La ligne téléphonique grise et noire d'aspect

austère jaunissait tous les feuillages qu'elle touchait et asphyxiait les arbres et même les bambous, comme habitée par un feu infernal. C'est à partir de ce moment que Nhung disparut sans laisser de trace. Son nom fut rapidement effacé de la mémoire des gens. Le censeur, qui avait un visage austère, toujours impassible, bête noire naturelle des élèves, fit semblant désormais d'ignorer jusqu'au nom de *Nhung* chaque fois qu'il venait en classe pour procéder à un appel. Personne ne semblait se soucier de l'absence ni même plus grave, de la disparition de la jeune fille. Les professeurs cultivés et élégants, quant à eux, cessèrent de parler français. Même en vietnamien, ils remplacèrent le verbe haut par la discrétion du chuchotement, et ils portèrent désormais des tenues modestes de paysans pauvres abandonnant même leurs souliers qu'ils remplacèrent par des sandales de « guerrilleros ».

Une semaine plus tard, un soir, Xuân et ses camarades de classe se rendirent dans un champ de maïs au bord d'une rivière. Là, un tribunal populaire, composé de **paysans pauvres et** de cadres politiques, devait juger un élément dangereux de la société, un propriétaire foncier, un contre-révolutionnaire. À l'étonnement de Xuân, cet élément dangereux fut le père de son ange Nhung qui, quelques jours auparavant, était encore le directeur du Service d'Education de la province.

Le prévenu était là, immobile. Son visage d'intellectuel était marqué d'une douleur profonde. Cet ennemi de la révolution n'inspirait pas la haine et pourtant il était maudit. Quatre heures durant, on l'accabla de questions, d'injures, de vociférations et d'ordres contradictoires du genre « Lève-toi !» en même temps que «Prosterne-toi!» ; «Lève la tête!» en même temps que «Baisse la tête!». Tout le peuple cria à tue-tête : «À bas le sale contre-révolutionnaire!». Il reçut également des coups, légers ou durs.

Enfin, on l'abattit sur place et on le fit tomber juste dans la fosse creusée la veille à son intention.

Xuân comprit alors pourquoi son amie Nhung avait disparu, et pourquoi tout le monde faisait semblant d'ignorer jusqu'à son existence. Il éprouva un frisson qui lui traversa le corps, mais il n'en put rien conclure. Crainte? Déception? Enthousiasme? Colère ? Honte ?

Le lendemain, le professeur d'histoire entra dans la classe, l'air ambigu, ni sombre, ni radieux. Toute sa personne était austère et sans âme. Sa voix seule tintait de façon un peu frêle, comme si elle avait été l'écho d'une musique lointaine.

On en était, à ce moment de notre programme, parvenu à l'histoire de l'Egypte antique avec la construction des pyramides. Le professeur expliqua en détail comment ces merveilles avaient été édifiées dans la sueur, le sang et les larmes de millions d'esclaves, ces prolétaires d'il y avait trois mille ans. Ils avaient été inhumainement exploités par les pharaons, par ceux qui étaient aux esclaves d'alors ce que sont aujourd'hui aux peuples les rois, les capitalistes, les bourgeois, les fascistes, les trotzkistes, les menchévistes, les propriétaires fonciers... tous ces exploiteurs de la misère et de la solitude humaines parmi lesquels Xuân crut voir un instant se confondre curieusement le visage accablé du père de Nhung attendant sa mort, et celui, accablant, de ses bourreaux anonymes.

La classe était complètement anéantie, suspendue aux lèvres du professeur ensorceleur. *Xuân* fit pourtant un effort pour se dégager de la paralysie. Il se leva brusquement et cria de toutes ses forces : « À bas les maudits pharaons!».

Combien coûte un coup de fil

Trương Quang Đệ

Je pense qu'il est nécessaire de parler de nouveau de mon ami Xuân, probablement reconnu par les lecteurs comme l'auteur du cri célèbre qu'il poussa franchement et spontanément il y a quarante six ans : « À bas les maudits pharaons !».

Après la disparition de Nhung, Xuân continua ses études jusqu'à la fin du lycée et en 195... il fut admis à l'Université. Xuân était un étudiant tranquille, sans histoires. Il consacrait tout son temps aux cours, à la bibliothèque et aux sorties dans les environs de la ville. Mais sa tête, quand elle avait un moment de libre, se laissait aller au souvenir de Nhung. Xuân essaya de mener une recherche sur les traces de son amie. Elle resta infructueuse, jusqu'à un certain matin où, pédalant lentement et sans but dans une rue animée de Hanoï, il crut apercevoir son amie Nhung dans un cyclo-pousse qui le croisa une fraction de seconde puis disparut parmi la foule de vélos, de cyclo-pousses et de voitures. Xuân, si brève eût été cette rencontre, eut l'impression très nette que la jeune fille avait fugitivement éprouvé le même sentiment que lui, à savoir une intense surprise faite de douleur, de regret, d'espoir et d'amour mêlés. Il consacra sans délai la journée entière puis plusieurs autres consécutives à la recherche d'un fantôme, ou plus précisément de la fée qui enchantait son cœur. Ses efforts hélas furent vains. Le destin ne voulut pas réparer ses torts à l'égard de ces jeunes gens.

Le temps passa, inexorable. Incroyable mais vrai ! Vingt ans, puis trente ans, puis quarante ans se succédèrent comme un rêve sans que Xuân trouvât la moindre trace de Nhung mais sans pourtant que s'effaçât le souvenir de cette dernière. Xuân avait l'impression de vivre une vie incomplète, malgré son bonheur apparent que partageaient sa femme et ses enfants, ces êtres doués d'amour et d'intelligence qui lui assuraient la vie la plus douce. Il conservait l'immense regret d'avoir manqué le train. Mais que faire ? Attendre ? Mais qui ? Godot, comme les héros de Beckett ? Godot qui n'arrive jamais mais qu'on espère sans cesse tout au long de la pièce.

Cependant Xuân et sa famille, depuis la réunification du pays en 1975, avaient plus d'une fois changé de domicile et même de ville. En quittant Hanoï définitivement et à regret, *Xuân* et les siens s'étaient tout d'abord installés à D., une ville dans le centre du pays. Des années après, « la marche vers le Sud » avait continué pour ne s'arrêter qu'à une autre ville située dans le delta du Mékong, de plus en plus loin des souvenirs de jeunesse, de Nhung et du train manqué. La nostalgie grandissant, Xuân se comporta discrètement comme un personnage des mille et une nuits. Il prit l'habitude, partout où il vivait, de venir une ou deux fois par semaine à la gare du chemin de fer ou à une station d'autocars, de rester une dizaine de minutes dans la salle

d'attente, de regarder un peu les gens qui arrivaient et de retourner chez lui, toujours bredouille.

Enfin, un jour, alors qu'il était sur le point de quitter la salle d'attente de la gare pour rentrer chez lui, une voix retentit derrière lui :

Mais c'est bien Xuân, je crois?

En se retournant, il capta le regard joyeux et amical d'un visage familier. Mais il ne put se rappeler le nom de son interlocuteur.

Oui. Mais excusez-moi, à qui ai-je l'honneur ? Je suis désolé, bien désolé de ne pas vous reconnaître.

L'homme se montra fort amusé de 1'embarras de Xuân.

Ce n'est pas bien grave, Monsieur. Il est rare qu'on reconnaisse un camarade de classe d'il y a plus de quarante ans, et ce camarade, par-dessus le marché, n'a jamais rien fait d'éclatant pour qu'on se souvienne de lui. Pas vrai?

Tout à coup le souvenir lui revenant comme un éclair, Xuân s'écria de toute son émotion:

- Mais c'est toi, le Petit Chose !
- Moi-même. Et j'entends rester Petit Chose toute ma vie !

Xuân se souvint alors de ce nom de guerre que les professeurs avaient attribué à cet ami à cause de sa petite taille et du fait qu'il manquait un peu de caractère.

Xuân proposa au Petit Chose de venir chez lui fêter dignement ces retrouvailles, mais son ami refusa. Il était pressé. Peut-être repasserait-il au bout d'une semaine ou deux mais il n'en était pas sûr pour le moment. Maintenant on l'attendait avec impatience dans une entreprise de la région. Car le Petit Chose n'était plus insignifiant. Il était maintenant directeur d'une grande compagnie de produits pétroliers et avait à signer des contrats de première importance.

Mais il accepta volontiers de prendre un café avec *Xuân* au buffet de la gare. A peine eurent-ils pris place autour d'une table basse que le Petit Chose attaqua sur le champ :

Toi, apparemment, tu as oublié tous les amis, même Nhung! Ah, ne dis rien, surtout ne dis pas non ! Je l'ai vue il y a juste deux jours et nous avons parlé de toi.

Xuân éprouva un choc, comme s'il avait été frappé par un éclair. Il trembla de tout son corps et essaya de cacher son trouble.

C'est ça, continua l'ami de Xuân, nous avons parlé bien sûr de choses et d'autres, mais, sans savoir pourquoi, nous sommes revenus à toi, et à toi encore...

Eh bien, dit sourdement Xuân, dis-moi ce que devient Nhung maintenant et ce que tu deviens, toi aussi.

Ecoute! je n'ai que très peu de choses à dire sur moi-même. Deux mots suffisent : j'ai survécu à la guerre et maintenant je suis responsable d'une société d'Etat concernée par le pétrole. Je ne suis pour ainsi dire ni intelligent, ni ignare. Juste assez consciencieux pour ne pas ruiner complètement l'Etat. Voilà. Ce qui m'importe maintenant pour notre rencontre inattendue, c'est de te passer le message de Nhung.

Le Petit Chose se mit à raconter alors en détail la vie mouvementée de leur amie de jeunesse.

Après sa disparition qui avait eu lieu juste au moment du procès de son père innocent, Nhung avait traversé une période très dure, d'autant plus dure qu'elle était presque considérée comme une « fille-à-papa ». Elle se cachait le jour dans un champ de maïs ou de cannes à sucre, la nuit dans un temple abandonné ou dans un cimetière sinistre dont le moindre bruit nocturne lui donnait la chair de poule. Petit à petit elle avait gagné le Nord.

Elle s'était engagée soit de façon anonyme, soit parfois sous un faux nom et un C.V fantaisiste, dans des équipes d'ouvrières envoyées au fond des mines de charbon. Elle avait travaillé comme une esclave, d'une part pour avoir de quoi envoyer quelques subsides à tous les autres membres de sa famille en détresse et presque voués à la famine, mais aussi pour changer volontairement son apparence d'appartenance sociale. Il fallait à tout prix en finir, en effet, avec une chevelure trop délicate, un visage trop régulier et un teint clair qui ne lui attiraient que des ennuis. Il fallait donc admettre la psychose collective du moment et s'en accommoder, s'abstenir de voir de l'injustice dans certains événements politiques absurdes, et, plutôt que de se considérer comme victime d'une violence idiote, accepter son malheur avec philosophie, et, en bonne bouddhiste, croire que le destin seul l'avait voulu ainsi.

Le hasard avait arrangé une rencontre entre Nhung et un officier de l'Armée populaire. Il était d'âge mur et juste pour la jeune fille une vieille connaissance, un « pays », pour ainsi dire. Ce « chevalier », sans autre forme de procès, l'avait prise sous sa protection après avoir été mis au courant de sa situation, avait consenti, à l'aider à ses risques et périls. Ils s'étaient donc mariés. L'officier avait fait l'impossible pour réunir la famille éparpillée de sa jeune épouse et leur avait assuré ensuite des moyens d'existence. Puis il avait regagné le front à peu près un mois après le mariage. Il avait écrit depuis à Nhung des lettres pleines d'affection et d'amitié. Jamais il n'avait évoqué le mot d'amour ne serait-ce que sous une forme vague ou par association d'idées. Il était modeste, honnête, trop honnête pour ne rien demander qui soit au-dessus de ses moyens. C'était presque un saint !

Nhung n'avait pas voulu, elle non plus, être en reste. Elle avait raconté à son chevalier sauveur, tout son passé. Tout...avec un certain sentiment à l'égard de Xuân qu'elle avait perdu à cause de la cruauté du sort.

Quoi? Qu'est-ce qu'elle te disait ? s'exclama Xuân malgré lui.

Elle disait qu'elle t'aimait depuis votre première rencontre. Voilà. Et qu'elle t'aime toujours.

Oui, approuva vaguement Xuân.

Nhung avait avoué à son futur mari son sentiment pour Xuân, un sentiment profond, presque un « serment sur le pont Mirabeau ». L'officier lui avait conseillé de prendre un congé d'une semaine, de se rendre à Hanoï, de chercher à voir Xuân et de lui demander son avis...Elle avait suivi ce conseil sans grande conviction. C'est ainsi qu'elle avait croisé Xuân dans la foule et avait ensuite perdu sa trace. À jamais!

Le Petit Chose parut soulagé, bien soulagé après son récit et se leva:

Je te laisse. Désolé mais je ne peux pas m'attarder. On se voit peut-être un de ces jours.

Il fouilla longuement dans son sac, en tira une carte de visite très à la mode, puisqu'elle était imprimée en anglais, et en couleurs.

Voilà...si tu veux me joindre, n'hésite pas.

Xuân, de son côté, arracha une page de son carnet et écrivit dessus son numéro de téléphone et son adresse.

N'oublie pas de me téléphoner quand tu repasses ici, d'accord ?

Promis!

Parfait. Est-ce que tu as là… par hasard...

Je vois. Tu veux son adresse ? Enfin c'est une chose qui ne m'amuse que trop !

Comment ? Qu'est-ce qui se passe ?

Vous n'êtes tous les deux ni jeunes ni moins jeunes maintenant, dit le Petit Chose dans un rire étouffé, mais vous vous comportez comme des enfants. Voilà, quand j'ai pris congé d'elle, Nhung m'a prié de te donner son adresse si par hasard je devais te rencontrer quelque part. Et puis, tout à coup elle est revenue sur sa décision et m'a dit : « Bof ! Ne lui dis rien. C'est peut-être mieux ! »

Dis donc, qu'est-ce que tu en penses ? Je ne peux pas la joindre ?

Si, parce que moi, le Petit Chose, je vais te donner son adresse. Voilà ! Je suis convaincu que toi, comme elle, vous serez assez sages pour ne pas vous torturer inutilement et ridiculement pour un souvenir de jeunesse. Oh, les "neiges d'antan!" qu'elles restent donc où elles étaient !

Tu crois qu'elle est heureuse maintenant ?

Très heureuse, et cela va de soi. Du moins à ce que j'ai vu de mes propres yeux il y a deux jours. Mais enfin...On ne sait jamais !

Je comprends.

Son ami parti, Xuân resta longtemps à regarder l'adresse de Nhung. Dans la gare, il y avait trois ou quatre cabines téléphoniques à cartes. En face de la gare, Xuân vit un bureau de poste assez désert à cette heure. Il fut bien tenté d'entrer dans une cabine, de combiner un numéro : juste le numéro de Nhung. Mais une force mystérieuse le retint. D'un air indécis, presque abattu, il quitta la gare et ne sachant que faire, il alla s'isoler dans un parc au lieu de rentrer chez lui comme d'habitude.

Désormais, à portée de sa main, Xuân voyait partout des appareils téléphoniques. Et de tous les types. De vieux « machins » à cadran tournant, des numériques, des portables...Quelles

tentations! Les cabines téléphoniques publiques étaient évidemment les plus attirantes. Elles ont certainement été créées pour les amoureux.

Il ne savait pas au juste pourquoi, mais il imaginait que s'il décrochait un appareil et combinait le numéro fatal, il répèterait inexorablement le péché originel. Il se transformerait donc, et elle aussi, en poussière, à l'instar de la sirène d'Andersen, et ils s'envoleraient dans les airs, pour l'éternité.

Car si un espace de quarante ans ne suffît pas pour affaiblir une passion née dans des circonstances particulières, surtout au cours d'une époque mouvementée et absurde, leur Amour, lui, était resté intact et devait être protégé contre toutes dérives car il avait été le seul élément conforme à la raison. Le garder tel que la vie l'avait conservé. Tout le reste était dément, sale et affreux.

Xuân abandonna donc définitivement l'idée de téléphoner, sauf, bien entendu, au cas où on l'appellerait. Il était sûr que Nhung pensait exactement comme lui, qu'elle attendait et attendrait tous les jours son coup de fil, mais qu'en fin de compte, elle pardonnerait et apprécierait même le sens infini, magique et merveilleux de ce silence qui enchantait leur Amour et désormais, sans chagrin, ni blessure, ni repentir, toute leur vie.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p.191-268

Trương Quang Đệ

Pendant un de mes longs séjours à Paris, j'ai habité une mansarde juste au-dessus du septième étage d'un ancien immeuble près de la gare Montparnasse. Ma fenêtre donnait sur la Tour, du haut de laquelle les touristes regardaient la ville à gauche et à droite avec leurs jumelles ou avec les longues-vues placées un peu partout autour de la terrasse.

Chaque jour, je devais monter et descendre, puis remonter et redescendre plusieurs fois un escalier en colimaçon contigu et tellement abrupt qu'on risquait de toucher les pieds de quelqu'un montant avant ou après. J'étais quand même assez satisfait de ma mansarde qui me donnait un calme parfait et surtout l'illusion romantique d'être un de ces étudiants de condition modeste qui vivaient au dix-neuvième siècle dans le mythique Quartier Latin de la capitale.

Une nuit, alors que j'étais plongé dans le plus profond sommeil, le téléphone sonna. Je me réveillai en sursaut et regardai l'heure : une heure du matin.

- C'est moi. Je te réveille ? Excuse-moi, frère.

Je reconnus tout de suite cette voix qui m'était chère depuis plus de vingt ans. C'était celle d'un être, plus virtuel que réel, attaché d'une façon mystérieuse à ma vie. Cet être, je l'avais vu pour la première fois à Hanoï à l'entrée de la Faculté. Il avait l'apparence émouvante d'une jeune fille au teint clair et aux yeux étonnés, tout à la fois frêle, aérienne, effacée et timide. Peu de temps après, elle m'avait surpris chez un glacier au bord du Lac et elle avait rougi de confusion ! Tacitement, depuis ce jour-là, nous étions devenus des amis. Puis j'avais quitté la capitale pour m'installer dans le Sud et quant à elle, après sa sortie de l'Université, elle s'était mariée et avait pris un travail dans les relations extérieures. Entre nous toujours rien. Absolument rien.

Cependant, chaque fois que j'étais retourné à Hanoï pour une mission quelconque, elle l'avait mystérieusement appris sans que je l'en eusse informée. « J'ai mon sixième sens », disait-elle avec une satisfaction presque enfantine. Nous nous donnions rendez-vous soit dans un café, soit sur une promenade au bord du Lac, échangeant des propos de rien du tout, mais nous quittant toujours à regret avec l'impression bizarre d'être l'un pour l'autre une véritable arme chimique binaire. Cette métaphore mérite un doigt d'explication. Chacun de nous, certes, restait inoffensif, innocent et neutre tant que nous étions séparés l'un de l'autre, mais si nous avions été réunis, tout aurait pris un tour complètement différent et je me demande vraiment ce que nous serions devenus. Je ne trahirai pas ici le nom de cet être qui me hante. Ce serait inutile et je dois avouer que je ne la voyais moi-même que sous la forme d'une étoile bleue se mettant à briller

intensément chaque fois que je pensais à elle. Je l'appellerai « Starlet », dénomination qui ne me plaît pas beaucoup puisque nous sommes, elle et moi, des francophones convaincus, mais il faut rendre cette justice à l'appellation : elle sonne mieux que la traduction française en «Petite Étoile» qui sonnerait un peu comme du mohican.

C'était donc « Starlet » qui était à l'autre bout du fil, plus exactement à Versailles. Sur son chemin vers l'Afrique, elle faisait escale en France où elle venait de participer à une réception offerte par le maire de cette ville impériale en l'honneur de la délégation à laquelle elle appartenait.

Il y eut même un bal à la fin de la réception, en sorte qu'elle avait regagné très tard sa chambre d'hôtel d'où elle me téléphonait. Il ne me vint nullement à l'idée de lui demander comment elle pouvait connaître mon numéro de téléphone et le fait même que j'étais alors à Paris, notre correspondance ayant été interrompue depuis des années. Mais j'avais confiance en son fameux sixième sens. « Demain, dit-elle, vers neuf heures, j'aurai un moment de libre avant mon vol pour Abidjan, en Côte-d'Ivoire, et, à ce moment-là, il faut que tu sois à la porte du « Petit Trianon car j'ai quelque chose de grande importance à te dire ». Et elle ajouta avec force : « Il faut absolument qu'on se voie sinon ce sera raté pour toute la vie ». Quoi de raté ? J'insistais. Elle ne me dit plus rien d'autre car c'était à moi de chercher à comprendre « entre les lignes » (c'était bien la son style et la raison pour laquelle elle me fascinait toujours).

Je me recouchai dans le bonheur et dans une inquiétude bienfaisante et douce. A mon sens, dans cette ville d'amour qu'est Paris, j'appartenais grâce à elle, à ces personnages romanesques venus d'Orient dans les contes philosophiques de Voltaire ou de Montesquieu, et je devais vivre cela comme un cadeau de la Providence, me soumettre à sa volonté, lui obéir. Qu'aurait- elle donc à me dire le lendemain à Versailles ? Je rêvais, évidemment, d'une déclaration d'amour refoulé par vingt années d'ambiguïté et d'opacité. Il ne pouvait pas en être autrement entre elle et moi. Je pensais que c'était bien le moment de nous dire cette vérité. Mais tout à coup une autre idée malencontreuse vint tout empoisonner: Et si elle voulait me dire adieu pour toujours ? Cette vérité potentielle me bouleversa. Entre l'ambiguïté et la cruauté, on préfère souvent rester dans le doute. Je ne pus plus fermer l'œil jusqu'à l'aube.

Un peu avant huit heures, je courus à la gare Montparnasse et montai rapidement dans un train de banlieue. La gare était noire de monde. On s'entassa sur les banquettes pour attendre. Grève de tous les moyens de transports publics : SNCF, RER, métro, bus, et taxis par-dessus le marché ! J'étais dans le plus grand désespoir. J'allais perdre pour toujours celle que j'aimais de façon souterraine depuis vingt ans. Celle qui avait un sixième sens dans son amour.

Tous les grévistes du monde savent-ils qu'ils risquent de mettre en danger des amours fragiles et même brûlantes ? Je réussis, après avoir été plus d'une heure coincé dans la foule, à regagner ma mansarde où j'espérais que Starlet me téléphonerait. Mais il n'en fut rien. Le téléphone resta muet comme une carpe. Je décrochai, fis un numéro absurde et raccrochai immédiatement. Je restai debout un bon moment puis je sortis en descendant lentement l'escalier. Je revins à la gare juste à dix heures. Elle était maintenant presque déserte. Personne sur les banquettes ni sur les

quais. Le grand panneau électronique annonçait toujours la durée de la grève jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Décidément je n'avais plus rien à faire qu'à laisser mon cœur être rongé par le doute et le désespoir. Je longeai alors le boulevard en face de la gare. On était au commencement des vacances de Pâques et j'avais une semaine entièrement libre devant moi. Fâcheuse conjoncture ! Plus le temps est libre plus le poids de la solitude pèse sur un cœur meurtri. Je remarquai que tous les arrêts d'autobus étaient vides. D'ordinaire ils étaient bondés surtout aux heures de pointe.

J'aperçus pourtant une silhouette noire sur une banquette à un arrêt d'autobus, tout près d'un carré vert. Une silhouette de jeune femme ou de jeune fille. D'instinct je me mis à réfléchir fébrilement. Attendre un autobus à cette heure était une chose incroyable. Pour avoir la conscience tranquille je me dirigeai donc d'un pas décidé vers l'ombre d'être humain qui était là, assise. Je fis encore cinq pas et découvris un visage charmant mais bouleversé par une tristesse infinie. Je remarquai aussi le livre que lisait la jeune fille - car c'était bien une jeune fille- et le titre en était : « Le statut d'un interprète » écrit en gros sur la couverture bleu gris. Ce devait être probablement une étudiante de l'E.S.I.T ou de Langues O. Elle apprenait à traduire de quelle langue à quelle langue ? Moi je pensais à Starlet. Avait-elle le même visage désespéré que celle qui était devant moi ? Je m'approchai de la banquette.

- Bonjour, dis-je.
- Bonjour Monsieur, répondit-elle à travers ses lèvres légèrement ondulées
- Vous attendez un bus ?
- Non, j'ai un rendez-vous ici.

La situation devint tout à coup claire, simple et facile à comprendre, je n'avais qu'à continuer mon chemin qui conduisait vers la Seine dans un sens et vers quoi dans l'autre sens? Je ne m'en souviens plus.

- Oh, les grèves ! Dis-je, histoire d'entretenir la conversation.

Puis comme si j'avais voulu me le dire à moi-même :

- J'avais moi aussi ce matin un rendez-vous à Versailles, mais c'est raté !

Le désespoir sur mon visage fut sans doute aussi visible que le sien, car la jeune fille qui, jusqu'ici, avait l'allure d'une statue de pierre, me demanda, alors que j'étais sur le point de lui dire adieu :

- C'était très important votre rendez-vous ?

Sans attendre ma réponse, elle continua :

- Mon copain et moi, on s'est brouillés hier soir. Il a juré ferme de me « balancer », pardon, de me quitter pour de bon. Quand je suis rentrée chez moi, il m'a téléphoné pour me donner ce rendez-vous.
- Qu'est-ce qu'il voulait votre.... ?

- Il disait que ce rendez-vous serait pour nous définitif. Ou bien on continuerait, ou bien ce serait fini.
- Je vois, dis-je, et à propos de quoi vous vous êtes-vous brouillés ?
- Ben, sans raison apparente, il est comme ça. Je l'aime.

Nous restâmes silencieux pendant une dizaine de minutes. Enfin je dis d'une voix émue et sans conviction en lui passant ma carte de visite:

- Voici mon adresse. Vous me mettrez au courant de ce qui se passera pour vous ? Car je… enfin, j'ai une grande symphathie pour vous.
- Merci Monsieur, je n'y manquerai pas. Mais je voudrais bien savoir...

J'éclatai de rire :

- L'issue de ma propre situation ? Bien, donnez-moi votre adresse et je vous écrirai.

Dix ans se sont écoulés depuis. Je n'ai pas écrit à cette amie passagère du rendez-vous manqué pour lui dire que je me trouve toujours dans la même ambiguïté qu'avant. Starlet brille doucement dans mon ciel qui devient de moins en moins clair, hélas ! Et de la part de la fille à l'arrêt d'autobus, je n'ai rien reçu non plus. Il est possible qu'elle vive heureuse auprès de son copain. En tout cas je le lui souhaite ardemment. Mais c'est une autre histoire.

(Ce récit est une pure fiction. Toute ressemblance avec la réalité ne serait que fortuite.)

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 191-268

Un soir à Moscou

Trương Quang Đệ

Au cours des années soixante-dix du siècle dernier, je fis escale à Moscou en me rendant en Afrique. J'étais descendu à *l'Epi d'Or,* un hôtel bon marché de l'époque, situé dans un quartier tranquille. On était en cette saison, l'été, et, si je m'en souviens bien, le soleil se couchait à minuit et se levait vers deux ou trois heures du matin.

Pendant toute ma semaine de transit, j'occupai seul une chambre à deux lits assez proprette au troisième étage. Mais, la veille de mon départ pour l'Afrique, alors que j'allais rentrer dans ma chambre, j'entendis des voix à l'intérieur. Evidemment, il devait y avoir un nouveau locataire et de loin je vis le dos de la concierge en conversation animée avec quelqu'un qui était déjà dans ma chambre.

La concierge m'expliqua la nouvelle situation, désolée de me faire endurer la compagnie d'un étranger, ce qui n'était pas du tout agréable, elle le savait bien, mais c'était la force des choses, car toutes les chambres étant occupées, il lui était impossible de faire autrement. Je la rassurai d'un gentil sourire, l'informai encore une fois de mon départ du lendemain et lui souhaitai bonne nuit.

En entrant dans la chambre, je m'empressai de faire connaissance avec mon commensal. C'était un Russe d'apparence ouvrière, âgé d'environ trente-cinq ans, souriant et doux. Il n'était pas seul. Un enfant de huit-neuf ans partageait son lit. Le père et le fils, m'accueillirent aimablement, se présentèrent et se montrèrent contents de m'avoir pour compagnon de chambre. Je me présentai à mon tour. Je parlais alors un peu russe, ce qui me permit d'échanger avec mes colocataires des politesses des plus banales sans rien approfondir. Comme l'heure était assez avancée, nous nous souhaitâmes bonne nuit et nous mîmes au lit, chacun de son côté. Un grand silence régnait dans l'immeuble et aux alentours. Le soleil venait de se coucher mais il y avait toujours cette lumière quasi-boréale persistante filtrant fortement à travers les rideaux pourtant assez épais et lourds des fenêtres. Dans quelques heures le soleil réapparaîtrait et il en serait fini du sommeil ! De peur de déranger mes amis russes je fis semblant de dormir profondément en respirant avec une régularité soutenue. Probablement mes compagnons en firent-ils de même car j'eus l'impression qu'ils étaient toujours éveillés. Puis j'entendis des chuchotements, d'abord vagues, à peine perceptibles comme si le vent venait agiter les branches d'arbres de la cour ; ensuite, assez distincts pour que je comprenne parfaitement qu'ils provenaient des gens de l'autre lit. L'enfant grossit sa voix mais le père essaya tout de suite de la lui faire baisser. Ils discutèrent ainsi

longuement mais je ne pus rien saisir de ce qu'ils se disaient. Mais à en juger par l'intonation, je compris que le père priait instamment son fils de lui permettre de faire quelque chose de grave et d'inacceptable.

Je fus tellement absorbé dans mes réflexions que ma respiration devint pour un long moment irrégulière, presque coupée, ce qui rendit immédiatement mes amis muets. Des minutes s'écoulèrent ainsi dans le silence. Je me retournai enfin et je vis que le lit voisin était vide. Je me levai doucement et allai ouvrir la porte. Sur une banquette placée dans un coin du couloir, mes compagnons de chambre étaient en train de se parler avec animation, mais à voix basse et étouffée. A leurs gestes, je compris encore que le père essayait de convaincre son petit bonhomme de la justesse de sa décision. Une décision dont je ne savais rien.

Je refermai la porte et cette fois je retrouvai facilement le sommeil. Je dormis en faisant des rêves incohérents qui me transportèrent vers le Nord de la Russie couvert de neige où travaillait depuis longtemps mon nouvel ami russe. Ce dernier essayait maintenant de persuader son fils de rester chez ses grands-parents et de ne pas le suivre dans cette région hostile dont le climat serait très dur pour un enfant de cet âge. Et puis, il n'y aurait pas d'écoles ni de maisons de pionniers, toute l'année on vivrait dans la neige et dans le vent soufflant sans cesse, sans parler des loups qui, pour comble de malheur, sortiraient des forêts pour hurler au clair de lune. Il y avait de quoi dissuader l'enfant le plus obstiné.

Je me réveillai en sursaut, sur les sons classiques et cristallins d'une pendule désuète sonnant quelque part qu'il était sept heures du matin. L'autre lit demeurait toujours vide. Je fis rapidement ma toilette du matin et, prenant mes affaires, je descendis par l'ascenseur en toute hâte. Un taxi m'attendait près de la porte d'entrée, probablement appelé par ma gentille concierge.

Sur le point de monter dans la voiture, je fus intrigué par une scène banale mais qui éveilla ma curiosité. Une jeune femme debout sur le trottoir, telle une statue de pierre, était en train de fixer un point tout en haut de l'immeuble. Elle avait l'air d'un candidat attendant avec angoisse le résultat d'un examen devant la salle du jury. Je jetai un coup d'œil vers le haut et je vis qu'à cinq ou six mètres juste au-dessus de la porte de ma chambre d'hier, le père et le fils étaient toujours là semblant n'être pas encore sortis de leur discussion. Le père, en jetant de temps à autre des regards furtifs à la jeune femme, faisait des signes d'impuissance, secouant la tête avec désespoir. Mon taxi commença à rouler et, à une courbe de la rue, je vis pour la dernière fois la jeune femme s'éloigner, d'un pas indécis, de l'immeuble et disparaître dans la foule.

Pendant que l'avion survolait la Méditerranée, mon esprit revint à la scène moscovite. Des hypothèses se formèrent dans ma tête, les unes plus poignantes que les autres. Je pensais alors, par exemple, que l'apparition de la femme avait changé le cours de mes idées. Il ne s'agissait plus, en effet, du désir de l'enfant de se rendre avec son père dans le froid glacial du Nord lointain. Cette fois, c'était la femme qui était devenue l'objet de leur désaccord. Qui était-elle ? Sans doute la mère de l'enfant et l'épouse de mon ami russe. Quelle faute avait-t-elle commise pour que son mari se conduisît ainsi à son égard malgré les arguments chaleureux de la part de l'enfant en sa faveur ? Une infidélité peut-être, qui aurait eu lieu pendant l'absence du mari un an auparavant ?

Cela avait dû être plus fort qu'elle, complètement irrésistible, et cette fois, le mari partait définitivement dans le Nord avec son jeune enfant pour ne plus revenir.

Un repas servi à bord rompit un instant le cours de mes pensées. Dans une heure nous ferions escale à Alger, au bord du continent africain.

Après Alger, nous survolâmes le Sahara. Il n'y avait partout que du sable jaune gris en dunes et en montagnes s'étendant à perte de vue. Des tourbillons apparaissaient ici et là dans cette immense étendue donnant une impression de chaos. Tout à coup je revins à mon compagnon russe, à son enfant et à la jeune femme. Cette fois je penchai plutôt pour l'hypothèse qu'il s'agissait d'un veuf qui avait perdu sa femme bien-aimée quand l'enfant était encore tout petit. Il voulait maintenant se remarier avec la jeune femme qui attendait en bas, mais son enfant s'y opposait farouchement et de façon inébranlable. Que faire ? Il ne lui resterait qu'à se plier à la volonté du petit.

Je crois que j'ai dormi un peu avant que l'avion n'atterrisse à L, un aéroport ensoleillé du continent noir. Je fus bien accueilli par de nombreux amis africains et par un bon nombre de mes compatriotes vivant dans ce pays sympathique. Il n'y eut plus de place dans ma mémoire pour la scène moscovite. Pendant tout le temps où je vécus dans ce pays, pas une seule fois que je ne pris la peine d'y repenser.

En fait, que savais-je au juste de leur histoire ? Femme infidèle ? Jeune fille délaissée ? Hallucination? J'avais perdu pas mal de temps à construire des supputations inutiles. Inutiles ? Voire. La vérité, c'est que je n'ai pas besoin de la Reine Scheherazade pour me raconter des histoires. Suis-je le seul ? Evidemment non, Brassens m'a précédé :

A la compagne de voyage
Dont les yeux, charmant paysage
Font paraître court le chemin
Qu'on est seul, peut-être, à comprendre
Et qu'on laisse pourtant descendre
Sans avoir effleuré sa main

Ou mieux encore Baudelaire et son merveilleux sonnet dédié « à une passante » inconnue qu'il aima pour l'éternité… l'espace d'un instant de grâce.

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil , ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

7 poèmes

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 271-276

Trương Quang Đệ

Quelques poèmes

CITADELLE

Il m'arrive parfois de repenser tout haut

Mais sans conviction à la contrée lointaine

Qui reste dans mon cœur comme un eldorado

Un rêve, un désir fou… une espérance vaine.

J'adore mon passé, j'adore cette terre

Je voudrais la revoir pour retrouver mon âme ?

Seul le silence est là et tout mon coeur se serre

Mon trésor est perdu, oublié mon sésame

ICI ET AILLEURS

Pour B.N et A.N.

En rêve je revois des images oubliées.

Très loin, venant vers moi ce couple d'amoureux

Enlacé tendrement et comme empanaché

D'argent sous l'astre pâle au fond d'un ciel brumeux

En ce garçon heureux je reconnais un frère

Et cette fille-là c'est ma belle héritière!

Leur regard est le mien sur les choses du monde

Et les yeux dans les yeux nos âmes vagabondent

Elles volent vers Brest et la rue de Siam

Ou rejoignent M'Baye et sa belle Mariam

Quelque chose de grand semble planer dans l'air

Et chasser sans pitié les plaintes de l'hiver

L'amour nous fait agir comme le ver-à-soie

Uniquement soucieux sur la carte du tendre

D'enrouler du bonheur pour aimer et répandre

Le fil mystérieux qui me rattache à TOI

À Son Altesse B.Y

De la confusion je suis lentement sorti

Pour un rêve tendre et sombre

Sur les terres hostiles

D'où

En poussant des cris fébriles

L'oiseau s'est envolé dans l’ombre

Tout seul je me suis avancé

Tout seul j'ai médité

Et nulle confiance amère

Ne m'a donné de force

Nulle part ne s'est élevée

De lumière

Que se dissipe enfin cette nuit morose

Qu’apparaisse le soleil

De l’amour

De la bonne volonté

Comme dans un jardin aux roses

Grandes ouvertes aux abeilles…

HALLUCINATION

Dans mon rêve je revois le pont Mirabeau

Au-dessus de la Seine paisible, indolente

Et amoureuse de silhouettes entrelacées contemplant l'eau

Avec des yeux brillants d'espérance violente

Mais l'horizon que j'implore est bien lointain

Comme froid, effacé par un grand mur d'airain

L'herbe paresseuse au bord des allées

Reste indifférente aux années écoulées

Le vieux pont sur la Seine n'est que plaies et blessures

Il dort depuis cent ans d'amour, épuisé par l'usure

Et n'est plus désormais qu'un reste de mirage

Le vent a dispersé mes rêves et mes messages.

La pointe de Camau

Si j'étais jeune encore et charmé par la lyre

Je viendrais vivre ici pour n'en plus repartir

Je chérirais la mer et son bleu éternel

Prêt à défendre le pays contre tout danger éventuel

Apaisé, assagi, purifié de toute violence

J'attendrais l'âme soeur que m'offrirait la Providence.

Souvenirs de Paris

1994

Il y a vingt ans jour pour jour précis

Vers une mansarde au cœur de Paris

Quelqu'un rêvait, montait et remontait

Un escalier fatigué qui tremblait

2014

Mansarde d'amour au cœur de Paris

Il y a vingt ans jour pour jour précis

Que je t'ai quittée. Mais toi l'escalier

Tu gémis toujours dans mon cœur blessé

Merveilleuses retrouvailles

Vous revoir aujourd'hui est un bain de jouvence

Nous avons partagé tant de joyeux moments

Vous êtes dans ma vie comme un raffinement

De tendresse et d'amour, de lumière et de chance.

La retraite a du bon, mais rompre le silence

Est un moment précieux dans le cours languissant

D'une vie parvenue à ces mornes instants

Où le temps suspendu n'est qu'attente et vacance.

Ce que je souhaiterais que ce sonnet vous dise

C'est que vous enseigner mes sombres analyses

M'a appris qu'avec vous, le monde était plus beau

Vous m'avez fait grandir, chercher, fouiller mon âme

Partager avec vous mes réserves de flamme

Et je vous dis Merci, Merci pour ce cadeau !

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 / 2014

Annexes

GERFLINT
Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 279-280

Profils des auteurs

Bùi Mạnh Hùng

Né en 1963 à Quảng Trị, diplômé de l'Université de Hué en 1985, a soutenu son doctorat à Sofia, Bulgarie (1996). Enseigne maintenant la philologie avec le titre de professeur associé à Hué. Invité à enseigner dans plusieurs universités au Vietnam et en Corée. Mène de nombreuses recherches sur la linguistique vietnamienne.

Đinh văn Đức

Né en 1944 à Hanoi, a fait ses études universitaires à l'Université d'Hanoi et à l'Université de Moscou et c'est à Moscou qu'il a obtenu son doctorat en sciences du langage (1978). A enseigné à l'Université d'Hanoi. A été invité à enseigner à Paris VII, aux Pays-Bas, au Canada, aux États-Unis et en Corée du Sud. Il s'occupe principalement de la grammaire vietnamienne

Đỗ Ca Sơn

Né en 1932 à Hanoi, a fait ses études de langues étrangères à l'ENS de Hanoi. A occupé pendant plusieurs années la chaire de didactique des langues à l'ENSLE de Hanoi. A enseigné la didactique dans plusieurs universités du pays. Auteur de plusieurs ouvrages de didactique des langues.

Hoàng Dũng

Né en 1957 à Hué, a fait ses études littéraires à l'ENS de Hué. A soutenu son doctorat en linguistique en 1992 à Hanoi. Actuellement professeur de linguistique à l'Université de pédagogie de HCM-ville, auteur de plusieurs travaux de linguistique vietnamienne.

Nguyễn Hữu Thọ

Né en 1948 à Hanoi, diplômé de l'Ecole supérieure de langues d'Hanoi en 1971, docteur en science du langage (Rouen, 2002), Maître de conférence à l'Ecole supérieure des langues, Université nationale d'Hanoi. A été Vice-Recteur de L'École supérieure des langues, Président du Conseil de Français auprès du Ministère de l'Education et de la formation. Co-auteur de la méthode "*science et communication*". Auteur de plusieurs communications scientifiques sur l'enseignement du FLE.

Phạm Phan Hàm

Né en 1931 à Hanoi, diplômé du département de physique de l'École Normale d'Hanoi en 1957, A enseigné la physique à Hanoi avant 1975. Après 1975 a enseigné la physique dans des Écoles supérieures en Afrique. Rentré au pays, il a assuré l'enseignement du français au Centre de formation des maîtres de HCM-ville. A traduit un certain nombre de romans français en vietnamien. S'occupe actuellement de grammaire française et de traduction littéraire.

Thái Thu Lan

Née en 1932 à Hué, a fait ses études universitaires à Hanoi. Professeur de littérature française à l'ENS de Hanoi pendant plusieurs années puis à la Faculté des sciences sociales et humaines à HCM-ville. Docteur ès lettres. Présidente du Club-Stendhal du Vietnam fondé en 1989. A fait plusieurs séjours d'études et de recherche en France.

Trịnh văn Minh

Né à Hatinh en 1956, a fait ses études à l'ENS de Hué, a été directeur du Département de français dans le même établissement. A soutenu son doctorat en didactique du français en 1994 à Paris-Sorbonne. Actuellement professeur à l'Université Nationale d'Hanoi (Faculté des sciences de l'éducation). Membre de plusieurs organismes de la francophonie du pays.

© Revue du Gerflint. Éléments sous droits d'auteur.

GERFLINT
Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 281-282

Appel à contributions

Le comité de rédaction de *Synergies Pays riverains du Mékong*, revue francophone internationale de Sciences Humaines et Sociales du GERFLINT (Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale), *Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau* lance un appel à contributions pour son nº 7/2015 et pour les numéros suivants.

Cet appel est adressé en priorité :

1) aux chercheurs francophones menant leurs travaux dans la zone géographique couverte par la revue :

Laos, Cambodge, Viêtnam, Thaïlande, Birmanie

2) aux pré-doctorants, doctorants, post-doctorants des universités et centres de recherches de ces pays désireux d'écrire et d'être publiés en français, bénéficiant ainsi, en permanence, de l'appui et de la formation du GERFLINT.

Les articles proposés (toujours inédits) devront enrichir la réflexion et être un facteur de progression des domaines généraux couverts par la revue :

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité

NB : L'article pourra également porter sur un des nombreux objets d'études traités ou proposés dans les cinq numéros précédents (y compris le *Dictionnaire franco-vietnamien*). Les comptes rendus d'ouvrage et de thèse peuvent aussi être envoyés à la rédaction.

Normes et consignes

Les auteurs prendront connaissance de la politique éditoriale générale du GERFLINT et de celle de la revue en particulier. Ils se conformeront, dès l'envoi des propositions, aux consignes et spécifications rédactionnelles. L'ensemble de ces informations se trouve en ligne et en annexe de ce numéro :

http://gerflint.fr/politique-editoriale-generale
http://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-du-mekong
http://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-du-mekong/consignes-aux-auteurs

Date limite pour le nº7/2015 : 30 juin 2015 (Remise de l'article au comité de rédaction pour évaluation)

Contact et envoi des propositions : synergies.mekong.gerflint@gmail.com

© Archives GERFLINT- 2014 - Pôle éditorial -
- Tous droits réservés -

GERFLINT

Synergies Pays Riverains du Mékong n°6 - 2014 p. 283-285

Consignes aux auteurs

Revue *Synergies Pays Riverains du Mékong*
ISSN : 2107-6758 / ISSN en ligne : 2261-2777

1 L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies. mekong.gerflint@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche par voie électronique et en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncés dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné.

2 L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction à titre gracieux ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.

3 Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.

4 Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.

5 Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.

6 Le titre de l'article, centré, taille 10, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sans couleur, sans soulignement et sans hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales, taille 9. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.

9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en *italique*s. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article (taille 8) avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii…iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La **bibliographie** en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 **Pour un ouvrage**

Baume, E. 1985. *La lecture – préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.
Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.
Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 **Pour un ouvrage collectif**

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture.

19 **Pour un article de périodique**

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition,* nº16, p. 41-61.

20 **Pour les références électroniques** (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le ….], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.
NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles, seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois numérisé, tout article pourra être déposé en post-publication (archivage institutionnel) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : gerflint.edition@gmail.com. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.

© Archives GERFLINT- 2014 - Pôle éditorial -
- Tous droits réservés -

Synergies pays riverains du Mékong, n°6/2014

Revue du GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale

En partenariat
avec la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur: Edgar Morin
Fondateur et Président: Jacques Cortès
Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

RÉSEAU DES REVUES SYNERGIES DU GERFLINT

ISNI : 0000 0001 1956 5800

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest
Synergies Afrique des Grands Lacs
Synergies Algérie
Synergies Argentine
Synergies Brésil
Synergies Canada
Synergies Chili
Synergies Chine
Synergies Corée
Synergies Espagne
Synergies Europe
Synergies France
Synergies Inde
Synergies Italie
Synergies Mexique
Synergies Monde
Synergies Monde Arabe
Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Pays Germanophones
Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Pays Scandinaves
Synergies Pologne
Synergies Portugal
Synergies Roumanie
Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies Sud-Est européen
Synergies Tunisie
Synergies Turquie
Synergies Venezuela

Direction du Pôle éditorial : Sophie Aubin
Webmestre : Thierry Lebeaupin
Site: http://www.gerflint.fr
Contact: gerflint.edition@gmail.com

Synergies pays riverains du Mékong, n°6/2014
Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (Creactiv') - France
© GERFLINT - Sylvains les Moulins – France – Copyright n° 24XM1EB
Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2014
Achevé d'imprimer au Viêtnam en décembre 2014
Sous les presses de l'Université nationale de Hanoi

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau

www.gerflint.fr

Un poète ne vieillit jamais

Au terme de ce Tome 2, après de multiples essais de réflexion et d'écriture qui le font briller de mille feux, on découvrira quelques poèmes nourris des valeurs qui ont permis à Trương Quang Đệ de construire sa vie. Un mot les résume toutes : TOI, qui résonne dans le quatrain suivant comme une déclaration d'amour

L'amour nous fait agir comme le ver-à-soie
Uniquement soucieux sur la carte du tendre
D'enrouler du bonheur pour aimer et répandre
Le fil mystérieux qui me rattache à TOI

TOI, c'est le Pays natal pour lequel on s'est bien battu ; c'est l'étranger du bout du monde avec qui le destin nous a permis d'aller partager des moments essentiels ; ce sont les « instants de bonheur » dans l'exercice de cet apostolat que deviennent l'art et la manière d'enseigner lorsqu'on possède la « fibre » idoine ; ce sont aussi, bien sûr, les histoires délicieuses d'amour qui, hélas, finissent toujours mal (comme dit la chanson) mais qui laissent des traces indélébiles dans notre stock de souvenirs. TOI c'est encore la famille et la lumière dont elle a bien souvent la bonté de nous inonder pour affronter le malheur, la fatigue des ans et la hantise de la solitude. Mais ce TOI, très allusivement, discrètement, profondément, et en dépit du fait qu'il s'agit d'un simple indice pronominal, c'est enfin et surtout, la figure allégorique d'une véritable passion pour la langue française, sa littérature et sa culture que laissent deviner, dans le poème ci-dessus, la « carte du tendre » et l'interminable fil de soie du bonheur.
A une époque où d'aucuns s'accommodent déjà du déclin prétendument inéluctable des valeurs françaises dans le monde, saluons respectueusement, en la personne du Professeur Trương Quang Đệ, un francophone particulièrement éminent, convaincant et émouvant en ces temps de pensée unique et de consensus béat. Une telle somme de travail méritait de sortir de l'ombre. Un tel témoignage ne pouvait plus être ignoré.
(La rédaction)

ISSN : 2107-6758